

MÉMOIRES

D E

S U L L Y.

ESIOLETA

70

.X J J U 2

MEMOIRES
DE MAXIMILIEN
DE BETHUNE
D U C
DE SULLY,

PRINCIPAL MINISTRE
DE HENRI LE GRAND;

Mis en ordre, avec des Remarques

PAR M. L. D. L. D. L.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

TOME III.



A L O N D R E S.

M. D C C. L X V I I.

SOMMAIRES DES LIVRES

CONTENUS

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

SOMMAIRE

DU HUITIÈME LIVRE.

MÉMOIRES 1596-
1597. Siège de la Fère :
maladie du roi. Entreprises mi-
litaires exécutées & manquées.
Morts des ducs de Nemours &
de Nevers. Malversations dans
les finances. Rosny va trouver
Henri à Amiens : ce qui lui ar-
rive avec un Astrologue : péril
que court madame de Liancourt.
Voyage de Rosny à Rouen. Il est
député vers Madame, pour la ré-
Tome III. A

seul à épouser le duc de Montpensier : traitement qu'il reçoit de cette princesse : il court risque d'être disgracié à cette occasion : il rentre dans les bonnes grâces de Mademoiselle. Succès des armées du roi dans différentes provinces. Opposition des Financiers à l'entrée de Rosny dans le conseil des finances : résolutions de Henri, qui enfin le met dans le conseil. Traité du duc de Montpensier avec le roi, qu'il veut mener à Montcaumon. Rosny va visiter les généralités : colonies de Juifs établies à cette occasion. Il est donc ce voyage est en 1610. Dénouement de Rosny avec Sancy : il découvre les trahisons & les fautes du conseil des finances. Assemblée des notables, tenue à Paris : résolutions sur les états du royaume. L'ordonnance de Henri sur la réformation de cette assemblée : établissement de

conseil de raison , qu'on est obligé de supprimer. Travaux de Rosny dans les finances.

S O M M A I R E

DU NEUVIÈME LIVRE.

MÉMOIRES 1597-1598. *Diversiſſemens à la cour. Les Espagnols ſurprennent Amiens : moyens imaginés par Rosny , pour reprendre cette place. Il eſt mis à la tête du conseil des finances , en l'abſence du roi : ſes travaux dans les finances , & ſes démêlés avec le conseil. Siège d'Amiens , auquel Rosny pourvoit. Nouvelle mutinerie des Proteſtans pendant ce ſiège , & leurs deſſeins. Mort de Saint Luc ; Henri promet la grande maîriſe de l'artillerie à Rosny , & la donne à d'Eſtrées. Rosny eſt fait gouverneur de*

Mante. Les Espagnols essayent en vain de secourir Amiens : sa prise. Détail des lettres de Henri sur différens sujets. Entreprises exécutées & manquées après le siège d'Amiens. Négociations pour la paix. Henri IV. passe en Bretagne : se laisse fléchir en faveur du duc de Mercœur : liberté de Rosny sur cette suite. Séjour & services de Rosny en Bretagne. Cabales des Calvinistes, pour obtenir un édit favorable. Audience donnée par Henri aux ambassadeurs Anglois & Hollandois, qui ne peuvent lui persuader de continuer la guerre. Edit de Nantes. Conversation de Henri avec le duc de Bouillon : autre conversation singulière de Henri IV. avec Rosny, sur la dissimulation de son mariage, & sur son attachement pour la duchesse de Beaufort. Henri revient à Paris, passe en Picar-

D E S L I V R E S .

*die. Conclusion & cérémonies de
la paix de Vervins:*

S O M M A I R E

D U D I X I È M E L I V R E :

M E M O I R E S 1598.
1599. Réforme faite dans
les troupes. Ordonnances sur le
bled , le port d'armes , & au-
tres réglemens sur la finance ,
la police , les ouvrages publics ,
&c. Question du vrai ou faux
D. Sébastien. Conférence de Bou-
logne entre l'Espagne & l'Angle-
terre , sans fruit. La duchesse de
Beaufort travaille avec ses parti-
sans à se faire déclarer reine :
fermeté avec laquelle Rosny lui
résiste : il se brouille avec elle ,
& Henri les raccommode : con-
versation de ce prince avec sa
maîtresse , sur ce sujet. Mala-
die de Henri. Réception du lé-

gai à Saint Germain. Travaux
 de Rosny dans la France : qua-
 lités nécessaires à l'homme d'é-
 tat : Rosny rend compte de ses
 biens , de son caractère , de sa
 manière de vivre , &c. Etat dé-
 plorable où les guerres avoient
 réduit la France. Voleur des
 traités faits avec la ligue. Ar-
 rêts rendus. Dispute de Rosny
 avec le duc d'Esperon. Rosny
 travaille avec Henri à recueillir
 les alus dans la France : vœux
 de ce prince pour le gouverne-
 ment. Faits singuliers. Exposi-
 tion , examen & critique des
 dispositions réglementaires de
 Philippe II. L'archiduc effe-
 vrant à Meaux. Opposition du
 clergé de France au traité de
 Madrid avec le duc de Bor-
 cello &c. L'archiduc d'Osna-
 bruck &c. : ce traité &c. &c.
 les Catholiques & les Protes-
 tans , inutile pour la conversion

de cette princesse : Henri fait célébrer ce mariage par l'archevêque de Rouen : conversations plaisantes à cette occasion. Le clergé, le parlement, &c. s'opposent à l'enregistrement de l'édit de Nantes : changemens qui y sont faits : assemblée des Protestans, & artifices du duc de Bouillon à ce sujet : l'édit est enregistré. Affaires de Marthe Brosnier. Charge & gratifications accordées par Henri à Rosny. Mort surprenante de la Connétable, de la duchesse de Beaufort : douleur qu'en ressent Henri : Rosny le console.



SOMMAIRE

DU ONZIÈME LIVRE.

MÉMOIRES 1599-1601. Affaire du Marquisat de Saluces: cruautés du duc de Savoie pour ne point le restituer. Voyage de Henri IV. à Blois. Dissolution de son mariage avec Marguerite de Valois: ses amours avec mademoiselle d'Etrennes, qui se fait donner par elle pour une portion de mariage: la haine de Rosny dans cette occasion. Articles de mariage avec la princesse de Florence, en Italie. La trépassée. Rosny perd l'amour de ses Nèveux d'Eprouy. Permission pour les manufactures d'étoffes précieuses, etc. Rosny est fait grand-maître de son hôtel, &

il y donne tous ses soins. Le duc de Savoie vient à Paris : met les courtisans dans son parti : cherche à corrompre Rosny , puis à l'exclure des conférences : n'obtient rien , & s'en retourne. Nicole Mignon veut empoisonner le roi. Dispute publique de l'évêque d'Évreux & de du Plessis - Mornay. Nouveaux subterfuges du duc de Savoie : raisons de lui déclarer la guerre : préparatifs de Rosny pour cette guerre. Henri IV. épouse par procureur la princesse de Florence. Prises de Chambéry , Bourg , Monmélian , Charbonnières , &c. & autres détails sur cette campagne : grands services qu'y rend Rosny , malgré la jalousie & l'opposition des courtisans. Le cardinal Albrandin vient négocier pour la paix : réception que lui fait Rosny : conférences rompues par le

1596.

retour à Paris; & pour en adoucir l'ordre, si malicé réussira que de long-temps il ne se fera rien de considérable devant la Ière, & que je pourrais dans la suite y faire quelque voye. En effet j'y en fis deux ou trois; mais je n'y crois pas plus arrivé, que le recensement parvint à la subsistance des troupes, rien faisant repaître presque au rien. Ce qui m'en console, c'est que rien n'ayant été que dans l'année gouvernant les soins que je pris, j'eus en l'iver d'avoir un peu contribué à la guérison de ce siége. Il dura six mois; c'est le plus long que Henry ait fait. Aussi cette place, outre l'avantage de ses fourbes, avait une garnison très nombreuse, composée de soldats choisis & expérimentés par dix excellens officiers; les Français, le sergent-major de Morillon, & l'archevêque d'Albi, comme Orléans.

Bien qu'il (1) a la passion d'un ingénieur son ami, et d'un son parent, & venu exprès de Harboure il

(1) Il est à dire	(2) Il est à dire
ceux qui sont	ceux qui sont
avec eux	avec eux
la ville de Harboure	la ville de Harboure

démentoit, se mit dans la tête qu'on 1596.
 pouvoit submerger la fière, & il ré-
 pondit si bien de la réussite, sur la
 caution de son ingénieur, que le roi
 contre son sentiment se laissa aller à
 permettre qu'on tentât cette voie. Elle
 auroit en effet bien abrégé le siège ;
 mais on a pu remarquer que presque
 tous les projets de cette nature sont
 sujets à échouer ; le plus léger mé-
 compte suffit pour ecia, & il est fort
 rare qu'en n'y en fasse pas. C'est l'idée
 de détourner le Tésin, qui fit autrefois
 perdre une bataille & la liberté à
 François I. Je trouvai cette proposition
 sur le tapis, dans un des voyages que
 je fis au camp. J'en jugeai l'exécution
 impossible, & je la combattis de tout
 mon pouvoir ; mais l'ingénieur ne
 manquoit point de raisons plausibles
 pour opposer aux nôtres. À l'entendre,
 c'étoit une affaire de peu de tems &
 de peine : il ne s'agissoit que d'élever
 une chaussée. On la fit donc, & parce
 que l'eau la força deux ou trois fois,
 on la refit autant de fois. Une dernière
 se trouva à l'épreuve de l'eau : qu'arri-
 va-t-il ? Que l'eau ne put monter jusqu'à
 la hauteur qu'en s'étoit promise. Il est

1596. ~~1596.~~ regusserent compensé par plusieurs
 événemens favorables, arrivés sur la
 fin de l'année précédente, & au com-
 mencement de celle-ci, que je ne serai
 qu'indiquer à mon ordinaire : je parle
 de la réduction de Toulouse, (6) de
 la prospérité des armes du roi en Pre-
 vence, & de la réunion des chefs de la
 ligue au parti du roi. Joyeuse (7) qui
 avoit quitté le siége pour endoctriner le
 harnois, & se piquoit avec usure des
 mortifications du cloître, fit son traité
 avec le roi en ce temps-là. Le duc de
 Nemours suivit; mais sur le point que
 le sien alloit être conclu, il mourut (8)
 de regret, à ce qu'en croit, de voir
 tant de grands projets réduits à si peu
 de chose. Saint-Domin son frère con-
 tinua le traité pour lui-même. La mort du

(6) Ce fut le 15 Mars 1596 que le comte de
 Turenne entra dans Toulouse. (7) Joyeuse
 mourut le 15 Mars 1596. (8) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (9) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (10) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (11) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (12) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (13) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (14) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (15) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (16) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (17) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (18) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (19) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (20) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (21) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (22) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (23) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (24) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (25) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (26) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (27) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (28) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (29) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (30) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (31) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (32) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (33) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (34) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (35) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (36) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (37) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (38) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (39) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (40) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (41) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (42) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (43) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (44) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (45) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (46) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (47) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (48) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (49) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (50) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (51) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (52) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (53) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (54) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (55) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (56) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (57) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (58) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (59) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (60) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (61) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (62) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (63) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (64) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (65) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (66) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (67) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (68) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (69) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (70) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (71) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (72) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (73) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (74) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (75) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (76) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (77) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (78) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (79) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (80) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (81) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (82) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (83) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (84) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (85) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (86) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (87) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (88) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (89) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (90) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (91) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (92) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (93) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (94) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (95) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (96) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (97) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (98) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (99) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596. (100) Joyeuse mourut le
 15 Mars 1596.

duc de Nevers (9) délivra encore le roi d'un serviteur aussi incommode qu'inutile. Enfin ce fut en ce tems-là que le

1596.

(9) Louis de Gonzague mourut de la dysenterie à Nesle en 1595, âgé de cinquante-six ans, de chagrin, dit-on, de ce que s'entretenant avec Henri IV. auquel il donnoit un conseil au sujet de la ville de Calais; ce prince lui avoit répondu: « c'est bien à vous à me conseiller. » Là-dessus, vous qui n'avez jamais approché de cette place, de plus près que de sept lieues. « Où que M. de Thon, let. 111. & 114. 102, 103, 104, 105, 106. L'ont beaucoup éloigné; le 11. proche de la font. le duc de Sully, d'avec vous se trouva en sentinelle avec vous à l'entrée de la ville, et par

les propres lettres de ce général à Henri IV. dont nous avons un recueil dans les mémoires de Nevers, tom. 2. pag. 207. 376. » Si votre majesté, » lui dit-il dans une de ces lettres, ne peut-on ne veut pas venir de par-deçà, » je m'en éloignerai de telle sorte que l'on n'aura plus sujet d'attendre aucun secours de moi. En vérité, sire, vous ne me traitez pas de la façon que je vous sers, et il sembleroit à tout le monde que vous ne fussiez pas grand état de moi... Jamais je n'ai été tant méprisé de la façon que vous me traitez, par les rois et par les princes; et cependant je sers d'un plus grand

1595.

« suffisante pour chasser l'Espagne de la France. » Il n'y a en tout ceci, rien qui ne soit exactement vrai. Je serai bientôt touché sensiblement la chose au doigt, lorsque j'entrerai dans le détail des finances: je vais seulement en rapporter d'avance deux entre autres traits.

Messieurs du conseil des finances ne doutant point qu'ils ne fussent chargés d'apparer les comptes, pour les fournissimens du siège de la Hère: en quoi pourtant ils furent trompés, le roi m'en ayant attribué seul la correspondance; ils les firent puis dire à Desbarres, la Courbe et autres personnes, avec lesquels ils étoient si bien d'accord, que ces derniers ne faisoient que leur payer leur rom, et tout au plus, n'y étoient intéressés que pour leur honneur. Faut-il s'étonner, si honneur et argent sont en concurrence, avec les marchands de provisions qui les font acheter ordinairement, au plus bas prix qu'ils peuvent, d'un homme d'argent qui en compte le double, et le triple de ce qu'il faut réellement pour le besoin.

Je suis d'avis de leur faire dire, qu'ils ne se font pas le rom.

royal aux Suisses , Rēitres & autres 1596.
étrangers à la solde de la France , des
attérages considérables. Le conseil
proposa un nommé Otoplete , qui
fit entendre aux receveurs commis
par ces étrangers , qu'ils ne devoient
pas s'attendre à être jamais payés , à
moins qu'ils ne se réduisissent d'eux-
mêmes à une somme si modique, qu'on
pût la leur donner , sans épuiser l'épar-
gne. On convint de la réduction ; mais
Messieurs du conseil chargèrent leur
compte de toute la somme due ; & en
détachèrent ainsi le surplus au roi , ou
plutôt aux légitimes créanciers.

On pourroit joindre ici bien d'au-
tres traits de cette espèce. Aussi ces
Messieurs nageoient dans l'abondan-
ce , pendant que le roi étoit , lui &
sa maison , dans la disette de tout.
Ce prince leur ayant mandé peu de
jours avant celui où il m'écrivoit ,
qu'il avoit besoin de huit cent écus
pour une entreprise importante (le
siège d'Arras) il les pria , les conjura
de lui faire cette somme. Il parloit
à des fonds : ils ne lui représenterent
rien de chose , sinon que bien loin de
pouvoir lui fournir ce qu'il deman-

1596.

dont, ils ne sçavoient plus comment
 faire rouler sa maison. C'est une chose
 curieuse, de voir comment ils la fai-
 sai-ent rouler cette maison. Je suis,
 par cette occasion, comparé, si je n'ai
 rien de mes ennemis, à un homme qui
 n'a un cheval sur lequel il se peut à cor-
 n'bonne, ni un homme qui ne peut
 se passer de son cheval. Les chevaux sont
 nécessaires à la guerre, et les hommes
 nécessaires à la vie, mais les hommes
 ne sont pas nécessaires à la guerre, et les
 hommes ne sont pas nécessaires à la vie.
 Les hommes ne sont pas nécessaires à la
 guerre, et les hommes ne sont pas né-
 cessaires à la vie. Les hommes ne sont
 pas nécessaires à la guerre, et les hom-
 mes ne sont pas nécessaires à la vie. Les
 hommes ne sont pas nécessaires à la guerre,
 et les hommes ne sont pas nécessaires à la
 vie. Les hommes ne sont pas nécessaires à
 la guerre, et les hommes ne sont pas né-
 cessaires à la vie. Les hommes ne sont pas
 nécessaires à la guerre, et les hommes ne
 sont pas nécessaires à la vie. Les hommes
 ne sont pas nécessaires à la guerre, et les
 hommes ne sont pas nécessaires à la vie.

Les hommes ne sont pas nécessaires à la
 guerre, et les hommes ne sont pas né-
 cessaires à la vie. Les hommes ne sont pas
 nécessaires à la guerre, et les hommes ne
 sont pas nécessaires à la vie. Les hommes
 ne sont pas nécessaires à la guerre, et les
 hommes ne sont pas nécessaires à la vie.

remède à toutes ces malversations. 1596.

J'obéis à l'ordre que le roi me donnoit de brûler sa lettre ; mais ce ne fut qu'après en avoir réservé une copie ; & aujourd'hui que les raisons de garder le secret ne subsistent plus , je me fais un devoir d'en rapporter le contenu , comme un témoignage de la bonté & de la sagesse de ce prince. La lettre finissoit par un commandement de sa majesté de venir la trouver en Picardie , & d'y amener sa maîtresse. Nous étions les seuls avec lesquels ce prince pût ouvrir librement son cœur. Pour le billet de madame de Liancourt , il ne contenoit que deux mots : qu'elle partirait le mardi suivant , pour aller coucher le mercredi à Maubuisson , où elle avoit une sœur abbesse , & qu'elle m'attendrait jusques-là à Paris. Angélique d'Estrées.

Je vins coucher le samedi à Corbeil , & je m'attendois à passer une partie du dimanche & même tout le lundi à Paris , où j'avois quelques emplettes à faire au Palais. En entrant dans la rue de la Contellerie , je rencontrai un messager de madame de Liancourt , qui me faisoit savoir que sur de nouvelles lettres du

1526. roi, & sur un avis de la maladie de l'Abbesse de Maubuisson, elle s'étoit déterminée à partir avant le jour désigné, & que je pouvois la rejoindre à Pontoise. Je soupçonnai que cette dame avoit peut-être intention de faire sa cour au roi, aux dépens de ma paresse, & changeant de dessein, je dis à mes gens que je voulois aller dès ce même soir à Maubuisson, sans m'arrêter à Paris, qu'autant de temps qu'il en falloit pour manger un morceau, & pour faire repaître mes chevaux dans la première hôtellerie que je rencontrerois, qui fut les trois pignons : je me mefaisois pas souvent de ce complot, sans une petite aventure comique qui m'arriva en cet endroit.

Étant mené seul dans une fort grande chambre, j'y trouvai un homme qui s'y promenoit à pas lents, & il absoit deux serpents, qui ne me firent rien appréhender, ni me parurent les serpents de Paris. Je m'avançai, tout étonné de voir deux si petits serpents, si noirs, si rouges, si blancs, si jaunes, un corps si long & si étroit, un visage si différent, & une habitude & conduite, & une

ge chapeau, qui lui ombrageoit tout le visage, un manteau boutonné jusqu'au collet, des bottes énormes, une épée traînante, & dans sa main une grande gibecière double, de celles qu'on attache à l'arçon d'une selle. Je lui demandai assez haut s'il étoit logé dans cette chambre, & pourquoi il révoit si profondément. Mon homme dédaignant la question, me répondit brusquement, & sans me saluer ni me regarder, qu'il étoit dans sa chambre, & qu'il pensoit à ses affaires, comme moi aux miennes. Quoiqu'un peu ému de la sottise du personnage, je ne laissai pas de le prier fort honnêtement de me faire part de la chambre, seulement pour le tems de dîner, proposition qui fut reçue en grondant & suivie d'un refus des moins polis. Trois de mes gentilshommes, mes pages & quelques valets, étant entrés en ce moment, mon brutal crut devoir adoucir son visage & sa parole; il ôta son chapeau, & m'offrit tout ce qui étoit à lui; puis tout d'un coup s'étant mis à me regarder fixement, il me demanda d'un air un peu égaré, où j'allois : » trouver le

1595.

« roi, lui dis-je. Quoi! Monsieur,
 « reprit-il, le roi vous a maîlé! Je
 « vous prie de me dire à quel jour
 « & à quelle heure vous avez reçu ses
 « lettres, & aussi à quelle heure vous
 « êtes parti. »

Il me fut aisé de répondre à un
 astrologue à toutes ces questions, qu'il
 me fit d'un air si sérieux, que rien ne
 fut capable de le faire sortir de sa gra-
 vité. Il fallut encore lui dire mon âge,
 & lui donner mes deux mains à consi-
 dérer. « Vraiment, Monsieur, me dit-
 « il, après tout ce cérémoniel, d'un
 « air de surprise & de respect, je vous
 « cède bien volontiers ma chambre : il
 « y en a une beaucoup d'autres avant
 « qu'il soit pris, qui vous quitteront
 « leur place avec plus de regret que
 « je ne fais la mienne ». Plus je trai-
 gnais être surpris de son habileté, plus
 il s'efforçait de m'en donner des preu-
 ves. Il me promit richesses, hon-
 neurs, autorité, les deux par l'ot-
 dinaire n'en font pas d'autres, & il
 ajouta que si je voulais lui envoyer
 l'honneur de ma confiance, il me dirait
 tout ce qui méritoit d'être dit, & ce qui
 méritoit d'être fait; mais point de faire voir.

loir sçavoir mon nom, ni que je sçusse le sien. Il jugea à propos de sortir assez précipitamment après ces paroles, en m'en donnant pour excuse de ce qu'il ne m'entretenoit pas plus long-tems, - qu'il étoit pressé de porter des papiers à son avocat & à son procureur. Je ne cherchai point à le retenir. Il n'en étoit pas de même de mes gens, que je voyois saisis de respect & de crainte à chacune des paroles que proféroit cet extravagant. Je réjouis mon épouse de cette petite scène, dans la première lettre que je lui écrivis.

J'arrivai le soir à Maubuisson, qui sert comme de fauxbourg à Pontoise : j'y trouvai encore madame de Liancourt, avec laquelle je pris le lendemain la route de Clermont. Je marchois sept ou huit cens pas devant la litière où étoit cette dame, & qui étoit suivie, à quelque distance, d'un grand & lourd carosse, où étoient ses femmes ; devant & derrière le carosse, marchaient quelques mulets chargés de bagage. A une lieue de Clermont, dans un endroit où le chemin rétréci par un coteau escarpé & par un vaillon en

1596.

précipice, ne laisse que la place assez juste pour passer deux voitures, le cocher du carrosse étant descendu pour quelques nécessités, un des mulets en passant à côté de ce carrosse arrêté, effraya tellement par son hennissement & par ses sonnettes, les chevaux qui malheureusement étoient jeunes & ombrageux, qu'ils prirent le frein aux dents : ils commencerent à emporter le carrosse & toute sa charge avec une si grande roideur, que rencontrant d'abord deux des mulets, ils les culbutèrent. Les femmes enfermées, qui comprirent le danger où elles étoient, en voyant mille abîmes ouverts sous leurs pieds, se mirent à pousser des cris douloureux. Le cocher & les muletiers avoient beau crier, appeler, s'efforcer, les chevaux ne s'arrêtoient point. Ils n'étoient déjà plus qu'à cinquante pas de la lièrre, dans le moment que madame de Liancourt effrayée du bruit qu'elle entendoit, mit la tête à la portière. Elle jeta un cri épouvantable, ne voyant aucun moyen d'empêcher sa lièrre d'être précipitée. Je me retournai aussi, & je frémis du danger de cette dame

& de toute la troupe ; mais sans pouvoir y apporter de remède , à cause de la distance où j'étois : » Ah ! mon » ami , dis - je à la Font , que ferons- » nous ? Voilà notre femme qui va être » mise en pièces : que deviendrons- » nous ? Et que dira le roi » ? En disant ces paroles , je ne laissois pas de pousser mon cheval de toutes mes forces ; mais cela ne me servoit de rien , & je serois arrivé trop tard.

Par un de ces coups heureux , & qui tiennent du miracle , dans le fort du danger , l'aisieu des petites roues étant sorti des moyeux , par une violente secousse qui cassa les chevilles , ces deux roues tombèrent chacune de leur côté , le carosse donna en terre & y demeura ; un des chevaux de derrière fut renversé de la secousse & retint l'autre. Les chevaux de volée rompirent les traits & vinrent passer si près de la litière , qui rafa le bord du précipice , qu'il est clair que s'ils avoient encore traîné le carosse , elle en auroit été accrechée & renversée. Je les arrêtai , & les fis prendre par mes domestiques ; ensuite je courus rassurer madame de Liancourt , qui

1596. étoit demi-morte de frayeur. Je passai jusqu'au carrosse, d'où je titai toutes les femmes, dont la peur n'étoit pas moindre. Elles pensèrent étrangler leur cocher, & j'eus la complaisance de lui donner une volée de coups de canne. Enfin la peur étant entièrement dissipée, & la voiture bien raccommodée, nous nous remîmes en marche, & jusqu'à Clermont, je ne quittai plus la portière de madame de Liancourt.

Le roi s'étoit avancé jusqu'en cet endroit au-devant de sa maîtresse, & il y arriva un quart-d'heure après nous. Pendant le récit de l'aventure arrivée, dont on ne manqua pas de l'instruire d'abord, j'observois ce prince, & je le voyois se troubler & pâlir. A ces mouvemens, que je ne lui avois jamais remarqués dans les plus grands dangers, il me fut facile de juger de la grandeur de sa passion pour cette femme.

Les premiers momens ayant été donnés à la tendresse, le roi me mit sur ses affaires, dont la plus pressante étoit l'avis qu'on lui donnoit par une lettre écrite de Rouen,

que le duc de Montpensier, rengagé ~~par le duc de Montpensier~~
plus que jamais avec les factieux, tra- 1596.
moit contre sa personne royale, un
dessein important, qu'on ne déclaroit
pas, & qu'il s'attachoit par toutes sor-
tes de moyens des créatures. Le roi en
ressentoit d'autant plus de chagrin,
qu'il aimoit naturellement le duc de
Montpensier, & que la politique l'em-
pêchant de s'allier par le mariage de
Madame sa sœur, avec le comte de
Soissons, ni avec aucun des princes
Lorrains, il s'étoit accoutumé à regar-
der ce prince comme celui qui devoit
être son beau-frere. Il voulut que sus-
pendant toutes les autres affaires pour
celle-là, j'allasse à Rouen faire ren-
trer M. de Montpensier dans son de-
voir, ou rendre ses brigues inutiles.

J'y passai six jours, & pendant ce
tems-là j'eus lieu d'être pleinement
convaincu, que l'imputation faite à
ce prince étoit absolument fausse,
& un artifice de ceux qui cherchoient
à jeter du trouble dans le gouver-
nement. Ce prince, bien éloigné des
sentimens dont on le taxoit, ne lais-
soit rien voir dans ses démarches &
ses discours, qui ne justifîât son at-

1596.

tachement à la personne du roi. Ceux avec qui il avoit eu à ce sujet les plus étroites liaisons, n'osoient plus parler autrement en sa présence, & désespéroient de le gagner. Un jour qu'il m'avoit fait l'honneur de m'inviter à dîner, il me parla de ses dispositions, avec une candeur & une franchise, dont ceux qui l'ont connu, savent bien qu'il n'auroit pas été capable, s'il se fût senti criminel; & quoiqu'il ne cherchât point à se justifier, l'innocence a certaines preuves muettes, auxquelles on ne peut guère se méprendre. Il m'embrassa plusieurs fois, comme un homme qui lui étoit cher par son dévouement pour le roi, & en cette qualité, il me fit une promesse de son amitié, dont j'ai reçu depuis toutes sortes de preuves. Je lui parlai de son mariage avec Madame, comme d'une affaire dans laquelle le roi conspiroit pour son bonheur autant que lui-même. Il m'avoua qu'il n'avoit jamais rien désiré aussi ardemment que la possession de cette princesse; mais qu'il n'osoit plus s'en flatter, ne voyant en lui, disoit-il, rien de capable de gagner son cœur,

& de vaincre l'ascendant du comte de Soissons sur lui. Je demeurai entièrement satisfait des sentimens de M. de Montpensier, & je résolus d'en rendre bon compte à sa majesté. J'employai le reste de mon séjour à Rouen, à renouer avec mes anciens amis, le premier président de Boquemare, MM. de Lanquetot, de Grémouville, de Bouterode, de Berniere, tous membres du Parlement; les abbés de Tiron & de Martinbault, les sieurs de Motteville, des Hameaux, du Mesnil, capitaine du vieux palais, de la Haulle, de Menencourt, du Mesnil basil, & autres, dont je fus traité, & que je traitai à mon tour. J'étois descendu chez la Pile, un de mes amis particuliers.

Je trouvai encore le roi à Amiens, (11) où arrivèrent peu de jours après des députés des principales villes de la Provence & du Languedoc, dont sa

1596.

(11) » Les députés	» bon prince ; mais
» de la ville d'A-	» il vous craignoit ,
» miens , lui parlant	» & moi je ne vous
» dans leur harangue	» crains ni ne vous
» de la bonté de Hen-	» aime ». <i>Le Grain ,</i>
» III. Oui, leur	<i>Décade de Henri le</i>
» dit-il , c'étoit un	<i>Grand, liv. 10.</i>

1556.

mis ne lui voient j'mais demandé caution de sa parole. Je repliquai que je lui promettois de n'en faire usage qu'à l'extrémité, & que cet écrit pouvoit m'être nécessaire auprès de Madame, dans la supposition qu'elle se montrât disposée à se rendre à sa volonté, pourvu que je la lui justifiassé clairement. Sa majesté se rendit à cette dernière raison, & muni de cette pièce autentique, je pris le chemin de Lonsrainbleau, où la princesse étoit alors, extrêmement embarrassé de mon personnage.

Je ne sejourna que vingt-quatre heures à Paris, & j'arrivai près de Madame qui m'attendoit avec quelque impatience. Le roi l'ayant fait prévenir quelques jours auparavant par Linnemie sur mon voyage, fais lui en marquer le sujet. Elle se flatoit (car en amour si l'on craint tout, on se flatte aussi de tout,) que par cette je venois rendre le comte de Soissons heureux, & cette pensée me rendit heureux à moi-même, tant qu'elle lui dura, c'est à dire, les deux premiers jours, que j'eus devoir donner à la civilité & aux complimens. Elle char-

gea de ton le troisiéme, lorsqu'elle vit ~~qu'elle étoit~~
que je ne la mettois sur le chapitre de
ses amours, que pour lui déclarer qu'au
point où M. le comte s'étoit fait haïr
du roi par toutes ses imprudences, elle
ne devoit plus penser à en faire son
époux ; car je crus devoir commencer
par en éloigner un , avant que d'entre-
prendre d'en faire recevoir un autre.

1596.

Quoique j'usasse, en parlant de M.
le comte de Soissons ; de tous les
termes les plus doux que je pûsse
imaginer, il avoit dans la personne
de Madame , un ardent défenseur.
Sa réponse ne fut qu'un tissu d'épi-
thètes toutes des plus fortes , & de
menaces de me faire perdre les bon-
nes graces du roi. Etourdi d'un em-
portement si subit & si violent, je
ne songeai qu'à l'appaiser, autrement
ma commission eût été finie dès ce
moment. Je la priai donc de m'écou-
ter ; & commençant un long dis-
cours , dont j'ignorois quelle alloit
être la suite , je fis marcher avant
tout une longue & éloquente pro-
testation de respect, d'attachement,
de passion de la servir, pendant la-
quelle j'appellois inutilement mon

1596.

imagination à mon secours, pour me fournir de quoi la calmer ; parce que tout ce que j'avois de plus raisonnable à lui faire entendre, je veux dire, les excès auxquels M. le comte s'étoit porté contre le roi, étoit précisément ce qui la révoltoit le plus. Je franchis pourtant le pas, & je la priai de faire sérieusement réflexion, si ce prince, par toute sa conduite, avoit mérité que le roi travaillât à suite son bonheur. L'espérance seule qu'avoit la princesse, qu'un discours si peu de son goût, finiroit peut-être d'une manière plus agréable pour son amour, l'obligea, comme malgré elle, d'y prêter attention. Je le jugeai par les larmes de colère, qui de temps en temps paignoient son visage de rouge & de pâle.

Je continuai à lui exposer, avec toute la modération possible, tous les sujets de mécontentement que M. le comte avoit donnés au roi, & en particulier, son ecart en Bourgogne, certainement inexcusable, même à une amante avec la précaution de ne pas oublier à se souvenir, que pour moi je croyois M.

le comte sort éloigné des sentimens, qu'on pouvoit lui attribuer sur sa conduite. J'appuyai sur les suites qu'elle devoit naturellement avoir dans la conjoncture du procès actuellement intenté contre la princesse de Condé, par lequel le prince son fils, encore Huguenot, vivoit incertain de son état, & dans une espèce d'exil à la Rochelle. Cette affaire étant de celles où le bon droit tout seul ne suffit pas, les partisans du jeune prince auroient réussi difficilement à dissiper les accusations faites contre la mere, & à assurer au fils son rang de premier prince du sang & de présomptif héritier de la couronne; si le roi en supprimant les pièces de ce procès, comme il fit dans la suite, ne se fût mêlé lui même de la justification de l'une, & de la défense de l'autre. Je fis sentir à Madame, que M. le comte tenoit son sort entre ses mains; mais qu'il usoit si mal de la bonne volonté du roi à son égard, que dans une occasion où il ne s'agissoit de rien moins pour lui, que de prendre la place du prince de Condé, il jetteroit infailliblement sa majesté

1596.

dans les intérêts de son concurrent. Enfin je crois pouvoit dire qu'avec toute autre, j'aurois mis le prince dans son tort.

Madame, qui pendant ce discours étoit tombée dans une rêverie, causée par un chagrin cruel, plutôt que par de sages réflexions, m'interrompit en cet endroit, pour hâter cette conclusion que je lui avois laissée entrevoir favorable, & qui s'éloignoit à mesure que je parlois. Quand une fois elle eut repris la parole, elle ne fut plus la maîtresse de s'arrêter; & son dépit se rallumant, elle éclata pour la seconde fois contre moi, qui ne cherchois, disoit elle, qu'à la tromper; & contre le roi son frère, qui l'aimoit si fort, disoit-elle ironiquement, qu'il ne pouvoit se résoudre à se défaire d'elle. Elle s'engagea, pour preuve, dans une longue énumération des soupçons qu'elle avoit eus; parmi lesquels il m'auroit été facile de lui montrer qu'elle avoit manqué son établissement par sa faute; comme lorsqu'elle avoit refusé le roi d'Ecosse. Elle n'épargna ni la reine sa mère, ni le roi Henri III. qui avoient tous conspi-

ré contre elle pour le célibat. Son cœur qui cherchoit les louanges après tant d'invectives, la ramena tout naturellement sur le comte de Soissons; & cet article fut traité dans un goût opposé, encore plus amplement.

1556.

Enfin elle se souvint qu'elle ne m'avoit interrompu, que pour entendre les conseils, moyennant lesquels je lui avois dis que le passé pouvoit se réparer; & elle me les demanda positivement, mais avec ce même ton de raillerie & de malignité qui me fit encore mieux comprendre que son esprit étoit atteint d'un mal incurable à toute l'éloquence humaine : » En faisant, » lui répondis-je, pressé par la question, tout le contraire de ce que M. le comte de Soissons a fait jusqu'ici. « Le tems que je mis à proférer ce peu de paroles, suffit pour me persuader qu'inutilement je proposerois M. le duc de Montpensier. Je regardai ma commission comme achevée, ou plutôt comme tout-à-fait manquée; & je ne songai plus qu'à me tirer de ce mauvais pas, avec des mots si vagues & si généraux, que la princesse n'en pût prendre aucun avantage sur moi,

1596.

ni soutenir après, que je n'avois pas tenu ce que je lui avois promis. De tous les genres de discours, c'est celui-là qui coûte le moins. D'abord je me jetai sur les devoirs des rois, & je m'y étendis beaucoup, quoique je n'en voulusse rien conclure autre chose, sinon que de ce côté-là il n'y avoit aucun reproche à faire au roi. La conséquence devint elle même un autre discours en forme, partagé en plusieurs parties, où la douceur de Henri ne fut pas traitée légèrement. Pour finir par quelque chose de plus positif, puisque, contre mon attente, Madame avoit la honte de ne point s'ennuyer d'une si longue harangue, je l'assurai succinctement que du caractère dont étoit Henri, on en obtenoit facilement tout ce qu'on lui demandoit de raisonnable.

Madame, surprise d'une châte si précipitée, me demanda avec quelque raison ce semble, si je n'avois rien d'avantage à lui dire; car il est vrai que j'avois beaucoup marché; & fait peu de chemin. Je lui répondis qu'il ne restoit encore une infinité de choses. Je voyois que la nuit

étoit venue pendant une si longue conversation ; & je comptois avoir assez lassé la princesse , pour me faire donner un congé absolu. Je fus trompé , elle ne me le donna que jusqu'au lendemain , & me congédia avec un air tout ensemble mutin & malin , qui accompagné d'un coup d'œil , & de quelques interjections que j'entendis en sortant , sur le tour que je lui avois joué à Chartres , me parut de très-mauvais augure.

1596.

Il auroit fallu être le plus présomptueux de tous les hommes , pour se flater après tout cela de la persuader : aussi étois je fort éloigné de cette pensée ; & quelle joie n'aurois je pas ressentie , si en me quittant , elle m'avoit ordonné de ne plus reparoître devant elle ! J'y retournai le lendemain à l'heure qui m'avoit été marquée , à la sortie de son dîner. Madame étoit rentrée dans son cabinet de meilleure heure que de coutume , & s'y étoit enfermée avec Mesdames de Rohan , de la Guiche , de la Barre & de Neufvy ; toutes femmes dont je n'attendois rien moins que de bons offices. Je demeurai dans sa chambre à m'entretenir

1596.

avec Mesdames de Gratains & de Pan-
geic, & deux autres demoiselles,
aussi bien intentionnées que les autres
l'étoient mal. Je leur dis que je n'au-
rois pas été fâché qu'elles eussent pris
dans le cabinet de Madame la pl-
ce de celles qui y étoient; & que j'étois
sur qu'elles y donnoient en ce mo-
ment à la princesse de fort mauvais
conseils. Elles me répondirent que je
ne devois pas le croire; mais d'un ton
qui me le confirma encore davantage.

Madame sortit au bout d'une heu-
re au moins, qu'elle avoit employée
à bien se préparer, & m'apperce-
vant, elle me dit qu'elle alloit me
faire sa réponse. Je pouvois la desi-
ner aisément, à l'air composé, froid
& méprisant, dont elle prononça
ces paroles. Je la suivis, souffrant
une cruelle peine. Elle n'épargna
celle de lui parler; & commença par
me dire qu'elle me tenoit quitte de
tout ce que j'avois promis de lui dire,
& que je n'avois rien autre chose à
faire que de l'écouter moi-même;
puis mettant une nouvelle nuance
de hauteur & de mépris sur son vi-
sage, elle me traîna en présence de

tant de témoins, je suis obligé de l'avouer, comme le dernier des hommes, qui tranchoit, dit elle, de l'homme d'importance & d'habile politique; lorsque je n'étois en effet qu'un vil & un lâche flatteur, qui ne cherchois qu'à arracher de sa bouche l'aveu de fautes, que M. le comte & elle n'avoient point commises, pour en faire ma cour au roi, indigné lui-même du personnage que je jouois. Madame ne put s'empêcher de se montrer femme, par l'abondance des paroles qui trahirent le maintien concerté qu'elle avoit pris. Il lui revint en mémoire quelque chose de ce que j'avois dit la veille, sur sa conduite & sur celle de M. le comte en Bearn, dont elle fit une apologie déplacée. Pangrac fut traité de gros hufle, qui n'avoit pas encore eu tout ce qu'il méritoit. Elle trouva mauvais que j'eusse censuré les rois. Elle revint de cet écart; & me dit que pour tout renfermer en deux mots, & pour m'ôter l'envie de me vanter de ma commission, elle m'avertissoit que j'étois bien imprudent & bien étouidi de me mêler des affaires d'une personne

1595.

si fort au dessus de moi ; que je n'étois qu'un simple petit gentilhomme, dont le plus grand honneur étoit d'avoir été nourri jeune dans sa maison, & qui n'avoit subsisté, aussi bien que tous les miens, qu'en faisant ma cour aux princes de Navarre ; que le sort de mes piteils qui se méconnoissoient & osent mettre leurs doigts entre l'arbre & l'écorce, est d'être factifiés tôt ou tard, sans avoir même l'honneur de l'éclat. Tout cet endroit étoit bien travaillé, & de main de femme. Comme Madame sçavoit bien qu'il n'y avoit personne, pas même le comte de Soissons, tout prince du sang qu'il étoit, qui eût osé me tenir un pareil discours, elle ajouta, comme tout ce qu'elle put imaginer de plus sanglant, qu'en me parlant ainsi, ce n'étoit pas moins au nom de M. le comte qu'au sien, qu'elle me parloit. La péroraison répondit à tout le reste. Ce fut une menace très-emporée de m'accabler d'un seul mot auprès du roi, & une défense de piroïtte devant elle, par-tout où elle se trouveroit.

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir

de distinction de rang & de sexe, qui ~~autorise~~ autorise à employer un tissu de termes si outrageans. Il n'y a pas assurément de vanité de ma part à les rapporter. Mais comme Madame joignit l'effet aux paroles, & qu'elle m'obligea pour ma défense à faire quelques démarches, où je m'éloignai pour la première fois de la soumission que je devois à une princesse sœur de mon roi; j'ai cru n'en pouvoir mieux justifier la nécessité, qu'en rapportant fidèlement les conversations, & jusqu'aux propres paroles qui y donnerent lieu. Quoique mon amour propre souffrît étrangement d'un si indigne traitement, j'eus pour le moment assez de retenue, & même assez de politique pour n'en laisser rien paroître; je dis assez de politique, car pour peu que j'eusse montré d'altération sur mon visage, & d'aigreur dans ma réponse, Madame se seroit éloignée sans m'entendre, & auroit remporté un triomphe, qu'il étoit naturel que je cherchasse du moins à rabaisser devant les personnes qui en étoient complices, ou témoins.

Je repris donc la parole, avec la

1596.

fausse timidité d'un homme qui cherche à se disculper, & pour engager la princesse à m'entendre jusqu'au bout, je commençai par lui dire, que j'étois bien fâché que de mauvais conseils lui eussent fait appercevoir dans mes paroles, ce que je n'avois eu aucune intention d'y mettre, & m'eussent attiré de sa part un traitement que je ne méritois point; qu'il m'étoit facile de lui faire connoître mon innocence sur tous les reproches qu'elle m'avoit faits, que pour commencer par M. le comte, elle sçavoit que dans tout ce que j'avois dit à son sujet, j'avois ajouté que personnellement j'étois persuadé de la droiture de ses intentions. J'attirai Madame par ce débat: elle eut tout du plaisir de me voir à ses pieds solliciter un pardon.

Je poursuivis avec le même sang froid: que pour lever le scrupule qu'elle sembloit avoir, qu'on eût déjuré vers elle un petit gentilhomme, indigne de l'approcher, je lui apprenois que quoique, par le mauvais mariage de mes ancêtres, je n'eusse ni le bien, ni les dignités auxquelles je pouvois prétendre, ce-
pen-

pendant il étoit sorti en différens tems, de ma maison, plus de cent mille écus qui avoient été portés par des filles, dans les maisons de Bourbon & d'Autriche, (13) que cette preuve tenoit lieu de mille autres que je pouvois y joindre; que loin d'avoir été à charge au roi depuis que j'étois à son service, ce prince m'avoit quelquefois donné le plaisir de le voir recourir à moi dans ses besoins; que j'avois cependant qu'aucune raison n'auroit pu me justifier d'avoir passé les ordres que j'avois reçus de sa majesté, si réellement j'avois été capable de le faire. En ce moment je tirai de ma poche le second écrit du roi, aussi en forme de lettre, adressée à cette princesse; ensuite profitant de l'étonnement où je l'avois jettée, je lui dis que pour achever mon message, avant de la quitter pour toujours, je lui déclarois comme son serviteur, que le roi lui tenant lieu de pere, & étant d'ailleurs son maî-

1596.

(13) Je renvoye surment de ces mémoires, à l'explication, des alliances de la maison de Béthune. -

1596.

tre & son roi, elle n'avoit point d'autre parti à prendre, que de se soumettre à sa volonté; que sans écouter tout ce que pouvoit lui suggérer M. le comte de Soissons, elle devoit se résoudre, ou à prendre un époux de la main du roi son frere, ou à encourir sa disgrâce; qu'il lui seroit bien sensible en ce dernier cas, après avoir soutenu un état de reine, de se voir réduite à un bien très-médiocre: puisqu'elle n'ignoroit pas qu'outre les largesses du roi, ce prince, dans l'abandon qu'il lui avoit fait des biens dont elle jouissoit, avoit plutôt consulté son cœur, que les loix & les coutumes de Navarre, qui lui en auroient laissé fort peu.

Ces dernières paroles irritèrent Madame, malgré elle, de la froideur & du dédain qu'elle s'efforçoit de montrer, pour la faire entrer dans le plus grand emportement dont une femme soit capable. Après l'avoir exhalé par tout ce que la colère peut inspirer, (car ce récit n'est déjà que trop long) elle retourna furieuse dans son cabinet: & moi, je me retirai doucement vers l'escalier. Comme je descendois, je vis

accourut madame de Neufvy, qui me dit que Madame l'envoyoit me demander la lettre que je lui avois montrée : nouvel artifice de ces quatre femmes, qui avoient persuadé à Madame, qu'elle travailleroit plus efficacement à ma perte auprès du roi, si je pouvois paroître avoir sacrifié la lettre de sa majesté. Je sentis le piège, & je répondis à madame de Neufvy, qu'il me paroissoit fort étonnant qu'après avoir refusé d'entendre le contenu de la lettre, Madame me la fit demander au même moment; que je ne pouvois la communiquer qu'à la princesse seule, & lui en faire une simple lecture, en ayant besoin pour moi-même. Ce n'étoit pas-là le compte de la messagere, qui s'en retourna sans rien repliquer.

Je vins le même jour coucher à Moret, où étoit mon épouse; & après y avoir séjourné seulement vingt-quatre heures, je m'avançai jusqu'à Paris au devant du courrier que j'avois fait partir de Fontainebleau pour porter mes dépêches au roi. Au lieu de mon courrier, j'eus fort surpris de ne voir arriver que le jeune écuyer, mai-

1596.

tre d'hôtel de Madame, chargé d'une lettre qui me surprit encore davantage, lorsque je reconnus qu'elle étoit du roi. Je sçavois que Boisse étoit celui que de son côté Madame avoit dépêché vers le roi. Je vis que cette lettre avoit été envoyée toute ouverte à la princesse, & qu'on ne me la remettoit qu'après qu'elle avoit passé dans les mains de Madame, qui y avoit mis son cachet. A toutes ces marques, je ne doutai plus de mon malheur. un triste pressentiment m'en avertit encore, & j'en ouvris la lettre qu'en tremblant. Je n'en avois que trop de sujet. Au lieu des louanges, des témoignages de Lonté & de confiance, dont les lettres du roi pour moi étoient ordinairement pleines, mes yeux ne furent frappés que d'un ordre rigoureux de faire suif Étien à Madame sa majesté, ne pouvant se passer (c'est ainsi qu'elle s'exprimoit) qu'un de ses sujets soit sa véritable sœur, & se le voir au si tôt, s'il n'est sa sœur par les saintes missions.

Je t'en suis sûr, je l'avoue, de ce
ce p...e-blar, & d'autant plus,
que ne pouvant presumer que mon

postillon n'eût pas porté ma lettre au ~~roi~~ roi , je voyois que c'étoit même 1596.
 après l'avoir lue, qu'il me traitoit ainsi.
 Quelles réflexions ne fis-je pas alors
 sur le malheur d'être employé à rac-
 commodier les grands, & sur le dan-
 ger de servir les rois? Je ne me re-
 prochois rien à l'égard du roi. Je l'a-
 vois servi pendant vingt-quatre ans,
 avec une assiduité & un zèle que rien
 n'avoit refroidi. C'étoit malgré moi
 que je m'étois chargé d'un emploi si
 désagréable. Il y avoit dans l'écrit que
 je m'étois fait donner par Henri, mille
 choses plus dures que tout ce que j'a-
 vois dit à Madame; & je les lui avois
 épargnées, dans un moment où j'au-
 rois peut être été excusable de les ag-
 graver. Je n'étois coupable tout au plus
 que d'obéir trop fidèlement; & cepen-
 dant sa majesté me sacrifioit cruelle-
 ment, sans aucun égard, ni pour mes
 raisons, ni pour ses propres ordres.
 J'étois pénétré de cette injustice; &
 toutes mes pensées alloient à former
 de fortes résolutions d'abandonner
 pour jamais la cour.

Mais à peine les avois-je formées
 ces résolutions, que je trouvois aussi.

tôt mille motifs pour les combattre.

1596. Hensî, comme je l'avois déjà souvent éprouvé, avoit pris un si grand empire sur toutes mes volontés, qu'après mille sermens de ma part, un seul mot de la sienne me ramenoit à lui, comme par enchantement. A cette considération se joignoit celle de mon intérêt. J'allois donc m'exposer à perdre les justes récompenses de mes services au moment même que j'y touchois, & lorsque dépouillé de cinquante mille livres de rente par l'exhérédation du vicomte de Gand, épuisé par un service long & coûteux, ayant une maison à rétablir, menacé d'une nombreuse famille par la fécondité de mon épouse ; ces récompenses étoient toute ma ressource, & le seul fonds que j'avois cultivé. Mais d'un autre côté, comment prendre sur soi d'aller effayer en criminel les hauteurs d'une procèsse avec laquelle je venois de soutenir un personnage si différent, & que je ne pouvois douter qu'il ne rendit pour moi ce calice aussi amer qu'il le pouvoit être ? Je crois que tout le monde se mettoit en ma place, & qu'on se peignoit facilement mon agi-

cation & mon serrement de cœur.

Je pris enfin un parti assez sage , mais qui n'étoit rien moins que capable de suspendre les chagrins dont j'étois dévoré. Je feignis d'être malade , & il me prit dès ce moment une noire mélancolie bien capable en effet de faire passer dans mon corps une partie de la mauvaise disposition de mon esprit. Je ne m'ouvris à personne sur la cause de mes chagrins. J'envoyai chercher un médecin , qui me faisant trembler sur les suites d'un mal , tout entier de ma façon , promit pourtant de m'en tirer à force de saignées & de purgations.

Sur les quatre heures après midi arriva un autre médecin , auquel il étoit réservé de me redonner la santé : c'est Picaut mon courrier que j'attendois impatiemment , pour prendre , sur son rapport , une dernière résolution ; & qui après m'avoir appris que l'accident qui lui étoit arrivé de se démettre le pied en route , l'avoit fait avancer auprès du roi par le courrier de Madame , me remit une lettre de la main de ce prince , qui guérit tous mes

1596.

maux. Henri me mandoit que je devois actuellement être bien en colère de sa première lettre, qu'il l'avoit écrite dans ce premier mouvement de vivacité que je lui connoissois, & sur les plaintes exagérées, jointes aux instances & à l'importunité de sa sœur : mais que pour me rassurer, il me donnoit sa parole de ne me désavouer en rien, & qu'il me permettoit en ce cas de me servir de sa lettre même contre lui. Il finissoit par ces mots : « Venez me
 » trouver, pour m'informer encore
 » plus particulièrement de tout ce qui
 » s'est passé, & vous assurez d'être
 » aussi bien reçu de moi, que vous
 » l'avez jamais été, quand je devrois
 » prendre la vieille dev'ie de Bour-
 » bon, qui qu'ez grogne. » Ah, mon
 » ami !. A cet air de cordi lié
 & de familière, je reconnus mon
 ancien maître. Cette lettre étoit datée du 17 Mai, & la première du 15, toutes deux d'Amiens, où je m'acheminai dès la pointe du jour, & où j'arrivai le lendemain. Je ne surpris-
 ni, ni ne déguisai rien de tout ce qui

s'étoit dit & fait à Fontainebleau, entre Madame & moi, & sa majesté me témoigna par un redoublement de caresses, qu'elle approuvoit toute ma conduite.

Pour ne pas couper trop souvent le fil de l'histoire, par un récit qui peut trouver par-tout également sa place, j'acheve en peu de mots ce qui concerne cette affaire. La Varenne qui étoit chargé de veiller à la cour aux intérêts de madame Catherine, ne manqua pas de l'instruire du bon accueil que le roi m'avoit fait, & de lui faire part en même-tems de la nouvelle qui se répandoit, que j'allois être le dépositaire absolu des finances. La princesse comprit aisément sur ce rapport, non seulement qu'il falloit renoncer à sa vengeance, mais encore que son intérêt étoit de ménager dans la suite un homme, de la main duquel alloient sortir désormais toutes les ordonnances pour l'entretien de sa maison : ou elle convint de son tort, ou bien si elle persista à me l'imputer, elle eut la générosité de me le pardonner : & de quelque manière que ce soit, j'avoue à la louange

1596.

de cette princesse, que c'est une marque de grandeur d'ame, dont fort peu d'autres auroient été capables. Si l'on avoit retranché du caractère de Madame les excès d'une vivacité qu'il lui étoit impossible de surmonter, & qui, dans l'affaire dont il s'agit, joignoit à sa force, celle de la plus impétueuse de toutes les passions, on n'auroit plus trouvé qu'un cœur naturellement bon & facile, capable même d'amitié & de reconnoissance.

Elle choisit madame de Pangeac, qui étoit de mes amies, pour lui faire part de son changement à mon égard. Elle fit même les premières démarches auprès de madame de Rosny. Je l'avois laissée en couche à Moret. Après qu'elle fut rétablie, elle alla un jour au préche à Fontainebleau, & s'en retourna sans voir Madame, prétextant une légère indisposition qui retenoit cette princesse au lit. Madame de Pangeac lui en ayant fait quelques reproches, comme d'elle même, mais en effet par ordre de Madame, mon épouse se trouva obligée de lui répondre que les termes où Madame en étoit avec moi, lui défendoient

cet honneur. A un second voyage que madame de Rosny fit à Fontainebleau, Madame lui fit dire que la raison qu'elle avoit apportée à madame de Pangeac, ne devoit point l'empêcher de venir la voir, & elle lui fit un accueil tout à fait gracieux. Elle lui avoua naturellement qu'elle n'étoit pas encore entièrement revenue à mon égard, parce qu'elle avoit cru devoir attendre toute autre chose de moi pour les marques d'amitié que j'avois reçues d'elle dans ma jeunesse. Elle l'entretint de plusieurs parties de plaisirs, soit à Pau, soit chez M. de Miossens (14), où elle m'avoit fait l'honneur de m'admettre avec elle, & en particulier d'une course de bague, où ayant remporté le prix, qui étoit une bague de médiocre valeur; & allant la recevoir de la main de cette princesse, elle changea la bague, & en mit une de deux mille écus. Elle n'oublia pas que mon pere avoit souvent porté la reine sa mere entre ses bras. Après tout cela, Madame dit soit

(14) Henry d'Albret, Baron de Miossens.

1596.

obligeamment à mon épouse, que son ressentiment contre moi ne s'étoit jamais étendu jusqu'à elle, dont elle aimoit l'humeur & le caractère. Elle lui dit mille choses gracieuses, soit sur M. de Saint Martin, oncle de mon épouse, qui avoit été premier gentil-homme de la chambre du roi, soit sur madame de Saint Martin, sœur de M. Miossens, & par conséquent parente assez proche de la princesse.

Madame de Rosny se retira extrêmement satisfaite, & résolue de ne rien oublier pour me faire rentrer dans les bonnes grâces de Madame. Elle ne lui en marqua rien cette première fois, mais dans la suite elle s'y employa utilement. Un jour qu'elle lui faisoit valoir l'attention que j'avois à expédier les assignations pour le paiement des officiers de sa maison, & qu'elle lui représentoit qu'il n'y avoit eu que des ordres retentés de sa majesté, qui n'avoient fait vaincre la répugnance que je sentois à me charger de la commission qu'elle lui faisoit offrir, madame de la Force qui étoit en ce moment dans la salle de Madame, se joignit à moi

épouse. Elles furent appuyées par madame de Pangeac, & ce qui me surprit beaucoup, par mesdames de Rohan & de la Barre, & toutes ces femmes engagèrent Madame à m'envoyer chercher à l'heure même. Depuis ce moment, où elle reconnut mon innocence, elle m'affectionna au point qu'elle n'eut plus d'autre confident de tous ses secrets; qu'elle proposa & favorisa de tout son pouvoir le mariage de ma fille aînée avec le duc de Rohan son plus proche parent (15), du côté de la feuë reine sa mere, & héritier de ses biens en Navarre. Le roi ne goûta pas ce mariage pour lors; & cependant il v revint de lui même dans la suite. Enfin lorsque Madame partit pour la Lorraine, assez mécontente, comme l'on sçait, de la cour de France, elle dit hautement qu'elle n'avoit à se louer que de trois per-

1596.

(15) Henry II. du Rohan, & d'Isabelle nom, duc de Rohan, d'Albret, fille de Jean, &c. qui épousa en es-roi de Navarre. Voyez set Marguerite de Be- dans tous les généalo- tlanc, comme on le gistes, les autres al- verra dans la suite de liances de cette il- ces mémoires, étoit lustre maison avec la petit fils de René I. maison de France, du nom, vicomte de

sonnes, & j'étois l'un des trois.

1596.

Les hostilités entre le parti du roi & celui de la ligue continuerent pendant les années 1595 & 1596, dans les mêmes endroits du royaume, que les années précédentes. En Bretagne, entre MM. d'Aumont & de Saint Luc, & le duc de Mercœur, & dans les provinces du midi de la France, où il arriva mille petites rencontres entre MM. de Ventadour, de la Rochefoucault, de Châteauneuf, de Saint-Angel, de Lorraine, de Chambiret, & autres officiers pour le roi, (16) & MM. de Pompadour, de Rastignac, de Saint-Chamant, de Montpézat, de la Chapelle Biron, &c

<p>(16) Anne de Lévis, duc de Ventadour, gouverneur du Limousin, & lieutenant général pour le roi en Languedoc & Roussillon en 1611. François de la Rochefoucault, prince de Marillac. Le duc de Saint-Mathie, seigneur de Châteauneuf, Charles de Rochefort de Saint-Angel, Louis François de Lorraine,</p>	<p>N. de Chambiret, surnommé Cham-bert, gouverneur du Limousin, Louis, vicomte de Pompadour, de Rastignac, Jean de Saint-Chamant, ou Antoine son frère, ils passèrent depuis dans le parti du roi; Henri, des Pairs de Montpézat; N. de Chabonniere, seigneur de la Chapelle-Biron.</p>
--	---

autres ligueurs. La défaite des Crocans, le Siège de Blaye, la prise d'Agen, 1596.
la mort du duc de la Rochefoucault, sont les événemens (17) les plus remarquables dans le Limosin & aux environs. Lefdiguieres conti-

(17) La plupart des événemens que l'auteur indique ici, sont arrivés avant l'année 1595. Le duc de la Rochefoucault étoit mort dès l'année 1591. tué, comme on l'a vu ci-devant, au combat de Saint-Yrier-la-perche. Le vicomte de Pompadour étoit aussi mort en 1591. La prise d'Agen par le comte de la Roche, fils du maréchal de Maignon, est pareillement de l'année 1591. Blaye fut assiégé en 1591. par le même maréchal, qui, malgré la défaite d'une escadre Espagnole, fut obligé d'lever le siège. Les Crocans, ainsi nommés de Cree, village en Limosin, où ils

commencerent à s'attrouper, furent aussi défaits en ce tems-là par Chambert, ou Chambaret, gouverneur de cette province; & depuis, le maréchal de Maignon acheva de les dissiper en Languedoc, plus par adresse que par la force. Consultez sur tous ces faits les historiens ci-dessus cités. Cherchez-y encore, & dans l'histoire particulière du connétable de Lefdiguieres, les expéditions de cet homme célèbre par les victoires d'Espenon, de Pontcharra, de Vignon, &c. par les priees du fort d'Exilles, de Cahours, & d'une infinité d'autres places, qui le rendient

1596. nua la guerre avec le même succès en Dauphiné, en Provence & dans le Piémont, tantôt contre le duc de Savoye, tantôt contre le duc d'Epemon. La fin de toutes ces expéditions fut l'entière défaite du duc de Savoye, qui croyant profiter de la désunion des ducs de Guise & d'Epemon, s'étoit avancé jusqu'en Provence, d'où il se vit chasser honteusement, & celle de d'Epemon, qui succombant sous son rival, le duc de Guise aidé du même Lesdiguières, d'Ornano & du parti de la comtesse de Sault, fut accablé sans ressource, & se vit réduit à implorer la clémence du roi, par des lettres extrêmement soumises que sa majesté reçut à Gaillon. Il suivit lui-même ses lettres de fort près, & vint se jeter aux pieds du roi : ce qui fut une espèce de triomphe pour Henri, qui mettoit cette humiliation de d'Epemon,

maître de toute la Savoie, & d'une partie du Piémont.

Or, la peste, la peste fut à Paris en l'année 1596, & ce fut en l'automne en 1596, & la peste de la France fut à Paris en l'année 1596, & la peste de la France fut à Paris en l'année 1596.

avec celle des ducs de Bouillon & de la Trémouille, au nombre des choses qu'il souhaitoit le plus passionnément.

Pendant son séjour à Amiens, le roi fit plusieurs nouvelles démarches au sujet de mon entrée dans le conseil des finances. Ce Prince qui par un effet de sa droiture naturelle, ne pouvoit se représenter les hommes aussi corrompus qu'ils le sont, ni par un effet de sa douceur, recourir aux voies extrêmes, qu'après avoir tenté toutes les autres, se figura long-tems qu'il entreroit enfin ce corps à administrer les revenus de l'état avec économie; et que cette importante réforme n'étoit pas si difficile, qu'elle ne pût être produite par les seuls conseils d'un homme intégrè & laborieux, qu'il s'adresseroit à ceux qui le composoient. Par cette vue, il parla & en public & en particulier, à messieurs du conseil, de me recevoir parmi eux. Quelque répugnance qu'ils y eussent, ils osèrent rejeter ouvertement une proposition qui, faite de cette manière, sembloit bien plus à une prière qu'à un ordre.

J'avoue plus naturellement, que de

1596.

ma part ce tempérament ne trouva pas tant de docilité. Sa majesté m'ayant déclaré dans un entretien secret, qu'elle exigeoit de moi que je cherchasse messieurs du conseil, que par quelque complaisance je leur fisse perdre le soupçon qu'ils avoient, que je n'enttérois dans leur société que pour leur rendre de mauvais offices; enfin que je les engageasse par mes minietes, à lui demander eux mêmes mon association; je ne balançai pas à lui répondre, que je ne trouvois point de plus mauvaise vuz de être introduit dans le conseil des finances, que d'en avoir l'obligation à ceux qui les gouvernoient, & que connoissant, comme je faisois, l'esprit de ce corps, je ne pouvois en même tems le servir & servir l'état. Le roi qui n'aimoit pas à être contredit, & qui se souvenant d'ailleurs de mes démêlés avec le duc de Nevers, s'imaginoit que je pouvois avoir quelque ressentiment contre ces messieurs, crut appercevoir dans ma réponse de l'orgueil, ou du moins de l'attachement à mon sens. Il me repliqua assez vivement qu'il n'avoit pas envie de se mettre tout le monde à dos, pour moi seul: qu'ainsi

sans songer davantage à me faire entrer dans les finances, il me chercheroit quelque autre emploi, pour occuper mon esprit qui ne pouvoit, disoit-il, demeurer oisif.

1596.

Il étoit encore à demi fâché lorsqu'au sortir de cette conversation, il entra chez madame de Liancourt, qui en ayant sçu le sujet, lui représenta qu'il ne seroit en effet jamais bien servi, jusqu'à ce qu'il eût rencontré un homme, qui par le pur motif de l'intérêt public, ne craignît point de s'attirer la haine des financiers. Pour moi je regardai après cela mon engagement dans la finance, comme plus éloigné que jamais; & considérant que mon emploi alloit désormais être réduit aux traités & aux négociations au-dehors : office qui mène à une ruine presque certaine, tout homme qui veut y soutenir son rang avec dignité, & sa réputation avec honneur, je résolus de m'en ouvrir à sa majesté, & de lui faire agréer un projet qui m'auroit assuré du moins le remboursement de toutes mes avances. Mais Henri ne me donna pas le tems de lui faire

1596.

ma proposition. Si-tôt que je l'eus abordé, il m'avoua que sur la représentation de madame de Liancourt, il étoit revenu à mon avis, & que sans un plus long délai, il alloit déclarer publiquement sa volonté, après en avoir prévenu, pour la forme, le comteable & Villetoir, à qui il appartenoit de m'expédier mes provisions. Ces deux messieurs entrèrent fort à propos dans la chambre du roi, & reçurent cet ordre, le comteable en bussant la tête, & Villetoir en disant qu'il me mettoit mes provisions aux mains, & qu'il en auroit reconvenu un modèle.

L'après-midi, pendant que le roi étoit à la chasse, j'allai remettre la marquise de Monceaux, c'est le nom qu'avait pris depuis peu madame de Liancourt, & je crus devoir aussi une visite à M. de Villetoir, à qui je demandai, au défaut de provisions, un brevet qui fit le même effet. Mais le roi bussa dans la réponse, & pendant trois ou quatre jours que je le pressai, sur différents prétextes, il remit toujours l'affaire au len-

demain. Au bout de ce tems , le roi quitta Amiens pour venir à Monceaux , & passa par Liancourt , où Liancourt , son premier écuyer , le reçut & le traita splendidement : c'est là qu'on avoit résolu de faire contre moi les derniers efforts. 1596.

Liancourt, à la sollicitation de Villeroi , fit venir chez lui pendant le séjour qu'y fit sa majesté , le chancelier , qui étoit son ami intime , & les autres membres du conseil s'y étant aussi rendus par ordre du roi , ils profitèrent de la liberté que cette occasion leur donna auprès de ce prince , pour travailler efficacement à m'exclure du conseil. Le moyen dont ils se servirent , ne fut pas de m'attaquer directement , mais d'insinuer au roi que je n'étois pas propre à cet emploi , dans lequel , disoient-ils , faute de cette expérience , qu'il n'y a que le long usage qui puisse donner , on ne peut éviter de commettre mille fautes , dont la moindre est capable de ruiner sans ressource le crédit , & par conséquent de perdre l'état. Ces discours furent répétés si souvent en présence

1596.

du roi (car on faisoit à dessein tomber la conversation sur cette matière), & avec une si grande apparence de sincérité, que ce prince se sentit à la fin ébranlé, & loisque dans le même tems il voyoit ces meilleurs former avec facilité les plus magnifiques projets, discourir avec beaucoup de netteté sur les forces & les intérêts de l'état, en calculer les revenus avec la dernière précision, enfin posséder en apparence dans toute son étendue, la science du commerce & les autres moyens dont on rend un état florissant, & par-dessus tout, se traiter entre eux dans une langue qui n'étoit presque intelligible qu'à eux seuls, ce prince persuadé de plus en plus de cette longue préparation qu'on lui présentait comme absolument nécessaire pour entrer dans les finances, retomba encore dans sa première résolution, & crut que le mal présent n'étoit pas le plus grand, dont les finances pouvoient être menacées. Sa majesté prenant avec cela tout ce que ministres du conseil lui disoient pour une raison de leur repentir, & comptant sur un possible changement

de leur part, par la crainte qu'elle venoit de leur donner, elle se refroidit entièrement à mon égard. 1596.

Villeroi qui étoit demeuré pendant ce tems-là à Amiens, mais qui n'en étoit pas moins bien informé de toutes les démarches d'un corps, dont il étoit l'ame, prit cette occasion pour envoyer au roi mes provisions, qu'il ne pouvoit sans désobéissance se dispenser d'expédier, après l'ordre formel qu'il en avoit reçu du roi. Lorsqu'elles furent remises à ce prince, il n'étoit plus à Liancourt, où il n'avoit passé qu'un jour, mais à Monceaux, où rempli de tout ce qu'il venoit d'entendre, il les donna à Béringhen, en lui disant de les garder sans m'en rien dire, jusqu'à ce qu'il reçut un ordre du contraire. Béringhen qui étoit de mes amis, me révéla le secret, que je lui gardai fidèlement. Quinze jours se passèrent de cette sorte, sans que le roi parlât de rien à Béringhen; & messieurs du conseil aveuglés par leur bonne fortune, au lieu de ce repentir si sincère que sa majesté attendoit d'eux, lui donnèrent de nouvelles preuves de malversation, mais si claires

1596.

qu'ils la forcèrent eux-mêmes, pour ainsi dire, de les accabler du coup, qu'il leur étoit si facile de pater. Le roi découvrit que le conseil venoit d'affirmer les aides de Normandie pour trente mille ecus, & que pour frustrer encore l'épargne de cette somme, si éloignée de la vraie valeur de la chose, ils l'avoient imputée toute entière sur de vieilles dettes du trésor royal. Avec un peu d'attention, il se convainquit de plus, que les cinq grosses fermes n'étoient de même qu'un quart de leur valeur; parce que Zimer, Gondy & autres traitans, qui s'en étoient chargés par connivence avec messieurs du conseil, partageoient avec eux les profits immenses qui en revenoient. L'avidité de ces messieurs n'eût pas encore rassasiée, ils avoient accordé sur tous les autres revenus royaux des tabais si excessifs, sans nombre de parties de Calais, Cambrai, Ardres, &c. qu'ils diminuoient à vue d'œil, au lieu d'augmenter.

Dans la juste indignation que cette connoissance donna au roi, sa majesté me fit appeler, & me commanda

commanda d'aller à Paris, sçavoir d'où provenoit une si grande dissipation de deniers, dont elle ne pouvoit se prendre qu'au conseil. Je répondis à ce prince qu'ayant révoqué sans doute l'ordre qu'il avoit donné à Villeroy de m'expédier mes provisions, puisque je ne les avois pas reçues, je n'avois aucun droit d'entrer dans un conseil, ni de m'y faire écouter. « Comment ! » dit Henri, en cachant le reproche qu'il se faisoit intérieurement, Beringhen ne vous a-t-il pas donné, il y a quinze jours, vos provisions, avec une lettre de Villeroy ? Vous verrez que ce gros Allemand les aura oubliées ». Pendant que par ordre du prince, j'allois me disposer à partir, pour venir ce même jour coucher à Claye, sa majesté fit la bouche à Beringhen, qui consentit à paroître chargé de tout le tort. Dans ce peu de tems il me vint une pensée, que je communiquai au roi, en retournant recevoir ses derniers ordres. Je lui dis qu'avant que le jour marqué pour l'ouverture des états, fût arrivé, il me paroïssoit à propos que je me transportasse dans quelques unes des

1596. prononcer, que j'étois attendu avec la plus vive impatience. Voilà la science des courtisans, ils sont convenus entr'eux, que couverts des masques les plus grossiers, ils ne se parotroient pourtant point risibles les uns aux autres.

C'est pendant le séjour du roi à Monceaux, que fut consommé le traité du duc de Mayenne, déjà arrêté auparavant. Dès le tems que sa majesté étoit à Amiens, le duc lui avoit envoyé un nommé d'Estienne, pour lui demander en quel lieu elle auroit agréable qu'il vint lui rendre ses obéissances, & elle l'avoit renvoyé à Monceaux, par égard pour l'incommodité du duc, qui ne lui permettoit plus d'aussi longs voyages que celui d'Amiens à Soissons, où il faisoit sa résidence (18). Le duc de Mayenne aborda le roi qui se promenoit dans l'étoile du Parc, seul avec moi & me tenant par la main, mit un genou en

(18) L'Étoile rap- | présente à l'Étoile, |
 porte la cloche à l'É- | lorsque place cette
 nient, mais le duc de | enlevée en 1641.
 Sully est par ce | V. l'Étoile enlevée.
 ble sur ce fait. L'É- | L'Étoile enlevée.
 L'Étoile enlevée.

terre, lui accola la cuisse, & joignit à l'assurance de sa fidélité, un remerciement de ce que sa majesté « l'avoit » délivré, disoit-il, de l'arrogance » Espagnole, & des ruses Italiennes ». Henri qui avoit été à sa rencontre, lorsqu'il le vit s'approcher, l'embrassa trois fois; se hâta de le faire relever, l'embrassa de nouveau, avec cette bonté qui n'a jamais tenu contre un repentir; puis le prenant par la main, il le promena dans son parc, où il l'entretint familièrement des embellissemens qu'il alloit y faire. Le roi marchoit à si grands pas, que le duc de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de sa graisse, & de la grande chaleur qu'il faisoit, ne traînant qu'à grande peine sa cuisse, souffroit cruellement, sans oser en rien dire. Ce prince s'en apperçut, voyant le duc rouge & tout en sueur: il me dit en se penchant vers mon oreille: « Si je promene encore long-tems ce » gros corps-ci, me voilà vengé sans » grande peine de tous les maux qu'il » nous a faits. Dites le vrai, mon cousin, poursuivit-il, en se tournant » vers le duc de Mayenne; je vais un

1536.

« peu vite pour vous ». Le duc lui répondit, qu'il étoit prêt à étouffer, & que pour peu que sa majesté eût encore continué, elle l'auroit tué sans y penser : « touchez là, mon cousin, reprit le roi d'un air riant, en l'embrassant encore & lui frappant sur l'épaule ; » car pardieu ! voilà toute » la vengeance que vous recevrez de » moi ». Le duc de Mayenne, qu'une manière si franche pénétra vivement, fit encore ses efforts pour s'agenouiller & pour baiser la main que sa majesté lui tendoit ; il lui jura qu'il la serviroit désormais contre ses propres enfants. » Or sus, je le crois, lui dit Henri, » & afin que vous me puissiez aimer » & servir plus long-temps, allez vous » reposer au château & vous rafraîchir, » car vous en avez bon besoin, je vais » vous faire donner deux bouteilles de » vin d'Artois, car je sçais bien que » vous ne le laissez pas ; voilà Reç. y » que je vous baille pour vous accompagner, faite l'honneur de la maison » & vous mener en votre chambre ; » c'est un de mes plus anciens serviteurs, & un de ceux qui a reçu plus » de joie de voir que vous valiez »

» servir & m'aimer de bon cœur ». Le roi continua sa promenade dans le fond du parc, & me laissa avec le duc de Mayenne ; que je fis reposer dans un cabinet de verdure, & ensuite reconduire à cheval au château, aussi content du roi & de moi, que nous l'étions tous deux de lui.

1596.

Monceaux parut un séjour si agréable au roi, qu'il s'y arrêta plus longtemps qu'il n'avoit compté d'abord. Il y fit venir d'Amiens le connétable & Villeroy, & il ordonna au conseil des finances, de venir faire sa résidence à Meaux, pour être à portée de recevoir ses commandemens. Je n'y avois point encore proposé le projet de la visite des généralités. Sa majesté persuadée de plus en plus qu'il ne pouvoit produire qu'un bon effet, se chargea d'en parler elle-même. A la première ouverture qu'elle en fit, les conseillers qui s'attendoient que cet emploi ne pouvoit regarder d'autres personnes qu'eux, & qui y envisageoient chacun leur intérêt particulier, sans nuire à l'intérêt général du corps, y donnerent les mains, & furent bien surpris, lorsqu'ils virent que d'eux

1596. tous, le roi ne nomma à cet effet, que
 la Grange le Roi, qui fut chargé de
 deux généralités; les autres commis-
 sions furent remplies par la majesté,
 des noms de MM. de Caumartin (15)
 & de Bizouze, chacun pour deux gé-
 neralités, & de celui des deux autres
 maîtres des requêtes, chacun pour une
 généralité; pour moi, je fus chargé
 de quatre des principales & des plus
 étendues. Ce fut pour lors que mes-
 sieurs du conseil se repentirent de n'a-
 voir pis empêché l'exécution d'un
 plan, qui pouvoit mettre en évidence
 leur mauvaise foi. Ils réunirent tous
 leurs efforts pour le rendre inutile, ou
 du moins pour le traverser. Ils me pri-
 rent pour le but de tous leurs coups;
 avec que la confiance du roi, & le
 principal rôle que je jouois dans cette
 affaire, leur firent deviner une partie
 de la vérité. Les accusations d'igno-

(15) Louis le Fèvre, la mort de M. de Vio,
 Seigneur de Caumar- & mourut l'année sui-
 vante, fut envoyé dans vante, âgé de soixan-
 te l'année, le Berry te douze ans. Il a été
 & l'Auvergne. Il en a été le gouverneur la
 sera encore plus en l'année 1601. Il a
 après l'assassinat de M. de Sully.
 l'année 1611, après M. de Sully.

rance , de dureté , d'étourderie & ~~quelques autres qualifications plus fortes~~ , 1596.
 quelques autres qualifications plus fortes encore , ne me furent point épargnées. Je n'eus pas plutôt commencé à exercer les fonctions de ma charge , que je m'aperçus que leur prévoyance leur avoit fait prendre les devants auprès des trésoriers de France , des receveurs généraux & particuliers , contrôleurs , greffiers , & jusqu'aux moindres employés subalternes. Tous ces gens qui , pour la plûpart , leur étoient ou vendus , ou aveuglément dévoués , se prêtèrent à tout ce qu'ils exigèrent d'eux ; les uns s'absenterent & laissèrent leurs bureaux fermés ; les autres me présentèrent des états composés avec toute la finesse , qu'on peut attendre de gens , qui se sont fait un art de la friponnerie ; d'autres se contenterent de me faire voir des ordres de MM. de Fresne , d'Incarville & des Barreaux , qui leur défendoient de communiquer leurs registres & leurs états à qui que ce pût être.

Je n'employai d'abord contre tant de malice , que la voye de la douceur ; j'exhortai , je cherchai à piquer d'honneur & de probité , des gens

1596. ~~qui~~ qui ne connoissent guère plus l'un que l'autre. Ensuite je fis courir un bruit que les états du royaume ne s'assembloient que pour supprimer ce nombre prodigieux de bureaux & d'employés, sur-tout les trésoriers de France, le plus inutile de tous les corps, & pourtant le plus indocile, & qu'on ne conserveroit en place que ceux qui s'entendroient dignes par une sincérité, qui feroit foi en cette occasion, de leur attachement au bien public. Cette menace n'ayant eu aucun effet sur des personnes qui étoient secrètement rassurées & soutenues par le conseil même; je fus obligé d'user du pouvoir que j'avois reçu. J'interdis la plus grande partie de ces ouvriers, dont je fis exercer les fonctions par provision, à deux de chaque corps, que je choisiss parmi tous ceux qui me parurent avoir les principes les plus sains & la conscience la plus droite. Ainsi je me rendis maître de tous les registres, de tous les états, de tous les comptes, & ils me servirent de fil pour entrer dans ce dédale d'injustice & de voleries.

Que ne vis-je pas alors ? Le comment peuvait-on déviller les ruses &

les raffinemens d'un art si pernicieux, les déguisemens, les suppressions, les falsifications, les doubles emplois, sans parler de cette fausse confusion sous laquelle les malfaïcteurs cachés voyoient très-clair, pendant qu'ils ne présentoient aux autres qu'obscurité & ténèbres ? Il suffit de dire que des deux seuls vieux débets que je fis appurer, des acquits & lettres de change, tant de l'année courante, que des trois précédentes que je rassemblai, j'amassai sans peine plus de cinq cent mille écus, qui étoient perdus pour le roi. A combien la somme auroit-elle monté, si l'on avoit exigé de tous ces employés les justes restitutions d'une si longue malversation, & sur tous les différens deniers qui leur avoient passé par les mains ; puisque les assignations pour vicilles dettes, remboursements de prêts, anciens ar-rérages, rescriptions en blanc & payables au porteur, faisoient seuls un si gros produit ?

Mes associés ne furent pas si heureux, ou aussi fermes que moi. A l'exception de Caumartin, qui rap-

1596.

porta au roi deux cent mille livres, ils ne payeront tous sa majesté qu'en longs mémoires d'améliorations à faire dans ses fermes, quoique le roi eût apporté à ce choix une singulière attention. Je n'en suis point surpris. Pour oser s'exposer à toute la haine d'un corps aussi accrédité & aussi redoutable que l'est en France celui des Financiers, pour tenir bon contre les présens & les flateries, contre les détours & les artifices, de toutes leurs créantes, qui ne manquent pas d'intelligence pour la plupart, & qui ne s'en servent que pour vous éblouir, vous corrompre, ou vous tromper; il est certain qu'il faut avoir un courage d'esprit, dont il y a peu de personnes capables.

Cependant Messieurs du Conseil, à qui rien de ce que je faisois dans les Provinces n'étoit caché, étoient dans une situation qu'on imagine aisément. S'ils ne trouvoient le moyen de détruire mon ouvrage, ou de me détruire moi-même avant mon retour, il y alloit pour eux de toute leur réputation & de tout leur intérêt. Mon ab-

sence leur donnoit pour cela toute la facilité qu'ils pouvoient souhaiter. Que ne dirent & que ne firent ils pas auprès du roi par eux & par leurs émissaires ? On ne parloit de moi que comme d'un tyran qui suçoit le sang du peuple par les exactions les plus violentes, & sans aucun profit pour le roi, puisque les sommes dont je réimpliffois avec tant de peine son trésor, étant celles là même sur lesquelles étoient assignées les pensions des princes du sang & les gages des grands Officiers de la couronne, elles n'alloient entrer dans ses coffres, que pour en sortir incontinent après. Malgré les cris & les impostures d'une cabale si terrible, & dont toutes les démarches ne m'étoient pas inconnues, je continuois mon chemin, & je ne songeais qu'à faire exactement mon devoir; seulement j'apportoais toute la diligence imaginable à achever mon ouvrage, & les plus sages précautions pour pouvoir un jour fermer la bouche à mes accusateurs.

Pour Henri, il ne se prêta point d'abord à leurs rapports; ensuite il commença à craindre quelque mau-

1596.

vais effet de mon peu d'expérience, & il m'invita simplement par lettres à revenir au plutôt. Mais enfin lorsque mes ennemis eurent si bien lié partie, par eux & leurs amis, qu'il se fit comme un cri général à la cour contre moi; ce prince vint à appréhender que je n'usasse de mon pouvoir avec une dureté qui le rendit odieux lui même, & alors au lieu d'une simple invitation, j'en reçus un ordre des plus absolus de revenir à Paris. J'obéis sans répliquer, quoique bien fâché de me voir ainsi arrêter au milieu de mes recherches. Je fis dresser promptement quatre bordereaux pour mes quatre généralités. Je les fis signer des huit receveurs généraux, & n'ayant pas eu le temps de convertir mes cinq cent mille écus en espèces de plus petit volume; j'en fis charger soixante-dix charrettes, que je voulus que les huit receveurs généraux accompagnassent, sous la garde d'un prévôt & de trente archers de la maréchaussée, qui les conduisirent à Rouen, où le roi venoit de se rendre pour l'ouverture des états.

De toutes les calomnies que messieurs du conseil avoient inventées

pour frapper le coup de ma disgrâce, aucune ne leur avoit paru plus spécieuse, que de faire entendre au roi que j'avois rempli les prisons des officiers & commis de ses finances; & ils jugerent à propos d'y ajouter que par une vaine bravade, j'entraînois à ma suite cinquante des principaux enchaînés. Le roi ne soupçonnant aucun mensonge dans une imputation si positive, me reçut lorsque j'allai le saluer en arrivant à Rouen, d'un air qui me fit juger que mes envieux avoient fait jouer d'étranges ressorts. Il me fit l'honneur de m'embrasser, mais avec une indifférence & une froideur qui ne lui étoit pas ordinaire. Il me demanda pourquoi je m'étois chargé si inutilement d'un argent, que des personnes que je sçavois bien qu'il n'avoit pas envie de mortifier, étoient dans l'usage de toucher par elles-mêmes, & il fut fort surpris d'entendre que de tout ce que j'apportoisi, sa majesté n'en devoit pas un denier aux princes du sang, ni à aucun des pensionnaires de l'état, qu'ils étoient tous payés du quartier d'Avril, & qu'ils le

1596. seroient aussi exactement de ceux de Juillet & d'Octobre, parce que je n'avois rien anticipé sur les fermages courans. » Pardieu, reprit le roi, après » m'avoir fait répéter plusieurs fois ces » paroles, & même m'en avoir fait » jurer la vérité, voilà de méchantes. » gens, & d'impudentes impostures ! » Mais, ajouta-t'il, quant à tous ces » receveurs & officiers que vous re- » tenez prisonniers à votre suite, qu'en » ferez-vous ? « L'étonnement que cette question me causa, fut capable seul de persuader au roi que cette accusation étoit sans aucun fondement. Il me fut aisé d'appercevoir en ce moment que la malignité de messieurs du conseil retombait toute entière sur eux-mêmes, & qu'elle déceloit mieux au roi leurs secrets moufs, que tout ce que je pouvois lui dire. Il ne me demanda aucun autre éclaircissement ; au contraire, il me combla de louanges & de caresses.

On lui avoit dit que la somme que j'avois levée ne pouvoit être que très-médiocre. Sur la question qu'il m'en fit, je lui répondis que n'ayant

rien voulu retenir par mes mains, ni pour les frais, ni pour ma pension, ni pour ma dépense, afin que les receveurs généraux retrouvassent la même somme qui étoit couchée sur les bordereaux, & qu'ils apprissent de-là à ne jamais rien détourner de ses finances, sa majesté en feroit elle même la déduction sur les quinze cens mille livres. Une somme si considérable fit beaucoup de plaisir au roi, qui en avoit un besoin extrême. Il me dit qu'il auroit soin que toute ma dépense me fût payée, & qu'outre ma pension de dix mille livres par mois, qu'il haussoit jusqu'à dix huit mille livres, il m'accorderoit en pur don six mille écus, pour récompense de ce service. Il me défendit de rien dire de ce qui venoit de se passer entre lui & moi, & il m'envoya mettre à part sur cette somme ce qu'il falloit pour la montre de six compagnies Suisses, sur le pied de dix-huit cent écus chacune, pour faire dès-le lendemain ce payement qui pressoit.

J'allai retrouver mes voituriers, que les archers gardoient dans deux

1596.

cours du sieur de Martinbault. Je fis décharger & ranger par ordre les barriques dans des appartemens, dont les serrures furent changées & renforcées de gros cadenats à trois clefs; les deux receveurs en eurent chacun une, & moi la troisième. J'envoyai dès le lendemain de grand matin aux officiers Suisses par trois commis escortés de dix archers, les dix mille écus qui leur étoient dûs.

Quelques momens après que j'eus fait partir cette escorte, Sancy à qui le roi avoit dit qu'il falloit prier les Suisses, & qui étoit ordinairement chargé de cet emploi, m'envoya un billet par lequel il me mandoit de faire délivrer au sieur le Chatron, qui en étoit le porteur, quatre-vingt dix mille écus pour la montre des Suisses. Ce conseiller n'agissoit & ne parloit point autrement; il auroit cru se dégrader s'il étoit descendu à quelque politesse, ou à quelque explication avec ses confreres. Je ne trouvai point de mon goût une lettre si sèche, & encore moins l'effronterie avec laquelle il me demandoit le triple de la somme

que je sçavois être dûe. Je répondis aussi dédaigneusement au porteur, que je ne connoissois ni Sancy, ni son écriture, ni ses ordres. » Comment! » vous ne connoissez pas M. de Sancy? » me dit Charron, en plaignant mon aveuglement : car à ce nom tout trembloit dans le conseil, & Sancy y tenoit un rang qui approchoit fort de la surintendance. Comme il vit que je ne changeois rien à ma réponse, il vint la rapporter, mais avec toute la timidité d'un valet qui craint un maître de mauvaise humeur. Malheureusement pour Sancy il se la fit faire devant plusieurs témoins, qui le furent aussi de son emportement. » Hé par- » dieu ! dit-il, nous verrons s'il ne » sçait pas qui je suis ». Après m'avoir traité comme il jugea à propos, il vint de ce pas à Saint-Ouen trouver le roi, qui lui dit, : hé bien ! Sancy, » n'allez-vous pas faire montre à nos » Suisses ? Non, Sire, reprit Sancy, » d'un air mutin, je n'y vais pas : car » il ne plaît pas à votre M. de Rosny, » qui fait l'empereur dans son logis, » assis sur ses caques d'argent, com-

1596. » me un singe sur son bloc, & dit
 » qu'il ne connoît personne, & je ne
 » sçais si vous y auriez plus de crédit
 » que les autres. Que veut dire cela?
 » reprit le roi; je vois ce que c'est;
 » on ne fera jamais las de faire de mau-
 » vais offices à cet homme-là, parce
 » que je me fie en lui, & qu'il me
 » sert bien ». Sa majesté ajouta qu'elle
 avoit d'autant plus de peine à croire
 mon refus, que j'étois convenu avec
 elle-même de donner cet argent aux
 Suisses. Sancy se fit appuyer de le
 Chartron qu'il avoit amené. Le roi se
 doutant de quelque nouveau trait de
 malignité, se tourna vers les valets de
 chambre, & commanda à Biart de ve-
 nir me chercher.

Du plus loin qu'il m'aperçut, il
 me demanda ce qu'il y avoit entre
 Sancy & moi. » Je vais vous le dire,
 » Sire, » lui répondis-je hardiment;
 & sans craindre le ressentiment du re-
 doutable Sancy, je fis le récit de ce
 qui s'étoit passé, d'une manière qui
 dur mortifier sa vanité. Sancy n'étoit
 pas homme à plier, il ajouta fierté
 sur fierté; & le prenant sur un ton

impétueux, il s'éleva bien-tôt entre nous deux une dispute si vive, quoiqu'en présence du roi, que sa majesté fut obligée de nous imposer silence. Je cessai dans le moment même de parler à mon adversaire, & me tournant vers le roi, je le priai de ne me point donner de supérieur dans les choses où j'agissois par son ordre. La galerie de Saint Ouen où se passa cette scène, étoit remplie d'un monde infini, dont la plupart, las des hauteurs de M. de Sancy, étoient charmés de lui voir recevoir cette petite disgrâce. » Il sera bien difficile, disoient-ils; » comme je l'ai sçu depuis, que ces » deux esprits exercent long tems les » mêmes fonctions, sans que l'un sup- » plante l'autre; mais de l'humeur » dont est le roi, le meilleur ménage- » ger, sera son homme ». D'autres portoient envie à ma faveur naissante; d'autres enfin qui vrai-semblablement se soucioient peu de l'un & de l'autre, disoient en riant de la nouveauté du spectacle. » Pardieu! voilà un » étourdi qui en a trouvé un autre, » qui ne lui quittera pas aisément la » partie ».

1596. (20) montant encore à quatre cent cinquante mille écus, & je gardai avec soin, tint mes anciens bordereaux, que ceux qui constituoient les sommes prises sur le total. Mais voulant éprouver une seconde fois de quoi messieurs du conseil & leurs receveurs généraux étoient capables ; j'affectai une fort grande négligence sur cette distraction de deniers, & lorsque ceux ci prêts à partir pour leurs bureaux, vinrent me demander un double de mes bordereaux ; je leur répondis que ne prenant plus aucun intérêt à une somme qui avoit passé en d'autres mains, & eux mêmes ayant été présens à tous les emplois de deniers, j'avois déchiré toutes ces pièces comme inuiles, ce que ces receveurs ne manquerent pas de faire sçavoir à leurs maîtres.

Un mois se passa, pendant lequel on prit sur la somme portée au trésor royal, le montant de quelques payemens, dont je feignois pareillement ne tenir aucun compte, mais

(20) Dint ce cul j portée par M de
cul, l'autre joint Caumartin, a la
sans doute la somme sienne.

ici l'erreur étoit impossible ; parce que rien ne se payant que sur les ordonnances du conseil , qu'on ne sçautoit supprimer , il suffisoit d'en tenir , comme je faisois , un mémoire exact. Ces ordonnances montoient à peu près à cinquante mille écus , & par conséquent il en devoit rester encore dans la caisse quatre cens mille : cependant le roi ayant demandé quelques jours après , une somme de deux cent mille écus , pour être envoyée à Amiens , où l'on faisoit déjà les préparatifs projetés , & en particulier celui de prendre Hedin , Sancy & les autres répondirent tous , qu'ils croyoient que cette somme pouvoit encore se trouver dans l'épargne ; mais aussi qu'après cela , elle alloit être à sec ; & ils firent venir d'Incarville , qui devoit être plus au fait , comme tenant les registres , & qui allura qu'à grande peine restoit-il deux cent mille écus dans les coffres. Le roi à qui j'avois dit trois jours auparavant , qu'il devoit encore y avoir quatre cent mille écus , fut extrêmement surpris ; mais voyant l'assurance avec laquelle ils lui parloient , il les crut , & me dit que je me trompois. J'étois si certain

1596. du contraire, que je soutins en face à d'Incarville, devant tous mes confrères, que sa majesté avoit fait appeller, qu'il le méprenoit de moitié. D'Incarville répliqua que ses registres étoient plus sûrs que ma mémoire, & offrit d'apporter le lendemain un extrait de route la dépense. Je voyois d'où leur venoit une si grande confiance, & je voulus les laisser se flatter jusqu'au dernier moment, qu'ils alloient remporter sur moi une pleine victoire. J'eus même assez de courage, pour cacher au roi l'artifice dont je m'étois servi, & pour essuyer sans rien dire, tous les reproches qu'il me fit, de m'être défait contre son avis, de la somme entière.

Les états ayant été apportés le lendemain, & bien vérifiés, il ne se trouva dans la dépense aucune erreur; elle auroit été trop facile à découvrir; elle étoit toute entière dans la recette, & fondée sur ce qu'on croyoit que j'avois réellement perdu les bordereaux, qui faisoient foi de la quantité & de la qualité des espèces, portées à différentes fois au trésor royal. J'admirai secrètement avec quelle finesse on

avoit jetté sur tout ce chapitre de recet
 te, une obscurité impénétrable à tout 1596.
 autre, qui n'auroit pas eu la preuve en
 main, & avec quel art on donnoit
 pourtant à cette obscurité, un air de
 vérité & même d'évidence. Je deman-
 dai à voir les récépissés, avec une
 feinte mauvaise humeur, qui paroif-
 soit à ces messieurs un aveu de ma
 défaite. Le conseil offrit de faire dépo-
 ser les receveurs généraux, sur la
 quantité & la qualité des voitures faites
 au trésor-royal. Je répondis que la dis-
 cussion seroit trop longue. D'Incarville
 à qui mon embarras simulé donnoit
 beau jeu, répliqua que je vinsse donc
 sur les lieux, visiter les registres des
 finances; parce qu'ils ne devoient point
 sortir du bureau. Quoique je comprisse
 facilement, qu'il n'étoit pas impossible
 que ces registres mêmes, tout publics &
 tout authentiques qu'ils sont, ne fussent
 falsifiés comme le reste, je n'en imagi-
 nois pourtant pas trop la manière,
 chacune des voitures devant avoir son
 récépissé, signé de Arnaud & de l'Hôte,
 dont je connoissois l'écriture; je fus
 donc curieux de voir ces registres. Tout
 m'y parut dans l'ordre & la forme

ordinaires. Messieurs du conseil commencèrent alors à m'insulter ; & ils n'osoient fort mal de leur prétendu avantage.

Je crus qu'il étoit tems de leur fermer la bouche , & de les couvrir à leur tour d'une véritable confusion. Je produisis d'un côté les états & bordereaux signés des receveurs généraux ; de l'autre un mémoire fidèle de toutes les ordonnances : ce qui fit tomber en un instant toute leur arrogance. Ils alloient être réduits à convenir de leur friponnerie , lorsqu'ils s'aviserent d'un stratagème si grossier , qu'à mon avis , il leur en laissa toute la honte. Un commis dressé par d'Incarville , vint trouver le roi , & lui dit que l'Hôte qui gardoit la clef de la salle des registres , s'étant trouvé absent , un jour qu'il arriva une de ces voitures , la plus considérable , & les receveurs qui la conduisoient étant fort pressés de s'en retourner , il avoit eu pouvoir inscrite la somme contenue dans la voiture , sur une simple feuille volante ; dans le dessein de la faire ensuite viser & signer de d'Incarville , & insérer dans les registres ; mais qu'étant allé lui-même

chez d'Heudicourt, il en avoit perdu la mémoire, dont il demandoit pardon à sa majesté. Le roi se contenta d'ordonner avec une légère réprimande, qu'on eût dans la suite plus de soin des registres; & s'avancant vers le connétable, qui entroit dans ce moment par le bout de la galerie où ceci se passoit, & qui s'étoit montré dans tout ce démêlé, plus favorable à messieurs du conseil qu'à moi, il lui cria de fort loin, & en présence de beaucoup de monde, que son argent étoit retrouvé, & qu'il alloit lui faire connoître une bonne fois, ceux à qui il devoit se fier.

Au milieu de toutes ces contestations, arriva le jour marqué pour l'ouverture des états du royaume, ou plutôt, de l'assemblée des notables; car c'est ainsi qu'on les appella; & la raison de substituer ce nom (21) en la

(21) Péréfixe dit, » blées, quand celle
que c'est parce que » des états généraux
le roi n'avoit pas eu le » leur est longue, dif-
rèms d'assembler les » ficile, ou suspecte.
états en corps: « Les » Le but de ces petits
» rois, dit d'Aubigné, » états étant de trou-
» avec sa malignité or- » ver de l'argent pour
» dinaire, usent de tel » soutenir la guerre
» les sortes d'assem- » contre l'Espagne; il

1596. place du premier qu'ils devoient naturellement porter, vint uniquement des gens de robe & de finance, qui sentant que leurs richesses & leur autorité pouvoient leur donner en cette occasion une supériorité sur les autres conditions, qu'ils ne vouloient partager qu'avec le clergé, trouvoient honteux

en fut proposé & ar-
rêté diverses inven-
tions. La Paocarte
en fut la principale,
très-mal reçue en
divers endroits du
royaume, &c. *not.*
3. liv. 4. chap. 14. De
Thou n'en dit pres-
que rien, liv. 117. ni
Davila non plus. Tout
ce qui est dit dans ces
mémoires fut cette as-
semblée, ne se trou-
ve, que je sçache, en
aucune part ailleurs; &
pour le rendre encore
plus sensible, j'ai usé
de la permission que
je demande dans la
Préface de cet ouvrage,
de rapprocher les
unes des autres, des
idées que les compa-
rateurs des écrits de
M. de Sully ont em-
ployées dans leurs mé-
moires, sans ordre &
sans liaison. Comme
on doit supposer
qu'elles avoient une
suite, & aussi leur ob-
jet, dans l'esprit de ce
grand homme d'état;
c'est répondre à ses
vûes, que de les ap-
pliquer aux sujets,
auxquels elles con-
viennent naturelle-
ment; & tout ce qu'on
peut demander, ce
me semble, c'est de
ne jamais changer le
fond des pensées de
mon original à quoi
je me suis principale-
ment étudié.

de se voir ravalés à la classe du peuple : ce qui seroit arrivé, si la forme usitée dans les états, & sur-tout la distinction des trois ordres avoient eu lieu. Ils y parurent en effet avec une pompe & une magnificence , qui firent qu'on compta pour rien la noblesse , les gens de guerre , & les autres membres de l'état : ceux-ci n'ayant pour éblouir les yeux , ni le brillant des équipages , ni l'éclat de la dorure , ni l'appareil d'un train nombreux ; éternels objets de l'envie , des respects & des adorations du peuple , ou plutôt éternelle preuve de notre dépravation & de notre folie.

Voilà déjà en grande partie l'idée qu'on doit se former de ces grandes assemblées , qu'on nomme augustes. Ces hommes qu'on s'imagine devoir y apporter un esprit plein de la sagesse , de l'amour du bien public , du zèle dont étoient animés les anciens législateurs , ne s'y occupent pour la plupart que d'une ridicule montre de luxe & d'un étalage de leur mollesse , qui paroîtroit le comble de l'infamie , à des yeux moins prévenus que les nôtres. La désunion des corps qui composent

1596.

ces assemblées, la dissention, l'opposition d'intérêts, l'envie de se supplanter, la brigue & la confusion qui achevent d'en donner une juste idée, naissent de cette source impure; aussi bien que la bassesse avec laquelle on y prostitue l'éloquence. Par quelle fatalité arrive-t-il donc que ce qu'un siècle acquiert de lumières sur ceux qui l'ont précédé, ne tourne jamais au profit de la vertu, & ne lui sert qu'à raffiner le vice?

Ce n'est pas qu'il ne se trouve dans ces assemblées un petit nombre de personnes également vertueuses & capables, & qu'elles ne soient même connues pour telles; mais au lieu de faire violence à leur modestie, on affecte pour eux un oubli & un mépris qui étouffent avec leur voix celle de l'utilité publique. Aussi connoît-on par une longue expérience qu'il est fort rare que la convocation des états du royaume ait produit le bien, à quoi on l'a crue propre. Pour cela il faudrait que ceux qui les composent fussent partagés de lumières égales sur la bonne & la vraie politique, ou du moins que l'ignorance & la méchanceté

se fussent devant ce peu de personnes 1596
 intégres & éclairées. Mais malheureu-
 sement parmi la multitude, pour un
 sage, il y a une infinité de fous ; &
 avec cela la présomption est le premier
 appanage de la folie : c'est là plus en-
 core que par-tout ailleurs qu'il est vrai
 que les grandes vertus, au lieu du
 respect & de l'émulation, n'excitent
 que la haine & l'envie.

D'ailleurs, si le prince sous lequel se
 tiennent les états est puissant & entéré
 de son pouvoir, il sçaura bien les ré-
 duire au silence, ou rendre leurs pro-
 jets inutiles. Si c'est un prince foible,
 & qui ignore les droits de son rang, la
 licence y prendra bientôt le plus court
 chemin, pour plonger le royaume dans
 tous les malheurs qui suivent l'avilisse-
 ment de l'autorité monarchique. Il
 seroit donc nécessaire que le souverain
 & les sujets y parussent également ins-
 truits & de leurs droits & de leurs
 engagements réciproques. La première
 loi du souverain est de les observer
 toutes. Il a lui-même deux souverains,
 Dieu & la loi. La justice doit présider
 sur son trône ; la douceur en doit être
 l'appui le plus solide. Dieu étant le

1596.

vrai propriétaire de tous les royaumes, & les rois n'en étant que les administrateurs, ils doivent tous représenter aux peuples celui dont ils tiennent la place par ses qualités & ses persécutions; sur-tout ils ne regneront comme lui qu'autant qu'ils regneront en pères. Dans les états monarchiques héréditaires il y a une erreur qu'on peut aussi appeller héréditaire : c'est que le souverain est le maître de la vie & des biens de tous ses sujets; & que moyennant ces quatre mots, *Tel est notre plaisir*, il est dispensé de faire connaître les raisons de sa conduite, ou même d'en avoir. Quand cela seroit, y a-t-il une imprudence pareille à celle de se faire hait de ceux auxquels on est obligé de confier à chaque instant sa vie? Et n'est-ce pas tomber dans ce malheur que de se faire accorder de force une chose en témoignant qu'on en abusera?

A l'égard des sujets; la première loi que la religion, comme la raison & la nature leur imposent, est sans contredit l'obéissance. Ils doivent respecter, honorer, craindre leurs princes, comme l'image même du souve-

tain maître , qui semble avoir voulu se rendre visible par eux sur la terre comme il l'est au Ciel par ces brillans chefs-d'œuvres de lumiere. Ils leur doivent encore ce sentiment par un motif de reconnoissance de la tranquillité & des biens dont ils jouissent à l'abri du nom royal. Au malheur d'avoir un roi injuste, ambitieux, violent, ils n'ont qu'un seul remede à opposer , celui de l'appaiser par leur soumission, & de fléchir Dieu par leurs prieres. Tous ces justes motifs, qu'on croit avoir de leur résister, ne sont , à bien les examiner, qu'autant de prétextes d'infidélité, très-subtilement colorés , & jamais avec cette conduite on n'a ni corrigé de princes, ni aboli d'impôts ; on a seulement ajouté aux malheurs dont on se plaignoit déjà, un nouveau degré de misère , sur lequel il n'y a qu'à interroger le menu peuple, surtout celui de la campagne.

Voilà sur quels fondemens il seroit facile d'établir le bonheur réciproque des peuples & de ceux qui les gouvernent ; de part & d'autre on se montreroit bien pénétré de la vérité de ces maximes dans les assemblées générales

1596.

de la nation ; mais dans cette supposition la convocation des états seroit encore plus inutile , puisqu'on n'y a recours que dans le cas de la mésintelligence entre le chef & les membres. On peut conclure de là qu'autant que les états généraux du royaume sont une ressource vaine par l'objet qu'on leur donne & par la forme qu'on y observe , autant pourroit on en tirer de fruit pour le maintien de la discipline & des bonnes mœurs ; si le prince , alors véritablement chef de tous les membres réunis , ne s'y proposoit que de se faire rendre à la face de tout un royaume , par ceux qui sortent des charges , un compte de leur administration ; d'y choisir avec sagesse & discernement ceux qui doivent les remplir ; de les encourager à s'en acquitter dignement & par ses discours & par une distribution publique de la louange & du blâme , des récompenses & des châtimens. (22)

(22) On ne peut , qui , comme Cornice ne semble , rien nes , Boulainvilliers , à noter a la justice &c ont pris le parti de ces idées il ne faut des états & de l'autorité renvoyer ceux lité aristocratique.

En attendant le jour destiné pour ouvrir l'assemblée des notables, Henri fit un voyage à Arques, Dieppe, Caudebec, &c. pour revoir les lieux où s'étoient passées tant d'actions mémorables. Je l'accompagnai dans tous ces endroits.

Le roi revint à Rouen faire l'ouverture de l'assemblée par un discours prononcé avec toute la dignité d'un grand prince, & avec une sincérité que les princes ne connoissent point. Il y déclara que pour éviter tout air de violence & de contrainte. il n'avoit pas voulu que l'assemblée se fit par députés nommés par le souverain, & toujours aveuglément asservis à toutes ses volontés ; mais qu'on y admit librement toutes sortes de personnes, de quel qu'état & condition qu'elles pussent être, afin que les gens de sçavoir & de mérite eussent le moyen d'y proposer sans crainte ce qu'ils croiroient nécessaire pour le bien public. Qu'il ne prétendait encore en ce moment leur proposer aucunes loix. Qu'il leur enjoignoit seulement de ne pas abuser de cette permission, pour l'affaiblissement de l'autorité royale, qui est le principal

1596. ~~minceuvres~~ minceuvres qu'on met en usage dans ces grandes & nombreuses assemblées, je me contente de dire qu'au sujet près ceux ci n'eurent rien de différent, & lorsqu'il fut enfin nécessaire de venir à la conclusion, qui rouloit principalement sur la nature des subsides & sur la maniere de les répartir, aussi bien que sur celle de les lever, on crut qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de compiler un tas d'anciens réglemens inutiles, & même contraires à la conjoncture présente, car au lieu de faire réflexion que les états doivent se traiter comme les corps, pour lesquels il convient d'user de remèdes extraordinaires contre des maladies nouvelles & inusitées, ou de changer d'opération à proportion des progrès qu'on fait dans la connoissance de son mécanisme telle est la force du préjugé, qu'on s'obstine toujours à chercher la guérison des maux présents dans des moyens dont l'insuffisance est démontrée de cela seul qu'ils n'ont pu ni les prévenir ni en arrêter le cours. Un respect inconsidéré pour l'antiquité, une fautive idée des causes occasionnées par l'éloignement des tems, un jugement

peu réfléchi sur le passé , le défaut de
 vues plus nettes & plus justes pour
 l'avenir , dont l'amour-propre empê-
 che qu'on ne convienne : voilà ce qui
 étouffe les anciens abus. Il ne faut,
 dit-on , rien changer aux loix & aux
 usages. Je suis grand partisan de ce
 principe , excepté les cas où l'utilité ,
 & encore plus la nécessité , demandent
 qu'on y déroge. (24)

(24) Le caractère des défauts qu'on re-
 d'esprit de la nation proche à la nation ne
 traquise , dit-on en- lui manquoient pas ,
 core , est tel , que cela autoit répondu à cela
 seul peut rendre ex- que deux choses sent
 trêmement dange- absolument nécessai-
 reux pour nous tout res , & avec quelque
 changement , même nation que ce soit ,
 le plus utile & le plus pour affaiblir le sacras
 nécessaire. Un sys- de ces sortes d'entre-
 tème , dont il semble prises. La première ,
 que tout le monde une autorité dont le
 étonne aujourd'hui législateur elles pro-
 que le fond d'un ex- de pour qu'il ne se
 celle est , & qui mol- voit point d'obstac-
 re , celle d'en d'ob- cles , par pour q-
 stionner le système , par conséquent d'ob-
 qu'on ne peut plus que l'on ob- ter un at-
 tacher de cette ob- tention de l'empire.
 tention , & de celle de l'empire , que l'on
 l'empire , & de celle de l'empire , que l'on
 l'empire , & de celle de l'empire , que l'on

1596.

Qu'il retiendroit la première par ses mains, & qu'il en acquitteroit les pensions, gages d'officiers, arrérages & autres dettes & engagements de l'état. Qu'il prendroit encore sur cette somme de quoi faire réparer les villes, bâtimens, chemins & autres ouvrages publics, sans que le roi ni les cours souveraines pussent jamais prendre connoissance de cette somme, ni en faire justifier l'emploi. Quelle occasion de flatter l'avidité des membres de ce conseil, qu'une disposition si absolue d'une moitié des revenus de l'état! Et suppose pour un moment une gestion infidelle, que de parties en souffrance! quelle confusion! quelle ruine!

On laissoit avec une égale indépendance la seconde moitié au roi, pour la régir par lui ou par ses ministres, avec la charge de toutes les dépenses militaires, en y comprenant l'artillerie & les fortifications, des affaires étrangères, négociations & ambassades, de l'entretien de sa maison, de ses bâti-

luer tous les revenus | qu'à terre-cinq mil-
de l'état, après les | lions *Tesi fel apart.*
changemens q e lai- | *Feb 152*
même y avoit ajoutés,

mens , de ses équipages : enfin , des gratifications de ses officiers & de ses menus plaisirs. Sur la levée & l'administration de ces deux paris , on ne prescrivoit rien à aucun des deux partis , pour ne pas blâmer cette mutuelle indépendance , dont les inventeurs s'applaudissent : comme si la force d'un royaume ne dépendoit pas de sa sagesse suivant l'exercice des ces , aux peines infligées le secours dont elles ont besoin , & d'y faire couler , pour ainsi dire , le sang surabondant de celles qui sont plus saines.

Comme les deux millions à
quod avoient été évalués les revenus
royaux payent une somme un peu
excessive, il fut résolu qu'on créeroit
un nouvel impôt : ce fut la lève du
sol par livre sur toutes les marchan-
dises, soit d'importation, venant de
l'étranger, dans le royaume, tant en
grossier qu'en détail. L'ordonnance en cal-
culait le produit du commerce des par-
tis de l'est et de l'ouest, soit de né-
cessaire, soit de superfluité, comme vin, en-
fer, huile, etc., en en retranchant les
exemptions, et le résultat ne s'éleva qu'à
deux millions six cent cinquante mille

1596. pas même le roi. Une des plus importantes maximes pour le gouvernement monarchique, est que le prince doit sur toutes choses se donner de garde de réduire ses sujets au point de lui désobéir d'effet, ou seulement de parole. D'ailleurs le roi alloit directement contre la parole qu'il avoit donnée de se conformer aux résolutions de l'assemblée. Enfin tous ceux qui avoient donné l'idée du projet, & ceux qui l'avoient adopté, de cela seul que le roi l'autoit rejeté, s'opiniâtroient toujours à le regarder comme le vrai système des affaires, tant qu'un commencement de pratique ne les détromperoit pas de cette opinion, & ils fetoient entendre dans la suite qu'il n'avoit tenu qu'au prince seul qu'on ne vît enfin établi en France cet ordre, après lequel on soupitait depuis si long tems. On sçait assez quel est le penchant des peuples, sur tout de ceux qui ont l'esprit vif, à médire des actions du souverain.

D'un autre côté, il n'est pas moins certain que le projet étoit également ruineux, & d'impossible exécution.

il suffisoit pour être pleinement convaincu de la plus légère connoissance des affaires de finance. Outre les obstacles que je viens de marquer, combien n'en devoit-il pas naître de la seule jalousie que produiroit le choix des membres du nouveau conseil qui devoient être pris également de toutes les provinces du royaume ? Cette apparence d'égalité & de justice, qui remettoit nécessairement la conduite de l'état à des hommes nouveaux & sans expérience, combien ne devoit-elle pas occasionner de mécomptes & de bévues, lorsqu'il s'agiroit d'appliquer au détail un projet simplement ébauché ? Il étoit indubitable que la tête tourneroit dès l'abord au nouveau conseil, & que toutes les démarches qu'il feroit, ajouteroient faux pas sur faux pas.

De cette impossibilité même de tirer aucun fruit du projet de l'assemblée, je prenois le motif pour le roi d'y donner pleinement les mains. Par là il remettoit devant tout son peuple la gloire d'entrer avec douteur dans les vœux qu'il avoit tracés lui-même, & bien loin que cette complai-

1556.

~~l'augmentation~~ sance allât à la diminution de l'auto-
 rité royale, elle ne pouvoit manquer
 de lui procurer dans la suite l'avant-
 tage que toutes les parties des finan-
 ces lui reviendroient avec plus d'in-
 dépendance, lorsque le nouveau con-
 seil auroit fait la triste expérience de
 ses forces. Comme c'étoit l'assemblée
 & le conseil qui en alloit être tiré, qui
 avoient fait eux-mêmes la suppres-
 sion des revenus royaux, & qu'on de-
 voit supposer qu'ils avoient eu tous
 les égards nécessaires, pour les de-
 miers d'un recouvrement plus difficile
 & plus coûteux, ils ne pouvoient trou-
 ver mauvais que le roi choisît pour ses
 quinze millions, les effets qui lui
 agréeroient le plus. En composant sa
 part du revenu des cinq grosses fer-
 mes, & des parties casuelles, du do-
 maine & des aides, il pouvoit s'atten-
 dre, sans trop présumer, à la voir
 dans peu doubler, & même tripler.
 J'en parlois avec pleine certitude, par-
 ce que je m'étois déjà assuré de per-
 sonnes solvables, qui s'étoient enga-
 gées à prendre ses fermes à une aug-
 mentation considérable. Il n'en de-
 voit pas être de même de tout ce qui

resteroit au conseil de raison, & je me ~~serois~~
 ferois bien rendu caution à sa majesté, 1596.
 que le sol pour livre entr'autres ne
 pouvoit rapporter de bon, tous frais
 faits, plus de deux cens mille écus.

La raison qui m'avoit porté à ne
 point opiner dans le conseil conformé-
 ment à cette idée, c'est que je crus
 qu'il étoit à propos qu'elle parût venir
 du roi seul. Ce prince après m'avoir
 écouté attentivement, craignit long-
 tems qu'avec cet avis je ne le jettasse
 dans une fausse démarche, dont l'er-
 reur auroit été en quelque sorte irre-
 médiable. Mais après qu'il eut fait les
 réflexions les plus sérieuses sur les rai-
 sons que je lui avois alléguées, il se
 détermina à le suivre.

Le lendemain, le conseil assemblé
 opina comme la veille, & moi com-
 me le conseil. Le roi déclarant qu'il
 ne pouvoit suivre l'avis de ses conseil-
 lers, les laissa dans la dernière surpri-
 se, & passa dans l'assemblée, où il
 déclara hautement, que dans la dis-
 position où il étoit de secourir de
 toutes ses forces les indifférents d'un
 corps si sage, il ne voit point de res-
 triction, ni modification.

1596. ~~qu'on étoit venu lui proposer, & qu'il~~
 réduisit à trois articles, l'érection d'un
 nouveau conseil indépendant, le par-
 tage des facultés de l'état, & la créa-
 tion du sol pour livre; que l'assemblée
 eût à nommer dans vingt-quatre heures
 ses conseillers, & à faire un mémoire
 de trente millions, en y comprenant le
 sol pour livre, pour cinq millions, afin
 qu'il prît la moitié; qu'on verroit par
 sa conduite s'il céderoit en économie
 au nouveau conseil. On donna mille
 louanges à la bonté & à la facilité du
 roi, & l'assemblée se trouvant en quel-
 que sorte finie par un accord si unani-
 me, qu'il ne laissoit plus de matière de
 discussion, du moins entre le maître &
 les sujets, on ne songea plus qu'à reve-
 nir à Paris mettre la dernière main à ce
 chef-d'œuvre de politique. *

La formation du nouveau conseil
 ne se fit pas avec la tranquillité qu'on
 s'étoit promise. L'altération des es-
 prits qui en retarda l'exécution, fut si
 grande, que les plus éclairés convin-
 rent dès ce moment que la voix de
 la multitude n'avoit embrassé qu'une
 chimère. La nomination se fit à la fin,
 le clergé s'y mêla fort avant, & le car-

dinal de (28) Gondy, connu par ses talens singuliers pour l'économie, en fut déclaré le chef; comme si l'état se conduisoit par les mêmes loix que la maison d'un particulier. Le conseil de raison tint des assemblées régulières dans un appartement du palais épiscopal, que le prélat céda à cet usage.

Mais dès qu'on eut commencé à mettre papiers sur table, pour le recouvrement de 1597, nos nouveaux financiers se trouverent si embarrassés, qu'ils sçavoient à peine comment il falloit s'y prendre. À mesure qu'ils alloient en avant, leur embarras ne faisoit qu'augmenter. Ils ne trouverent personne qui voulût se charger du sol pour livre. On leur demanda les autres termes, mais à un rebais qui les déconcerta. Malheureusement encore, la chose ne pouvoit souffrir de retardement. Tous les pensionnaires de l'état leur tombèrent sur les bras, & ne parloient que par millions, à des gens

(28) Pierre de Gondy, évêque de Paris, & cardinal de France, dont il a été parlé ci-devant.

1596. ~~qui n'avoient pas la premiere obole.~~
 Le chagrin & le dépit rompirent bientôt l'union dans le nouveau conseil. Les contestations succéderent, avec les reproches mutuels d'ignorance & de précipitation.

La chose étant venue, après quelques semaines, au point que le conseil de raison ne pouvoit plus rien faire de raisonnable, on eut recours à d'Incarville & à moi, & on nous supplia de venir du moins une fois la semaine, dans les assemblées, pour y donner les mêmes conseils, avec lesquels on voyoit la part du roi abonder & fleurir de jour en jour. Je m'en dispensai sur mon emploi, qui me demandoit tout entier. On s'adressa au roi, qui avec sa bonté ordinaire, voulut que j'y allasse; mais je n'y perdis pas de vue ce que le bien de son service exigeoit de moi en cette occasion. Je plaignis l'état des affaires du conseil. Je ne trouvai de débouché à rien, & je ne fis valoir que les difficultés. Enfin trois mois s'étoient à peine écoulés, que ces lubiles gens, à bout de toute leur subtilité, & succombant sous le faix, vinrent prier le roi de les en décharger. Ce prince qui commençoit à goûter,

1596.

papiers des trésoriers de l'épargne, (29)
 Je fouillai jusques dans ce recueil immense, où sont gardées inscrites toutes les ordonnances. Dans le dessein où j'étois de travailler à la confection d'un état général des finances pour l'année 1597, qui étoit le motif de toutes ces recherches, je crus ne devoir rien négliger pour approcher le plus qu'il seroit possible, dès cette première année

que erreur qui se fût glissée dans les finances, j'imaginois que ni l'une ni l'autre ne pouvoit être si secrète, ni si générale, qu'on n'en trouvât enfin la source & la conviction; soit par la confrontation de toutes les pièces que je viens de marquer; soit par l'in-

« dant, s'étoit pourvû¹ » maniqua tout ce
 « de toutes les con-¹ » qu'il en sçavoit au
 « noissances nécessu-¹ » roi, qui de son côté
 « tes pour s'en bien¹ » et avoit aussi bien
 « acquitter. Il sçavoit¹ » étudié toutes ces
 « parfaitement tous¹ » choses, &c. » *Peres*
 « les revenus du pag. 225.

1596.

erreurs considérables, ni empêcher d'être la dupe de tous ces vieux toutiers. Je ne crois pas qu'il y ait de la honte à en faire l'aveu. Ils firent encore cette année un profit d'un cinquième : ce qui est exorbitant, quoiqu'infinitement moindre que leurs profits accoutumés. Je me proposai bien d'y remédier l'année suivante, aussi bien qu'à une autre inadvertance que j'avois eue. Un des principaux artifices des financiers, étoit de faire en sorte que la dépense de l'année courante pût toujours excéder de beaucoup la recette & prendre sur l'année suivante, afin de jeter sur la dépense de cette année suivante, & successivement de toutes les autres, une confusion dont ces meilleurs tirient plusieurs avantages. Premièrement, celui de paroître n'avoir jamais de deniers qui ne fussent engagés de long-tems, & de payer de cette raison le roi & tous ceux qu'ils n'étoient pas disposés à satisfaire; en second lieu, de se servir de cet argent; enfin d'acquitter à vil prix les anciennes dettes, & cependant de les porter en entier sur leurs états. Ce défaut d'attention de ma part, coûta encore cette année au royaume deux millions.

Je corrigeai cette faute l'année suivante , pendant mon séjour en Bretagne , de manière que dans la suite le produit de la recette quadra exactement avec celui de la dépense : & cependant pour remplir le vuide que cette méprise avoit fait , je retirai les parties casuelles , les gabelles , les cinq grosses fermes & les péages des rivières , des mains du duc de Florence , qui les renoit sous les noms de Gondy, Senamy, Zamet, le Grand, Parent, l'Argentier, & autres anciens partisans qui n'eurent plus de part aux nouvelles finances. J'augmentai heureusement ces fermes des deux millions d'erreur. Ce dernier coup consterna les traitans & messieurs du conseil leurs associés : mais pour cette fois leur courroux se perdit en l'air : le roi m'appuyant depuis quelque tems, avec un éclat qui ne leur laissoit qu'un inutile désespoir. Le fruit de sa conduite à l'égard de l'assemblée , avoit été de le rendre maître , non-seulement du prétendu conseil de raison , mais encore du sien propre, dont l'autorité étoit sur son déclin ; & sa majesté n'appréhendoit plus de voir échouer, comme auparavant , ses desseins par cet endroit.

1596.

1596.

Le dessein qui l'occupoit actuellement étoit le siège d'Arras, qui ayant été proposé dans le conseil de guerre, où, excepté le seul secrétaire, il n'entroit aucun homme de plume, y avoit passé tout d'une voix : mais on tenoit cachée cette résolution, parce que le secret seul pouvoit en assurer la réussite. Pour n'en rien donner à entendre aux marchands, avec lesquels je convins pour les fournissimens de toutes les provisions nécessaires, je leur nommai une grande quantité de Villes en Picardie & sur toute cette frontière, en mettant Arras du nombre, où ils s'obligèrent également de rendre cinquante mille pains par jour, pendant toute une campagne. Santeny, Robin de Tours, Mauleville & Lambert, chevalier du guet d'Orléans, se chargerent de même de toutes les autres voitures, sur-tout de celle de vingt cinq canons. Le bail en fut passé à un prix si médiocre, que si le malheur qui arriva à Amiens bientôt après, n'avoit pas obligé à tourner contre cette place, les forces destinées contre Arras, ils y auroient perdu considérablement, au lieu qu'ils firent encote un profit raisonnable.

Fin du Huitième Livre.



MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE NEUVIÈME.

CES préparatifs de guerre n'empêchoient pas qu'on ne goûtât à Paris les plaisirs que l'hiver amène ordinairement. La douceur du gouvernement assurant la tranquillité publique, on s'y livroit sans aucun mélange de cette amertume qui avoit si long-tems empoisonné les divertissemens : la galanterie, les spectacles, les jeux, partageoient tous les momens de la cour, & le roi qui les aimoit par goût, les autorisoit par politique. Monsieur & madame de Fervaques me prièrent d'agréer la recherche que M. de

1597.

1597. Laval, (1) fils de cette dame, faisoit de ma fille vînee Je les renvoyai au roi, sans l'aveu duquel je ne pouvois plus disposer de ma fille, depuis qu'il avoit été proposé par madame Catherine de lui faire épouser M. de Rohan. Le roi pour lors mécontent de ce dernier, donna son agrément à M. de Laval.

Plusieurs engagemens semblables donnoient à la Cour chaque jour le plaisir de nouvelles fêtes. M. le connétable en donna une des plus superbes à l'occasion de la solennité du Baptême de son fils : mais on sçavoit qu'elle n'en étoit que le prétexte, & qu'une jeune dame des plus belles de toute la cour, mariée depuis peu à un vieillard, étoit l'objet de ces ga-

(1) Guillaume de Montfort, &c. qui Hauteuer, comte de fût tué quelque temps Grancey, & seigneur après en Hongrie. En de Fersayes, depuis lui finit ce branché maréchal de France de Laval, ou plutôt Sa femme étoit Anne de Picard, qui ne fut d'abord d'aucune importance. Elle fut veuve de de Laval, & s'appelloit aussi Guy. La Maison de Coligny en prit le nom, & fut appelée de Laval, de

lanteries. Montmorency choisit pour son bal, parmi tous les courtisans, douze seigneurs, qu'il eut devoir y paroître avec le plus de magnificence, & il me fit commander par le roi d'être de ce nombre. Je n'ai jamais rien vu de si bien ordonné dans ce genre, ni qui fit plus de plaisir, par cette justice & cet à propos, qui donne le prix à ces sortes de divertissemens. Celui-ci emporta hautement la préférence sur tous ceux qui l'avoient précédé : aussi fut-il le dernier, & la fin en fut étrangement troublée.

Je m'étois retiré à deux heures après minuit, & il y avoit environ une heure & demie que j'étois couché, lorsque je vis entrer Beringhen dans ma chambre, avec un visage si consterné, qu'il ne put me rien dire autre chose, sinon que le roi me demandoit, & me répondre qu'il n'étoit rien arrivé de fâcheux à sa personne : car ce fut la première question que je lui fis, & sa réponse me consola en quelque manière d'avance ; ne voyant de maux absolument irremédiables, que ceux qui menaceroient sa vie, je m'habillai précipitamment. Je courus

1597.

au louvre, avec une extrême inquiétude. Etant entré dans la chambre du roi, je vis ce prince qui se promenoit à grands pas, en deshabillé, les mains jointes & passées sur le dos, la tête baissée & le visage couvert des marques d'un profond (2) chagrin. Les Courtisans étoient debout, de côté & d'autre, collés contre les murs, sans proférer une seule parole.

Le roi s'avança aussi-tôt vers moi, & en me serrant fortement la main :
 » Ah ! mon ami, me dit-il, quel mal-
 » heur ! Amiens est pris. » Je l'avoue ;
 je demeurai frappé de ce coup impré-
 vu, comme tous les autres. Une place
 si forte, si bien pourvue, si voisine de
 Paris, & la seule clef du royaume du

(2) Etant comme
 » étonné de ce coup,
 » & regardant cepen-
 » dant à Dieu, com-
 » me il fait ordina-
 » rement plus en l'ad-
 » versité qu'en la prof-
 » périté, il dit tout
 » haut : ce coup est
 » du ciel... Puis sor-
 » geant un peu, dit :
 » C'est assez faire le
 » roi de France, il
 » est tems de faire le
 » roi de Navarre, &
 » se tournant vers la
 » marquise qui pleu-
 » roit, il lui dit : ma
 » maîtresse, il faut
 » quitter nos armes &
 » monter à cheval
 » pour faire une an-
 » tre guerre. » Jour-
 » nal de l'Etoile, *ibid.*

côté de la Picardie, prise en un instant, & sans qu'aucune nouvelle précédente eût appris seulement qu'elle étoit menacée ! Je ne trouvois rien de si incroyable, & la consternation publique me paroissoit tout à-fait bien fondée. Je pris pourtant fort promptement mon parti, & pendant que le roi qui avoit reçu cette nouvelle, prêt à se mettre au lit, me contoit de quelle manière les Espagnols avoient surpris (3)

1597

(3) Le 11 Mars, cachés à la faveur Hernard - Teillo de des haies, s'approche-
Porto-Carrero, Espagnol, firent main-bas-
gnol, auteur de cette se sur le corps-de-gar-
entreprise, fit déguiser, & s'emparèrent
ser en payfans & pay- de la ville. Voyez ce
sannes, apportant des détail dans tous les
denrées à vendre au historiens sous l'année
marché, une trentaine 1597. Hernard Teillo
d'Espagnols qui em- fut tué en défendant
barrassèrent une des courageusement cette
portes de la ville, & ville contre Henri IV.
amuserent le corps- Il disoit que les trois
de-garde, en versant plus grands capitai-
à l'entrée une charret- nes qu'il connoissoit,
te chargée de sacs étoient Henri pour
pleins de noix, dont la conduite d'une
l'un se délia : & pen- grande armée, le duc
dant ce tems-là, des de Maïenne, pour le
troupes Espagnoles, siège d'une ville, & le

1597.

aux premiers; parce qu'après tous les fleaux qui étoient tombés sur le peuple de la campagne, le surcharger encore par une augmentation dont il est la seule victime, & dans le tems qu'il ne faisoit que commencer à respirer, c'étoit achever de ruiner l'état, & ôter pour l'avenir au roi lui-même, ses plus fécondes, & en un sens ses seules véritables ressources.

Je me tournai donc du côté des autres, & je m'en tins au projet suivant. Demander un don gratuit au clergé pour une, ou même pour deux années, en l'obligeant d'en faire l'avance; faire une nouvelle création d'offices par une augmentation aux anciens: quatre en chaque cout Souveraine, outre quatre maîtres des comptes en chaque chambre, deux dans chaque bureau des finances, deux charges de conseiller en chaque présidial, d'assesseur en chaque Siège royal, & d'élu en chaque élection; ajouter à tous les officiers de finance, (4) un triennal; retarder d'une demi-

(4) Les offices de premier s'appelloient finances étoient possédés par deux personnes en charge. Le premier s'appelloit l'ancien, le second qui avoit été établi de-

année le paiement des arrérages des
 sommes empruntées aux partisans sous
 le dernier règne ; augmenter le sel de
 quinze sols par minot, & même le lais-
 ser toujours sur ce pied ; parce qu'au
 moyen de cette augmentation on
 pourroit dans la suite supprimer cer-
 tains offices fort à charge à l'état ; tier-
 cer les entrées & droits des rivières
 par une simple réappréciation ; & com-
 me ces établissemens ne donnoient
 pour la plupart, de l'argent qu'en es-
 pérance, commencer par faire un em-
 prunt de douze cent mille livres sur
 les plus riches, tant de la cour, que des
 principales villes du royaume, & leur
 assigner le remboursement sur pareille
 augmentation faite dans les gabelles
 & les cinq grosses fermes ; & pour le
 surplus de ce qu'on auroit actuelle-
 ment besoin de deniers comptans, obli-
 ger, par les poursuites d'une chambre
 de Justice, les derniers traitans qui
 avoient fait des fortunes considérables,

1597.

raisoit on nomma celles deux autres ; aux-
 quelles on nomma triennal ; lequel seulement il fut
 permis de rembourser
 non en trois ans, mais en six.

~~proposés~~ à souffrir une taxe, aussi en forme
1597. d'emprunt.

Ce plan, comme on voit, étoit assez étendu, & mon intention n'étoit pas qu'on mît tous ces moyens en usage à la fois : mais ignorant combien de tems la guerre devoit durer, on pouvoit s'en servir successivement, en faisant précéder les moins onéreux. A l'égard des troupes nécessaires, je crus qu'on ne pouvoit mieux faire que de les prendre dans les provinces du royaume, qui n'en avoient plus besoin pour leur défense. Ainsi je taxai l'isle de France, en y joignant le Berry, à un régiment complet ; l'Orléanois avec la Touraine devoient en fournir un second, la Normandie seule, un troisième. Ces régimens devoient être de quinze cens cinquante hommes, fournis & entretenus aux frais de leurs provinces, du jour de leur arrivée devant Amiens, parce que ces provinces jouiroient du droit de leur faire porter leur nom, & d'en nommer les officiers.

Je portai, cinq jours après, ce projet au roi, avec les preuves continuées dans treize états en bonne forme. Sa majesté s'enferma pour les examiner

avec moi, en présence de Frontenac, d'Arambute, de Loménie, de Beringhen & l'Oserai. Après que j'en eus fini la lecture, je dis au roi qu'avec ces secours, rien ne devoit plus retarder son départ pour l'expédition d'Amient : puisque d'ailleurs toutes ses provisions étoient déjà faites pour un camp en Picardie ; de manière que j'osois lui répondre que son armée y trouveroit non-seulement des vivres en abondance, mais encore toutes les marchandises qu'on cherche pour la simple commodité, avec la même facilité, & au même prix, que dans une ville. J'ajoutai, que de quelque ressource que ce projet fût pour le roi dans les besoins présens, sa majesté ne devoit pas penser qu'il pût s'exécuter sans ajouter encore aux anciennes charges dont il s'en falloit de beaucoup que la France fût guérie ; qu'il suffisoit de faire une légère attention aux dettes & aux engagements immenses, dont elle étoit surchargée ; que tout nouvel impôt, de quelque manière qu'on le levât, est presque égal pour un état épuisé, qu'on ne devoit donc recom-

1597. menter la guerre, que dans la vue de parvenir plus facilement à une paix avantageuse, devenue absolument nécessaire; que quelque grande que fût la misère publique, j'osois répondre que douze ans d'une paix continue; suffisoient pour rendre les affaires du royaume florissantes.

Je ne doutai point que de la manière dont le roi me paroissoit disposé à se conduire, les ennemis, malgré leur avantage, ne fussent bientôt les premiers à soulever la fin de la guerre; & je m'ouvris dès ce temps-là au roi, sur une pensée, dont l'événement vérifia la justesse: c'est que les premières avances pour la paix, se feroient par le roi d'Espagne, dont la politique ne permettoit pas que dans l'état de caducité & d'infirmité, où le cours des choses humaines l'avoit réduit, il exposât sa couronne aux revers de la guerre, toujours à craindre, mais plus ordinaires dans les commencemens du regne d'un prince encore enfant. Je m'avantai même jusqu'à prédire que l'Espagne acheteroit la
 paix,

rière, en rendant toutes les villes
qu'elle avoit pillées sur la Liance.

1527.

L'idée du projet pour la levée de
nouveaux deniers fut trouvée par le
roi si heureuse, qu'il voulut la propo-
ser lui-même en plein conseil. Il la
communiqua auparavant dans une es-
pèce de petit conseil de guerre, com-
posé du duc de Montpensier, de MM.
de Montmorency, de Mévigne,
d'Anvergne, de Biron, d'Ornano,
de Bellegarde, de Saint-Luc, de Ter-
vignes, de Roquetaillade & de Fronte-
rais. Ensuite il alla en conseil ex-
traordinaire tout ce qu'il y avoit dans
Paris de personnes craintes d'y être
échoué, ce fut tout les notables de
l'Assemblée de Rouen qui y séjour-
noient encore. Le roi ne pouvoit s'y
prendre plus heureusement pour éta-
blir son impôt sur l'impopularité de
cette assemblée, reconnue par
tout le monde. Il se contenta d'y ad-
resser la parole d'homme d'Etat, et
de leur dire de reprendre les villes
qu'ils avoient le plus tort de leur laisser
échapper, qu'ils étoient nécessaires pour
la défense du royaume, et de leur
montrer les dangers de la mauvaise exécution.

1597. cution, en se plaignant, pour mieux cacher ceux qu'il avoit à leur proposer lui même, qu'il ne trouvoit jamais que des obstacles à ses entreprises les plus utiles.

Le roi s'arrêta après ce discours, comme pour attendre les délibérations de l'assemblée, où l'on se regardoit sans dire un seul mot. Le silence ne fut rompu par les grands que pour remettre la chose aux financiers, qui à leur tour dirent qu'ils s'en rapportoient aux grands. Henri redoublant ses instances, on jeta quelques propositions vagues de nouvelles levées, qui furent eulli tôt combattues par une moitié; & tous les conseillers recouvrerent la parole, pour fronder indistinctement tout ce qui pouvoit être mis en avant par l'un & l'autre des partis. Le roi prit le moment où l'animosité poussée de part & d'autre jusqu'ou elle pouvoit aller, ne laissoit plus d'apparence de conciliation; & tirant le mémoire de sa poche, il dit que quoiqu'un versé dans les matieres de finance, il alloit proposer son avis, toujours prêt à l'abandonner pour un meilleur, & il se mit à en faire la lecture, qui jeta

toute l'assistance dans une attention profonde, & ensuite dans une surprise qui la rendit comme immobile, & privée de l'usage de la parole. Henri laissa passer deux instans de ce silence, & déclara qu'il le prenoit pour un consentement unanime. Il ajouta que comme il ne vouloit pas faire usage de tous ces moyens à la fois, il alloit commencer par l'emprunt des douze cent mille livres. Il exhorta les grands & les opulens du royaume à entrer d'eux-mêmes dans la nécessité présente, & à compter sur sa parole royale que les prêteurs seroient remboursés dans deux ans de leur principal, sans rien perdre des intérêts. Sa majesté fit marcher ensuite par ordre les quinze sols sur le sel, l'établissement des triennaux, & la recherche contre les malversateurs dans les finances. L'affaire fut arrêtée & l'arrêt dressé sur ce plan. On eut dans fort peu de tems trois cens mille écus de prêt volontaire. La création des triennaux en jeta douze cens mille, & on en tira autant sur les maltôtiers, en joignant les trésoriers de France, qui pourtant se taxerent eux-mêmes.

Le conseil des finances, la posses-

1597. sion de trouver sa joie dans la calamité du peuple, se consola bientôt de ces nouveaux subsides, pourvu qu'ils lui passassent par les mains. Ils représentèrent au roi, en exaltant fort son mérite, que le succès dépendoit d'en charger des personnes d'une grande expérience, d'un travail prompt, & manies d'une pleine autorité. Le roi leur répondit que quant à l'autorité, celui qu'il employeroit agiroit avec toute la sienne; & que pour les autres qualités il n'en choisiroit point d'autre que moi, (j'étois présent à ce discours) comme le plus laborieux & le plus soigneux, quoique le plus jeune. Il s'expliqua dans des termes encore plus forts à Schomberg, chez lequel sa majesté se transporta sur le point de son départ, parce que son incommodité (5)

(5) Gaspard Schomberg, comte de Nantreuil. Cette incommodité étoit une difficulté de respirer, provenant de ce que la membrane qui couvre le cœur étoit devenue chez lui ossifiée du côté gauche du cœur, aussi bien que quelques-unes des autres parties voisines : ce qu'on reconnut en ouvrant son corps après sa mort, qui arriva deux ans après. Il fut employé à la confection de l'édit de Nantes, comme il

le revenoit au la; & aux conseillers qui se trouverent alors dans la chambre du maître, il leur dit que comme il ne vouloit s'en prendre qu'à moi seul, s'il venoit à manquer de quelque chose, pendant qu'il ne s'occupoit uniquement qu'à se battre, aussi prétendoit-il que tout se résût dans le conseil à ma volonté. Et il ne parut qu'après m'avoir révéré solennellement de toute son autorité; ce qui mortifia si fort Schomberg, qu'il aima mieux aller servir au siège, que de voir les harquebuses soumise à mes ordres. Sancy disparut aussi du conseil, & alla tenir son camp de vallon des Suisses.

Je n'en avois que plus de sujet de me délier de moi-même du conseil, comme je l'éprouvai dans l'affaire des trébuches. Après avoir fait réviser l'édit qui en ordonnoit la création, je ne songeai qu'à tirer le plus d'argent que je pourrois de cet édit. Pour ôter à moi-même du

1597. conseil tout moyen d'en gratifier à vil prix, comme c'étoit l'ordinaire, quelque parent ou quelque ami; je tins moi-même la plume, comme auroit pu faire un greffier ou un trésorier des parties casuelles. Non content de cette précaution, je donnois un billet de ma main à l'acheteur, qui étoit obligé de le porter au trésorier, dont il retiroit une quittance en lui donnant son argent, & l'un & l'autre devoit m'être représenté.

Toute surprise devenant inutile, les traitans eurent recours à un moyen qui sans doute avoit manqué fort rarement jusques là de leur réussir : ils essayèrent de me corrompre par des présens. Le bonnet Robin de Tours, gros partisan, après en avoir conféré avec le conseil, qu'il avoit mis dans son parti, vint chez moi, & pria un de mes secrétaires de le faire parler à mon épouse, à laquelle il offrit un diamant de six mille écus pour moi, & un autre de deux mille pour elle, afin que je ne m'opposasse point à ce que le conseil lui adjugeât tous les offices triennaux des généralités de Tours & d'Orléans pour la somme de soixante

Et douze mille écus. Il me fut présenté
 par madame de Rosny, qui ne comprit
 le mal qu'on avoit voulu lui faire faire
 que par la sévère réprimande que je
 lui fis en présence du traitant. Je ne
 l'épargnai pas lui-même, afin d'ôter à
 tous les autres l'envie de faire à l'ave-
 nir de pareilles tentatives ; & je le
 renvoyai fort étourdi, comme je crois,
 de son mécontent de mon procédé.
 Je venoit de refuser d'un autre parti-
 san soixante mille écus de la seule
 moitié de ce qu'il me demandoit en
 tout pour soixante douze ; & dès ce
 jour même cette moitié me rendit
 quatre vingt mille écus, parce que je

~~1597.~~ conseil, quelques petits reproches de
 1597. négligence, auxquels je répondis assez
 brusquement, que j'avois été plus utile
 au roi dans mon cabinet : « Nous ne
 » l'avons pas moins été ici, répartit le
 » chancelier ; » & il affecta de me faire
 d'autant plus valoir son argent comp-
 tant, que le roi en avoit demandé au
 conseil par deux lettres consécutives.
 Lorsque je scus que cette somme étoit
 la même que le traitant de Tours étoit
 venu m'offrir, augmentée seulement
 de trois mille écus, je fis sentir assez
 vivement à ces messieurs que ne pou-
 vant ignorer que Robin s'étoit adressé
 à moi, ils n'avoient pas dû conclure
 sans moi une affaire que je n'avois pas
 trouvé bonne.

Comme je vis qu'ils cherchoient à
 m'en imposer par un ton mêlé d'auto-
 rité & de plainte, je leur dis plus net-
 tement que si j'avois été homme à me
 laisser gagner par des présens, le mar-
 ché ne leur seroit pas revenu ; mais
 que puisque le roi se reposoit sur ma
 fidélité, je l'étendrois jusqu'où elle
 devoit aller. Le chancelier, l'esne &
 la Grange-le-Roi, piqués au vif du
 reproche renfermé sous ces paroles,

1597. sonnes. Cette lettre fit peur à Fayer & je ne le disois pas à autre intention : il me pria de la lui montrer, & je feignis de me laisser aller à ses instances. Elle rouloit toute entiere sur les souterrains que Robin avoit pratiqués pour gagner messieurs du conseil & que j'avois heureusement découverts. Le roi y auroit appris que ce qu'il avoit mis le conseil si fort dans les intérêts de Robin, c'est que ce parti étoit allé faire à la marquise de (6)

(6) Isabelle Babou libelles satyriques de de la Bourdaisiere, ce tems-là A remon- femme de François ter jusqu'à la grand- d'Escoubleau, mar- mere de ces trois da- quis de Sourdis. Elle mes, nommée Ma- avoit une sœur ai- rie Gaudin, toutes- née nommée Fran- les filles de ce sang- çoise, qui fut mariée eurent la beauté en à Antoine d'Esliées, partage Léon X fut si- & mere de la belle charmé de celle de Ma- Gabrielle, & une ca- rie Gaudin à Boulogne- dette, qui épousa ou il la vit lorsqu'il Claude de Peauvil- s'y aboucha avec Fran- liers, comte de Saint- çois I, qu'il lui donna Aignan. Toute cette un d'argent, appelé- famille est étrange- par tradition domes- ment décriée dans les tique le diamant Gau- amours du Grand din. C'est Amelot de Alandre, & autres, la Housaye qui parle

1597. soldat, en établissant dans le camp un hôpital si bien & si commodément servi, que plusieurs personnes de qualité s'y retirèrent pour se faire guérir de leurs maladies ou de leurs blessures. (7)

Le soin en quelque maniere excessif que le roi prenoit pour la conservation de ma personne, me payoit avec usure de toutes mes peines. Saint Luc, entre les mains duquel le comte de la Guiche s'étoit démis de la charge de grand-maître de l'artillerie, m'ayant invité à dîner dans le troisième de ces voyages, me mena voir tous les logemens, sçachant mon affection pour cette partie de l'art militaire : ce qui m'engagea fort avant dans les tranchées & dans d'autres endroits qui n'étoient pas sans danger. Le roi à qui on le rapporta, m'en fit une réprimande des plus sévères, & y joignit une défense très-positive de me trou-

(7) D'Aubigné camp Mais il fit aussi rapporter qu'on disoit venir sa maîtresse à alors que Henri IV Pecquigny, dont le avait mené Paris de-marchal de Brion & vant Amiens pour les autres officiers généraux murmurerent qu'il régnoit dans son beaucoup.

1597.

pré, (8) d'Aubigné, la Case, la Vallière, la Saussaie, la Bertichere, Préaux, Bassignac, Regnac, Bessais, Constant & quelques autres Réformés, au nombre d'environ une vingtaine, avoient tenu une assemblée de tout le corps des religionnaires, dans laquelle ils avoient ouvert & favorisé de toutes leurs forces l'avis de profiter de la conjoncture du siège (9) d'A-

la conjoncture du siège d'A-

Jean

mar-

; la

en-

re - Agrippa d'Aubi-	core aujourd'hui.
gné. Sa naissance, ses	Hector de Préaux.
services & son esprit	(9) Il est certain
lui acquirent beau-	que c'est à la conjonc-
coup de crédit dans	ture du siège d'A-
le parti calviniste. Il	miens & aux mouve-
se retira en 1620 à	ments que se donne-
Genève, où il mou-	rent les calvinistes de
rut en 1631, âgé de	France pour en profi-
quatre-vingt ans,	ter, qu'ils eurent l'o-
laissant un fils, Con-	bligation du fameux
stant d'Aubigné, dont	édit de Nantes, qui
seule madame la mar-	leur fut accordé l'an-
quise de Maintenon	née suivante Le duc
(Françoise d'Aubi-	de Beaulieu ne s'en
gné) étoit fille. Ab-	diseul pas on peut
dias de Chambray,	voir toutes les rai-

1597.

tion, ou, à son refus, se faire raisonner par les armes. Heureusement cet avis avoit trouvé beaucoup d'opposans dans l'assemblée, aussi-bien que dans une partie des grandes villes qu'on avoit tâché d'y amener. C'est ce qui rassuroit un peu Sa Majesté : mais elle avoit sujet d'appréhender que les plus échauffés ne l'emportassent à la fin. Elle m'ordonna d'écrire à quelques-uns des principaux pour leur faire prendre, s'il étoit possible, des sentimens plus raisonnables, & sur-tout au duc de la Trémonille, qu'on sçavoit être le principal promoteur du complot.

J'avois conservé jusques-là une assez

plus de quatre-vingt ans, leur avoit fait perdre de vue les moyens dont ils s'étoient servis pour l'arracher. Voyez sur la remarque précédente les mémoires du duc de Bouillon. Son histoire par Marsollier, histoire de l'édition de Nantes, la vie de Du-lesir-Mornai.

Procès-verbal des assemblées de Vendôme & de Chazellerault, &c. Mais sur-tout d'Aubigné, tom. 3. liv. 4. chap. 11, où il rapporte fort au long tous les projets du corps des calvinistes, & le nouvel ordre qu'ils travaillèrent à mettre dans leurs affaires.

1597. plus forts qu'eux, étoient bien en état de l'empêcher pour le présent. & que pour l'avenir, le roi justement indigné de la violence qu'on lui auroit faite, perdrait le dessein de leur accorder un jour de son plein gré, et qu'ils vouloient mal-à propos anticiper aujourd'hui; qu'ils n'alloient faire autre chose que mettre en garde contre eux, & jeter dans la défiance le parti catholique par l'éclat d'une affaire minquée. Je rappellois à la Trémouille l'exemple de ces illustres Protestans qui disoient en toute occasion, & monstroient par leur conduite qu'un Protestant qui conforme ses actions à sa croyance, ne perd jamais de vue le bien de l'état ni le véritable intérêt de son roi. La Trémouille peu touché de ma lettre, la montra à tout le monde, & en fit des railleries publiques. Mais ces desseins échouèrent, faute d'un assez grand nombre de partisans.

La grande maîtrise de l'artillerie vint à vaquer pendant le quatrième séjour que je fis au camp. St. Luc (10)

(10) François d'Ep-
nai de Saint-Luc. Voyez son éloge dans
ne l'appellon que le brave Saint-Luc.
D'Ar. 1. 11 des Lett.

1597.

l'exécution : cependant le roi ne trouvoit aucun des proposés capable de le bien remplacer. D'Alincourt manquoit de fermeté, » & avoit, disoit ce prince, les ongles trop pâles. « Châteauneuf (12) cachoit une manque d'esprit réel sous un extérieur composé d'affectation & de grimaces. Monrigny étoit à la vérité vaillant & affectionné ; mais ces qualités, destituées d'un esprit de ressource, d'ordre & d'économie, ne suffisoient pas dans un poste aussi considérable.

En discutant de la sorte avec moi, Sa majesté ne me parut balancer à m'en gratifier moi-même, que parce qu'elle croyoit cette fonction incompatible avec celle de Surintendant des finances. Il ne me fut pas difficile de la détromper, & elle me donna dès ce moment sa parole : mais elle remit cet effet de sa bonne volonté après le siège, pendant lequel elle alloit laisser cette charge vacante, sa présence lui paroissant nécessaire à Paris. Je ne vis point le roi de tout le jour suivant ; & malheureusement pour moi il vit madame de Monceaux, qui

(12) Il fut surintendant des finances en 1630, & s'en démit en 1633.

1597. viendrait à vaquer , & absolument ;
s'il survenoit une guerre considérable ,
en faveur de celui que sa majesté lui
nommeroit , & elle m'engagea de nou-
veau sa parole qu'elle n'en nommeroit
point d'autre que moi.

Je me contentai de cette assurance ,
& je repris le chemin de Paris , où peu
de jours après je reçus du camp la nou-
velle de la mort de mon jeune frere ,
gouverneur de Mantes (14), que j'avois
laissé en bonne santé. De quatre freres ,
cette seconde mort nous réduisit à deux.
Le roi refusa tous les prétendans au
gouvernement de Mantes pour m'en
revêtir , même sans que je lui deman-
dasse. J'en reçus le don par la même
Lettre que sa majesté m'écrivit sur
cette mort , avec les pièces nécessaires
pour passer dans tous les droits de
mon frere , mort sans enfans. J'en-
voyai Balzazar , mon secrétaire , à
Amiens , prendre les provisions de

(14) Salomon de Lé au commencement
Réthune , baron de de ces mémoires : il
Rosny , gouverneur n'avoit que trente-
de Mantes : c'est le six ans lorsqu'il mou-
troisième des quatre rut.
freres dont il est par-

~~1597.~~ conseil d'une étrange manière en présence des principaux officiers de son armée, & pour cette fois je ne fus gueres plus épargné qu'eux. Mais ayant jetté les yeux par reflexion sur les noms souscrits dans la lettre, parmi lesquels il ne trouva point le mien, & ayant su du courrier que j'étois à Mintes, il condamna aussi tôt sa précipitation, & afin que rien ne manquât à la réparation qu'il m'en fit, il lut ma réponse à la lettre qu'il venoit de m'écrire en présence des mêmes témoins.

Il étoit de son intérêt de les rassurer. Un siège assurément très pénible les rebutoit quelquefois eux & leurs soldats, au point que le ravitement des sords auroit été capable de les faire desserter, puisque sur le moindre retardement des vivres, le roi ne pouvoit empêcher que plusieurs ne l'abandonnassent. Tout alla bien jusqu'à la fin. Si les assiégés se défendirent avec vigueur & firent sorties sur sorties, on les attaqua de nouveau, & ils furent toujours défaits.

La Sappe étoit passée jusqu'aux remparts, & les alliés venoient de s'emparer de deux Casernes, qu'on

1597. à l'attaquer malgré la supériorité du nombre, parce qu'il trouva une multitude confuse, sans conduite, ni discipline : mais à la première démarche qu'il fit, l'archiduc ne songea qu'à se retirer avec précipitation (16). Il n'é-

« ritent : j'offre ma
 « tête à sa justice,
 « n'épargne pas le cou-
 « pable : mais, Sei-
 « gneur, par ta sainte
 « miséricorde, prends
 « pitié de ce pauvre
 « royaume, & ne s'ap-
 « pe pas le troupeau
 « par la faute du ber-
 « ger. ... Voyant que
 « rien ne paroissoit, il
 « se retira mal satis-
 « fait, disoit-il galim-
 « ment, de la courtois-
 « se des Espagnols,
 « qui n'avoient pas
 « voulu s'avancer d'un
 « seul pas pour le re-
 « cevoir, & avoient
 « refusé de recevoir
 « sa grace, l'honneur
 « qu'il leur faisoit »
 Pélés 1. Part. Presque
 tous les Historiens
 conviennent que les
 Espagnols laisserent
 échapper une des plus
 belles occasions qu'ils
 eussent jamais eues de
 battre l'armée du roi,
 & ce prince disoit lui-
 même depuis, qu'il y
 eut des principaux
 officiers de son ar-
 mée, qui lui dirent
 que tout étoit perdu.
Mathieu, tom. 2. liv.
2. pag. 214.
 (16) Le roi dit du
 cardinal archiduc,
 qu'il étoit venu en
 capitaine, & s'étoit
 retourné en prêtre.
 La Curée demande
 au roi avec instance
 qu'il lui permit d'al-
 ler reconnoître l'ar-
 mée ennemie, en fai-
 sant souvent sa ma-
 jesté, que les Espa-
 gnols étoient entrés

1597.

nion; il se rendit néanmoins à l'avis du plus grand nombre qui vouloit qu'on laissât retirer l'archiduc. On ne s'attacha donc plus après cela qu'au siège. Le ravelin ayant été emporté, & les mineurs attachés au corps de la place, Amiens se rendit à la fin de Septembre de cette année, que ce siège avoit remplie presque toute entière.

Lorsque je jette les yeux sur le grand nombre de lettres que je reçus du roi pendant l'expédition d'Amiens; je suis surpris qu'un prince, chargé des opérations d'un grand siège, & du détail de tout un camp, n'en fût pas moins appliqué à toutes les affaires du dedans de son royaume, & qu'il embrassât avec la même facilité, des métiers si contraires. J'épargne au lecteur la peine de lire toutes ces lettres; & j'en userai de même à l'égard de celles que sa majesté m'a fait l'honneur de m'écrire dans la suite. J'en compte plus de trois mille, sans celles que j'ai négligé de ramasser, ou qui ont été perdues par la faute de mes secrétaires; il seroit trop ennuyeux de vouloir rendre compte de chacune au

1597. cordet au peuple sur les railles. Il liquide lui-même ce qui doit revenir de gratification à certaines paroisses plus affligées. Il calcule exactement chacun des offices vendus, & l'argent qui en est provenu. Il ne perd de vue aucun de ceux à qui l'état est redevable, ou qui rendent quelque service dans les provinces éloignées, ou dans les royaumes voisins, & il leur assigne à tous un fonds particulier, avec le dernier discernement. Son grand soin est qu'on n'affecte jamais aucun paiement étranger, sur les fonds uniquement destinés pour la guerre, comme il parut dans l'affaire où il s'agissoit de faire toucher une récompense au sieur de Vienne, qui avoit fait rentrer la ville de Tours dans l'obéissance, ou lorsqu'il fut question de rendre à madame de Beaufort les quatre mille écus qu'il avoit empruntés d'elle.

Par rapport à la guerre, ces lettres sont d'un détail immense. Ce qu'il lui faut d'argent, tant pour la confection des tranchées & des autres travaux, que pour la solde militaire, y est toujours calculé si juste, qu'il ne faut point craindre de se tromper en le suivant.

1597. espèce, montrent que de la même main dont il sçavoit tracer un plan d'attaque, il ne sçavoit pas moins bien conduire les affaires du cabinet.

Son entretien personnel étoit le seul qu'on pourroit trouver qu'il négligeoit. Il falloit, pour l'obliger à y penser, que Montglat, son premier maître d'hôtel, l'avertît que *sa rarmite*, c'est ainsi qu'il le dit dans quelques unes de ses lettres, *est prêt à donner du nez en terre*. Il ne rougit point d'avouer une chose, dont il n'y avoit en effet que ses ennemis domestiques qui dussent rougir, qu'il étoit presque nud, sans armes & sans chevaux. Il trouva pourtant le moyen dans la suite de se faire un fond pour sa subsistance, qui ne pût être confondu avec aucun autre. C'est le mate d'or, provenant des *coiffes* vendus, qu'il destine à cet usage. Voilà le sujet d'une partie des lettres de cette année, sur lesquelles on peut juger de toutes celles des années suivantes, que je garde soigneusement en original, mais dont je ne communiquerai au public que ce qu'il y a de

1597. Je me trouvai au conseil, qui fut
 tenu après la prise d'Amiens, sur
 les opérations du reste de la campa-
 gne. On y mit trois choses en avant,
 suivre l'armée ennemie, se saisir par
 surprise de quelque ville d'Artois,
 & assiéger en forme Doullens. Sur
 quoi chacun proposa son avis. Le mien
 fut qu'il ne falloit pas espérer que le
 cardinal infant, qui avoit si opiniâtre-
 ment refusé le combat, lorsqu'il ne
 lui restoit que cette ressource pour se-
 courir Amiens, s'y laissât engager,
 maintenant qu'il sçavoit qu'il auroit sur
 les bras toutes les forces du roi; &
 ayant eu tout le tems de prendre ses
 mesures pour l'éviter. Qu'il n'y avoit
 pas non plus d'apparence, que ces en-
 trepriees sur les villes d'Artois réus-
 sissent dans le voisinage d'une armée
 si nombreuse. Mais qu'enfin, l'un &
 l'autre me paroissoit préférable au pro-
 jet d'assiéger Doullens, parce que
 quinze jours suffisoient pour voir ce
 qu'on devoit attendre de ses desseins;
 qu'en pouvoit d'ailleurs manquer sans
 honte, au lieu qu'on auroit infaillible-
 ment le regret d'avoir consumé inuti-
 lement pour le dernier, beaucoup de

Ville de
 icardie.

1597.

fit point mauvais gré de cette liberté ; mais il ne se rendit point à mes raisons. Il me manda que l'expédition de Dourlens étoit absolument nécessaire, pour conserver Amiens & Abbeville. Qu'en rassurant la Picardie elle faciliteroit la vente des nouveaux offices, & qu'il tâcheroit de faire en sorte qu'elle ne durât pas aussi long tems que je l'appréhendois.

Dourlens fut donc investi le neuf Octobre, & dès le treize, les pluies avoient tellement corrompu le terrain & gâté les chemins, que les travaux n'avançoient plus. Villeroi m'écrivit qu'on se repentoit déjà de cette tentative. En effet, le roi partit presque aussitôt de son quartier de Beauvil, & vint à Belhar, où il donna les ordres pour la levée du siège, quoiqu'il eût peu duré. Les soldats avoient déjà tant souffert, qu'ils furent prêts à se débattre. Le roi leur fit payer la montre, les mit en quartier d'hiver sur la frontière, y laissa sa cavalerie légère, retrancha une partie des garnisons, que la surprise d'Amiens avoit obligé de jeter dans les places voisines, & revint

passer l'hiver à Paris, prenant la route
par Rouen & par Monceaux, où il
séjourna une huitaine. 1597.

C'est de cet endroit qu'il me donna

les ordres, de faire lever les difficul-

tés que le chancelier de Chiverny fai-

soit au Parlement, d'ériger en préfidial

son comté d'Armagnac & de Lectoure,

& de destiner les deniers qui en pro-

viendroient au payement des dépens,

auxquels sa majesté avoit été condam-

née au Parlement envers le lieu de

Fontrailles, comte d'Armagnac, pour

un procès porté en cette cour. Comme

madame auroit pu avoir quelques droits

sur cet argent, en vertu de la cession

que le roi son frere vouloit bien lui

faire de tous les biens en cette Pro-

vince, ce prince m'ordonnoit de tenir

la chose secrète, & prit la même pré-

caution auprès de Fontrailles & du

chancelier; celui-ci vécût fort mal;

mais son indiction fut inutile, ma-

dame étant sortie peu après de la cour

de France. Le roi m'avertissoit de

la même lettre de payer Demeurem-

procureur à Riom, aussi bien que le

Corbiniere, qui étoit chargé de

1597.

retien des troupes laissées en Picardie. C'étoit dans ces momens de loisir qu'il portoit son attention jusques sur les plus petits objets. Il me fit donner au sieur de Piles, ancien & fidele serviteur, une gratification de trois mille écus, & une autre de huit mille livres à Gobelin, qui entretenoit sa maison, en le remboursant de seize mille livres qu'il avoit avancées; il n'y avoit point de nom, jusqu'à celui de la pauvre receveuse de Gisors, qui n'eût droit de tenir quelque place dans ses lettres.

La misère du peuple (19), qui assurément étoit excessive, ayant jeté beaucoup de non-valeurs dans le recouvrement des impôts, le roi se donna que meilleurs du conseil qui étoient fort ardens à représenter, & même à grossir ces non-valeurs, pouvoient bien, après en avoir obtenu une de-

(19) Pongus cé que i s grands che-
 eiant dans les les-
 res la dévotion que
 la guerre civile
 avoient causée dans
 le royaume, a fait
 entre autres choses,
 l'art de l'argent & la
 vertu de la monnaie
 les jansénistes, qu'on avoit de
 la peine à en approu-
 ver la trace approu-
 ver.

charge pour le peuple, en retirer dans la suite pour eux mêmes des sommes considérables, par leur attention à cacher cette décharge. Il m'ordonna de m'instruire en premier lieu, si le peuple étoit véritablement autant en retard pour les années 1594 & 1595, que ces messieurs vouloient le lui faire croire; ce qui étoit facile, en vérifiant exactement les états de recette & de dépense des receveurs généraux & particuliers, & en visitant les élections de ces mêmes généralités, où je m'étois déjà transporté. Secondement, si ce vuide dans les impôts ne venoit point de fainéantise ou de désobéissance de la part du peuple.

Enfin, une autre affaire importante, dont sa majesté commença à s'occuper à Monceaux, c'est la confection des articles dont il avoit envie de convenir avec les Protestans. Il en pressoit depuis long-tems le chancelier & Villeioi, & j'étois chargé d'y tenir la main; mais il se feroit encore plaindre long-tems de ce que ces messieurs répondoient si mal à son

1598.

intention, s'il n'étoit pas venu exécuter lui-même son projet à Paris (20).

Ces deux dernières affaires, qui concernent les financiers & les protestans, auroient demandé un loisir, dont le roi se trouva bien éloigné, lorsqu'il fut arrivé à Paris. Il lui fallut s'appliquer à faire de nouveaux préparatifs, pour passer au printemps suivant en Bretagne, où les rebelles se sentant éloignés de la vue du souverain, perpétuoient impunément le désordre & la désobéissance. Le duc de Mercœur qui étoit à leur tête, n'osoit pourtant favoriser publiquement la révolte; au contraire les lettres qu'il écrivoit au roi n'étoient remplies que de témoignages apparens de soumission, & il ne s'occupoit depuis deux ans qu'à l'amuser par de feintes propositions, dont il s'avoit toujours étudier

(20) « Il dit à la « Baron. « M. voit le
« maison de ville qu'il « maréchal de Boussy,
« vint le complimen- « que je pe. faire voir
« ter sur l'expédition « l'ontiers à n. s. a. n. s.
« d'An. cas, en mon « & a m. s. eue, a p. o.
« trait le maréchal de) Paris. a. Paris.

l'accomplissement. Le roi de son côté avoit toujours pris le parti de diffi-
 muler avec le duc , & s'étoit con- 1598.
 tenté jusques - là de rendre les bras
 aux officiers de cette Province , qui
 rebutés des longueurs de Mercœur ,
 s'étoient adressés directement à sa
 majesté ; mais enfin ce prince jugea
 qu'il étoit tems d'aller attaquer ce sujet
 rebelle jusques chez lui (21). C'est à
 quoi nous nous occupâmes le plus sé-
 crettement qu'il fut possible pendant
 cet hyver.

Il eût été inutile de l'entreprendre,
 sans un corps de douze cens hommes
 d'infanterie, de deux mille de cavá-
 lerie, & une artillerie de douze ca-
 nons au moins , & ces troupes ne
 pouvoient être prises sur les six mille

(21) Un des amis de Mercœur avoit
 du duc de Mercœur, pourayeule Charlotte,
 lui ayant demandé un héritiere de la maison
 jour , s'il songeoit à de Penthièvre, dont
 se faire duc de Bre- les droits prétendus
 tagne, il lui répondit : sur le duché de Bre-
 « je ne sçais pas si c'est tagne étoient appa-
 » un songe, mais il y remment le fonde-
 » a plus de dix ans qu'il ment de ceux du duc
 » dure ». La duchesse de Mercœur.

1598.

fantassins, & les douze cens chevaux que le roi avoit jugés nécessaires à la défense de la frontière de Picardie, & qu'il avoit commis à la garde du connétable, aidé des conseils de MM. de Bellievre, de Villeroi & de Sillery. Il falloit encore trouver des fonds nouveaux, pour tous les gens de guerre. Il n'étoit plus guere possible d'augmenter les impôts, autrement qu'en s'attachant à en diminuer les frais de perception; ce qui est une augmentation très-réelle, du moins pour le roi. Je m'appliquai avec cela à ramasser toutes les dettes restées en arriere, & à rétablir les parties égarrées, à quel je joignis quelques nouvelles levées, mais en petit nombre & peu gênantes.

Sans ces secours, le roi auroit été obligé d'entendre à la paix, & elle ne pouvoit se faire alors, que d'une manière fort avantageuse pour l'Espagne. Le pape Clement VIII. la demandoit ardemment. Des long-tems avant la campagne de Picardie, il avoit envoyé le cardinal de Florence, son neveu, en qualité de légat,

la proposer au roi, pendant que Calatagironne (22), patriarche de Constantinople, prenoit, par ordre de sa sainteté, la route d'Espagne, à même fin. Le commencement de la négociation n'avoit pas été heureux. Le roi plus irrité qu'abattu par l'invasion d'Amiens, s'étoit contenté de répondre fierement au cardinal de Florence, qu'il remettoit à l'éconter, après qu'il auroit repris cette place. Le roi d'Espagne de son côté, quoiqu'il n'eût vu recommencer la guerre qu'avec chagrin, avoit fondé de grandes espérances sur ses succès en Flandre, & en particulier sur la surprise de la ville d'Amiens, dont la possession pouvoit lui attirer celle de tout le pays voisin de l'Oyse jusqu'à la Seine.

Les expéditions de la campagne, plus favorables à la France, rapprocherent l'un & l'autre d'un raccommodement. Philippe connoissoit Henri pour un prince, avec lequel il étoit

1598.

Alexandre
de Médicis.

(22) Le P. Bonaven- | général de l'ordre de
ture de Calatagironne, | Saint François.

1598.

aussi difficile de garder ses avantages, que d'y en joindre de nouveaux. D'ailleurs, il avoit dès-lors un pressentiment qu'il ne relèveroit pas de la maladie dont il se sentoît attaqué. Cette vue le ramenoit sur le malheur de laisser en mourant le prince son fils aux prises avec un ennemi tel que le roi de France. Il prêta l'oreille aux conseils de Calatagironne, qui ne se fut pas plutôt assuré de ses dispositions, qu'il revint à Rome en informer le pape, & en fut de nouveau député en France, pour instruire de ses succès le cardinal de Florence, & travailler de concert avec lui.

Ces deux éminences reprirent donc leurs premières sollicitations auprès de Henri, & lui disoient souvent que la paix ne dépendoit plus en quelque manière que de lui. Le roi qui étoit détrompé à son tour des grandes & flatteuses idées, dont il s'étoit rempli sur la foi de ses courtisans, les vit revenir avec plaisir, quoiqu'il se fit beaucoup rechercher. Enfin, il déclara aux deux négociateurs qu'il ne s'opposoit point à la paix; mais à con-

dition que, l'Espagne lui rendroit tout ce qu'elle possédoit dans ses états. Les légats lui laisserent entrevoir qu'il pouvoit l'obtenir, & le roi leur répondit que sur ce plan il consentoit qu'ils traitassent & conclussent avec les trois ministres qu'il avoit laissés en Picardie, auxquels il les adressa; pendant que pour ne pas perdre les armemens qu'il avoit faits, ni consumer en pourparlers un tems précieux, il partit pour la Bretagne.

1598.

On étoit au commencement de Mars. Le roi prit sa route par Angers, & ordonna à son armée de le suivre à petites journées. Il consentit que son conseil suivît aussi, mais après qu'il auroit fait tous les arrangemens nécessaires pour qu'il ne manquât rien, soit à l'armée de Bretagne, soit aux troupes & aux commissaires de la paix en Picardie. Comme j'en avois l'absolue direction, & que rien ne me traversoit, je mis en peu de tems les choses au point que je crus pouvoir sans crainte aller joindre sa majesté. Je m'attendois à la trouver déjà fort avant dans la Bretagne; & ce ne fut pas sans une grande surprise, que j'appris

~~1598.~~

1598.

en approchant d'Angers, que le roi n'avoit pas encore passé cette ville. Le duc de Mercœur étoit perdu sans ressource, sans le service que lui rendirent en cette occasion, les duchesses de Mercœur (23) & de Martigues (24). Elles commencerent par obtenir, par le moyen de la marquise de Monceaux, un passe port pour venir trouver le roi à Angers (25). Lorsqu'elles y furent arrivées, elles acheverent de mettre la maîtresse du roi dans leur parti. La Françoise duchesse de Mercœur lui offrit sa fille de Lorraine, unique, pour en disposer en faveur de celui que sa majesté jugeroit à propos; & sous main elle lui donna à entendre qu'il ne tiendrait qu'à elle de marier cette riche héritière avec

(23) Marie de Luxembourg, fille de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, & vicomte de Martigues, femme de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur.

(24) Marie de l'Escaille, fille de Jean, seigneur de Pequignier,

veuve de Sébastien de Luxembourg, mère de la duchesse de Mercœur.

(25) Elles y avoient devancé le roi, mais on leur en avoit refusé l'entrée. Elles se retirèrent au pont de Cé, jusqu'à ce que le roi fut venu à Angers.

César son fils (26). Cette alliance flatoit si agréablement la marquise de Monceaux, que dès ce moment regardant l'affaire du duc de Mercœur comme la sienne propre, elle s'y employa avec ardeur, tandis que les deux duchesses mettoient en usage de leur côté toutes les soumissions, les promesses & les larmes qu'elles croyoient capables d'attendrir un prince, connu par sa complaisance & son penchant pour les dames. Henri se laissa désarmer, & ne se souvint plus de châtier le duc de Mercœur.

1598.

Je n'eus pas plutôt mis pied à terre dans Angers, que j'allai saluer le roi. Ce prince qui, dès ma première parole, & à l'air seul de mon visage, comprit tout ce que j'avois dans l'esprit, m'embrassa étroitement, & me pressant de ses deux bras la tête contre sa poitrine : « Mon ami, me dit-il, » foyez le bien venu. Je suis très-aise » de vous voir ici ; car j'y avois bien

(26) » Les fian-
 » çailles furent cé-
 » lébrées à Angers,
 » avec la même ma-
 » gnificence que si

» c'eût été d'un fils
 » de France légitime.
 » Il n'avoit que 4 ans,
 » & la fille 6 ». *Pérel.*
 2. Part,

1598. » affaire de vous. Et moi, Sire », lui
répondis-je, incapable de ces lâches
ménagemens que la flatterie inspire,
» & moi je suis très-fâché de vous y
» trouver encore. Il y a si long-tems
» que nous nous connoissons, reptit
» ce prince en m'interrompant, que
» nous nous entendons à demi mot
» l'un & l'autre. Je me doute déjà
» de ce que vous m'allez dire ; mais
» si vous sçaviez ce qui se passe, &
» combien j'ai déjà avancé les cho-
» ses, vous changeriez d'opinion ». Je répliquai que quelque fussent les avantages dont il me parloit, il les auroit tous obtenus, & de plus considérables mille fois, si au lieu de s'arrêter à Angers, il se fût présenté devant Nantes, à la tête de son armée. Le roi chercha à se disculper sur le manque d'instrumens propres à faire le siège de cette ville. Je repartis qu'il n'en auroit pas été besoin ; parce que Nantes l'auroit prévenu par une reddition volontaire, & peut être auroit livré le duc de Mercœur (27) entre ses mains. Il y

(27) Tous les luf-que Henri IV. étoit
toiens convenaient en état de faire ré-
avoit

avoit plus que de l'apparence, sur-tout 1598.
à l'égard du premier, que la chose se-
roit arrivée comme je le disois, & le roi
en convint. » Je ne reconnois point ici,
» ajoutai je après cet aveu, mon brave
» roi; mais je me tais, parce que je
» vois bien ce qui vous a retenu. » Je
ne craignois point avec ce prince les ef-
fets d'une trop grande sincérité. Il m'a-
voua tout avec un peu de confusion, &
en s'en prenant à sa pitié naturelle pour
ceux qui s'humilioient, & à la crainte
de désobliger sa maîtresse.

Nous ne nous entretenmes plus
après cela que de nouvelles. Sa ma-
jesté venoit de recevoir des lettres de
la reine d'Angleterre, par lesquelles
elle lui donnoit avis de l'envoi qu'elle
lui faisoit d'un ambassadeur, pour le
porter, comme on le conjecturoit avec
beaucoup de vraisemblance, à conti-
nuer la guerre. D'autres lettres de

<p>pentir du duc de Mer- cœur de sa désobéis- sance. Il ne voulut jamais permettre que le duc envoyât à Ver- vins quelqu'un de sa part, & il protesta</p>	<p>qu'il souffriroit plu- tôt éternellement la guerre, que de con- sentir qu'un de ses sujets parût traiter ainsi en prince étran- ger avec lui.</p>
---	--

~~1598.~~ Bellièvre & de Sillery lui apprirent
 1598. que les légats offroient de la part de l'Espagne de rendre toutes les villes de France prises pendant la guerre, à l'exception de Cambrai. Le passage du roi en Bretagne avec des troupes, sans pour cela désarmer en Picardie, avoit extrêmement surpris l'Espagne, & satisfait la cour de Londres, toujours attachée à abaisser la grandeur de cette couronne. Je conseillai à Henri de ne pas manquer la paix pour une seule ville, & de se contenter d'avoir mis l'ennemi hors de la Picardie & de la Bretagne.

Cette dernière province, qui soupiroit depuis long tems après la tranquillité, sentoit tout ce qu'elle devoit à sa Majesté, dont la présence à la tête d'une armée, pouvoit seule lui procurer ce bien. Le parti de Mercœur devenoit celui du roi, les Espagnols n'étoient pas en état de tenir long tems contre leurs troupes réunies. Blaver (28) & Douarnenes, les deux endroits où ils étoient cantonnés en

(28) Blaver, au port de Douarnenes, au delà le Port Louis, une port & rade dans dans l'évêché de Van- l'évêché de Quimper.

plus grand nombre , ne pouvoient 1598.
manquer de subir bientôt le sort commun, & quelques jours suffisoient pour purger entièrement la province de tous les ennemis étrangers. Elle avoit résolu d'assembler ses états , afin de témoigner sa reconnoissance au roi , en lui accordant une subvention considérable. Sa Majesté m'ordonna de continuer ma route en Bretagne , où en attendant qu'elle y fut arrivée elle-même , je ferois faire la montre aux troupes , & les logerois dans les Casernes , aux environs de Rennes & de Vitré , avec des ordres étroits d'y observer une exacte discipline ; qu'ensuite je me rendrois à Rennes pour tenir la place de Sa Majesté dans les états , y hâter les délibérations des sommes promises , & prêter main-forte à en faciliter la levée. Pour Henri , il ne fut pas fâché de passer encore quelques jours à Angers , & il se servit du prétexte qu'il manquoit encore quelque chose au traité du duc de Mercœur.

Je ne pouvois sçavoir mauvais gré à la duchesse de Mercœur d'avoir cherché à se faire accorder des conditions favorables ; cependant j'avois un si

1598.

grand ressentiment contre elle, de ce que le roi avoit été la dupe de ses caresses, que je serois parti d'Angers sans la voir, si le roi ne m'y avoit pas obligé, quoique je fusse allié de cette dame, par le même côté que j'avois l'honneur de l'être à la maison royale, c'est à-dire, par la maison de Luxembourg (2).

Il me remontra que si ce motif, avec celui de la politesse française, ne me suffisoit pas pour me faire faire cette démarche, la duchesse de Mercœur le méritoit par ses sentimens pour moi, que la connoissance de mes intentions n'avoit pas été capable d'altérer. Effectivement je fus reçu d'elle & de madame de Maitignes, avec une distinction & des égards infinis. Après quelques reproches doux & obligeans, d'avoir cherché à ruiner elle & sa fille, ma petite parente, madame de Mercœur me dit qu'elle n'avoit rien tant désiré que de pouvoir remettre entre mes mains les intérêts du duc. Son mari, pour achever son traite avec le

(2) Jeanne de Bé- de Sully. épouse Jean thune, fille de Robert de Luxembourg.
sixième, ayeul de M.

roi, de la maniere dont je l'aurois jugé à propos. Je répondis à la duchesse, que présentement que mon respect & mon attachement pour elle, n'étoient plus arrêtés par le service du roi, qui fermoit mon cœur à toute autre considération, elle éprouveroit qu'il n'y avoit personne plus disposé à la servir que moi.

Je vins coucher ce même soir à Château Gontier, & le lendemain à Vittré. Je voyois trop de quelle importance il étoit de mettre une extrême police dans les logemens des gens de guerre, pour rien négliger à cet égard. MM. de Salignac & de Mouy, maréchaux de camp, me furent d'un grand secours. Le calme fut si bien rétabli dans tout ce canton, que les payfans qui s'étoient d'abord retirés & retranchés dans les bois, où ils étoient près d'en venir aux mains à chaque moment, retournerent dans leurs maisons, & la ville de Rennes crut m'en devoir un remerciement. Elle me fit préparer, pour le séjour que j'allois faire en cette ville pendant la tenue des états, un très-bel appartement chez mademoiselle de la Riviere. C'é-

Dans
l'Anjou.

1598.

1598.

toit une femme spirituelle, enjouée & galante, & qui, cherchant les plaisirs pour elle-même, n'en étoit que plus propre à la commission dont elle s'étoit chargée, de me faire goûter tous ceux qu'on trouve ordinairement dans des villes aussi opulentes & aussi polies que Rennes.

Le ministère, s'il ressembloit en tout au tems que je passai dans cette ville, & qui fut d'environ six semaines, auroit tellement toutes les douceurs qu'on lui attribue si fausement. Je n'avois d'autre occupation que d'assister aux états qui se prêteroient, avec toute la gratitude possible, au service qu'il s'agissoit de rendre au roi, & lui accorderent, sans opposition, huit cent mille écus, dont cent le premier mois, autant le second, & deux cent chaque mois ensuite, jusqu'à fin de payement. On créa pour cette somme un impôt de quatre écus par pipe de vin. Les états voulurent y en joindre une de six mille ecus pour me faire un présent. Je n'examinai point si cette occasion étoit de celles où je pouvois l'accepter sans conséquence, je le refusai. Le roi à qui l'on exagéra cette

prétendue générosité, & qui donnoit
 lui même à ma conduite dans les états,
 beaucoup plus de louanges qu'elle
 n'en méritoit, voulut se charger de
 mon présent; & au lieu de six mille
 écus, il m'en donna dix mille. Je n'a-
 vois point encore reçu de don aussi
 considérable de Sa Majesté, depuis
 vingt six ans que j'étois à son service.
 Il se fit en cette occasion, comme un
 combat d'honneur entre le roi & la
 province de Bretagne, qui obtint que
 ces dix mille écus seroient encore
 ajoutés aux huit cent mille qu'elle lui
 offroit.

Le traité avec le duc de Mercœur
 étant consommé, le roi l'envoya pour
 être enregistré à la chambre des comp-
 tes de Rennes. Comme il y avoit
 dans ce traité quelques articles secrets
 sur lesquels il n'étoit rien énoncé,
 cette cour se crut en droit de ne point
 l'enregistrer, sans certaines modifica-
 tions, par rapport à ces articles. Henri
 qui connoissoit mieux qu'aucun prince
 l'étendue du pouvoir des cours souve-
 raines, & qui s'étoit toujours montré
 fort éloigné d'y donner la moindre at-
 teinte, sentit ce refus aussi vivement

1598.

qu'il le devoit, & m'adressa avec les dépêches que je recevois réglément chaque jour de sa part, une lettre de jussion pour la chambre des comptes. Il y marquoit à cette cour, qu'elle n'avoit pas dû ignorer que pour les traités & actes où il ne s'agit putement que de la guerre, ou de la personne du roi, le souverain en France ne prend conseil de personne, & ne demande l'enregistrement de ses lettres que comme une formalité d'ailleurs peu essentielle. Il taxoit de téméraire la conduite de ce conseil, & lui ordonnoit de réparer sa désobéissance par une soumission pure & simple.

Le roi ne montra pas moins de fermeté dans une autre occasion, où il s'agissoit encore des cours souveraines. Ces corps prétendirent ne fournir d'abord que la moitié de la somme à laquelle ils avoient été taxés par les états pour leur contingent, & prendre des termes commodes & reculés pour en achever le paiement. Ils avoient fait les mêmes difficultés, pour leur part des contributions nécessaires à l'entretien des gens de guerre, qu'eux-

mêmes avoient demandés. Henri comprit aisément qu'ils n'avoient recours à cet artifice que pour ne plus rien contribuer, si tôt qu'ils l'auroient vu sortir de la province, & me manda qu'il entendoit qu'ils fournissent aussi leur taxe en entier; ce qui fut exécuté. Leur murmure, au sujet du payement des troupes, cessa, lorsqu'ils eurent reconnu que de cette régularité dépendoit la tranquillité de leur province, & ils furent ensuite les premiers à approuver ma conduite.

Ces différens ordres me furent adressés de Nantes, où le roi s'étoit avancé, après la confection du traité du duc de Mercœur, pour y vaquer à deux affaires importantes, l'édit pour les réformés, & la réception des ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande. Ce prince qui croyoit sa présence nécessaire en Picardie pour l'avancement de la paix, dont les négociations continuoient avec le même succès, comptoit s'y acheminer de Nantes dans un mois, sans faire le voyage de Rennes, qu'il regardoit comme inutile, & il avoit déjà donné

1598. les ordres pour se faire précéder par les cinq régimens de Navarre, Piémont, Isle de France, Boniface & Bréauté, qu'il tiroit de la Bretagne, pour en fortifier la frontiere de Flandre. Sa majesté m'ayant fait part de ce dessein, je lui présentai au sujet de ces régimens, que les apparences de la paix étant converties en certitude, il devoit songer à réformer une partie de ses gens de guerre, & à diminuer le nombre de ses garnisons, comme une charge trop pesante pour le royaume, qu'il suffisoit donc de deux de ces régimens en Picardie. En effet, les deux premiers y furent seuls envoyés, sous la conduite du maréchal de Brissac. J'insistai de même sur la nécessité où étoit sa majesté, de se montrer du moins dans la capitale de la Bretagne, en sorte que changeant son projet, le roi résolut de venir y passer quelques jours avant que de s'en retourner à Paris, & d'expédier pour cet effet, le plus promptement qu'il seroit possible, les deux affaires qui le retenoient à Nantes.

Il étoit devenu plus nécessaire que jamais de régler celle qui regardoit les Protestans. Ce corps prenoit en France une si grance licence, que le roi même n'étoit pas à couvert de ses emportemens & de sa malignité. Les remontrances que Sa Majesté avoit faites aux auteurs du complot dont il vient d'être parlé, loin de les faire rentrer dans leur devoir, sembloient n'avoir servi au contraire, qu'à leur faire faire les derniers efforts pour porter tout le parti protestant à prendre dans ses différens (30) Synodes, la plus violente résolution. Madame de Rohan n'avoit pas trouvé au-dessous d'elle de briguer auprès des particuliers pour y faire agréer, à la pluralité des voix, qu'on prît les armes, & qu'on forçât le roi à recevoir les conditions qu'on prétendoit lui prescrire; en quoi elle avoit été merveilleusement secondée par d'Aubigné, connu par sa lan-

1598.

(30) A Saumur, à ci-devant à l'occasion Loudun, à Vendôme, des cabales du parti à Châtellerault; & Protestant pendant le nous en avons parlé, siège d'Amiens.

gue médifanté & fatyrique (31).
 1598. C'est lui qui avoit osé soutenir dans ces affemblées qu'on ne devoit plus prendre aucune confiance en un prince qui avoit abjuré, avec fa religion, tout sentiment d'affection, de bonne volonté & de reconnoiffance pour les Calviniftes. Que la néceffité feule forçoit encore à avoir recours à eux, & à les ménager. Qu'après cela il ne fe foucieroit plus de rien faire pour leurs confciences, leurs vies & leur liberté. Que la paix, fur le point d'être conclue avec l'Efpagne, alloit attirer fur tout le parti les dernières miferes, parce que le feul motif qui portoit Henri à la faire, étoit de s'unir enfuite avec cette couronne & le Pape, pour les facrifier à leurs refsentimens communs ; qu'il ne reftoit donc plus qu'à profiter de l'embaras du roi pendant un fiége pénible, de la difette d'argent où il étoit, du befoin qu'il avoit d'eux, & du

Le fiége
 Amiens.

(31) On le croit | aventures du baron
 l'Auteur de la con- | de Fernelle & autres
 feffion de Sancy, des | Libelles.

pouvoir qu'exerçoit encore le duc de Mercœur en Bretagne, pour obtenir, par la force, ce que Henri refuseroit ensuite de leur accorder.

1598.

Pour mieux soulever ces assemblées, on se croyoit permises les plus noires calomnies. D'Aubigné ne rougissoit point d'y représenter Henri comme un prince indifférent à toutes les (32) religions, & passionné pour celle qui lui assuroit un trône; (33) voilà l'idée qu'il vouloit

(32) M. de Sully tion des desseins & de est fort louable de l'esprit par lequel le sacrifier à l'amour de corps des Réformés la vérité tout inté- se conduisoit en France, il n'y a personne ration de parti, comme qui ne convienne que me il le fait ici, & en l'état en devoit tout mille autres endroits appréhender.

de ses mémoires, sur (33) » Il y a trois tout étant aussi fort » choses, disoit Henri- tement attaché à sa » ri IV. que le mon- religion, qu'il a tou- » de ne veut croire, » & toutefois elles » font vraies & bien ces endroits des ar- » certaines; que la mes bien fortes con- » reine d'Angleterre tre lui-même, & après » est morte fille; que une pareille exposi- » l'archiduc est un

1598. qu'on eût de sa conversion. Les torts prétendus faits aux Protestans ne laissoient point douter, selon lui, du nouveau système de politique qu'Henri s'étoit formé. Ces torts ouvroient un vaste champ à d'Aubigné; le moindre y étoit traduit sous le nom de l'outrage le plus marqué, & de la plus insigne perfidie; & on y mettoit, sans la moindre justice, sur le compte du roi, tout ce qui partoît du seul parti catholique ou de la cour de Rome. Le duc de Bouillon laissant aux autres les paroles, appuyoit d'Aubigné, par son adresse singulière à jeter de la division entre le roi & tous ceux qui l'approchoient, Catholiques ou Protestans, & à lui susciter assez d'affaires pour qu'il ne pût de long-temps se tourner contre lui. La prise de Mende, par l'oluse, & l'équipée du comte d'Auvergne, étoient le fruit de ses conseils.

Toutes ces personnes ne s'oublie-

» grand capitaine, l'« catholique » Jour-
 » & que le roi de *mal de l'Étoile*, p. 6.
 » France est fort bon, 233.

rent pas auprès des ambassadeurs Anglois & Hollandois, si-tôt qu'ils les virent arrivés à Nantes; & ils comptoient d'autant plus sûrement les entraîner dans leurs vues, qu'on n'ignoroit pas qu'il leur étoit recommandé sur toutes choses d'empêcher la paix avec l'Espagne. Ces ambassadeurs étoient Milord Cécile (34), secrétaire de la reine Elisabeth; & Justin de Nassau, amiral de la république. Ils envoyèrent demander au roi une audience dans laquelle ils pussent conférer seuls avec sa majesté, ou du moins n'ayant avec elle que Loménie & moi. Je ne pus pas m'y trouver, étant occupé à Rennes.

Si les deux ambassadeurs en avoient cru les Protestans, ils n'auroient cherché qu'à intimider le roi, & à le forcer par menaces à se prêter à tous leurs desseins; mais soit

(34) Ce n'est pas la chronologie Septé- ce secrétaire lui-même, année 1598 sur me qui s'appelloit cet entretien de Hen- Guillaume, mais Ro-ri IV. avec les ambas- bert son fils. *De Thou*, sateurs Anglois & *liv.* 120. Voyez aussi Hollandois.

1598. que cela ne fût point en leur pouvoir,
 on qu'ayant reconnu l'injustice des ré-
 formés, ils regudassent comme in-
 digne d'eux, d'épouser leurs passions,
 ils ne dirent rien au roi de ce que
 ceux-ci leur avoient suggéré. Ils avoient
 d'ailleurs des offres à faire, bien plus
 capables de séduire un prince, dont
 on connoissoit le penchant pour la
 guerre. L'ambassadeur Anglois offrit
 de la part de la reine sa maîtresse, six
 mille hommes d'infanterie & cinq
 cens de cavalerie, exactement entre-
 tenus & soudoyés, & Nassau quatre
 mille hommes de pied, avec une ar-
 tillerie nombreuse, fournie & servie
 de tout point; outre un secours parti-
 culier qu'on lui feroit entrevoir qui se-
 roit considérable, si Henri vouloit
 s'attacher à reprendre Calais & Ar-
 dres. Suppose que le roi se fût mon-
 tré touché de ces offres, les deux am-
 bassadeurs avoient ordre de conclure
 à l'heure même un traité d'alliance
 de l'Angleterre & des Pays Bas avec
 la France contre l'Espagne, & de
 ne pas oublier d'y stipuler, que l'une
 des trois puissances ne pourroit en-

rendre à aucune trêve , ni traité avec l'ennemi commun , que du consente-
ment des deux autres. 1598.

Heureusement le roi évita ce piège , & la considération de l'état présent de son royaume , l'emporta sur toutes les autres. Ce prince , en remerciant les ambassadeurs , ce qu'il fit de la manière la plus polie , commença par les assurer , què pour avoir refusé l'offre de leurs souverains , il ne se départoit point de l'amitié qui l'unissoit à eux depuis si long-tems , & que la pàix qu'il alloit conclure avec l'Espagne (car il ne leur cacha point en quels termes il' en étoit avec Philippe) , ne l'empêcheroit pas d'entretenir avec eux la même correspondance qu'auparavant , ni de leur donner les mêmes secours d'argent dans leurs besoins , avec la seule précaution que ces prêts paroîtroient être faits à titre d'acquets de dettes , pour ne point donner de sujet de rupture à l'Espagne.

Il leur déduisit ensuite avec la même sincérité tous les motifs qu'il avoit de finir la guerre. Son royaume ,

1598.

ainsi qu'il le leur représenta , n'étoit pas comme l'Angleterre & la Hollande , muni d'une barrière naturelle , contre les attaques de ses voisins , mais ouvert de tous côtés , ses places sans fortifications ni munitions , sa marine faible , ses Provinces désolées , & même en partie réduites en désert Il passa à une description plus particulière des abus & des maux du gouvernement La licence des guerres civiles , jointes aux guerres étrangères , y avoit détruit toute subordination. Son pouvoir y étoit encore incertain & chancelant , & l'autorité royale n'y étoit pas plus respectée que les loix les plus sacrées de l'état. Pour peu qu'on tardât à apporter à ces maux le remède que la paix pouvoit seule offrir , la France faisoit vœu sa ruine peut être les derniers pas , & sans que nul secours humain y pût après cela arrêter un mal qui seroit parvenu jusqu'au cœur. Henri n'oublioit pas à fortifier chacun de ces motifs , par la comparaison de sa situation présente , à chacun de ces égards , avec celle où se trouvoient l'Angleterre &

la Hollande, dont le repos & l'intérêt s'accommodoient également bien d'une guerre qui faisoit leur plus grande sûreté, & c'étoit avec tant de netteté & de jugement, & une si parfaite connoissance des affaires de ces différens états, que Henri faisoit ce parallèle, qui rendoit la chose palpable, & que les deux étrangers ne trouvant rien à répliquer, se regardoient l'un l'autre avec le dernier étonnement. Il leur fit entendre qu'il n'alloit s'occuper à rétablir les affaires de son royaume, que pour revenir après, avec plus d'espérance de succès, à son premier projet contre l'empire, & la maison d'Autriche; mais que ces deux entreprises n'étoient pas de nature à pouvoir marcher ensemble. Les deux ministres crurent devoir, pour la forme, combattre la résolution de sa majesté : mais ce fut si foiblement, comme ayant été eux-mêmes frappés de la vérité, qu'avant que cet entretien finît, le roi les amena à tous ses sentimens, & leur fit avouer que la paix qu'il alloit faire, étoit le bien de toute l'Eu-

rope. Ils repassèrent la mer presque aussitôt après, & remplirent les pays étrangers de l'opinion avantageuse qu'ils avoient conçue de la capacité & de la sagesse du roi de France.

En effet, quel déluge de maux ce prince n'alloit-il pas attirer sur son royaume, si écoutant plus le dépit & la vengeance, que le conseil & la prudence, il eût en ce moment commencé une guerre qu'il ne dépendoit plus de lui d'éviter ? Quelle idée s'offre à l'esprit, si la fortune, qui tient en ses mains les événemens de la guerre, l'eût rendue malheureuse pour la France ? Et même en la supposant heureuse, peut-on imaginer rien de si déplorable, que des succès qu'un prince achète par l'aliénation de ses domaines, par l'anticipation & l'engagement de tous ses revenus, par la ruine de son commerce, par le dépensement de l'agriculture & du pâturage, qui sont les deux mamelles de la France, enfin par l'épuisement & la dévastation de ses provinces ? Qu'avez-vous à mettre dans la balance vis-à-vis de si grands

malheurs ? Des conquêtes dont la possession forcée renouvelle vos alarmes à tous les instans , & qui demeurant comme autant de monumens odieux qui rappellent à votre ennemi l'ambition & les offenses de celui qui les a faites, deviennent pour la suite un germe d'envie, de défiance, de haine qui replonge tôt ou tard dans toutes ces mêmes horreurs , dont l'intérieur d'un royaume gemit encore. Je ne crains point de dire par cette raison, qu'il est presque également triste pour les princes de l'Europe , dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, de réussir, ou d'échouer, dans leurs entreprises; & que le véritable moyen d'affoiblir un voisin puissant, n'est pas de se charger de ses dépouilles, mais de les laisser partager aux autres.

Toute l'arrogance de la cabale protestante tomba lorsqu'elle vit que les ambassadeurs sur lesquels elle avoit fait tant de fond, étoient entrés dans tous les sentimens du roi. Elle jugea que la paix alloit suivre de près cet événement, & ne songea plus qu'à en jouir elle-même à des conditions raisonnables; heureuse, dans une con-

1598.

jeûture très propre à la châtier de ses mauvais procédés, d'avoir affaire à un prince, dans lequel la raison se rendit toujours la maîtresse du ressentiment. On travailla donc de part & d'autre à la composition de cet accord fameux, sous le nom d'édit de Nantes, par lequel les droits des deux religions alloient être aussi solidement établis dans la suite, que nettement éclaircis. Schomberg, le Président de Thou, Jeannin & Calignon furent chargés de le dresser. Je n'en dirai rien davantage, sinon que moyennant cet édit les Calvinistes François, qui jusques là n'avoient subsisté que par des trêves reprises & continuées, se virent enfin un état fixe & durable. (35) Il restoit à faire vérifier & autoriser ce traité par les parlemens

(35) L'édit de Nantes que ceux qui leur fut signé le 13 Avril. De Thou dit précédemment, c'est que la vérification en qu'on les admit aux charges de judicature part du legs qu'on ne & de finance. Tout le voulait pas renvoyer, ce n'a rien d'essentiel. Ce que cet édit a de plus favorable aux calvinistes, c'est de l'édit de pacification de 1577. voyez

& les cours souveraines, à commencer par celles de Paris : ce qui fut remis après le retour du roi en cette ville.

Ayant satisfait dans la plus exacte justice à ce qu'il devoit aux Réformés, Henri crut qu'il ne devoit plus si fort ménager les mutins (36) de ce corps, & en particulier le duc de Bouillon, qui avoit le plus de reproches à se faire ; & il se disposa à lui parler une fois en maître. Il venoit d'en acquérir le droit, quand même sa qualité de roi ne le lui auroit pas

1598.

fait honneur au ministre Chamier, de la composition de l'édit de Nantes. Voyez-le dans Mathieu, *tom. 2. liv. 2.* & plusieurs autres Historiens. Il y eut aussi quelques articles secrets dont le plus défavantageux pour les Calvinistes, est celui qui leur défend l'exercice de leur religion, dans plusieurs villes & territoires, comme Reims, Soissons, Dijon, Sens,

&c. parce que Henri IV. s'y étoit engagé par les traités particuliers, avec les différens seigneurs de la ligue.

(36) Legrain rapporte un bon mot de Henri IV. Un jour que les Protestans l'importunoient de leurs demandes ; » adressez-vous à » ma sœur, leur dit-il, car votre état » est tombé en queue » nouille. «

1598. donné. Il attendit pour le faire qu'il fût arrivé à Rennes, dont il prit la route sans tarder. Le duc de Bouillon étoit logé chez l'Alloue, où si goutte le retenoit au lit. Sa majesté s'y transporta, comme pour lui rendre visite; & après le premier compliment, ayant fait sortir tout le monde de la chambre du malade, il lui dit d'écouter sans l'interrompre tout ce qu'il avoit à lui dire, & commença par le détail de toutes ses différentes manœuvres, afin de lui faire voir qu'il n'en ignoroit aucune. Il s'arrêta principalement sur quelques démarches du duc, d'autant plus criminelles, qu'il les avoit faites depuis l'édit de Nantes, qui devoit lui avoir interdit toute pensée de se soulever contre un prince qui se pitoit si généreusement à sa satisfaction. Le duc voulut prendre la parole pour s'excuser, mais il fut arrêté par sa majesté, qui lui dit que sans autre justification, de ce jour elle oublieroit tout le passé, & qu'après avoir pardonné tout ce que la malice la plus noire avoit pu suggérer à ses ennemis, elle n'avoit garde d'exclure de ses grâces un ancien serviteur dont elle avoit

avoit été long-tems satisfait : mais ensuite le roi avertit le duc , en prenant ce ton d'autorité , qui lui sîéoit d'autant mieux qu'il le prenoit plus rarement , de profiter du conseil qu'il vouloit bien lui donner , comme son ami ; de ne se souvenir de sa conduite passée , que pour en prendre une directement opposée ; parce que s'il arrivoit qu'il se laissât encore aller à manquer de respect pour son roi & son maître , il étoit résolu pour l'en punir , d'user de toute la facilité que la pacification de son royaume lui en laissoit. Après quoi , ce prince sans vouloir entendre les réponses du duc , sortit & l'abandonna à ses réflexions.

Les Bretons furent charmés de l'affabilité de leur roi & de sa complaisance à se trouver à toutes les fêtes , dont les dames s'empressoient à l'envi de le régaler. Henri partageoit son tems entre les assemblées de ces dames , les courses de bague , les ballets , & le jeu de paume , sans cesser son assiduité auprès de la marquise de Monceaux , qui étoit fort avancée dans sa grossesse.

Au milieu de tous ces plaisirs , il y

1593.

avoit des momens où le roi ne paroïssoit si rêveur, que je devins sans peine, qu'il se livroit à quelque secret sentiment qui l'inquiétoit. J'en doutai encore moins lorsque sa majesté, qui prenoit aussi de tems en tems le divertissement de la chasse, m'ordonna deux fois de l'y suivre, pour m'entretenir à l'esprit, & cependant ne me parla de rien. Je me rappelai que la même chose étoit arrivée à Saint Germain & à Angers; & j'en conclus, qu'il étoit question de quelque dessein, sur lequel Henri sentoit quelque répugnance à s'expliquer avec moi, connoissant avec quelle franchise j'osois quelquefois combattre les sentimens: mais je ne pouvois deviner quel étoit ce dessein. Au sortir de la visite au duc de Bouillon, dont je viens de parler, le roi étant au bas de l'escalier, d'où il me vit entrer dans la cour, m'appella, & s'étant fait ouvrir un fort beau & grand jardin, il y entra en robe de chambre, les doigts entrelacés dans les siens, selon sa coutume, il se referma la porte sur lui, & défendit qu'on y laissât entrer personne.

Ce début me préparoit à quelque

grande confiance. Henri n'y vint pas tout d'abord. Il commença, com- 1598.
me pour se rassurer lui-même, à me
parler de ce qui venoit de se passer
entre lui & le duc de Bouillon. Ce dis-
cours fut suivi des nouvelles des négocia-
tions de Vervins, & l'amena insen-
siblement sur les avantages qu'un gou-
vernement tranquille alloit procurer à
la France. Une seule chose faisoit de
la peine au roi, disoit-il, c'est que
n'ayant point d'enfans de la reine son
épouse, envain il alloit se donner tant
de peine à pacifier son royaume, puis-
qu'après sa mort il ne pouvoit man-
quer de retomber dans ses premières
calamités, par les disputes entre le
prince de Condé & les autres princes
du sang, sur la succession à la couron-
ne. Sa Majesté m'avoua, que cette
raison lui faisoit souhaiter ardemment
de laisser des enfans mâles, sortis de
lui. La dissolution de son mariage avec
la princesse Marguerite, étoit un
point, sans lequel ce contentement
étoit absolument interdit à ce prince :
mais la facilité que l'archevêque d'Ur-
bin, & MM. du Perron, d'Ossat, & de
Marguemont, ses députés à Rome,

1598.

lui avoient mandé qu'ils trouvoient à cet égard auprès du pape, donnoient de grandes espérances pour la réuslité. En effet, Clément VIII. aussi bon politique qu'aucun prince de l'Europe, songeant aux moyens d'empêcher la France & les autres Royaumes de la chrétienté, de retomber dans la confusion d'où l'on étoit à peine sorti, n'en trouvoit point de meilleur, que d'assurer la succession de France, en autorisant Henri à s'engager dans un second mariage, qui pût lui donner des enfans mâles.

Notre conversation s'étant fixée sur ce chapitre, il me fut aisé d'appercevoir, que c'étoit de là précisément que partoît l'inquiétude de sa majesté; mais je ne pus savoir encore si-tôt, quel en étoit le véritable sujet. Le roi commença à examiner avec moi, sur quelle princesse de l'Europe il pourroit jeter les yeux, pour en faire son épouse; en supposant son mariage avec Marguerite de Valois, dissous. Mais, à dire le vrai, il faisoit marcher avant cet examen, une déclaration, après laquelle il devenoit fort inutile: c'est que pour n'avoir pas à se re-

pentir , disoit-il , d'un marché , aussi 1598.
 hazardeux que celui là , & pour ne pas
 tomber dans le malheur , qu'il appel-
 loit le plus grand des malheurs, d'avoir
 une femme, mal-faite de corps & d'es-
 prit , il demandoit sept choses , dans
 celle qu'il épouserait : qu'elle fût belle,
 sage , douce , spirituelle , féconde , ri-
 che & d'extraction royale : aussi n'en
 trouvoit-il pas une seule dans toute
 l'Europe , dont il se montrât entiè-
 rement satisfait. » Je m'accommode-
 » rois volontiers , disoit ensuite Henri,
 » peu d'accord avec ses principes , de
 » l'Infante d'Espagne , quelque vieille
 » qu'elle puisse être ; pourvu qu'avec
 » elle , j'épousasse les Pays - Bas ;
 » quand ce devrait être à la charge de
 » vous redonner le comté de Béthune.
 » Je ne refuserois pas non plus la
 » princesse (37) Reibelle d'Angleter-

(37) La marquise Aibelle , Arbelle , ou Arabelle Stuard : elle étoit fille de Char- les , Comte de Lenox, petit - fils de Mar- guerite , reine d'E- cosse , sœur aînée de	Henri VIII. Jacques VI. son cousin ger- main , ayant été en 1602 , déclaré légitime héritier d'Eliza- beth , il se fit l'an- née suivante une conspiration en fa-
--	--

1598.

» re, si, comme on publie que cette
 » couronne lui appartient, elle en avoit
 » été seulement déclarée présomptive
 » héritière : mais il ne faut pas plus
 » s'attendre à l'un qu'à l'autre. J'ai en-
 » core entendu parler de certaines
 » princesses d'Allemagne dont je n'ai
 » pas retenu les noms : mais les fam-
 » mes de ce pays ne me reviennent
 » nullement. Je croyois toujours
 » avoir un lot de vin couché auprès
 » de moi ; outre que j'ai oui dire qu'il
 » y a eu une reine de cette nation, en
 » France, qui la pensa ruiner : tout ce-
 » la m'en dégoûte. L'on m'a aussi par-
 » lé des sœurs du prince Maurice :
 » mais outre qu'elles sont toutes Hu-
 » guenotes, ce qui donneroit de l'om-
 » brage à la cour de Rome, c'est un bruit
 » répandu parmi les catholiques, qu'el-
 » les sont filles d'une noronnette & quel-
 » qu'autre chose encore que je vous di-
 » rai une autre fois, m'en dit-on. Le
 »
 »
 » est d'une des modestes maisons de
 » de la ville, & a été
 »
 » de la cour de Louis-

» la chrétienté , qui portent le titre
 » de prince ; n'y ayant pas plus de
 » soixante ou quatre-vingts ans , que
 » ses ancêtres n'étoient qu'au rang des
 » meilleurs bourgeois de leur Ville :
 » outre qu'elle est de la même race que
 » la reine-mere Cathérine , qui a tant
 » fait de mal à la France , & à moi en
 » particulier.

» Voilà , continua le roi , voyant
 » que je l'écoutois attentivement, tou-
 » tes les princesses étrangères , dont
 » j'ai connoissance : A l'égard de celles
 » qui sont en France , vous avez ma
 » nièce de Guise , qui seroit une de
 » celles qui me plairoient le plus, (33)
 » malgré le petit bruit que quelques

1598.

(33) Louise-Mar-
 guerite de Lorrain-
 ne , c'étoit une très-
 belle princesse. Il fut
 proposé dans le tems
 du siège de Paris , de
 lui faire épouser Hen-
 ri IV. pour réunir les
 deux partis. Les Li-
 belles satyriques de
 ce tems-là lui repro-
 chent un commerce
 de galanterie , avec

le duc de Bellegar-
 de , grand écuyer :
 & ce que Henri dit
 ici de Poulet, est d'a-
 près une chanson
 qui fut faire contre
 mademoiselle de Gui-
 se , & qu'on peut voir
 dans l'Etoile , année
 1596. Voyez aussi les
 galanteries des rois de
 France , &c.

1598. » malins font courir, qu'elle aime bien
 » autant les poulets en papiers, qu'en
 » fricassée : car pour moi, outre que
 » je crois cela très-faux, j'aime-
 » rois mieux une femme, qui fit un
 » peu l'amour, qu'une qui eût mauvai-
 » se tête : mais j'apprehende la trop
 » grande passion qu'elle témoigne
 » pour sa maison, & sur tout pour ses
 » freres. » Le roi parcourut de suite
 & aussi inutilement, les autres prin-
 cesses. Il trouvoit les unes, belles,
 grandes, bien faites ; comme l'aimée
 des deux filles du duc de Mayenne,
 quoiqu'un peu noire ; les deux d'Au-
 male & les trois de Longueville ; mais
 ou bien elles étoient trop jeunes, ou
 bien elles ne lui plaisoient pas ; il nom-
 ma ensuite Mademoiselle de Rohan, la
 fille de madame la princesse de Conti,
 de la maison de Lorraine, mesdemoiselles
 de Luxembourg & de Guéméné :
 mais la première étoit huguenote,
 la seconde n'étoit pas assez âgée ;
 Les deux autres n'étoient pas de son
 goût : enfin toutes eurent l'exclusion,
 pour quelques autres raisons particu-
 lieres ; & le roi finit ce décret, pré-
 sent par dire qu'après tout, quelques
 parfaites qu'il parussent toutes ces

personnes , il ne voyoit rien qui pût l'assurer , qu'elles lui donneroient des enfans mâles, ni qu'il s'accommodât de leur humeur , & encore de leur esprit : trois conditions des sept, sans lesquelles il ne se résoudroit point à s'engager; parce qu'il prenoit une femme dans le dessein de partager avec elle ses affaires domestiques , & que devant mourir avant elle , suivant le cours de nature, & peut-être laisser des enfans en bas âge , il étoit nécessaire qu'elle pût les élever , & conduire l'état pendant une minorité.

1598. « Marie de Bourgogne, &c. ou du
 « moins, qu'il rajustât la rime d'A
 « glatire ? » J'yourai, en tant, que
 quant à ces autres p^{eu}ves de tut, qu'il
 demandoit, je ne trouvois point d'au-
 tre expedient, que de faire assembler
 les plus belles filles de France, depuis
 dix-sept jusqu'à vingt-cinq ans, de
 prendre le soin de connoître lui même,
 par des conversations particulières, la
 trempe de leur cœur & de leur esprit,
 se remettant du reste sur le rapport des
 matrones expérimentées, auxquelles
 on a recours, dans des cas à peu près
 semblables. Je commençai en repre-
 nant la parole plus le rassurant, que
 pour moi mon avis étoit que sa ma-
 jesté pouvoit tout d'abord retrancher
 de son plan, les grands lieux & la
 naissance royale, qu'il la fît d'une
 femme qui put le faire aimer, & lui
 donner de beaux enfans, mais qu'à
 cet egard, encore une fois, on devoit
 se contenter de la plus simple appa-
 reille, se faire accompagner & d'un grand
 nombre de belles femmes de son
 des p^{ar}es illustres, mais heureuses & en-
 fans, au reste, que quels que fussent

les siens , le sang dont ils fortiroient les rendroit toujours l'objet du respect & de l'obéissance des François. 1598.

» Or bien , interrompit le roi ,
 » laissant à part votre avis sur cette
 » assemblée de filles , qui apprêteroient
 » à rire , & vos galans hommes , qui
 » n'ont pas eu de semblables enfans
 » (39) : car j'espere en faire , qui vau-
 » dront mieux que moi , puisque vous
 » convenez que ma femme doit être
 » complaisante , bien faite , & de taille
 » à faire espérer des enfans , songez un
 » peu en vous - même , si vous n'en
 » pourriez point connoître quelqu'une ,
 » dans laquelle tout cela se rencon-
 » trât. » Je répondis , que je ne pro-
 nonçois pas ainsi à la hâte , sur un
 choix qui demandoit tant de réflexion ,
 & auquel je ne m'étois point encore
 appliqué. » Et que diriez - vous , re-

(39) L'auteur cite aussi de cette
 assez mal-à-propos conversation , com-
 à ce sujet , Nicias , me de quantité d'au-
 Anaximandaris , Nabu- tres endroits , plu-
 chodonosor , Cyrus , reus discours trop
 Alexandre , Trajan , distas , et pleins d'une
 Constantin & Char- inutile érudition.
 lemagne. Je retien-

1598. » partir Henri, si je vous en nommois
 » une, dont j'eusse une pleine connois-
 » sance sur ces trois choses? je dirais,
 » sire, repliquai-je tout naturellement,
 » que vous avez eu avec elle une plus
 » grande familiarité que moi; & que ce
 » ne peut être qu'une veuve: rien que
 » cela seul ne me paroît convaincant
 » sur le chapitre des enfans. Ce sera
 » tout ce que vous voudrez, reprit
 » le roi; mais si vous ne pouvez de-
 » viner, je la nommerai. Nommez la
 » donc, lui dis-je; car j'avoue que
 » je n'ai pas assez d'esprit pour cela.
 » Oh! la fine bête que vous êtes, s'é-
 » cria le roi! vous le seriez bien, si
 » vous vouliez, & vous ne faites ainsi
 » l'ignorant, que pour m'obliger à la
 » nommer moi-même. Ne confessez
 » vous pas que ces trois conditions
 » se rencontrent dans ma miniature?
 » Non que je veuille dire par là pour-
 » suivit ce prince, confus sans doute
 » de sa faiblesse, que j'ai peine à le
 » pousser, mais seulement, pour sa-
 » voir ce que vous en diriez, si j'étois
 » d'aussi cel: me venoit quelque jour
 » en fantaisie. »

Il n'étoit pas difficile de voir qu'il

La difficulté étoit de rompre des
 1598. nœuds trop forts : ce prince n'en étoit
 pas encore venu là ; & il devoit
 souffrir auparavant , de terribles (40)
 combats avec lui-même. Tout ce qu'il

(40) Dans ce combat intérieur , la voix de la raison & de la bienséance ne fut pas la plus forte après de Henri IV. & même quoique d'iceux & ailleurs M. de Sully , on a toujours été persuadé , avec beaucoup de fondement , que si la mort n'avoit pas ôté à ce prince , cette suite de tentatives armées , ou il l'auroit épousée , ou il ne se seroit point remarié du tout. Il ne s'est pas toujours la-dessus le seul conseil du duc de Sully , du moins le nous en ajoutons son à une anecdote assez curieuse , qui se trouve dans le vol. 95^m. des *Mémoires de la République de France* de la roy. Elle marque : que Henri IV. étant à Saint Germain en Laye , & ce ne peut être que quelques mois après son retour de Bretagne lui fit appeler ses trois frères , (mais le duc de Roan , de Villeclerc & de Sillery) pour traiter avec eux cette question si importante de son mariage : que le premier qui est le comte M. de Roan (opina , comme il fait dans cet endroit de ses mémoires , que le second lui conseilla au contraire , de ne point se marier , & de laisser sa succession à son fils de Condé que le duc de sa naissance feroit son héritier , que le troisième en disant ,

put faire pour le moment présent , fut de remettre à prendre une dernière résolution , après qu'on auroit obtenu du pape cette permission tant sollicitée ; & de garder jusques-là sur tous ses sentimens , le plus profond secret. Il me promit qu'il ne diroit rien à sa

1598.

toit Sillery , le plus fin
courtisan des trois)
contredisant l'un &
l'autre avis , lui dit ,
qu'il ne pouvoit mieux
faire , que d'épouser sa
maîtresse , & légitimer
l'aîné des enfans qu'il
avoit d'elle. Henri
IV , continue l'au-
teur de cette anec-
dote , qui s'annonce
pour être une per-
sonne , à laquelle l'un
des trois ministres mê-
me fit part de ce qui
venoit de se passer
entre le roi & eux ,
Henri IV. parut ému
de ce discours , &
ensuite dit : » je m'é-
» tois promis beau-
» coup de vos suffi-
» sances & fidélités au

» conseil que j'ai de-
» siré prendre de vous
» touchant mon ma-
» riage . . . Et toute
» fois j'ai peur , qu'au
» lieu de me faire ré-
» soudre , vous n'avez
» augmenté mon ir-
» résolution par la
» contrariété de vos
» opinions , accom-
» pagnées de raisons
» si puissantes que je
» me trouve bien em-
» pêché au jugement ,
» que je dois faire de
» la meilleure : à cela
» donc , j'ai besoin
» d'un peu de tems
» pour y songer , &c. »
Ce qu'ayant dit , il se
leva , & donna congé
à ces messieurs.

1598

maîtrise des miens, de peur de me
 mettre mal avec elle. Elle vous aime,
 » me dit-il, & vous estime encore da-
 » vantage, mais il lui reste toujours
 » quelque défiance que vous ne lui
 » soyez pas favorable dans les avan-
 » tages que je suis porté à faire à ses
 » enfans & à elle. Elle me dit au-
 » vent, qu'il sembleroit à vous en en-
 » dre autre sans cesse en ce ne n'en
 » eut & ma gloire, que vous pourriez
 » l'un à ma personne, & l'autre à
 » mon contentement. Je ne puis
 encore, que je ne m'en doive
 pas, que l'état & le souverain se
 doivent pour et se couvrent sous
 deux regards différents. Je
 » dire, que si je, que vous vous
 » être l'esprit qui me veut
 » ment ce grand corps, il doit ve-
 » rendre par la splendeur, la gloire
 » & la sagesse qu'il tire de vous, &
 » que vous ne pouvez chercher la
 » voir. Il a dit. C'est la sagesse, nous for-
 » tifier du jargon, & nous nous se-
 » parer, sur aller s'en aller, laissant
 les courtisans se débiter la tourte,
 pour devenir le sujet d'un entretien
 aussi long.

Nous n'avions fait aucune attention, le roi ni moi, à une circonstance dont le défaut a souvent été un obstacle, dans de semblables occasions; je veux dire, au consentement de la reine Marguerite, à la dissolution de son mariage. Je crus devoir entamer cette négociation, en attendant le succès de celle qui se pratiquoit à Rome. Je voulus d'abord sonder quels étoient les sentimens de cette princesse. La teneur de la lettre, que je lui écrivis à ce sujet, étoit : Que souhaitant passionnément son accommodement avec le roi, sur lequel la France fondeoit son espérance d'un héritier de la couronne, j'avois cru devoir la prier de m'employer pour y travailler. Si la disposition des esprits étoit telle de part & d'autre, que cet effort fût impossible, ou qu'il ne pût conduire à la fin que je lui marquois (ce qui étoit un point dont je sçavois bien que la stérilité de Marguerite devoit la faire convenir secrètement) qu'elle ne s'offensât pas, si je prenois dans la suite, la liberté de la porter à un plus grand sacrifice encore, que l'état attendoit d'elle. Je ne marquois pas

la chose plus clairement; mais après ce
 1598. que je venois de lui dire, sur la nécessité
 de donner des enfans légitimes au sang
 de France, il n'étoit pas difficile de de-
 viner quel étoit ce sacrifice.

La reine se donna tout le tems de dé-
 libérer sur un parti de cette importance,
 avant que de me faire réponse. Je ne la
 reçus que cinq mois après; elle étoit da-
 tée (41) d Uffen, où elle faisoit sa rési-
 dence ordinaire; & cette réponse étoit
 telle qu'on pouvoit la souhaiter, sage,
 modeste & soumise. Marguerite sans
 s'expliquer autrement que j'avois fait
 moi même, sur une séparation, dont
 le bruit n'avoit point encore éclaté, se
 contentoit de faire passer en sa place,
 une protestation de sa soumission à tou-
 tes les volontés du roi, jointes à des
 louanges sinceres de la conduite de Sa
 Majesté, & à des remerciemens pour
 moi, des soins que je prenois.

Le séjour du roi à Rennes ne fut

(41) Cette princesse son mari, la fit pour-
 s'étoit d'abord retirée vers jarnac, & en-
 suite dans une abbaye de
 plume six années à sa
 tentant de s'en échapper
 avant, à Agen, & en-
 suite à Carlat. Le roi
 fut à Uffen en 1598.
 Henri III son frere,
 elle demeura veuve
 qu'il ne la visoit pas
 tant.
 mieux que Henri IV

que de sept ou huit jours, après lesquels il se hâta de retourner à Paris, pour se trouver en Picardie, au commencement de Mai. Il s'achemina par (42) Vitré, d'où je reçus ordre de ce prince, de donner une gratification à la garnison de Rochefort, & ensuite, d'en faire raser le château. De Vitré, Sa Majesté prenant le long de la Loire, se rendit à Tours par la Flèche, qu'elle se fit un plaisir de revoir, comme l'endroit où elle avoit passé une partie de sa jeunesse.

1598.

Pour moi, après avoir encore demeuré cinq ou six jours à Rennes, pour mettre ordre, soit aux finances, soit au payement des gens de guerre, à leur départ de Bretagne, & à leur marche au travers des provinces, je vins trouver le roi à Tours, où ce prince me manda, pour une affaire importante. Je le laissai continuer sa route vers Paris; où quelque chose qu'il fît, il ne put arriver, que sur la

(42) Je substitue ce mot en la place de celui de Villeroi, que porte l'original. Il n'y a jamais eu d'endroit en Bretagne, qui ait porté ce nom, & le chemin de Henri IV. s'adonnoit en effet par Vitré.

la remise de toutes les places que l'Espagne possédoit en France, en faisant presque le seul article considérable. On n'y statua rien sur l'affaire du marquisat de Saluces. Le roi ne jugea pas devoir manquer la paix pour cet article, qu'on regardoit comme si peu important, que fut le déni de justice de la Savoye, il pouvoit, sans peine, disoit-on, se saisir de tout ce marquisat, n'y trouvant plus d'obstacle de la part de l'Espagne, seulement en en fit un compromis entre les mains du pape. (45) Les plé-

dant les mémoires & négociations de la paix	le conseil d'état, &c. est à la suite des art. 24. & 25. de la
traité de Vervins,	par lequel on a vu que les plus
tom 2. avec la relation	des autres diffé-
en forme de journal,	rends, qui ont été
de tout ce qui se passa	entre le roi & le
entre les plénipoten-	tiarcs, & le lit St.
tiarcs, depuis l'ouverture	de la conférence au
rate de cette négociation,	jusqu'à la con-
clusion de la paix.	
(45) Ce qui regarde	le duc de Savoye, se
trouve par traité	entre le roi & le duc
Gaspard de Guise,	le 15. de Mars 1562.
à Paris, le 15. de	

plénipotentiaires firent en cela une faute, qui rengagea sa majesté incontinent après la paix dans une guerre qu'on auroit pu éviter. Je supprime au reste toutes les formalités d'usage entre les plénipotentiaires (46); & je laisse à d'autres à louer ces marches fines & détournées, que la politique veut qu'on croie le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

1598.

Le roi signa le traité dans Paris, en présence (47) du duc d'Arscot, &

(46) Il s'y trouva les mêmes difficultés pour le fond, & les mêmes obstacles pour les formalités, qui ont coutume de se rencontrer dans ces sortes de discussions. On peut les voir dans les *Lettres de MM. de Bellievre & de Sillery*, & dans la relation, &c. *ibid.* Ces deux négociateurs ont été généralement loués de la conduite ferme & sage qu'ils y firent voir. Ils déduisent dans leurs lettres, & entr'autres, dans celles datées des 7 Avril & 4 Mais, les motifs qui les portèrent à finir avec les agens du duc de Savoye, de la manière dont se plaint M. de Sully, ce qu'ils ne firent que par des ordres particuliers de sa majesté, dans sa lettre du 9 Avril, &c.

(47) Charles de Croy, duc d'Arscot, prince de Chimay, Don Francisco de Mendoza & Cardo-
na, amiral d'Arra-

1598. de l'amiral d'Arragon Le cardinal archiduc fit la même chose à Bruxelles, au nom du roi d'Espagne & du sien, devant le maréchal de Biron, à qui le roi venoit de donner pour le rendre digne de cette cérémonie, le rang de duc & pair : dignité qui acheva de lui tourner la tête. M^{rs}. de Bellievre & de Sillery y assistèrent aussi. Le duc de Savoye reçut solennellement la paix à Chambéry, en présence de Gadiagne Bothéon (48), gouverneur de Lyon, député de sa majesté à cet effet.

C'est ainsi que malgré une ligue

gna. Henri IV. prêt-rom. 1. Coyer & au-
ta le serment pour 1113.
l'observation du tra- (48) Il est qualifié
te de pair, le Dimar- in dans l'acte du ser-
che 21 Juin, le car- ment prêté par le duc
dinal de Florence, de Savoye le 11 Aout.
Légar, offrant de « Maître Sergent,
la manière la plus so- « Guillaume de Gadi-
- lemnelle. La relation « gadiagne, Sergent
s'en trouve aussi, « de Bothéon, che-
roid. rom. 1. p. 266. « valier des ordres
M^{rs}. de la Rochelle & « de Saint-Just de
1711, vol. 9301 Mem. « exclusif
de la ligue, rom. 1. « prince Henri IV.
Mem. de Nivernais, « roi très-chrétien
rom. 1. M^{rs}. de la France & de la

aussi puissante que celle du pape , de l'Empereur, du roi d'Espagne, du duc de Savoye , de tous les ecclésiastiques de la chrétienté, le roi vint à bout de ses desseins (49) , & les couronna par une paix glorieuse. Il récompensa en roi ceux qui y avoient travaillé ; & afin que cette action n'aliénât pas de lui la république d'Hollandè, il fit partir pour Amsterdam, Paul Choart de Buzenval, qu'il chargea de maintenir la bonne intelligence avec les états généraux , & de

1598.

» varre , conseiller	ciation ; en font foi.
» d'état , capitaine de	Elles sont rapportées
» cinquante hommes	dans les <i>Mém. & né-</i>
» d'armes de ses or-	<i>gociations</i> , &c. <i>ibid.</i>
» donnances , & son	Il dit , » que d'un
» lieutenant général	» coup de plume , il
» au gouvernement	» venoit de faire plus
» de Lyonnais , Fo-	» d'exploits , qu'il
» rêt & Beaujolois ,	» n'en eût pu faire
» Ambassadeur com-	» pendant une lon-
» mis & député, &c. »	» gue guerre , avec
<i>Mém. & négociations</i> ,	» les meilleures épées
<i>&c. tom. 2. pag. 365.</i>	» de son royaume ».

(49) Les lettres On disoit aussi sur ce que ce prince écri- traité, que les Espa-
voit à ses deux Minis- gnols avoient vaincu
tres à Vervins , pen- par les armes, & les
dant tout le tems François par la né-
que dura cette négo- gociation.

payer la pension que sa majesté leur don-
 1598. noit. On ne pouvoit se lasser de donner à
 ce prince les louanges que méritoit son
 habileté, aussi-bien que sa diligence à
 se transporter sur le moindre besoin
 dans tous les endroits de son royaume.

Fin du neuvième Livre.





MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE DIXIÈME.

LA paix amena d'autres soins & d'autres travaux. Le roi commença par faire une réforme dans ses troupes, tant françoises qu'étrangères. Les Suisses furent licenciés, à l'exception des trois compagnies des colonels Galati, Heid & Baltazar, de cent hommes chacune. Cette réforme ne fut pas aussi complète que je l'aurois souhaité, & que la conjoncture paroïsoit la demander. Le conseil que je donnai là-dessus, ne fut point goûté de sa majesté. Cependant si l'on con-

1598.

sidere que le trésor royal étoit dans le dernier épuisement, & malgré cela, dans la nécessité de pourvoir à quantité de dépenses si pressantes, qu'on fut obligé de faire de nouveaux emprunts d'argent; je crois qu'on ne sauroit me reprocher en cela une économie sordide & mal placée.

Ces dépenses étoient le rétablissement des fortifications de quantité de villes, & la réparation d'une infinité de bâtimens, menacés d'une ruine prochaine, par le tralheur des derniers tems, dont il fallut sans délai travailler à prévenir la décadence. En faisant visiter les principales rivières du royaume, pour en régler les différens droits d'emploi qui fut confié à quatre personnes d'une probité reconnue; il se trouva aussi plusieurs travaux à y faire, principalement sur la Charente.

Entre autres réglemens pour la police, qui furent jugés nécessaires, le roi mit des bornes à cette quantité immense de bled, qu'on étoit dans l'usage de faire passer hors du royaume, & qui souvent exposoit la France à souffrir de grandes disettes

(1) de ses propres biens. Par un autre ~~réglément~~ 1598. réglément, le port d'armes fut interdit sous de grandes peines, à ceux qui n'avoient aucun droit d'en porter (2).

(1) La conséquence & des inconvénients la plus juste, qu'il vèniens encore plus semble qu'on puisse grands à quoi ils extraire de tous les raisonnemens ; il semble sonneriens qu'on lit qu'on ne sçauoit en & qu'on entend tous dire autant de choses les jours, sur la question de transport du bled hors du royaume, rempli, ouvrir & fermer celle que tiens ici le duc de Sully. Il ne seroit pas juste de priver le royaume de l'une de ses plus heureuses ressources, & de l'un des plus riches soutiens de son commerce, en défendant tout transport de cette denrée. Il ne seroit pas plus prudent de le permettre sans mesure ni proportion.

Si pour trouver ce juste milieu, les magistrats publics & royaux ne paroissent pas un moyen heureux, à cause des grandes dépenses, n'est pas, je crois, d'une aussi grande difficulté, que d'abord elle le paroît.

(2) A ce réglément sur le port d'armes,

1598.

Je suis obligé de supprimer un détail d'affaires moins importantes, qui iroit à l'infini, s'il falloit donner place dans ces mémoires, à tout ce que me dit sa majesté, à tout ce qu'elle m'écrivit de Fontainebleau, de Monceaux & de Saint Germain en-Laye, où elle passa le reste de cette année, & où elle m'appelloit de tems en tems, pour conférer avec moi sur les différentes affaires qui se présentent. Je m'en tiendrai à ma première promesse, de retrancher tout ce qui ne mérite pas de soi-même quelque considération; & je me contenterai de marquer ici que jamais peut-être des ministres d'état n'ont trouvé plus d'attention, ni plus de ressource dans l'esprit d'aucun prince sur tout ce qui est d'utilité, ou simplement de commodité pour un royaume, que j'en ai toujours trouvé dans le prince que j'ai servi. Ni la paix ni les affaires domestiques ne lui faisoient point perdre de vue tout ce qui se passoit hors du royaume. (3) La

(1) Cette question tous les bons & les mauvais présens, certains, qui ne doivent être jugés, pas par les lois, mais par la bonté de presque tous les rois.

question du vrai ou du faux dom Sébastien , faisant alors beaucoup de bruit en Europe , aussi bien qu'en Espagne ; il envoya la Trémouille (4) en Portugal , pour tâcher d'éclaircir ce mystère , afin de ne prononcer qu'avec pleine connoissance sur la justice ou l'iniquité du conseil d'Espagne , qui avoit commencé par faire arrêter le prétendu roi de Portugal.

tablement perdu la sur la couronne de vie , dans la bataille Portugal , comme se qu'il livra aux Mau- *disant* issue de Ro- res , à Alcaçar , en bert , fils d'Alphonse 1578 , & par consé- III. par Mahaud , sa quent que ce pré- première femme , tendu dom Sébastien morte en 1262 ; de- ne soit un imposteur , puis lequel tems elle soutenu alois & de- soutenoit que tous puis par les ennemis les rois de Portugal de l'Espagne. Voyez n'avoient été qu'au- les preuves de la mort tant d'usurpateurs ; de ce roi de Portugal c'étoient - là autant dans M. de Thou , de points , bien diffi- liv. 65. &c. Il en sera ciles à justifier , aussi encore parlé dans la paroît - il qu'elle fit ite. La France pou- peu de démarches , voit encore s'intéres- pour faire valoir ses ser à cette question prétentions.

ur un autre endroit. () Claude de la atherine de Médicis Trémouille , duc de avoit prétendu avoir Thouais , mort en des droits légitimes 1606. Lvj

1598.

Henri n'ayant pas encore ouvert son esprit aux grands desseins, qu'il forma dans la suite contre la maison d'Autriche; il voulut dans cette année se porter pour médiateur entre l'Espagne & l'Angleterre, & proposa entre ces deux couronnes, une conférence à Boulogne (5), où il envoya pour y assister de sa part, Caumartin & Jeannin. Je combatis encore inutilement cette idée, qui ne me paroissoit point partir d'une saine politique. Heureusement la conférence n'aboutit à rien de ce qu'on s'y étoit proposé. La haine invétérée des deux nations, fit élever tout d'abord une dispute si vive sur la préséance, qu'on se sépara avant même que d'avoir entamé le principal préliminaire.

Les Jésuites ne furent pas plus heureux, dans l'application qu'ils prétendirent se faire de l'article du traité de Vervins, par lequel il étoit libéré à tout François exilé, comme à tout étranger, de repasser en France, & de s'y faire

(5) Cette conférence se tint à Boulogne, le 15 Mars 1598. Elle fut interrompue par une dispute sur la préséance, & ne produisit aucun fruit. Les deux nations se séparèrent sans avoir entamé le principal préliminaire.

un établissement : l'arrêt du conseil
qui intervint leur ôta cette ressource ,
& ils furent obligés de recourir à d'au-
tres moyens qui leur réussirent mieux.

1598.

L'assemblée du Clergé qui se tint
cette année , & dura une partie de la
suivante , partagea encore l'attention
de sa majesté , aussi-bien que la pro-
motion des cardinaux. Le fils de ma-
dame de Sourdis (6) fut un des fran-
çois à qui ce prince fit donner le cha-
peau , quoique par sa grande jeunesse
il ne l'en jugeât pas trop digne. Ma-
dame de Sourdis n'en eut l'obligation
qu'à l'adresse qu'elle eut de faire ap-
puyer sa demande par la duchesse de
Beaufort.

C'est le nom qu'avoit encore pris la
maîtresse du roi , en la place de celui
de marquise de Monceaux , depuis que
la naissance d'un second fils lui avoit
attiré de la part de sa majesté , un re-
doublement de tendresse & de bien-
faits. Depuis long-tems cette femme
ne bernoit plus là son ambition , elle
n'aspiroit pas à moins qu'à se faire dé-

(6) François d'Es-|de Bordeaux , mort
coubleau , cardinal de|en 1628.
Sourdis , archevêque|

1598. changement d'état qu'elle méditoit pour ses enfans, obtint du roi, qui n'avoit guère moins de tendresse pour eux que pour la mère, que le baptême du second fils qu'elle venoit de mettre au monde, se feroit à Saint Germain, où étoit alors la majesté, avec toute la magnificence & tous les honneurs qui sont particuliers dans cette cérémonie aux enfans de France. Je pardonne à cette femme une ivresse où l'entretenoient les respects serviles des courtisans pour ses enfans, & les adorations qu'ils lui rendoient à elle-même. Je n'ai pas la même indulgence pour Henri, qui bien loin de rien faire qui pût la déromper, accordoit les ordres pour le baptême de cet enfant, avec une complaisance qui faisoit assez voir combien la chose étoit de son goût. J'en dis mon avis assez hautement. Je m'avançai à combattre en public la conséquence que je voyois que les courtisans tiroient en faveur de ces enfans, & disais au roi, pour la succéder à la couronne. Ce prince s'irrita lui-même après la cérémonie qu'il avoit beaucoup trop permis, & me dit qu'en avoir pu le

ordres , ce que je n'ai aucune peine à croire. L'enfant fut nommé (8) Alexandre , comme l'aîné avoit été nommé César ; & par une espèce de second baptême , les flatteurs lui donnerent le nom de monsieur qu'il n'est permis en France de porter qu'au frere unique du roi , ou à l'héritier présomptif. 1598.

La favorite ne s'en tint pas là ; elle commença à prendre tous les airs de reine , moins à la vérité de son propre mouvement (car je crois qu'elle se connoissoit assez , pour n'avoir osé d'elle - même concevoir cette idée) que poussée à franchir ce pas , par les suggestions continuelles de ses créatures & de ses parens ; madame de Sourdis , Chiverny & Fresne la secondoient si bien de leur côté , qu'insensiblement il n'y eut rien de si public dans toute la cour que la nouvelle que le roi alloit épouser sa maîtresse ,

(8) On l'appella le du roi , & par M. le chevalier de Vendôme ; il fut tenu sur Il mourut grand-les fonts par mada- prieur de France en me Catherine, l'année 1629.

1598. & qu'il ne sollicitoit son divorce à Rome que dans cette intention. Je fus révolté d'un bruit si injurieux à la gloire de ce prince, j'allai le trouver, & je lui en fis sentir les conséquences. Il n'en parut touché, & même piqué; son premier mouvement le porta à justifier madame de Beaufort qu'il n'assura très sérieusement n'y avoit contribué en rien; toute la preuve qu'il en avoit, c'est qu'elle le lui avoit dit: il en mit toute la faute sur madame de Soudis, & sur Fresne, auxquels il monstroît bien qu'il parlantoit une hardiesse si peu respectueuse; puisque connoissant combien ils étoient coupables, il n'en fit pas le plus petit châtiement.

Une circonstance donna beaucoup de poids aux démarches que je fis sur cette affaire, tant en public qu'en particulier. La reine Marguerite, avec laquelle la question de la dissolution prochaine m'obligeoit à entretenir un commerce de lettres, fut après tout les autres, ce qui se disoit & se faisoit à la cour, & m'écrivit qu'elle continuoit à donner les mains à la séparation d'avec le roi; mais qu'elle se ses-

roit si indignée qu'on pût penser à donner sa place à une femme aussi décriée que l'étoit la nouvelle duchesse par son commerce avec le roi ; qu'elle, qui n'avoit point mis de conditions à son consentement, ne pouvoit présentement ne pas exiger qu'on lui accordât l'exclusion de cette femme, & qu'elle avoit pris sur ce point une si forte résolution, qu'on ne devoit pas s'attendre à la lui faire changer par aucun traitement bon ou mauvais. Le roi à qui je fis part de cette lettre, en comprit encore mieux jusqu'à quel point ce mariage, s'il venoit à s'exécuter, souleveroit tous les honnêtes gens, & commença à changer véritablement & d'avis & de conduite.

Je m'imaginai qu'en faisant savoir le contenu de cette même lettre à madame de Beaufort, elle produiroit peut-être dans son esprit le même effet. Je ne voulus pas prendre ce soin moi-même, pour ne pas m'exposer à essuyer les hauteurs & les emportemens d'une femme qui me regardoit comme une pierre d'achoppement à tous ses desseins. Je communiquai la lettre à Chiverni & à Fresne, qui en infor-

1528. merent aussi-tôt madame de Soardis, & celle-ci dans le moment même la duchesse de Beaufort; mais tous les conseillers de cette dame n'étoient pas si aisés à allarmer. Ils avoient bien compris qu'une démarche comme celle qu'ils avoient entrepris de faire faite au roi, ne pouvoit manquer de souffrir de grandes difficultés, & ils avoient pris leur parti sur chacune. Le résultat de toutes leurs délibérations avoit été qu'il falloit presser fortement la conclusion; persuadés que quand une fois l'affaire seroit consommée, ils n'auroient aucune peine à la faire envisager sous une face qui la rendroit excusable; qu'au pis aller, on s'en accommoderoit après quelques rumeurs, comme on fait de tout ce qui est sans remède. Ils connoissoient le génie du François, sur-tout du coquin, dont la première loi est de vouloir tout ce que veut le souverain, & la plus forte passion celle de lui plaire. Enfin ils crurent être assurés de tout, pourvu que le prince lui-même ne leur manquât point.

Lefez ayant dressé l'ordonnance pour le paiement des liazons, il se

pettes & autres officiers subalternes de la couronne qui avoient servi dans la cérémonie du baptême ; elle me fut apportée comme les autres , afin que j'y misse mon mandement pour l'acquitter. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux sur cette pièce , qu'un vif sentiment de douleur me la fit regarder comme un monument de la honte du roi , qu'on alloit conserver à la postérité. Je ne balançai pas , je la retins , & en fis faire une autre , modeste , comme elle devoit l'être , où les noms de *Monsieur* , de *filz de France* , & tout ce qui pouvoit donner la même idée , étoit supprimé , & conséquemment l'honoraire des hérauts réduit à la taxe commune , ce qui ne les satisfait pas. Ils ne tarderent pas à revenir , & dans leur mécontentement , ils alléguoient , & M. de Fresne , & la loi qui régloit leurs droits. Je me contins d'abord devant des gens dont je connoissois assez la mauvaise intention ; à la fin la patience m'échappa , & je ne pus m'empêcher de leur dire avec indignation : » Allez , allez , je n'en ferai rien , sçachez qu'il n'y a point d'enfans de France. «

Je n'eus pas plutôt lâché la parole,
 1598. que je me doutai qu'elle alloit me sus-
 citer une affaire. Pour la prévenir, je
 sortis dans le moment, & vins trou-
 ver sa majesté qui se promenoit dans
 ses appartemens de Saint-Germain
 avec le duc d'Epemon : je lui dis, en
 lui montrant l'Ordonnance de Tresne,
 que si elle avoit lieu, il ne lui restoit
 plus qu'à se déclarer marié avec la du-
 chesse de Beaufort. » Il y a ici de la
 » malice de Tresne, dit le roi, après
 » l'avoir lûe ; mais je l'empêcherai
 » bien. » Il m'ordonna de déclarer
 cet écrit, & dit tout haut en se tour-
 nant vers trois ou quatre seigneurs de
 la Cour des plus proches : « Voyez
 » la malice du monde, & les traverses
 » que l'on donne à ceux qui me ser-
 » vent bien : on a apporté à M. de
 » Rosny une ordonnance, afin de
 » m'offenser, s'il la passoit, ou d'offen-
 » ser ma maîtresse, s'il la refusait. »
 Dans l'état où étoient les choses, cet-
 te parole n'étoit pas indifférente : elle
 fut jugée aux courtisans, qui n'ont
 de ma simplicité, qu'ils pourroient
 bien s'être trompés eux-mêmes, &
 que le prétendu mariage n'étoit pas

encore si proche qu'ils se l'étoient imaginé. Le roi continuant à m'entretenir seul, me dit, qu'il ne doutoit point que madame de Beaufort ne fût dans une violente colere contre moi : qu'il me conseilloit d'aller la trouver, & de chercher à la satisfaire par de bonnes raisons : „ & si cela ne suffit, „ ajouta-t-il, je parlerai en maître. “

1598.

La duchesse avoit son appartement dans le cloître de saint Germain : je m'y en allai de ce pas. Je ne sçais quelle idée elle prit d'une visite qu'elle me vit commencer par une espèce d'éclaircissement : elle ne me donna pas le tems de l'achever : la colere dont elle étoit animée, ne lui permettant pas de mesurer ses termes, elle m'interrompit, en me reprochant que je séduisois le roi, & lui faisois croire que le noir étoit blanc. „ Ho ! „ ho ! madame, lui dis je en l'interrompant à mon tour, mais d'un air très-froid, puisque vous le prenez sur ce ton, je vous baise les mains ; „ mais je ne laisserai pas pour cela „ de faire mon devoir : “ & je sortis sans vouloir en entendre davantage.

1598.

afin de ne lui rien dire de mon côté de plus dur. Je mis le roi de fort mauvaise humeur contre sa maîtresse, en venant lui rapporter ses paroles : « Allons, me » dit ce prince, avec un mouvement » dont je fus très-satisfait, venez avec » moi, & je vous ferai voir que les » femmes ne me possèdent pas. » Son carrosse tardant trop à venir à son gré, sa majesté monta dans le mien ; & pendant tout le chemin jusqu'à l'appartement de la duchesse, il m'assura qu'on ne lui reprocheroit jamais d'avoir chassé, ni seulement mécontenté, par complaisance pour une femme, des serviteurs qui, comme moi, ne cherchoient que sa gloire & son intérêt.

Madame de Blaufort, qui s'étoit attendue en me voyant sortir de chez elle, à y voir bientôt arriver le roi, avoit bien étudié son personnage pendant ce temps là ; elle étoit aussi-bien que moi la victime que l'un ou l'autre allroit temporter, comme le présage heureux ou malheureux de sa fortune. Lorsqu'on lui annonça le roi, elle dit le re-

cevoir jusqu'à la porte de la première
salle Henri sans l'embrasser, ni lui
faire les caresses ordinaires. » Allons,
» madame, lui dit-il, allons dans vo-
» tre chambre, & qu'il n'y entre que
» vous, Rosny & moi ; car je veux
» vous parler à tous deux, & vous
» faire bien vivre ensemble. » Il fit
fermer la porte, regarda s'il n'y avoit
personne dans la chambre, la garde-
robe & le cabinet, puis la prenant d'une
main, pendant qu'il me tenoit de
l'autre, il lui dit, d'un air qui dut
la surprendre beaucoup : que le vé-
ritable motif qui l'avoit déterminé à
s'attacher à elle, étoit la douceur
qu'il avoit cru remarquer dans son ca-
ractère ; qu'il s'appercevoit par la con-
duite qu'elle tenoit depuis quelque
tems, que ce qu'il avoit cru vérita-
ble, n'étoit qu'une feinte, & qu'elle
l'avoit trompé. Il lui reprocha les
mauvais conseils qu'elle prenoit, &
les fautes considérables qui en étoient
la suite. Il me combla de louanges
pour faire sentir à la duchesse, par la
différence de nos procédés, que j'é-
tois seul véritablement attaché à sa
personne. Il lui ordonna de surmon-

1598. ter son aversion pour moi, au point de se conduire par mes avis ; parce qu'assurément il ne me chasseroit pas pour l'amour d'elle.

Madame de Beaufort commença sa réponse par des soupirs, des sanglots & des larmes. Elle prit un air caressant & soumis. Elle voulut baiser la main de Henri. Elle n'omit rien de ce qu'elle connoissoit capable d'attendrir son cœur. Ce ne fut qu'après toutes ces petites façons qu'elle prit la parole, pour se plaindre amèrement, de ce qu'au lieu du retour qu'elle auroit dû attendre d'un prince, à qui elle avoit donné toute sa tendresse, elle se voyoit sacrifiée à un de ses valets. Elle rappella ce que j'avois dit de faire contre ses enfans, pour aigrir l'esprit de sa majesté contre moi ; puis craignant de succomber au désespoir, elle se laissa tomber sur un lit, où elle protesta, qu'elle étoit résolue d'attendre la mort, après un anxi sanglant affront. L'attaque étoit un peu forte. Henri ne s'y étoit point attendu. Je l'observois. Je vis son cœur d'émouvoir, mais il se remit si promptement, que sa majesté ne s'en aperçut point. Il

continua à lui dire du même ton ,
qu'elle auroit pu s'épargner la peine
de recourir à tant d'artifices pour un
si léger sujet. Ce reproche la piqua sen-
siblement. Elle redoubla ses pleurs.
Elle s'écria , qu'elle voyoit bien
qu'elle étoit abandonnée , que c'étoit
sans doute , pour augmenter encore
sa honte & son triomphe , que le roi
avoit voulu me rendre témoin des
choses les plus dures , qu'on puisse
dire à une femme. Il parut que cette
idée la plongeoit dans un désespoir
véritable. » Pardieu ! Madame , c'est
» trop , reprit le roi , en perdant pa-
» tience , je vois bien qu'on vous a
» dressée à tout ce badinage , pour
» essayer de me faire chasser un ser-
» viteur , dont je ne puis me passer.
» Je vous déclare que si j'étois réduit
» à la nécessité de choisir , de perdre
» l'un ou l'autre , je me passerois mieux
» de dix maîtresses comme vous , que
» d'un serviteur comme lui » Il ne
laissa pas passer le terme de valet , dont
elle s'étoit servie , & trouva encore
plus mauvais , qu'elle l'appliquât à un
homme dont la maison avoit l'honneur
d'être alliée à la sienne.

1598.

Après tant de paroles affligeantes , le roi quitta la duch.ſſe brusquement , & s'avança pour ſortir de la chambre , ſans être touché de l'état où il la laiſſoit , parce qu'apparemment la connoiſſance qu'il avoit de ſa maîtreſſe lui découvroit tout ce qu'il y avoit d'affectations & de grimaces dans ſon procédé. Pour moi, j'y étois trompé, juſqu'à en être affligé , & je ne ſortis d'erreur , que lorsque madame de Beaumont , voyant le roi prêt à ſortir de chez elle , ſi irrité , qu'elle pouvoit apprehender que ce ne fût peut-être pour n'y plus jamais revenir , changea tout-d'un-coup de perſonage. Elle courut l'arrêter , & ſe jeta à ſes pieds , non plus pour le ſurprendre , mais pour lui faire oublier ſa faute. Elle commença par ſ'excuser. Elle montra tout d'air , & un viſage ſerein. Il ſe jeta au roi , qu'elle n'avoit eu , ni n'auroit d'autre volonté que la ſienne. Il n'y a jamais eu de changement de décoration ſi ſubit. Je ne vis plus qu'une femme agréable & complaiſante , qui agit avec moi , comme ſi tout ce qu'elle venoit de me dire n'étoit qu'un ſonge. La paix ſe fit avec une plus

faite cordialité entre nous deux , & nous nous séparâmes tous fort bons amis. 1598.

Sur la fin d'octobre , le roi étant à Monceaux , ressentit quelques légères atteintes de fièvre , qui aboutirent enfin à un accès des plus violens (9). On l'attribua au ravage qu'avoit fait une quantité prodigieuse d'humeurs , dont Sa Majesté s'étoit déchargée par une purgation , & comme la fièvre parut en effet dissipée , le roi se crut guéri. Il m'en écrivit à Paris en ces termes ; me marquant pourtant , qu'il lui étoit resté de son indisposition , un abattement morne , qui ne lui étoit pas ordinaire , & qu'il alloit chercher à dissiper en se promenant , s'il en avoit la force. C'étoit l'avant-coureur du mal , dans lequel il retomba peu de jours après si violemment , qu'il se vit en fort grand danger ; & que

(9) Voici comment l'historien Mathieu parle de cette maladie de Henri IV. « En riant avec sa maîtresse & Belle-garde , de vers satyriques , il lui put » un grand dévoya- » ment , & fut sept heures en grand danger ; voyant » toujours boire , & » jetant l'eau & le » verre à la tête , &c. »

1598. Je eus la douleur de le trouver en cet
 état , en arrivant à Monceaux avec
 Chatillon & d'Incarville , comme il
 me le mandoit par la lettre dont je
 viens de parler. Je crus long tems que
 je n'étois venu que pour voir mou-
 rir mon cher maître entre mes bras :
 car il ne voulut point que je quit-
 tasse Monceaux , tant que dura sa
 maladie , & il m'appelloit frequem-
 ment auprès de son lit. Dans un de
 ces momens , où le mal , s'opiniâ-
 trant par de continuel redouble-
 mens , faisoit désespérer que tout
 l'art des medecins put jamais le vain-
 cre , & où ce prince étoit persuadé
 lui-même , qu'il touchoit à la der-
 niere heure. « Mon ami, me disoit-
 il , je n'apprehende nullement la
 mort , vous le sçavez mieux que per-
 sonne , vous qui m'avez vu en tant
 de périls , dont il m'étoit si facile
 de m'exempter , mais je ne puis
 pas que je n'aye regret de sortir de
 la vie , sans élever ce royaume à la
 splendeur que je m'étois proposée ,
 & avoir tenu vigie à mes peuples ,
 que je les aime , voulant leur faire
 de bons enfans , en les déchargant

« d'une partie des impôts, & en les ~~gouvernant avec~~
 « gouvernant avec douceur. »

1525.

Le bon tempérament de Henri prit
 enfin le dessus, & dissipé le mal, com-
 me si on l'avoit enlevé tout d'un
 coup (17) ; en sorte que la joie de son
 recouvrement suivit de fort près le che-
 min ou l'on étoit allé chercher. Il n'eut

1598.

riquaît exactement tout ce que les médecins lui conseilloyent. Les sieurs Marescor, Martin & Rollet, étoient allés à Monceaux, sur la nouvelle de sa maladie, pour aider de leurs avis, ceux qui étoient d'office auprès du prince; il eut l'attention de leur faire payer leur voyage, en m'écrivant de leur donner à chacun cent écus, & cinquante à Regnault, son chirurgien.

Le roi n'avoit pas encore quitté Monceaux, lorsque le cardinal de Florence, qui avoit eu tant de part au traité de Vervins, passa par Paris en revenant de Picardie, pour s'en retourner de-là à Rome, après qu'il auroit pris congé de sa majesté. Le roi m'envoya à Paris le recevoir, & voulut qu'on le traitât avec les plus grands honneurs. Il avoit encore besoin auprès du pape d'un cardinal aussi puissant que cette éminence, qui parvint elle-même au pontificat. Je n'oubliai donc rien, pour répondre aux intentions de sa majesté, & le légat ayant eu envie de voir Saint-Germain en Laye, j'allai avec moi-même, accompagné de ce cardinal, quand

rendu les salles & les chambres, des
plus belles & plus riches de la couronne. 1598.
Mémier exécuta l'ordre avec tant
de ponctualité, mais avec si peu d'es-
prit, qu'il choiit pour parer la cham-
bre du legs, une tenture que la reine
Jeanne de Navarre avoit fait faire,
fort riche à la vérité, mais qui ne re-
présentoit que des emblèmes & des

1598.

traiter enfin à fond la finance de l'état. Tout ce que j'avois pu faire jusques là s'étoit réduit à adoucir le mal ; & loin de pouvoir creuser jusqu'à la racine, pour l'extirper une bonne fois, les différens besoins de l'état, qui s'étoient toujours succédés les uns aux autres pendant la guerre, avoient fait regarder comme un grand coup, de pouvoir conduire les finances, sans en augmenter la confusion. Il est vrai, qu'à considérer la chose de près, elles paroissent atteintes d'une playe absolument incurable, & qu'on ne pouvoit même guéres sonder qu'avec un courage & une patience invincibles. Le premier coup d'œil n'effroit qu'un discrédit universel, plusieurs centaines de millions dûs par le trésor royal, nulles ressources, une misère excessive, une ruine prochaine ; mais cet état même de désespoir, étoit ce qui devoit le plus engager à ne pas perdre un seul instant, pour entreprendre ce grand ouvrage, pendant que l'opportunité des conjonctures faisoit de moi-même l'apparence de pouvoir réussir. Tout

étoit tranquille, l'entretien des gens
 de guerre considérablement diminué, 1598.
 la plus grande partie des autres dé-
 penses militaires supprimée. Le conseil
 du roi étoit enfin lassé de faire d'in-
 utiles efforts, pour m'ôter la con-
 naissance des affaires publiques; elles
 venoient presque toutes sur moi. Ces
 messieurs dédaignoient même de ve-
 nir aux assemblées, à moins que leur
 intérêt, ou celui de quelques parens
 et amis, ne les y conduisît; rien ne
 s'y proposoit plus sans mon avis,
 et rien ne s'y exécutoit plus que par
 mon avis. Le roi n'avoit aucun se-
 cret pour moi, ni aucune autorité,

Levee Diaries. 26.

nie, encore cultivée par une élite ~~de la~~
pathologie de cette science, depuis 1527

1598.

ble & accessible à tout le monde, excepté à ceux qui ne l'abordent, que pour chercher à le corrompre; & ne jamais perdre de vûe cette maxime, qui tient un des premiers rangs dans le détail du gouvernement, qu'un royaume doit être conduit par des règles générales; & que les exceptions seules produisent la plainte & le mécontentement.

La connoissance du rang, & des différens degrés de distinction, non-seulement n'a rien de contraire à cette maxime, mais encore elle lui est essentiellement nécessaire, tant pour observer la proportion dans les traitemens que la politesse françoise a établis entre les conditions, que pour se garantir de l'envie, que les richesses & la faveur lui a'fervent toutes les autres. Le penchant pour le sexe est une source de subtilités & d'injustices, qui l'entraîneront indubitablement au-delà des bornes de son devoir. La passion du gros jeu l'exposera à des tentations mille fois plus dangereuses que la vaine à un homme qui n'a que l'argent du royaume pour se voir tomber, je suis obligé de lui présenter

172 Mémoires de Sarr,

1523. de ces deux, d'années à l'année et
 une époque de l'année, l'année à
 une époque de l'année, l'année à
 une époque de l'année, l'année à

1598.

Pour cela, il devoit être établi, que tout homme qui prend en main le maniement des finances, ou de telle autre partie du ministère, fît & renouvelât de tems en tems une espèce de profession, je veux dire, qu'il commençât en entrant en place, par fournir un mémoire exact & détaillé de ses facultés présentes; & qu'il en donnât un second dans la même forme, en sortant du ministère, casorte que le changement arrivé dans son état, ne fût pas moins connu des autres que de lui-même. J'ai déjà eu soin de rendre compte au public, de toutes les augmentations de biens & de dignités, qui me sont arrivées, à mesure que les différentes occasions les ont amenées & je ne veux pas me départir de cette méthode; mais comme je crois la chose de nature à devoir être assujettie au calcul, je vais mettre tout le monde en état de le faire soi-même, en attendant qu'on le voye passer à la fin de ces mémoires.

Le bien de mon pere ayant été partagé également entre moi, & le seul qui resta de quatre freres que j'avois eus, ma part, en y joignant la dote

gages comme membre du conseil, 1598. ayant augmenté par degrés, & à proportion des services que le roi trouvoit que je lui rendois; ils étoient alors portés à vingt mille livres. Le roi doubla ma compagnie de gendarmes, qui d'abord n'étoit que de cinquante hommes; & après qu'elle eût été incorporée à celle de la reine, dont je fus fait capitaine lieutenant, cette compagnie me rapporta de gages, cinq mille livres. Le roi me fit encore conseiller d'honneur (13) au parlement de Paris, mais sans gages, ce fut dans le tems où le jeune Chauvelin fut le premier dispensé de la règle des quarante jours, moyennant quatre mille écus. Je ne fus qu'un article du gouvernement de Mantes, dont je venois d'être pourvu, & de celui du Gergeau, que Sa Majesté me donna ensuite. Tel étoit alors l'état de ma fortune, le

Sebastien
Chauvelin.

(13) Les lettres patentes, par lesquelles Henri IV. fait le marquis de Kosny, conseiller d'honneur, lui donna l'entrée au parlement. se voyent dans les registres du parlement de Paris, ainsi que l'enregistrement de ces lettres, & la réception, on du 17 Mars de l'année 1601. La même année.

1593.

di, jeudi & samedi, par les deux seances du matin & de l'après midi. Le roi en étoit le chef, & y assistoit assidûment. Les princes, les ducs & pairs, les officiers de la couronne, les chevaliers des ordres du roi, ou ceux qui avoient un brevet de sa majesté, y avoient entrée & voix deliberative. On y recevoit & l'on y examinoit toutes sortes de requêtes, sur quelque sujet que ce pût être, mais principalement sur ce qui concernoit les pensions de l'état, qui dès-lors commencerent à être acquittées avec un soin & une régularité qui les fit préférer à toutes autres sortes de biens, même aux fonds de terre. Les trois autres jours de la semaine étoient remplis de même, matin & soir, par différens conseils, qu'on appelloit conseils des parties, composés d'un certain nombre de conseillers particuliers. Là on examinoit ce qui étoit du ressort de chacun de ces conseils, s'il y étoit portée quelque contestation, elle étoit renvoyée aux tribunaux, auxquels il appartenoit d'en connoître, en veillant à ce qu'ils rendissent bonne & prompte justice.

J'étois de tous ces conseils, & j'y présidois.

1598.

épouse, mes enfans, & au plus par quelque ami qui n'étoit pas plus difficile que moi. On a plusieurs fois essayé de me faire changer de conduite; mais je ne répondois à tous ces reproches que par les paroles d'un ancien : que si les convives sont sages, il y en a suffisamment pour eux; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie.

Au sortir du diner, je passois dans ma grande sale, où l'on sçavoit que je donnois une audience réglée, & qui par cette raison étoit toujours remplie à cette heure. Tout le monde y étoit admis; & si l'audience étoit libre, la réponse n'étoit pas moins prompte : en cela, mon goût secondoit l'intention de sa majesté. Je commençois par les ecclésiastiques de l'une & de l'autre religion. Les gens de la campagne, qui reltoient les derniers, n'y perdoient qu'un peu d'attente. Je faisois en sorte que tout le monde fût expédié avant que je me retirasse. J'envoyois même avertir de s'approcher, ceux qui avoient laissé passer l'heure dans la cour, ou dans le jardin. Si la chose qu'on me proposoit étoit juste,

1598.

& de consacrer la matinée de ces trois jours, à la connoissance des affaires dépendantes de ces charges ; parce que sa majesté les trouvoit assez de conséquence, sur-tout celle de grand-voyer & de sur-intendant des fortifications & bâtimens, pour assister à l'appurement des états de chacune de ces parties, qui se faisoit en présence des autres gouverneurs & autres officiers intéressés, appellés en corps à ce sujet : mais pour cela je ne perdois pas de vue les autres conseils. J'avois soin qu'il ne s'y fit pendant que j'étois absent aucune délibération importante, sur tout lorsqu'il s'agissoit de la guerre.

Je dispensois mon tems de maniere que chacune de ces parties me fournît encore du tems pour les autres, & même pour bien d'autres, que je n'ai pas encore nommées : car combien d'affaires extraordinaires & imprévues ? Combien d'ordres, de consultations & de lettres de sa majesté, qui n'avoient rapport à rien de tout cela ? On en jugera par l'assurance générale, que non seulement il n'arriva jamais rien à ce prince, dont il ne me fit aussitôt confidence, mais même qu'il ne se

1598.

me diligence à réparer les affaires qui en avoient été interrompues, n'eût remis toutes choses dans leur état naturel.

On est surpris en faisant ces réflexions, comment avec une si prodigieuse économie du tems, il en reste si peu pour les affaires purement domestiques. Le petit nombre d'instans que j'ai pu donner à celles-là, je n'ai jamais pu le rencontrer que par échappées dans quelque'une des après-dinées des ces trois mêmes jours: aussi fallut-il que mon épouse s'accoutumât à faire tout ce qu'il n'étoit pas de nécessité absolue que je fisse moi-même, ou que je m'en reposasse sur des gens d'affaires ou sur des domestiques.

Quant aux récréations, & aux heures de délassement, qui doivent par nécessité trouver place au milieu d'un travail si assujettissant, elles n'étoient pas moins réglées que les affaires mêmes, mais aussi sujettes à être dérangées. Lorsque j'avois le bonheur qu'elles ne le fussent point, je ne sortois point de l'arsenal pour les goûter. C'est dans ce château que j'ai fait ma demeure, depuis que j'ai reçu la charge de grand-maître, jusqu'à

tems où la mort de mon roi m'a rendu au repos d'une vie privée. Les exercices , dont l'arsenal étoit une excellente école pour la jeunesse, étoient ce qui me délassoit le plus l'esprit, surtout lorsque j'y voyois mêlés mes enfans , mon gendre , mes parens & amis particuliers. La bonne compagnie qui se trouvoit les après-midi dans cette petite enceinte , les fanfares qu'on y entendoit , l'air de gaité sans mollesse & de plaisir sans nonchalance qu'on y respiroit , est tout ce que je connois de plus propre à récréer un esprit à qui l'habitude du travail rendroit insipides les divertissemens purement de paresse & d'indolence.

De quelque maniere que j'eusse passé l'après midi, & que l'heure du souper fût venue, elle n'étoit pas plutôt arrivée que je faisois fermer les portes; & défendois qu'on laissât entrer personne, à moins que ce ne fût de la part du roi. Depuis ce moment, jusqu'à l'heure du coucher, qui étoit toujours pour moi à dix heures, il n'étoit plus fait mention d'affaires, mais de dissipation, de jöye & d'effusion
cœur

de bonne & sur tout d'agréable société.
 1598. Le ministère général, poste toujours fort laborieux, n'est pas pourtant toujours chargé des mêmes difficultés; & on ne peut qu'envier le bonheur de ceux qui y sont appelés dans une conjoncture, où toutes les affaires se conduisant depuis plusieurs années par un cours réglé & tranquille, ils peuvent, paisiblement assis sur le timon, se contenter d'une inspection générale, & laisser le reste de la manœuvre à ce grand nombre d'ouvriers, qui travaillent sous leurs ordres. Je n'ai pas eu cet avantage. On s'en est déjà apperçu par ce que j'ai eu occasion de dire en différentes fois; & pour ne point encore entamer le fait de la finance, qui étoit alors une mer sans fond ni rive, je prie qu'on jette un coup d'œil sur les différens embarras qu'on rencontroit, sans sortir de l'intérieur du royaume: une cabale de révoltés à éclairer de près, & s'il se pouvoit, à réduire, une dispute de religion à terminer, un parti puissant à satisfaire & à contenir, une subordination & une police générales à établir & faire observer; la chose étoit au

point qu'on ne connoissoit rien de ce grand nombre d'officiers de guerre, de police, de finances, de judicature, & de la maison du roi, pensionnaires, ou aux gages de l'état, sinon que le nombre en étoit en effet infini, & qu'il falloit commencer par en rechercher les noms, & les comprendre tous dans un registre, pour pouvoir ensuite en supprimer une partie. 1598.

Les affaires de la guerre étoient dans le plus grand renversement; & l'ordre qu'on y pouvoit mettre, ne dépendoit pas, comme on se l'imagine peut être, de réformer une grande partie des troupes. Il falloit prendre connoissance de toutes les villes & places fortes, dont la plûpart étoient dans un état de ruine si prochain, que par cette raison, & pour diminuer la quantité des garnisons qu'on entretenoit en France, il étoit nécessaire d'en démolir la partie qui étoit inutile: ce qu'on ne pouvoit pourtant faire qu'après la mort de ceux à qui il auroit été dangereux d'en ôter le gouvernement.

La marine seule pouvoit occuper un ministre entier, & pendant une

1598.

longue suite d'années : car cette partie de l'état qui demande une si grande sujétion, ne prend pas des progrès bien rapides. Elle ne peut les tirer que de l'aisance & de la splendeur que le tems de la paix & un bon gouvernement donnent à un royaume (16). On ne conçoit point jusqu'à quel point la marine, & le commerce qui en dépend, étoient oubliés en France. Je convins avec le roi qu'on commenceroit cet établissement par tous les premiers principes; qu'on feroit visiter les côtes, examiner les ports, afin de prendre des mesures pour leur réparation; qu'on en feroit de même du petit nombre de vaisseaux & des galères délabrées qu'on y trouveroit encore, en attendant qu'on en pût construire de nouveaux;

(16) « Il faut être, » force, & non la rai-
 « puissant, dit le car- » son. « *Te, le vent po-*
 « dinal de Richelieu, » *l'usage de ce cardinal,*
 « après M. de Sully, » 2. *Part. chap. 9. suit.*
 « pour prétendre à cet » & le cardinal
 « héritage, (de la » d'Orléans, duquel il
 « possession de la mer) » de ses lettres, con-
 « les titres de cette » scelle à Henri IV. de
 « domination soit la » terablie la marine.

après quoi l'on nomméroit des officiers, & on chercheroit des matelots & des pilotes dont on animeroit l'industrie par des récompenses : en un mot, pour épargner un plus long détail, qu'on commenceroit à créer une marine absolument nouvelle.

1598

Tout cela ne pouvoit s'exécuter que successivement & peu à peu. La finance, comme la partie la plus malade du corps de l'état, étoit aussi celle à laquelle il falloit donner les premiers secours. On va juger de la grandeur du mal par le mémoire des sommes qui sortirent du trésor royal, pour amener au parti du roi les chefs & autres principaux membres & villes de la ligue. Ce mémoire a quelque chose d'assez curieux : il monte à plus de trente-deux millions de livres (17). Le voici.

Au duc de Lorraine, & autres particuliers compris dans son traité, trois millions sept cens soixante-six mille huit cent vingt-cinq livres. Au duc de Mayenne, & autres compris dans son

(17) Il y a ici une erreur de calcul d'environ cent mille li- vres dans les anciens mémoires.

1598. traité, compris aussi deux régimens Suisses, que le roi se chargea de payer trois millions cinq cent quatre-vingt mille livres. Au duc de Guise, & autres compris dans son traité, trois cent quatre-vingt-huit mille livres. Au duc de Némours, & autres, trois cent soixante dix-huit mille livres. Au duc de Mercœur, pour Blavet, & autres villes de Bretagne, quatre millions deux cent quatre-vingt-quinze mille trois cent cinquante livres. Au duc d'Elbeuf, pour Poitiers, &c. neuf cent soixante & dix mille huit cent vingt quatre livres. A M. de Villars & le chevalier d'Orléans, pour Ruuen & le Havre, y compris aussi les dédommagemens accordés à M. le duc de Montpensier, au maréchal de Biron, au chancelier, &c. trois millions quatre cent soixante-dix-sept mille huit cent livres. Au duc d'Espénon, & autres, quatre cent quatre-vingt seize mille livres. Pour la réduction de Marseille, quatre cent six mille livres. Au duc de Beaufort, pour Paris, &c. un million six cent quatre-vingt quinze mille quatre cent livres. Au duc de Joyeuse, pour Toulouse,

&c. un million quatre cent soixante-
 dix mille livres. A M: de la Châtre, 1598.
 pour Orléans, Bourges, &c. huit cent
 quatre-vingt dix huit mille neuf cent
 livres. A MM. de Villeroi & d'Alin-
 court, pour Pontoise, &c. quatre cent
 soixante-seize mille cinq cent quatre-
 vingt-quatorze livres. A M. de Bois-
 Dauphin, & autres, six cent soixante-
 dix-huit mille huit cent livres. A M.
 de Balagni, pour Cambrai, &c. huit
 cent vingt-huit mille neuf cent trente
 livres. A MM de Vitry & de Médavy,
 trois cent quatre-vingt mille livres. Aux
 sieurs Vidame d'Amiens, d'Esfour-
 nelle, marquis de Trenel, Sesseval,
 du Pêche, Lamet, &c. & pour les villes
 d'Amiens, Abbeville, Peronne, Cou-
 cy, Pierrefont, &c. un million deux
 cent soixante un mille huit cent qua-
 tre-vingt livres. Aux sieurs de Belan,
 Quionville, Joffreville, du Pêche, &c;
 & pour Troyes, Nogent, Vitry,
 Chaumont, Rocroy, Château-Porcien,
 &c. huit cent trente mille quarante-
 huit livres. A MM. de Rochefort,
 & pour Vézelay, Mâcon, Mailly, &c.
 quatre cent cinquante-sept mille li-
 vres. A MM. de Canillac d'Achon,

1598.

Ligueraç, Monfan, Fumel, &c; & pour la ville du Puy, &c. cinq cent quarante sept mille livres. A MM. de Monpezat & de Montespau, &c; & pour différentes villes de Guyenne, trois cent quatre-vingt dix mille livres. Pour Lyon, Vienne, Valence & autres du Dauphiné, six cent trente-six mille huit cent livres. Aux sieurs Daradon, la Pardiou, Bouscanny, Saint Orlange, pour Dinan, &c. cent quatre-vingt mille livres. Aux sieurs de Leviston, Baudoin & Beauvilliers, cent soixante mille livres.

J'effrayerois mes lecteurs si je leur monstrois que cette somme ne fait encore qu'une très petite partie de celles qui étoient demandées au trésor royal, soit par les François, soit par les Etrangers, à titre de solde, de pensions, de prêt, d'arrérages de rentes, &c. & que le total de toutes ces sommes-là, après avoir fait quelques retranchemens, dont la justice se faisoit appercevoir sans un grand examen, montoit, par la supputation que j'en fis, à près de trois cent trente millions de livres. C'est un calcul que j'exposerois ici, si je ne jugeois qu'il trouvera mieux

sa place , lorsqu'il s'agira de la discussion de toutes ces parties.

1598.

Voilà un beau champ ouvert aux travaux d'un surintendant des finances : mais par où commencer ? L'exorbitance des dettes de l'état demandoit qu'on augmentât les impôts. La misère-générale demandoit encore plus fortement qu'on retranchât des anciens ; & tout bien pesé , je trouvais que l'intérêt même du prince vouloit qu'on écoutât le cri de la misère publique. Rien assurément ne peut donner une idée de l'état accablant auquel étoient réduites les provinces , sur tout celles de Provence , Dauphiné , Languedoc & Guyenne , long & sanglant théâtre de guerres & de violences qui les avoient épuisées. Je remis partout le royaume le reste des impôts de 1556. qui étoient encore à payer (18) : action autant de nécessité , que de charité & de justice. Cette gratifica-

(18) Avec les arrérages des années précédentes, dont les particuliers avoient fait des obligations aux receveurs des tailles. Ces obligations dont, selon le Grain , quelques-unes montoient jusqu'à sept années , furent déclarées annuées, *liv. 7.*

1598. tion qui commença à faire respirer le peuple, fit perdre au roi vingt millions; mais aussi elle facilita le paiement des subsides de 1597, qui, sans cela, seroit devenu moralement impossible.

Après ce soulagement, je cherchai à procurer aux peuples de la campagne tous ceux que je pouvois leur donner: fortement persuadé que ce ne peut être une somme de trente millions perçue tous les ans dans un royaume de la richesse & de l'étendue de la France, qui le réduit en l'état où je le voyois; & qu'il falloit que les sommes consistant en vexations & faux frais, excédassent infiniment celles qui entroient dans les coffres de sa majesté. Je pris la plume, & entrepris ce calcul immense. Je vis avec une horreur qui augmenta mon zèle, que pour ces trente millions qui revenoient au roi, il en sortoit de la bourse des particuliers, j'ai presque honte de le dire, cent cinquante millions (19). La chose me paroissoit in-

(19) Cette somme, j'ajoute les frais de toute énorme qu'elle étoit, & est, ne paroitra point exagérée, si l'on fait attention, à ce qu'il y avoit de dépenses pour le peuple à l'époque où l'on se battoit, à essayer de le faire

croyable ; mais à force de travail , j'en assûrai la vérité. Je ne fus pas surpris après cela d'où venoit la calamité du peuple , dans un tems où, quoique le commerce fût interrompu , l'industrie arrêtée ou persécutée , les fonds de terres négligés & sans valeur , les autres biens diminués à proportion , il avoit pourtant été obligé de fournir une somme si fort au-dessus de ses forces , parce qu'on s'étoit servi , pour la lui arracher , de la dernière violence.

Je me tournai contre les auteurs de cette violence , qui étoient tous les gouverneurs & autres officiers de

de concussions & d'ex-	» elle-même , ne dé-
torfions. » La France	» pensent à leur ordi-
» seroit trop riche, dit	» naire ». Il rapporte
» le cardinal de Riche-	là-dessus le bon mot
» lieu ». <i>Test. Pol. 2.</i>	d'un ambassadeur Vé-
<i>Part. chap. 9. sect. 7.</i>	nitien : que pour ren-
» & le peuple trop	dre la France heuren-
» abondant, si elle ne	se, il ne lui souhai-
» souffroit point la	toit autre chose, sinon
» dissipation des de-	qu'elle sçût aussi-bien
» niers publics , que	dépenser ce qu'elle
» les autres états dé-	dissipoit sans raison,
» pensent avec règle.	que sa république sça-
» Elle perd plus, à mon	voit bien n'employer
» avis, que des royau-	pas un seul Quadrain,
» mes, qui prétendent	sans be
» quelqu'égalité avec	beau

1598.

guerre, aussi bien que de justice & de finance, qui jusqu'aux moindres, faisoient tous un abus énorme de l'autorité que leurs emplois leur donnoient sur le peuple; & je fis rendre un arrêt du conseil, par lequel il étoit défendu, sous de grandes peines, de rien exiger du peuple, à quelque titre que ce pût être, sans une ordonnance en forme, au delà de ce à quoi il étoit obligé pour sa part des tailles & autres subalternes réglés par sa majesté: enjoint aux Trésoriers de France, sous peine d'en répondre personnellement, d'informer de jour ce qui se pratiqueroit au contraire.

Cet arrêt mit un frein à l'avidité de tous ces petits concussionnaires, mais il leur donna contre moi un furieux ressentiment; & quoiqu'il y eût quelque chose de honteux pour eux à le témoigner, une grande partie se fit éclater ses plaintes, comme si je les avois en effet dépouillés d'un bien légitime. Le duc d'Épernon fut le premier qui se montra, & osa en venir avec moi jusqu'aux voies de fait. La humiliation qu'il avoit essuyée, ne l'avoit pas défait de son hameur bête & impérieuse. Les Proverbes avoient mille

fois béni le moment où il étoit sorti de leur province. Il n'y avoit plus de malheureux que ceux qui étoient ou ses vassaux, ou trop voisins de ses terres. Il se faisoit tous les ans à leurs dépens plus de soixante mille écus de revenu.

1598,

Il fut averti par messieurs du conseil, auxquels cet arrêt faisoit la même peine qu'à lui, du jour où il devoit y être passé, & se promit bien de l'empêcher. Il vint prendre séance au (20) conseil; & en s'adressant à moi, il fit une comparaison pleine d'arrogance & de mépris de la manière

(20) Le démêlé dont il est question ici, arriva le lundi 26 Octobre 1598. chez le chancelier où se tenoit le conseil : le duc d'Epernon ayant dit à M. de Rosny, qu'il n'étoit pas obligé de l'aller trouver chez lui, faisant beaucoup valoir sa qualité; celui-ci lui répondit avec des gestes de rodomont, qu'il étoit d'une des plus anciennes mai-

sons de France : si, m'avouerez-vous, monsieur, lui répara-tit le duc d'Epernon, qu'il y a quelque différence entre vous & moi. Sur le mot d'épée qu'il ajouta en relevant les personnes de cette profession au-dessus des autres, M. de Rosny reprit, qu'il savoit aussi se servir de la sienne, à quoi le duc d'Epernon répliqua qu'il ne dé-

1593. dont il soutenoit son nom, avec celle
dont j'avilissois le mien par la nouvelle

« battoit par cela avec, » n'offense personne,
« lui. Le chancelier » repliqua le duc d'E-
« les ayant apparus, » perrou, lorsqu'il cela
« ils en vinrent à » m'arriveront, je por-
« des explications plus » te de quoi contenir
« doutes : vous avez » ceux qui sont de ma
« parlé à moi, lui dit » cordion, & l'ins-
« M. de Rosny, com » fante les autres selon
« me si j'étois un peu » qu'ils font. C'est ap-
« suadé. Non, lui » paremment après ces
« répondit le duc de L. » dernières paroles qui
« perrou ; vous ne » sont très-piquantes,
« trouverez point que » que vous de la porte-
« je suis venu à vous » rent leur main sur la
« à poilles m'arriver, » garde de leurs épées.
« Je ne suis point hom » Le chancelier & les
« me à poilles, ni la » aut ex conciliés les
« jurer, interrompit » reprochèrent l'ou-
« M. de Rosny, je ne » vent, & ces-là se sépa-
« le souffrirais d'hon- » rerent. Le 26. 1593.
« me du monde. Je ne » des M^{rs}. de la Courte-
« vous dis pas cela, » la roe, d'un petit cost
« dit M. d'Esperon... » paroulant les p^{rs} je
« je suis fort aise, re- » moi pour moi, les rap-
« prit M. de Rosny, af- » porte avec quelques
« seclant de prendre » autres m^{rs} de la
« les dernières paro- » lies pour y en avoir de
« les de son adversaire. » l'honneur l'un que de
« Je port une excuse, » si. Je da duc de Sully
« que vous ne m'avez » aussi tout ce récit d'
« point offert. Je » l'entendement de la

profession que j'avois embrassée. Je ré-
pondis sans équivoque à un discours si
impertinent, en lui déclarant qu'en tou-

1598.

ne lui est pas avan-
tageuse. Le Grain
a aussi en vûe ce
fait dans les paro-
les que je vais citer.
Mais quoiqu'il con-
vienne qu'un ministre
doit avoir sur-tout la
modestie en recom-
mandation, il ne peut
s'empêcher de justi-
fier M. de Sully :
Comment se pou-
voit-il faire, dit-il,
qu'il retiachât tant
de pensions, tant
de gages d'officiers
sans services, rebu-
tât tant de deman-
des de récompen-
ses, & veillât sur tant
d'avis qui se don-
noient aux grands,
lesquels avis il fai-
soit souvent tomber
au profit du roi, leur
mécontentement,
sans avoir une très-
grande autorité, &
sans montrer une

façon fastueuse &
arrogante. Le roi le
voulait ainsi : afin
que tout fut égal
jusqu'à ce qu'il eût
acquitté & enrichi
son royaume. Et par-
tant, ce n'étoit aux
sujets à murmurer :
& d'autant que le
roi rémoigna son ap-
probation de toutes
les actions de M.
de Sully, quand sa
majesté déclara à
quelques grands qui
le vouloient querel-
ler, qu'il seroit son
second ; il ne nous
est pas permis de ju-
ger d'icelles actions,
& offenser la mé-
moire de sa majesté
après sa mort, ni
l'honneur du duc de
Sully durant sa vie ;
puisque il n'a fait que
le service de son
maître. . . . Dieu
veuille, & ajoute cet

1598.

tes manieres je me croyois du moins son égal. Des paroles aussi claires firent monter le feu au visage de d'Epemon, au lieu du phlegme insultant qu'il avoit affecté d'abord; & il passa à faire des menaces que je n'entendis pas plus patiemment que le reste. J'y répondis vivement. Il répliqua de même; & sans plus longue explication, nous portâmes l'un & l'autre la main à la garde de nos épées. Si l'on ne se fût jeté au-devant de nous, & qu'on ne nous eût pas fait sortir du conseil par deux côtés opposés; on auroit vu une scène assez nouvelle dans l'endroit où ceci se passoit. Notre querelle ayant été rapportée au roi qui étoit alors à Fontainebleau, sa majesté me fut si bon gré du zèle que j'avois témoigné en cette occasion pour la justice, qu'elle m'écrivit à l'heure même de

écrivain, après avoir cette remarque es-
 timant la sagesse & cellante, ayant à rap-
 la nécessité de la con- porter dans la lre &
 dante du roi & de son de ces manieres la
 ministre, & que ce grand prince a
 « mesmes son conseil- lre exemplaire de la
 « vé avec tel soin bles de de m'écrit
 « qu'il a été au just. l'écrit de 101.
 « &c. 4/17. 7. J'attre

sa main, en louant ma conduite, & 1598.
 „ en m'offrant, disoit-elle, de me
 „ servir de second contre d'Epernon,
 „ auquel elle alloit parler de façon à
 „ lui ôter l'envie de me faire à l'avenir
 „ de pareilles incartades „. D'Eper-
 non vit bien que ce prince étoit vive-
 ment offensé de son procédé; il m'en-
 fit excuse en présence du roi, qui nous
 fit embrasser tous deux.

Outre ces revenus, que les princes
 du sang, à commencer par madame
 elle-même, & les officiers de la cou-
 ronne, s'étoient ainsi faits gratuite-
 ment, le peuple en avoit encore à souf-
 frir jusques dans la perception de leurs
 revenus effectifs. Il n'y avoit aucune
 de ces personnes qui ne fût pension-
 naire du roi à titre de leurs emplois,
 de récompenses, de gratifications, ou
 de traités faits avec sa majesté en ren-
 trant dans son obéissance: & par un ef-
 fet de la licence des derniers tems, l'u-
 sage étoit qu'au lieu de s'adresser pour
 le paiement de ces pensions au tré-
 sorier de l'épargne, ces officiers se
 payoient par leurs mains des deniers
 des fermes sur lesquelles on leur avoit
 assigné leur paiement; les uns sur les

1598.

tailles, les autres sur les gabelles, d'autres sur les traites foraines, domaines, cinq grosses fermes, parties casuelles, péages de rivières, comptables de Bordeaux, patentes de Languedoc & de Provence, &c. Le roi s'étoit déchargé par même moyen, du paiement de dettes encore plus considérables, qu'il avoit contractées envers les étrangers : tels étoient le roi d'Angleterre, le comte Palatin, le duc de Wirtemberg, le duc de Florence, les Suisses, la république de Venise & la ville de Strasbourg. Sa majesté n'acquittoit point encore autement les pensions, que l'intérêt politique demandoit qu'elle fit aux princes & communautés étrangères; car de tout tems la France s'est rendue débitrice volontaire de toute l'Europe : d'où il étoit arrivé que tous ces différens créanciers émergeant de nouvelles fermes à leur profit, au milieu des fermes mêmes du roi, ils avoient leurs commis & leurs comptables mêlés avec ceux de sa majesté, & qui n'entendoient pas moins bien à piller le peuple. Je ne sçais si jamais on a vu un abus plus pernicieux, & en même tems plus

honteux, que de laisser ainsi tout le monde, & particulièrement les étrangers, mettre la main dans les finances de l'état; de voir des monopoleurs de routes les nations, multiplier les usures & les persécutions de la manière la plus criante (21), & s'arroger impunément une partie de l'autorité royale.

Je crus que rien ne pressoit davantage, que de couper tout d'un coup ce mal dans sa racine par une seconde déclaration, qui défendoit à tous étrangers & naturels, princes du sang & autres officiers, de lever aucun droit, à quelque titre ou créance que ce pût être, sur les fermes & autres revenus de l'état, & leur enjoignoit de s'adresser au seul trésor royal pour être payés de leurs pensions, arrérages, &c. Je vis tranquillement former l'orage qu'une pareille déclaration ne pouvoit manquer

(21) Cet abus de-|blique, pour l'extir-
voit avoir quelque|per; au lieu de lui
chose de si ruineux,|faire un crime de la
qu'on ne sçauroit|hauteur & de la mau-
trop bénir la mémoire|vaïse humeur, sans
de celui qui a eu le|lesquelles il lui au-
courage de se char-|roit été impo-
ger de l'inimitié pu-|venir à bout.

1598.

en l'intention de lui rien faire perdre. Je lui demandai ce qu'il retiroit de cette imposition; je sçavois bien qu'il étoit un, de ceux auxquels les traitans vendoient le plus cher leurs services. M. de Monmorency satisfit à ma question; & je l'assurai de mon côté qu'il pouvoit s'attendre

à point nommé, comme je le suis ?
 » Ce sera moi, lui repartis-je ? Et
 » je vous donnerai pour caution sa
 » majesté, qui ne fera point banque-
 » route, je vous le promets, au moins
 » si elle me laisse ménager ses reve-
 » nus, comme je l'entends, & je lui
 » servirai encore de contre-caution,
 » parce que je m'attends bien qu'en la
 » rendant riche, elle me fera tant de
 » bien, que je ne serai jamais réduit
 » au safran ».

Le connétable qui étoit un homme simple & droit, trouva ma réponse de son goût, & embrassa mon sentiment avec une véritable satisfaction. Il m'avoua même qu'il n'alloit point l'imposition dont il étoit ques-

tion , que neuf mille écus par an, sur quoi il étoit encore obligé d'en donner deux mille au trésorier. « Je » sçavois bien tout cela , lui dis-je ; » & ma résolution est de ne vous rien » rabattre de vos neuf mille écus : le » roi en aura encore dix - huit mille » pour lui , & il en restera encore qua- » tre mille pour moi ». Qui fut bien surpris ? ce fut le connétable. Il ne vouloit point convenir qu'il eût été dupe jusqu'à ce point. Le roi rioit cependant de tout son cœur. Mais dès le lendemain j'amenai à sa majesté un homme qui , en sa présence , prit cette ferme à cinquante mille écus , au nom des états de Languedoc. Le roi m'offrit sur cette somme les quatre mille écus , qui de ma part n'avoient point été proposés sérieusement ; je les refusai , & je dis à sa majesté , que le mal que je cherchois à détruire dans les finances , étant venu en grande partie , de la facilité du feu roi à affecter directement ses fermes aux gratifications qu'il accordoit à tous ceux qui l'approchoient , financiers & autres , on retomberoit infailliblement dans le même inconvénient.

1520. si l'on n'accoutumoit pas tous les gens d'affaires, qui serviroient utilement sa majesté, à ne recevoir que de sa seule main leurs récompenses. Ce prince convint que j'avois raison. Et je n'y perdis rien ; car lui ayant fait avancer douze mille écus sur cette même ferme, il envoya Bérighen m'en apporter quatre mille.

Je fis entendre raison à tous ceux qui étoient dans le cas de M. le connétable. Eh ! quoi de plus raisonnable en effet, que sa majesté touchât elle-même ses revenus ! Pour tous les autres, que leur intérêt tendoit tous à une raison si sensible, je ne m'embarrassai plus de les satisfaire. De cet article, il se fit une augmentation de soixante mille écus dans les revenus royaux.

Cette peine n'est rien, en comparaison de celle que j'eus à dévoiler les mystères des gens mêmes du métier. Je ne trouvois pas de meilleur moyen d'y parvenir, que d'avoir enfin cet état général des finances sans erreur, dont j'ai déjà parlé. mais c'étoit la difficulté. Je n'étois point content de celui qu'on a vu que j'avois fait en

1596 pour 1597, ni même du suivant, quoiqu'il fût déjà beaucoup plus exact; parce qu'enfin je n'avois pu faire autrement, que d'y travailler sur le rapport & sur les états des intendans & des trésoriers; & qu'il n'y en avoit aucun sans exception; quelque attention que j'apportasse au choix, que je ne dusse craindre du côté de la fraude & de la surprise. Je me mis donc à y travailler de nouveau cette année. Je fis un recueil de toutes les commissions des tailles qu'on envoyoit dans les généralités; & de tous les édits, en conséquence desquels se faisoient toutes les levées de deniers dans le royaume. J'y joignis les tarifs qui avoient été faits sur ces édits, tous les baux & sous-baux faits par le conseil aux premiers & seconds fermiers. Je confrontai toutes ces pièces, aidé des lumières que mon premier travail m'avoit déjà données sur cette matière; & je crus enfin être parvenu cette fois jusqu'à voir le fond de la chose. Il se commettoit quelques abus dans les commissions ordinaires des tailles; mais c'étoit les moindres. Il s'en commet-

1598.

1598.

toit de beaucoup plus considérables dans les commissions, ou lettres extraordinaires expédiées en avance sur l'année suivante; mais les plus grands excès me parurent venir des sous-baux. Les fermiers qui les preuoient du conseil, & les trésoriers de France que ceux ci employoient, retiroient presque deux fois autant que l'adjudication qui leur en étoit faite; & comme ces fermiers généraux resourfermoient encore, cette suite d'arrière-baux à l'infini augmentoit aussi les frais à l'infini, & ne produisoit d'autre fruit que d'entretenir dans une abondance qui n'étoit méritée par aucun travail, messieurs du conseil d'abord, ensuite leurs fermiers, & les autres de suite à proportion, qui gardoient le plus profond secret sur les mystères dans lesquels on les avoit joînés.

Je fus transporté de joie à cette découverte, & muni de l'autorité du roi, à qui j'en avois fait part, je fis arrêter tous les deniers des tailles payés sur commissions extraordinaires; & sans y avoir égard, je mandai aux receveurs qu'ils en comptassent comme de tous leurs autres deniers, & qu'ils les

fissent voiturier incessamment. Je ca-
 fai, & pour toujours, tous les arriere-
 baux; & je voulus qu'à l'avenir cha-
 que partie n'eût qu'un seul fermier
 & un seul receveur. Il y eût encore
 bien des clameurs jettées à cette oc-
 casion; mais les plus avisés de tous ces
 fermiers considérant que ces murmures
 n'aboutiroient à rien qu'à les faire re-
 marquer, & que les places alloient
 devenir rares, par la suppression d'une
 partie des traitans, de peur de demeu-
 rer inutiles, ils se hâterent de venir me
 trouver; & contens de profits médio-
 cres, ils reprirent de moi ces mêmes fer-
 mes pour leur compte; avec la différen-
 ce, que tous leurs profits passèrent au
 roi, les fermes ayant été doublées (22).

1598.

(22) Quoiqu'on se soit convaincu de plus en plus de la justice qu'il y a, que le roi tire pour son seul profit tout le parti possible de ses fermes & de ses autres revenus; on trouve cependant avec quel-
 que raison, ce sem-
 ble, que depuis le duc de Sully, - l'on n'a pas fait dans cette partie tous les progrès que ses idées, & les soins qu'il s'est donnés, sembloient devoir faire attendre. Nous aurons occasion d'entrer là-dessus dans quelque dis-

1598.

A mesure que l'expérience vint fortifier mon travail, je perfectionnai encore ces états généraux des finances. Je m'avisai de ne plus m'en rapporter aux modèles des comptes que les receveurs s'étoient faits eux-mêmes; mais de leur en envoyer de tous faits, où je n'étois étudié à ne rien oublier, ni pour le détail, ni pour la clarté. Je les examinai ensuite lorsqu'ils m'étoient renvoyés, avec tant de rigueur sur les fautes même d'inadvertance, ou de la plus légère omission, que bientôt on n'y omit plus rien en effet, quelque petite & cachée que fût cette partie; parce que le tout devoit être justifié par les pièces que j'y faisois joindre, & que je confrontois ensemble avec la dernière attention. Ainsi j'éventai toutes les mines secrètes des receveurs. Elles étoient en grand nombre: suppositions, prétendues non-valeurs, mauvais deniers, frais de domaines, remises,

cussion, lorsque l'auteur qu'on rencontre à leur parlera de la fer-
me des tailles & des s'étoit proposé, & que
autres impôts, qui tous les ministres se
est la véritable cause, sont proposés après
de toutes les difficultés.

dons, droits, taxations, attributions, d'offices, payemens de rente, frais de voiture, épices, émolumens & frais de reddition de comptes; c'étoient-là autant de ressources utilement employées au profit des commis, parce qu'on ne s'étoit point donné la peine d'apprécier toutes ces parties, qui absorboient, ainsi enflées, une partie de la recette; & que messieurs du conseil, à qui il appartenoit de le faire, connoissoient aussi l'utilité de ce jargon.

On tenoit si mal la main aux comptes des receveurs, qu'il arrivoit souvent qu'ils sortoient d'emploi chargés d'une infinité de recouvremens, qui étoient ensuite mis en oubli. J'abolis cette coutume. J'obligeai ceux qui entroient en place à rechercher ceux auxquels ils succédoient; & pour les y porter par le seul moyen efficace, tant qu'il restoit de ces débets, ils n'avoient point d'autre recours pour leurs appointemens & leurs remises. Par-là ils scurent bien empêcher ces petites banqueroutes, au lieu de les favoriser, comme ils faisoient auparavant.

Différens comptables, & ceux de la chambre des comptes; par-dessus

1598. vre, où, sous prétexte d'exposer de nouvelles idées sur les finances, je décriois sans charité & sans ménagement, tous les meilleurs serviteurs de sa majesté. Ce prince m'assura que quelque chose que fussent mes envieux, ils n'altéreroient jamais son amitié pour moi.

que comme maître. Il ne m'arrivoit ni joie, ni déplaisir, qu'il ne me témoignât la part qu'il vouloit bien y prendre.

ce. Elles ne le boïnoient pas, à ap-
 peler Da-Luz. Il est de la confession de
 parlé, dans le x^e s. de l'histoire, comme un
 1778 des manuscrits de la bibliothèque de la
 de la bibliothèque de la bibliothèque de la
 d'un livre dans le quel il donnoit plu-
 sieurs avis à messieurs de Sully son mal-
 du conseil par les si- que dans laquelle il le
 nances. C'est ce livre taitout descendre de la
 sang doute dont la maison de Courtenay.
 leur entend parler. Journal de l'histoire de
 ici, Da-Luz nous est Henri III, imprimé
 représenté dans les te- de 1710, in 2, p. 8.
 manques par la 1477.

payer tout ce que j'é faisois avec fermeté, comme il arriva lorsque les prévôt & échevins de la ville de Paris refuserent de me communiquer leurs registres, sous l'allégation qu'ils n'avoient rien de commun avec le conseil des finances, ni à prévenir tous mes desirs, ni enfin à me consoler avec bonté dans mes traverses, ce qu'il faisoit d'ordinaire en me proposant son exemple; ses lumieres & ses conseils sur tout ce qui avoit rapport aux finances, m'ont souvent été d'un si grand secours, que j'avoue naturellement que sans cela j'aurois entrepris inutilement un ouvrage aussi difficile que celui de les réformer. Mes vues me sont venues en grande partie de lui (25); & je garde précieusement des mémoires entiers écrits de sa main, quoique fort longs, sur les sujets qui nous occupoient également tous les deux.

Après cela; je dois convenir de bonne foi que la plus grande partie de la louange qu'a mérité l'administration des affaires, sous le règne de

(25) M. de Péréfixe | profondément la ma-
assure de même que | tiere de la finance,
Henri IV avoit étudié | pag. 225.

1598. Henri le Grand, lui retourne de droit.
 D'autres y auroient travaillé sous lui avec la même fidélité, & bien plus d'habileté que moi; car ce ne sont jamais les bons sujets qui manquent au roi, c'est le roi qui manque aux bons sujets. La grande difficulté sera toujours de rencontrer un prince qui ne cherche point dans le ministère de ses affaires; le ministre de ses goûts & de ses passions; qui unissant beaucoup de sagesse à beaucoup de pénétration, prenne sur lui de n'appeller à remplir les premières places, que des personnes dans lesquelles il aura connu un aussi grand fond de droiture & de raison, que de capacité; enfin, qui ayant lui-même des talens, n'ait point le foible de porter envie à ceux des autres. Cette inconstance du mérite dans le souverain,

même, -----
 un état, que la haine qu'on lui connoît pour certains vices, n'y fait de bien.

En partant de Bretagne, j'y laissai des réglemens pour les finances, différens, suivant la nature & les privilèges de cette province; & j'y envoyai ensuite le sieur de Maupeau,

maître des comptes, tant pour les faire observer, & pour mettre les fermes de la province en valeur, que pour accélérer le paiement des deniers dont j'avois fait le fond. Je fis partir à même fin Coesnard, auditeur des comptes, pour le Poitou, & Bizouze pour la Champagne. Je proposai Champigny au péage des rivières dans l'Orléanois & la Touraine. Mais pour cette fois, c'est assez parlé des finances.

1598.

Passons à des faits d'un autre genre, qui par leur singularité rendirent cette année remarquable. On cherche encore de quelle nature pouvoit être ce prestige vu si souvent & par tant d'yeux dans la forêt de Fontainebleau. C'étoit un fantôme (26) environné d'une meute de chiens, dont on entendoit les

(26) Péréfixe en fait mention, & fait dire à ce fantôme, d'une voix rauque & épouvantable, *m'attendez-vous, ou m'entendez-vous, ou amendez-vous*. Il attribue ces visions à des jeux de forciers ou de malins esprits. *Ibid.* 3. part. Voyez aussi le jour-

nal de Henri IV, & la chronologie septénaire, où il est dit que le roi & les courtisans qui s'en étoient moqués comme d'une fable, l'aperçurent un jour distinctement entre des hal-liers, sous la figure d'un grand homme noir, qui leur fit tant

rer à son successeur. La différence des religions, des Loix, des mœurs des peuples Européens; leur science à peu près égale dans l'art militaire; le grand nombre de villes fortes dont l'Europe est pleine, & qui demandent autant de sièges fort difficiles; la légèreté de ses peuples, toujours prêts à se livrer au premier venu qui leur offrira de leur aider à secouer une domination établie avec des travaux immenses, sont autant d'obstacles à un dessein si flatteur, que Philippe regarde comme absolument insurmontables.

Il convient qu'il n'en a pas toujours jugé de même; que le feu de la jeunesse l'avoit d'abord empêché de faire ces sages réflexions; qu'ensuite la conjoncture de deux grandes batailles gagnées & des divisions qui déchiroient la France, avoient continué à le tenir dans l'aveuglement, & lui avoient fait rejeter avec hauteur toutes les offres d'une paix avantageuse qu'on lui avoit faites: & comme il croit avoir sujet de craindre que son fils ne fasse pas un meilleur usage de la raison, c'est par l'exposition de tout ce qu'une ridicule pré-tention lui a fait follement entre-

1598. prendre, qu'il cherche à l'en guérir.
 Il s'accuse donc d'avoir travaillé à se faire déclarer empereur de tout le nouveau monde; à envahir l'Italie sur l'allégation de droits frivoles; à conquérir les trois royaumes de la Grande Bretagne, projet qui lui avoit coûté vingt millions en six ans dans les seuls préparatifs de la flotte dont il prétendoit foudroyer cette puissance: c'est cette flotte qu'on appelloit l'invincible, & qui cependant fut comme anéantie tout d'un coup en 1588, dès sa première sortie; à subjuguier les Pays-Bas; à renverser la Monarchie Française en profitant de la foiblesse de son dernier roi, & révoltant contre lui ses sujets, sur-tout les ecclésiastiques; enfin à dépouiller de l'Empire son propre oncle Ferdinand & le roi des Romains Maximilien son neveu. (31) Il y joint la remarque des sommes immenses que toutes ces brigues lui avoient coûtées: elles montent à plus

(31) « On appelloit » troublait toute
 « Philippe II le dé- » l'Europe au mo- de
 « mort du duc de » laquelle l'Es-
 « mourir Merida- » est suée. » N'est
 « nam, parce qu'il s'appelle Meride.

de (32) six cens millions de ducats , dont il avertit son fils qu'il trouvera la preuve dans les états qu'il a laissés dressés & écrits de sa main dans son cabinet. Il se reproche encore moins cette profusion que celle du sang humain qu'il a fait répandre , & véritablement c'est une chose qui perce le cœur que l'aveu qu'il fait d'avoir sacrifié vingt millions d'hommes à sa passion , & réduit en désert plus de pays qu'il n'en possédoit dans l'Europe.

1598.

Que lui étoit-il revenu de tout cela ? C'est la réflexion qu'il fait faire à son fils : la Providence , comme si elle se fût crue intéressée à faire avorter des projets si criminels , lui avoit fait manquer l'Allemagne par la jalousie & l'aversion de son propre sang ; l'Angleterre par les vents & les tempêtes ; l'Irlande par la trahison de ses peuples , que l'éloignement mettoit à couvert de son ressentiment ; la France

(32) P. Matthieu dit que les Indes produisirent au roi d'Espagne deux cens soixante millions d'or en soixante-quatre ans ,

& qu'il auroit conquis la Turquie entière pour ce qu'il dépensa seulement en Flandre ,
tom. 2. liv. 2. p. 266.

1598. par l'instabilité de ses habitans, jointe à leur antipathie pour une domination étrangère; (33) enfin par les grandes qualités du roi qui la gouvernoit; en sorte que cet épouvantable fracas, & ces torrens de sang, n'avoient abouti qu'à augmenter ses états du seul petit royaume de Portugal.

Philippe fait après cela une application plus particulière de ces instruc-

<p>(33) Il y a dans le véritable testament de Philippe II un article par rapport à Henri IV, dont l'omission dans nos mémoires fust toute seule à prouver que la piece à laquelle on donne ce nom est supposée; c'est que ce prince, agité de violens remords sur l'usurpation du royaume de Navarre, recommanda à son fils ce qui lui avoit été commandé à lui même par son pere, de faire examiner soigneusement cette ques-</p>	<p>tion par les plus habiles Jurisconsultes, afin de restituer ce royaume à son légitime maître si on le doit faire, selon les loix de la justice. Charles-Quint en avoir dit autant à Philippe II. Ferdinand & Isabelle à Charles-Quint. . . . Remette ainsi l'esfet d'une dispute en qu'on reconnoisse juste à un successeur qu'on est assuré qu'il n'y aura aucun regard; c'est ce que Mr. de Thou appelle le point impudement de la Divinité.</p>
--	---

ions à sa personne & à la situation de l'héritier de sa puissance, & réduit aux articles suivans la politique dont aucun roi d'Espagne ne doit jamais se départir, & Philippe III moins encore que tous les autres, à cause de sa grande jeunesse : maintenir avec le roi de France la paix qu'il avoit cru devoir faire avant de mourir, & cela autant pour son intérêt & son repos que par égard pour ses peuples : ne jamais s'écarter de la bonne intelligence avec le pape, & la fomentier en tenant un grand nombre de cardinaux dans ses intérêts : aimer l'Empereur & sa famille, mais pourtant ne pas faire passer par ses mains l'argent des pensions que son intérêt demandoit, qu'il continuât aux électeurs, princes & prélats d'Allemagne, afin qu'il se les tint toujours attachés par cette largesse ; en même tems qu'il auroit soin de les tenir divisés entre eux : double moyen de tourner à son avantage les conjonctures que le tems pouvoit lui faire naître pour l'acquisition de l'Empire : porter d'autant plus toute son attention du côté de l'Allemagne, que la multiplicité d'intérêts régné

1598.

== dans les pays du Nord plus que par-
 1598. tout ailleurs.

La Pologne, le Dannemarck & la Suède sont des puissances dont il croit n'avoir rien à appréhender ; la première, parce qu'outre l'éloignement, la politique des princes ses voisins, aussi bien que la sienne propre mal-entendue, rend le roi de Pologne le ministre plutôt que le maître de ses sujets ; les deux autres, par la même raison du grand éloignement, joint à leur pauvreté & à leur peu d'intelligence dans la guerre. Il n'a garde de dire la même chose de la France, de l'Angleterre & de la Hollande, qu'il regarde comme les puissances véritablement à craindre pour l'Espagne, & avec lesquelles il veut qu'on soit continuellement sur ses gardes.

Ce qu'il prescrit par rapport à (14) l'Angleterre ; c'est de ne rien négliger pour empêcher la jonction des trois couronnes qui compriment les

(14) On la fait en 1713. Le traité de la core duc fut le point où l'on vint à la fin de mourir en parlant de la guerre avec de l'Angleterre. Par la suite de la guerre, les Anglais, les

Isles Britanniques sur une même tête : événement dont ce fin politique , par un esprit de prédiction , parloit comme étant fort proche ; pour cet effet , ne pas regretter l'argent qu'on répandoit dans ces Isles pour se faire des partisans , & continuer à la remplir d'espions , mais autres que ceux qui y étoient alors , dont Philippe II croyoit avoir des raisons de tenir la fidélité pour suspecte : cultiver soigneusement tout ce que la diversité des religions peut faire éclore de divisions dans cet état , aussi-bien que dans celui de France : il regarde celles qu'avoit produites la ligue chez nous comme un moyen désormais usé & inutile par l'affermissement d'un roi aussi capable de regner que Henri ; mais donner occasion à mille autres divisions civiles dans chacun de ces deux états , & sur-tout à celles qui peuvent les tenir en guerre l'un avec l'autre , ou du moins en défiance & en soupçon , ce qu'on peut faire en favorisant les prétentions de l'un sur l'autre , leur haine naturelle les y portant déjà suffisamment : regarder comme le dernier malheur le coup qui uniroit d'intérêt avec les Pro-

1598.

1598.

Unies Unies ces deux puissances déjà unies entre elles, parce qu'il ne peut qu'en résulter une puissance capable, dit-il, de s'assujettir & la mer & la terre : trouver le moyen d'exclure tous les princes de l'Europe de la navigation des deux Indes; ce qui ne peut souffrir de difficulté que de la part de ces trois mêmes puissances, moins pourtant de celle de France que des deux autres, parce qu'elle n'a point de marine : nouveau motif de s'assurer la possession des Pays-Bas, & plus encore de l'Angleterre.

Cependant dans tous ces conseils de Philippe, rien ne porte son successeur à la guerre, non-pas même avec les rebelles des Pays-Bas; au contraire, il l'en détourne avec soin. La conduite qu'il veut qu'on tienne avec les provinces, est d'y accorder un pardon général; de ne rien exiger de ce peuple sinon qu'il reconnoisse la domination Espagnole; de veiller sur les gouverneurs, ministres & officiers qu'on y entretiendra; de ne pas les y laisser trop long-temps, ni avec une autorité trop absolue, parce qu'ils seroient ceux dont on auroit le plus à craindre, si

une fois ils s'avisent de se mettre à la tête du parti. Si pourtant l'Espagne ne peut éviter d'entrer en guerre, Philippe ne veut pas priver son successeur des lumières que son expérience lui a acquises à cet égard. Il avertit que s'il veut n'y pas succomber, il ne doit l'entreprendre que dans ces conjonctures favorables qui se présentent de tems en tems, comme changemens de gouvernemens, dissensions civiles, besoins & foiblesses des souverains, &c. Cette maxime de Philippe, qu'un prince doit connoître parfaitement jusqu'aux dispositions les plus particulières des princes ses voisins, est si vraie & si importante, qu'il ne devrait jamais arriver de changemens dans les états qui l'environnent, qu'il ne s'y trouvât préparé, & en état d'en profiter dans le moment même. Il conclut cet article par faire envisager au nouveau roi qu'il est responsable au tribunal d'un Dieu, qui juge les guerres, & malheureusement n'en juge pas par les règles des princes guerriers.

Après ces maximes, qui n'ont rapport qu'au gouvernement extérieur, Philippe vient à celles qu'il croit né-

1598.

cessaires pour le gouvernement intérieur. Il veut qu'un roi d'Espagne ayant à commander à des peuples aussi prodigieusement disproportionnés dans leurs coutumes, qu'éloignés de climats, s'étudie à les gouverner chacun selon son caractère, & tous avec douceur & modération; qu'il connoisse par lui-même & choisisse ses conseillers & ses secrétaires; qu'il expédie aussi lui-même ses dépêches, & qu'il se rende versé dans le chifre, pour ne pas
tant à être

cherche soigneusement à se

- neur & de talent pour leur donner les emplois; qu'il se garde d'offenser grièvement personne, sur-tout personne de grande qualité: il remarque que le (35) prince son fils aîné s'en étoit mal trouvé; qu'il fasse une juste distinction de l'ancienne noblesse d'avec la nouvelle, afin d'avancer celle-là, comme étant plus communément

(35) Don Carlos, que son oncle étoit prince d'Espagne. Ce prince étoit plus d'ailleurs par l'ordre de son trop attaché la grande propre père qu'il perdit le royaume, que de la vie, & il parut les avoir mérités.

1598,
 susceptible de sentimens purs & désintéressés ; qu'il diminue le nombre excessif de gens de justice , de finance & d'officiers de sa maison : il donne le même conseil par rapport aux ecclésiastiques , & il y joint celui de ne pas plus les épargner que les autres dans les nécessités de l'état , non-seulement parce qu'il leur est plus aisé de se passer de grands biens , mais même parce qu'ils le doivent , s'ils ne veulent pas éteindre le respect qu'on doit à leur caractère par le luxe , la mollesse & l'impiété , fruits ordinaires des grands biens & de l'oïveté où ils se plongent ; au contraire , qu'il multiplie les marchands , laboureurs , artisans & soldats , dont l'industrie , le travail & l'économie soutiennent seuls l'état , contre la ruine dont il est menacé par le dérèglement des autres conditions. Tous les principes qui , comme ceux-ci , vont à maintenir dans un état la subordination & l'économie contre la corruption & l'oïveté , méritent d'être loués , de quelque bouche qu'ils sortent.

L'article des dispositions domestiques est celui par lequel Philippe fer-

1598.

me son testament. Il enjoint à son successeur d'accomplir les promesses & autres clauses du mariage de l'infante sa sœur. Il lui en propose pour lui-même un dont il avoit déjà fait les avances, & disposé secrètement tous les articles qu'il lui marque qu'il trouvera entre les mains de Loo. Il remarque que jamais toi n'a aimé le favori de son pere, & cependant il ne laisse pas de lui proposer pour confident Christophe de Mora, qui avoit été le sien. Philippe III. aime mieux désérer à la remarque qu'à la recommandation, & donna la place de Mora au Marquis de Doria. Il exige aussi de son respect pour la mémoire paternelle qu'il conserve en place toutes les personnes qui y avoient été mises de sa main : mais de la façon dont il s'en explique, on voit bien qu'il le souhaite plus qu'il ne l'espere. Il lui recommande particulièrement les Docteurs Ollius & Vergius, qui l'avoient assisté dans sa maladie. Il lui parle (36) d'An-

(36) Antoine Peres disgracié pour des raisons qu'il n'est point de son affaire. Il étoit ministre de Philippe II. sur le sujet de ces mémoires il encourut la même disgrâce. Il se résigna

tonio Perès comme d'un homme dange-
 réreux , avec lequel il doit se raccom-
 moder , & songer ensuite à ne le laisser
 demeurer ni en France ni en Flandre ,
 encore moins en Espagne , mais dans
 l'inutile pays d'Italie. Une courte maxi-
 me d'aimer Dieu , de chercher la vertu
 & de profiter des préceptes d'un pere ,
 est par où Philippe finit cette piece ,
 qu'on ne peut nier qui ne soit remplie
 d'ailleurs de traits de (37) piété & de
 résignation aux ordres de Dieu , qui
 par miséricorde le châtioit , disoit il ,
 en cette vie plutôt qu'en l'autre.

De ces dispositions, la premiere qu'on
 vit exécuter au nouveau roi d'Espagne ,

à Paris, où il mourut	» fait de cuivre , &
en 1611. Il étoit grand	» mettre une tête de
politique & de beau-	» mort sur un buffet ,
coup d'esprit ; c'est de	» & une couronne
lui qu'est la maxime	» d'or joignant , » dit
suivante, qui renfer-	la chronologie sep-
me un grand sens dans	ténaire, dans laquelle
trois mots , <i>Roma</i> ,	il faut lire aussi, avec
<i>Consejo</i> , <i>Pielago</i> ;	le détail de tout ce
s'attacher la cour de	que dit & fit ce prince
Rome , bien former	dans sa maladie, ce-
son conseil , & être	lui de sa vie publi-
maître de la mer.	que & privée , année

(37) » Il fit appor-	1598.
» ter son cercueil ,	

1598. fut celle de son mariage avec l'archiduchesse de (38) Gratz Il la fit demander aussi tôt après la mort du roi son pere, & elle passa au commercement de l'année suivante en Espagne, accompagnée de l'archiduc Albert, avec lequel elle relacha sur la cote de Marseille pour respirer l'air de la terre. Le duc de Guise, gouverneur de la province, qui en avoit eu avis & en avoit informé le roi, eut ordre de faire la réception la plus honorable à cette princesse. Sa majesté destina cinquante mille écus pour en faire les frais, & m'ordonna de les faire tenir à Marseille. J'étois pres d'y envoyer la lout pour marquer l'usage qu'on devoit faire de cette somme, ou un autre de mes domestiques qui n'étoit encore que simple laquais de mon épouse, petit homme & sans figure, mais dans lequel j'avois décelé tant de capacité, de fidélité & d'exercice, que je crus devoir travailler à son établissement. Il n'en fut pas le soin; une personne que j'avois fait le choix, parce que l'archiduc d'Es-

(38) C'est à dire d'Autriche l'un des archiducs de Gratz.

Au même tems que se faisoit en
 pague le mariage de S. M. Catho-
 ne, on célébroit aussi à Paris celui
 madame Catherine avec le prince
 (40) Bar. C'est par cet établissement
 e cette princesse fixa enfin sa destinée
 ques-là si incertaine. On proposa
 bord du vivant de la reine Catherine
 la marier au duc d'Alençon : la
 se manqua par la haine de Henri
 pour son frere. Ensuite on parla de
 donner à Hen- lui-même : la
 mere n'y vo consentir par
 pour la de Navarre.
 esse refu pour le vieux
 rrairie fut offert,
 soit-elle it des en-
 premie Le roi
 der lui aux
 entre le
 premier

ten-

re-

mais

ria et

écus

isto-

id.

1599. effet à rien par la difficulté de faire ac-
cepter aux Flamands des conditions si
dures.

En attendant que l'archiduc pût passer en Flandre en personne pour lever tous les obstacles, il y envoya en qualité de son lieutenant-général l'Amirante (39) d'Arragon, qui fit quelques exploits sur la frontière d'Allemagne, & ensuite son cousin le cardinal André, qui y fit force édits, mais sans exécution. Le mal commençant à paroître à la maison d'Autriche ne pouvoit plus souffrir de délai, l'archiduc vint enfin lui-même dans les Pays Bas, & y...
Septembre...
se passa en menaces de sa part d'autre peu d'effet. Il fallut en venir à la force ouverte, & ce fut le commencement de cette longue & sanglante guerre entre l'Espagne & les Flamands, dont j'aurai soin chaque année de marquer les progrès & les événemens.

(39) Consultez la fin des manuzes de chronologie septennariale de l'infant d'Espagne tant sur ces espérances, années 1611, duions militaires que 1612. Malheur, sur tout ce qui est du 1612, p. 121, 6.

Au même tems que se faisoit en 1599.
 Espagne le mariage de S. M. Catho-
 lique, on célébroit aussi à Paris celui
 de madame Catherine avec le prince
 de (40) Bar. C'est par cet établissement
 que cette princesse fixa enfin sa destinée
 jusques-là si incertaine. On proposa
 d'abord du vivant de la reine Catherine
 de la marier au duc d'Alençon : la
 chose manqua par la haine de Henri
 III pour son frere. Ensuite on parla de
 la donner à Henri III lui-même : la
 reine-mere n'y voulut pas consentir par
 aversion pour la maison de Navarre.
 La princesse refusa à son tour le vieux
 duc de Lorraine, qui lui fut offert,
 parce, disoit-elle, qu'il avoit des en-
 fans d'un premier mariage. Le roi
 d'Espagne la demanda pour lui aux
 conditions d'une union étroite entre le
 roi de Navarre & lui, à quoi le premier
 de ces princes ne voulut point enten-
 dre. Après cela cette princesse fut re-
 cherchée par le duc de Savoye ; mais

(40) Henri, duc de Bar, ensuite de Lor-
 raine après la mort de Charles II son pere.
 » Le roi donna à sa

» sœur en la mariant » trois cens mille écus » d'or sol, dit l'histo- rien Matthieu, <i>ibid.</i> p. 278.	}
---	---

1599. dans, des circonstances où ce mariage
pouvant
protesta
tacle. Elle ne voulut point du prince de
Condé : elle le trouvoit trop pauvre.
Elle refusa de même, & sans aucune
bonne raison, le roi d'Ecosse. Le prince
d'Enhalt se mit aussi sur les rangs, &
dans les mouvemens de culere qui ani-
moient quelquefois cette princesse con-
tre le roi son frère, elle lui reprochoit
qu'il l'eût volontiers mise entre les bras
de deux ou trois autres princes étran-
gers, ou, comme elle disoit, de deux
ou trois gentilshommes, pour payement
de leur sulde. On a vu en dernier lieu
comment sa prévention pour M. le
comte de Soissons lui fit fermer l'o-
reille à toutes les poursuites de M. le
duc de Montpensier, qui étoit un parti
s sortable. Enfin la nécessité de prendre
un état (41) la détermina à accepter le
prince de Bar.

(41) « Madame, elle avoit accusé
dit au comte la... de dire...
« chronologie septé-...
« naïre... 1599...
« trouvoit de son...
« té tout le contente-...
« ment possible... »

Le dessein de ce mariage n'eut pas plutôt été rendu public, que la différence de la religion des deux partis fournit aux ecclésiastiques en général, & en particulier aux évêques de France actuellement assemblés à Paris, une raison d'en empêcher la conclusion qu'ils ne laisserent pas échapper. Le premier moyen qu'ils employèrent fut de traverser de tout leur pouvoir à Rome l'expédition de la dispense, sans laquelle ils croyoient qu'on ne passeroit point à la célébration. Ils ne pouvoient à cet égard remettre leurs intérêts en de plus fidelles mains que celles de d'Ossat, qui n'étoit pourtant en cette cour que pour y servir ceux du roi : mais ce n'est ici ni la première ni la dernière fois que cet ecclésiastique aura à essuyer de ma part le reproche d'avoir non-seulement passé, mais encore trahi ses commissions. Si j'en crois le mémoire de Rome dont j'ai parlé, d'Ossat, au nom de tout le parti, dont il étoit l'instrument, n'oublia rien pour détourner le pape d'accorder la dispense (42) qu'il étoit personnelle-

(42) Le cardinal ne commence à parler d'Ossat dans ses lettres de la négociation

1599.

& voyant aussi qu'ils ne réussissoient pas mieux du côté de Rome, ils déclarerent que rien n'étoit capable de leur faire donner leur consentement à ce mariage. On s'en seroit passé; mais il falloit trouver un évêque qui voulût bien faire cette cérémonie: & comme tous ces MM. se tenoient par la main, cela formoit une difficulté sur laquelle ils fondoient leur dernière ressource.

Dans cet embarras la majesté s'avisa de s'adresser à l'archevêque de (44) Rouen, & eut devoir en attendre plus de complaisance, comme étant son frère naturel, & lui

Catherine	« Mais,	bout de la conversion,
« dit le journal de	« Henri IV. parce que	quoiqu'il y employât
« les docteurs de Sor-	« bonne se servirent	les menaces, dit-il
« d'expressions & de	« subtilités scholasti-	jour au dieu de son
« ques, auxquelles la-	« ditre dame n'a rien	« Mon frere, c'est à
« compris; les minist-	« res l'ont facilement	« vous à la domination.
« persuadés de demen-	« ter dans la religion.	(44) Charles, le
« Pèlerin dit que le roi	« n'ayant pu venir à	naturel d'Antoine de
		Navarre, & de la
		dame de la B.
		cadre de la Cam-
		che, au lieu de s'y
		aller la Rouen, &c.
		des l'été de la m.
		avec.

ayant obligation depuis peu de l'archevêché ; outre que ce prélat étoit connu de sa majesté , ainsi que de toute la France , pour être médiocrement scrupuleux , pour ne rien dire de plus. Cependant à la première proposition que ce prince fit à l'archevêque , il vit un homme qui , d'un ton dévotement rebelle , l'accabla de citations bien ou mal faites , des saints Peres , des saints Canons , des saintes Ecritures. Le roi surpris , comme on peut se le figurer , d'un langage si nouveau dans la bouche d'un homme qui ordinairement parloit de toute autre chose , ne pouvoit presque s'empêcher de lui rire au nez , en lui demandant par quel miracle il étoit tout d'un coup devenu si sçavant & si consciencieux. Il crut faire mieux en répondant à l'archevêque par des raisons sérieuses , auxquelles celui-ci s'étant montré sourd , sa majesté éclata , & lui reprocha son ingratitude. » Puisque vous » faites ainsi l'entendu , ajouta Henri , » en revenant à sa première idée , je » vais envoyer vers vous un grand docteur , votre confesseur ordinaire , & » qui entend merveilleusement les cas

1599. de conscience ». Ce grand docteur & directeur étoit Roquelaure , compagnon ancien & actuel de débauche de M. de Rouen , & à la priere duquel il avoit obtenu l'archevêché. Le prélat entendit patfûrement ce que signifioit cette petite menace ; & son air un peu confus , étoit une conviction qu'il appréhendoit les grands avantages que l'habitude & la familiarité pouvoient donner sur lui à Roquelaure ; sans ceux qu'il tiroit de cet esprit que toute la cour lui connoissoit , libre , ingénu , fécond en heureuses saillies , & que l'archevêque lui-même n'avoit pas accoutumé à outrer le respect dû au caractère épiscopal.

Le roi ayant quitté M. de Rouen , fit venir Roquelaure , & lui dit :
 » Vous ne sçavez pas , Roquelaure ,
 » votre archevêque veut faire le prélat
 » & le docteur , & me veut alléguer
 » les saints Canons , où je crois qu'il
 » entend aussi peu que vous & moi ;
 » & cependant par ces refus ma sœur
 » demeure à marier. Je vous prie ,
 » parlez-lui comme vous avez accou-
 » tumé , & le faites souvenir du tems
 » passé. Ah , pardieu ! sire , répondit

» Roquelaure, cela n'est pas bien ; car
» il est tems au moins, selon mon
» opinion, que notre sœur Catehon
» commence à tâter des douceurs de
» cette vie ; & je ne crois pas que
» dorénavant elle en puisse mourir par
» trop grande jeunesse : mais, sire,
» dites-moi un peu ce que dit ce bel
» évêque pour ses raisons ; car il en
» est quelquefois aussi mal fourni que
» je sçaurois l'être. Je m'en vais le trou-
» ver pour lui apprendre son devoir «.

Il n'y manqua pas. Il dit à l'archevêque, dès en entrant dans la chambre : » Hé quoi ! mon archevêque,
» que veut dire ceci ! On m'a dit que
» vous faites le fat ; pardieu ! je ne le
» souffrirai pas, il y va trop de mon
» honneur, puisqu'on dit que je vous
» gouverne. Ne sçavez-vous pas bien
» qu'à votre prière, je me rendis votre
» caution envers le roi, lorsque je lui
» parlai pour vous faire avoir l'arche-
» vêché de Rouen ; ne me faites-vous
» pas passer pour menteur, en vous
» obstinant ainsi à faire la bête ? Cela
» seroit bon entre vous & moi, qui
» nous sommes yus quelquefois en-
» semble aux brèches raisonn' l' , &

1599. " les dés à la main ; mais il s'en faut
 " bien garder, lorsqu'il y va du servi-
 " ce du maître & de ses ordres abso-
 " lus. Hé, vrai Dieu ! que voulez-
 " vous que je fasse, répondit M. de
 " Rouen ? Quoi ! que je me fasse mo-
 " quer de moi, & reprocher par tous
 " les autres prélats, une action où
 " tout le monde dit qu'il y va gran-
 " dement de la conscience, n'y ayant
 " eu aucun des évêques auxquels le
 " roi en a parlé, qui ne l'ait aussi-tôt
 " refusé ? Ho, morbleu ! ne le prenez
 " pas comme cela, interrompit Ro-
 " quelaure. Il y a bien de la disté-
 " rence d'eux à vous ; car ces gens
 " s'alambiquent tellement le cerveau
 " après le grec & le latin, qu'ils en
 " deviennent tous fous : & puis, vous
 " êtes freres du roi, & obligé de faire
 " tout ce qu'il commandera, sans ba-
 " lincer. Il ne vous a pas fait arche-
 " vêque pour le sermoner, ni lui ap-
 " prendre les Canons ; mais pour lui
 " obéir en tout où il ira de son servi-
 " ce. Que si vous faites plus l'étrouli
 " & l'entêté, je le manderai à Jean-
 " neton de Condom, à Bernarde l'é-
 " veillé, & à maître Julien : m'en-

» tendez-vous ? Et ne vous le faites
 » pas dire deux fois. Sçachez que rien
 » ne vous doit être si cher que les
 » bonnes grâces du roi : elles vous
 » ont mieux valu , avec mes sollici-
 » tations , que tout le latin & le grec
 » des autres. Par dieu ! c'est bien à
 » vous à parler des Canons, où vous
 » n'entendez que du haut Allemand «.
 Monsieur de Rouen voulut repren-
 dre la parole , pour lui persuader qu'il
 devoit abandonner avec lui ce ton de
 plaisanterie , qui étoit bon dans ses
 jeunes années , & lui lâcha quelque
 chose de paradis. » Comment , mor-
 » bieu , paradis ! reprit aussi-tôt Ro-
 » quelaure , êtes-vous si aze que de
 » parler d'un lieu où vous ne fûtes ja-
 » mais , où vous ne sçavez comment
 » il y fait , ni si vous y ferez reçu ,
 » quand vous y voudrez aller ? Oui ,
 » oui , j'y serai reçu , dit encore l'ar-
 » chevêque , n'en doutez nullement.
 » C'est bien discouru à vous , lui dit
 » son homme , en le poursuivant de
 » plus en plus : par dieu ! je tiens que
 » paradis a été aussi peu fait pour vous
 » que le louvre pour moi. Mais enfin ,
 » laissons-là un peu votre paradis , vos

1599.

» Canons & votre conscience (45) pour
 » une autre fois, & vous résolvez à
 » marier madame; car si vous y man-
 » quez, je vous ôterai trois ou quatre
 » méchants mots de latin, que vous
 » avez à toute heure à la bouche. Plus
 » n'en sçait ledit déposant; & puis,
 » adieu la crosse & la mitre; mais qui
 » pis est, cette belle maison de Gail-
 » lon, & dix mille écus de rente ».

Il se dit encore beaucoup d'autres choses entre ces deux hommes, dont on peut juger par cet échantillon. Roquelautre n'abandonna point l'archevêque, qu'il ne lui eût fait promettre de marier madame; & ce fut lui en effet qui fit la cérémonie (46). Je reçus des deux côtés des présents fort riches, pour récompense des peines que je m'étois données; entr'autres, un cheval

(45) Il y a quelque chose d'original dans le tour de cette conversation, mais l'auteur pouvoit bien, et semble, supprimer certaines expressions, qui sentent un peu le libertinage.

(46) « Un dimanche, dit la chronique septénaire, des le matin... il va prendre madame la sainte à son lever, & la menant par la main dans son cabinet, où étoit déjà ledit su-

sur époux, il com-

d'Espagne de grand prix, & magnifiquement enharnaché que m'envoya M. le duc de Lorraine. Je les renvoyai à sa majesté, qui m'ordonna de les garder. 1599.

Ce ne fut pas à cette seule occasion que le clergé tint tête à S. M. Il se roidissoit plus fortement & aussi plus essentiellement contre la vérification de l'édit de Nantes, qui lui paroissoit toujours un morceau difficile à digérer. Comme depuis près d'un an qu'il se tenoit assemblée à Paris à ce sujet, il avoit eu le tems de prévenir le parlement & les autres cours souveraines, aussi-bien que la sorbonne, contre cet édit, tous ces corps se soulevèrent dès qu'il eut été rendu public, & se donnerent des mouvemens qu'on peut mieux imaginer que décrire. On ne parla plus d'autre chose. Chacun

» mande à M., arche-	» der les solemnités
» vêque de Rouen,	» accoutumées. Sur
» d'épouser, &c.....	» quoi le roi répartit
» & qu'il vouloit	» très-doctement, que
» qu'ainsi fût. A quoi	» sa présence étoit
» ledit sieur arche-	» plus que toute autre
» vêque fit du com-	» solemnité, & que
» mencement refus,	» son cabinet étoit un
» & qu'il falloit y gar-	» lieu sacré «.

1599. s'attacha à critiquer la pièce, & à la combattre par différens raisonnemens. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne fussent tous justes, non plus que tous les motifs que le parlement apportoit pour se dispenser de l'enregistrer; mais la sincérité dont j'ai fait jusqu'ici profession, même dans les choses qui me touchent de plus près, n'oblige à convenir que toutes ces personnes n'avoient point tort en tout.

Il étoit, par exemple, permis aux Réformés, par un des articles de l'édit, de convoquer & de tenir toutes sortes d'assemblées synodales & autres, en tel tems, tel lieu, & toutes les fois qu'ils voudroient, sans en demander permission ni à S. M. ni aux magistrats; & d'y admettre encore toutes sortes d'étrangers, sans en donner connoissance à aucun tribunal supérieur: comme aussi d'aller assister, de leur côté, sans congé, aux assemblées qui se tiendroient chez les étrangers. Il est clair qu'un point aussi directement contraire à toutes les loix du royaume, qu'est préjudiciable à l'autorité du roi (47).

(47) » Ce que le J. ou le Secré-
» maréchal de Bouillon, avoit dit.

aux droits de la magistrature, à l'utilité & au repos du public, ne pouvoit avoir passé que par surprise; & c'est aussi sur ce point qu'insisterent principalement les ennemis des Protestans, dans les différentes remontrances qu'ils firent à sa majesté, faisant valoir chacun les raisons qui les intéressoient le plus. Le parlement remontra que cet article achevoit d'anéantir son autorité, que le clergé avoit déjà si fort resserrée, aussi-

1599.

gé avec quelques-
 uns qui ne s'apper-
 cevoient peut-être
 pas du danger qui
 étoit en cela; mais
 le sieur Berthier,
 (agent du clergé, &
 évêque de Rieux,)
 le contesta si vive-
 ment audit sieur
 maréchal, devant le
 roi, que ses raisons
 ouïes, & vû l'im-
 portance du fait....
 le roi... fit rayer,
 &c. « année 1599,
 pag. 66. Ce récit de
 Cayet est conforme à
 celui de P. Mathieu,
 tom. 2. liv. 2. p. 280.

& suiv.. Cet article
 de l'édit de Nantes,
 si fort contesté, est
 apparemment le qua-
 tre-vingt-deuxième,
 qui est présentement
 aussi désavantageux
 aux Calvinistes, qu'il
 leur étoit favorable;
 puisque cet article
 leur interdit toutes
 pratiques, négocia-
 tions, intelligences,
 assemblées, conseils,
 ligue & associations,
 dedans & hors le
 royaume, cotisations,
 levées de deniers,
 &c. sans l'expresse per-
 mission du roi.

1599. s'attacha à critiquer la pièce, & à la combattre par différens raisonnemens. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne fussent tous justes, non plus que tous les motifs que le parlement apportoit pour se dispenser de l'enregistrer; mais la sincérité dont j'ai fait jusqu'ici profession, même dans les choses qui me touchent de plus près, m'oblige à convenir que toutes ces personnes n'avoient point tort en tout.

Il étoit, par exemple, permis aux Réformés, par un des articles de l'édit, de convoquer & de tenir toutes sortes d'assemblées synodales & autres, en tel tems, tel lieu, & toutes les fois qu'ils voudroient, sans en demander permission ni à S. M. ni aux magistrats; & d'y admettre encore toutes sortes d'étrangers, sans en donner connoissance à aucun tribunal supérieur: comme aussi d'aller assister, de leur côté, sans congé, aux assemblées qui se tiendroient chez les étrangers. Il est clair qu'un point aussi directement contraire à toutes les loix du royaume, qu'est préjudiciable à l'autorité du roi (47),

(47) « Ce que le J. J. Ion, dit le Secré-
« maréchal de Bouil-
« l'auze, avoit mandé »

aux droits de la magistrature , à l'utilité & au repos du public , ne pouvoit avoir passé que par surprise ; & c'est aussi sur ce point qu'insisterent principalement les ennemis des Protestans , dans les différentes remontrances qu'ils firent à sa majesté , faisant valoir chacun les raisons qui les intéressoient le plus. Le parlement remontra que cet article achevoit d'anéantir son autorité , que le clergé avoit déjà si fort resserrée , aussi-

1599.

» gé avec quelques- & *suiv.* Cet article
 » uns qui ne s'apper- de l'édit de Nantes ,
 » cevoient peut-être si fort contesté , est
 » pas du danger qui apparemment le qua-
 » étoit en cela ; mais tre-vingt-deuxième ,
 » le sieur Berthier , qui est présentement
 » (agent du clergé , & aussi désavantageux
 » évêque de Rieux ,) aux Calvinistes , qu'il
 » le contesta si vive- leur étoit favorable ;
 » ment audit sieur puisque cet article
 » maréchal , devant le leur interdit routes
 » roi , que ses raisons pratiques , négocia-
 » ouïes , & vû l'im- tions , intelligences ,
 » portance du fait.... assemblées , conseils ,
 » le roi. . . . fit rayer , ligue & associations ,
 » &c. « année 1599 , dedans & hors le
 pag. 66. Ce récit de royaume , cotisations ,
 Cayet est conforme à levées de deniers ,
 celui de P. Mathieu , &c. sans l'expresse per-
 mission du roi.

1599.

bien que celle du roi (car il prétend que ces deux autorités n'en font qu'une) que sans les appels comme d'abus, qui lui restoient encore, il n'en auroit plus, pour bien dire, que l'ombre. Le clergé & la sorbonne se plaignirent de la supériorité que cette concession donnoit à l'église calviniste en France, sur l'église catholique qui, dans sa juridiction, n'avoit jamais eu un pouvoir si étendu; & on ne peut nier que cela ne soit vrai. Enfin on releva tous les mauvais effets qu'étoit capable de produire cette indépendance absolue des huguenots françois, soit entr'eux, soit dans leurs associations avec tout ce que la France pouvoit avoir d'ennemis en Europe.

Le roi n'avoit pas encore examiné)

re, dans laquelle on avoit sans doute glissé légèrement sur cette clause, & peut-être l'avoit-on omise tout à fait. Il témoigna par sa surprise à ceux qui lui parloient ainsi, qu'il avoit été trompé; & leur promit d'y pourvoir, & ensuite de leur rendre réponse. En effet, eux sortis, il commença par m'envoyer

cherchet, & me montra l'édit. Je ne déguisai aucun des sentimens que j'exprime ici ; j'y ajoutai même qu'à force de s'attacher à rendre cet article avantageux aux Protestans, il me sembloit qu'il leur devenoit nuisible, en ce qu'il ouvroit un vaste champ à toutes les calomnies qu'on voudroit inventer contre les honnêtes gens du parti, de briguer contre l'état avec l'étranger, ou de s'en laisser suborner. Henri, encore confirmé dans son opinion, me renvoya, en m'ordonnant de me disposer à bien faire valoir tous ces motifs dans l'assemblée des Protestans, qu'il voulut qu'on convoquât à l'heure même, pendant que de son côté il en alloit demander l'explication à ceux qui avoient fabriqué l'édit.

MM. de Schomberg, De Thou, Calignon & Jeannin (car le roi les fit incontinent venir tous quatre) demeurèrent un peu déconcertés des reproches que leur fit sa majesté, d'avoir abusé de sa confiance. Schomberg & De Thou prenant la parole au nom de tous, répondirent qu'ils avoient été comme nécessités de le faire, par les menaces que leur avoient faites MM. de

1599.

Bouillon & de la Trimouille, de la part de tout le corps, de rompre tout accord, si on leur refusoit cet article, & même de commencer la guerre contre les Catholiques ; ce qui leur avoit paru de la dernière conséquence, la paix avec l'Espagne souffrant alors de très-grandes difficultés. Le roi se payant de cette excuse, chargea Bethier, syndic du clergé, de la rapporter à l'assemblée, & d'y ajouter de sa part, que des quatre personnes qu'il avoit commises à la formation de l'édit, n'y ayant que le seul Calignon de Protestant, il n'avoit pas dû croire que les trois autres laisseroient à la religion réformée cet avantage sur la religion catholique. La réponse des évêques montra bien qu'ils n'avoient pas de ces trois messieurs la même opinion que sa majesté. Ils furent traités en pleine assemblée, de faux Catholiques, d'accord avec les Calvinistes sur quantité de points, & ne croyant rien du tout sur les autres. En blâmant cette seconde imputation (48), comme elle mé-

(48) Si certain dit le président de Thou cours secret que d'au seu duc de la Trébigne fait venir par mouille, lorsqu'il se

rite de l'être, convenions encore qu'à l'égard de la première, tout parloit contre les commissaires de l'édit; & que leur réponse à S. M. ne détruit point aussi bien l'opinion qu'on en peut avoir, que le silence qu'ils avoient gardé avec elle, lui donne de forces (49).

Ce n'est pas que le duc de Bouillon ne fût dans les sentimens où ils le représentoient. J'appris en travaillant à approfondir la vérité, qu'il s'étoit effectivement montré d'une opiniâtreté

envoyé par la majesté à l'assemblée des Calvinistes, est vrai, les soupçons du clergé ne seroient pas trop injustes. » Vous avez trop de jugement (ce sont les termes du président) pour ne connoître bien qu'au point où les affaires sont, & aux choses que nous vous avons concedes, que ce que vous pouvez désirer, ne soit à son plus haut degré... M. de Schomberg est Luthérien, & par trop éloigné d'un bon

» Huguenot; pour moi, vous connoîtrez mon ame, &c. &c. tom. 3. liv. 1. chap. 1. Mais il y a bien apparence que d'Aubigné a rapporté ce discours sur la foi de personnes peu sûres, ainsi que quelques autres traits de son histoire, qui attirent en ce tems-là un arrêt du parlement contre cet ouvrage.

(49) M. de Sully est par-tout ici d'une sincérité qu'on ne sçautoit, à mon avis, assez admirer dans un Protestant.

1599.

insurmontable. Mais n'y avoit il aucun moyen de rendre les autres plus raisonnables ? Alors qu'eût-il fait seul ? Si tous les Protestans ressembloient au duc de Bouillon, que prétendoient les commissaires par cette complaisance aveugle pour les volontés des Réformés ? Trahir par nécessité le roi & l'état ? Comme il ne peut y avoir de plus grand mal que celui-là, aux yeux de négociateurs habiles & bien intentionnés, on ne peut guère leur attribuer raisonnablement cette pensée. Pour moi, je crois Bouillon le seul sauveur du projet contenu dans l'article, comme il en étoit le seul inventeur. Je conjecture de plus qu'il n'y envisageoit pas tant les autres que lui même ; & voici le but de toute sa politique.

Pour parvenir à son avantage la dispute sur le pas entre lui & les ducs & pairs de France, aussi bien que les maréchaux de France plus anciens que lui, le duc de Bouillon avoit imaginé de faire déclarer sa souveraineté de Sedan (10), un fief de l'Empire, mais il ne falloit pas que cette prérogative lui ôtât toute communication avec les sei-

(10) Voyez l'histoire, déjà citée plus haut du duc de Bouillon sous, l'art. 5.

gneurs Réformés de France , autrement il y auroit beaucoup plus perdu que gagné. Le tempérament qu'il avoit trouvé pour accorder son intérêt avec son ambition , étoit de laisser son église de Sedan comprise avec les églises réformées de France ; ce qu'il faisoit , à la faveur de l'article en question , pendant qu'il continuoît à se faire traiter comme prince étranger.

Berthier revint rapporter au roi la disposition des prélats de l'assemblée , avec le résultat de leur délibération , qui étoit qu'on ôtât aux quatre commissaires toute connoissance des affaires de religion , & qu'on réformât l'édit , quant à cet article & quelques autres moins essentiels ; ce que sa majesté promit encore.

Cependant l'assemblée des principaux Protestans alors à Paris , ayant été indiquée pour le lendemain même du jour où se fit l'éclaircissement entre le roi & les commissaires , je reçus , comme à l'ordinaire , un billet d'invitation pour m'y trouver. J'avois cessé d'y assister depuis que je m'étois apperçu que ma présence gênoit les trois ou quatre personnes qui y avoient

la grande main, & qu'elle n'étoit propre qu'à y faire naître de l'alération. Je les trompai en me présentant à celle ci. Le due de Bouillon comprit aisément le dessein qui m'y amenoit ainsi, contre mon ordinaire, & me le fit entendre d'un ton amer & ironique, auquel je repartis, en m'excusant sur les affaires de mon ministère, & en feignant de ne pas sçavoir quel étoit le sujet de la présente assemblée. Sans paroître faire attention à l'air mutin & aux paroles que lâcha la Trimouille, pour marquer qu'ils n'étoient pas persuadés que je parlasse sincèrement, j'allai me placer entre MM. de Mouy, de Clermont & de Sainte Marie-du-Mont, qui, en m'instruisant de la matiere qui alloit être mise sur le tapis, m'assurèrent que l'article qui faisoit tant de bruit, étoit désapprouvé de presque tous les Protestans, & n'étoit opiniâtre que par messieurs de Bouillon, de la Trimouille, du Plessis, & quelques autres de la cabale, dans le dessein de porter les choses à une guerre civile. Ils n'en furent pas les maîtres, malgré leurs mouvemens & tous leurs cris.

Lorsqu'on en vint aux opinions, l'avis contraire au leur l'emporta, parce que les meilleures raisons furent de notre côté (51).

1599.

On apporta aussi quelques modifications aux autres articles d'ins les-

(51) L'édit de Nantes fut enfin vérifié le jeudi 25 février de cette année, après bien des difficultés du clergé, de l'université & du parlement. C'est à cette occasion que Henri IV. dit aux évêques : « Vous m'avez exhorté de mon devoir ; je vous exhorte du vôtre : faisons bien à l'envi les uns des autres. Mes prédécesseurs vous ont donné de belles paroles ; mais moi, avec ma jaquette grise, je vous donnerai de bons effets. Je suis tout gris au dehors, mais je suis tout d'or au-dedans. Je verrai vos cahiers, & j'y répondrai le plus favorablement qu'il me sera possible ». Voici ce qu'il répondit au parlement, qui étoit venu lui faire des remontrances. « Vous me voyez en mon cabinet où je viens vous parler, non pas en habit royal, ni avec l'épée & la cape, comme mes prédécesseurs, ni comme un prince qui vient recevoir des ambassadeurs ; mais vêtu comme un pere de famille, en pourpoint, pour parler familièrement à ses enfans. Ce que j'ai à vous dire, est que je vous prie de vérifier l'édit que j'ai accordé à ceux de la religion. Ce que j'en

1592. la grande main, & qu'elle n'étoit propre qu'à y faire naître de l'altération. Je les trompai en me présentant à celle ci. Le duc de Bouillon comprit aisément le dessein qui m'y amenoit ainsi, contre mon ordinaire, & me le fit entendre d'un ton amer & ironique, auquel je repartis, en m'excusant sur les affaires de mon ministère, & en feignant de ne pas sçavoir quel étoit le sujet de la présente assemblée. Sans paroître faire attention à l'air mutin & aux paroles que lâcha la Trimouille, pour marquer qu'ils n'étoient pas persuadés que je parlasse sincèrement, j'allai me placer entre MM. de Mouy, de Clermont & de Sainte Marie-du-Mont, qui, en m'instruisant de la matière qui alloit être mise sur le tapis, m'assurèrent que l'article qui faisoit tant de bruit, étoit désapprouvé de presque tous les Protestans, & n'étoit opiniâtre que par messieurs de Bouillon, de la Trimouille, du Plellis, & quelques autres de la cabale, dans le dessein de porter les choses à une guerre civile. Ils n'en furent pas les maîtres, malgré leurs mouvemens & tous leurs efforts.

Lorsqu'on en vint aux opinions, l'avis contraire au leur l'emporta, parce que les meilleures raisons furent de notre côté (51). 1599.

On apporta aussi quelques modifications aux autres articles dans les-

<p>(51) L'édit de Nantes fut enfin vérifié le jeudi 25 février de cette année, après bien des difficultés du clergé, de l'université & du parlement. C'est à cette occasion que Henri IV. dit aux évêques : « Vous m'avez exhorté de mon devoir ; je vous exhorte du vôtre : faisons bien à l'envi les uns des autres. Mes prédécesseurs vous ont donné de belles paroles ; mais moi, avec ma jaquette grise, je vous donnerai de bons effets. Je suis tout gris au dehors, mais je suis tout d'or au-dedans. Je verrai vos cahiers, & j'y répondrai le plus favo-</p>	<p>ramblement qu'il me sera possible ». Voici ce qu'il répondit au parlement, qui étoit venu lui faire des remontrances. « Vous me voyez en mon cabinet où je viens vous parler, non pas en habit royal, ni avec l'épée & la cape, comme mes prédécesseurs, ni comme un prince qui vient recevoir des ambassadeurs ; mais vêtu comme un pere de famille, en point, pour parler familièrement à ses enfans. Ce que j'ai à vous dire, est que je vous prie de vérifier l'édit que j'ai accordé à ceux de la religion. Ce que j'en</p>
--	---

1599.

quels le bien public parut n'avoir pas été assez ménagé. La conduite pleine de justice & de douceur de Henri fut sentie de tout le monde. Il voulut bien encore en expliquer les motifs au plus grand nombre après que la chose eut été arrêtée; pour les autres, il ne songea qu'à les empêcher de faire pis.

Il se conduisit avec la même sagesse à l'égard de quelques Catholiques mal intentionnés, qui ne voulant pas paroître eux mêmes, mirent en jeu une certaine Marthe Brossier, prétendue dé-

<p>« ai fait est pour le « bien de la patrie; je « l'ai faite à l-dehors, « je veux la faire au- « dedans de mon « royaume ». Après leur avoir exposé les raisons qu'il avoit eues de faire l'édit, il ajo- ta : « Ceux qui empê- « chent que mon édit « ne passe, veulent la « guerre, je la décl- « rerai demain à ceux « de la Religion; mais « je ne la ferai pas, « je le sy enverrai l'ai- « fait l'édit, je veux</p>	<p>« qu'il s'observe. Ma « volonté devoit ser- « vir de raison. On ne « la demande jamais « à un prince dans un « état obéissant. Je suis « roi; je vous parle en « roi : je veux être « obéi ». <i>Peres. 15. & Journ. de Henri IV. 15.</i> Voyez aussi dans M. De Thou & dans le Septénnaire, les modi- fications apportées à l'édit de Nantes, & toutes les discussions à cette occasion, an- née 1599.</p>
--	---

moniaque, qui étoit devenue l'objet de la curiosité du public, toujours épris du merveilleux, vrai ou faux. Il est surprenant qu'un spectacle si ridicule en soi, qui ne méritoit pas les regards de la plus vile populace, ait pû se soutenir pendant un an & demi, & devenir une affaire d'état. C'est qu'une moitié du monde se laissa réellement éblouir par un surnaturel, seulement dans les apparences, & que l'autre en redouta les effets, non par la chose même, mais par les motifs qui faisoient jouer ce ressort. Marthe Brosnier trouva des protecteurs en grand nombre dans le clergé, & jusqu'à Rome où elle se fit conduire. Le roi donna sans affectation, à la vérité, le tems & les moyens de se manifester (52) ; après quoi le tout se termina à un grand mépris pour les auteurs & pour l'actrice de cette comédie.

1599.

(52) Tout ce qui re- | En voici un simple
garde cette préten- | abrégé. Jacques Bros-
due démoniaque, est | nier, boulanger à Ro-
rapporté d'une ma- | morantin en Solo-
nière très-curieuse | gne, s'étant dégoûté
dans M. De Thou, au | de son métier, se fit
commencement du | joueur de gobelets,
liv. 123. an. 1599. | & se mit à coufir le

1595.

La mort de quantité de personnes considérables donna matière à d'autres discours. Celles du Chancelier de

monde avec ses trois filles, Marthe, Silvine & Marie. L'ainée, dont il est question ici, profita si bien des leçons qu'il lui donna pour contrefaire la démoniaque, qu'elle trompa tout le monde à Orléans & à Cléri; mais non pas Charles Miron, évêque d'Angers, qui découvrit l' imposture, en substituant de l'eau commune à l'eau bénite, & de l'eau bénite à l'eau commune; en récitant un vers de Virgile, au lieu du commencement de l'exorcisme, la touchant du oreil, au lieu de la croix épiscopale, &c. Cela ne l'empêcha pas de venir s'établir à Paris, où elle chassait l'égise de

Sainte Geneviève, pour se donner en spectacle au peuple, qui y accourut aussitôt. Elle en imposa à tous les ecclésiastiques crédules, aux capucins qui commencent à l'exorciser de bonne foi, & même à quelques-uns des médecins que Henri IV envoya pour la visiter, quoique tous les autres déposassent formellement contre elle, & sur-tout Michel Mercier, l'un de ces médecins, qui la convainquit publiquement de n'entendre ni grec ni latin, de n'avoir que la force ordinaire de celles de son sexe; en un mot, d'être une simple femme de bien.

Chiverny , de Schomberg & d'Incarville , tous trois du conseil des finances , firent un changement dans les affaires. Les sceaux furent donnés à Bellièvre ; la charge de contrôleur général , qu'avoit d'Incarville , fut accordée , à ma sollicitation , à de Vienne ;

1599.

ne lui fut pas plus favorable ; mais malgré cela , les religieux & les prédicateurs avoient si bien su intéresser la religion dans cette affaire , & la prétendue possédée joua si bien son rôle , que l'arrêt du parlement qui lui enjoignoit aussi-bien qu'à son pere , de s'en retourner chez eux , tout juste & tout sage qu'il étoit , causa d'étranges murmures , & presque une révolte dans Paris ; ce qui donna d'assez grandes inquiétudes au Roi , qui voyoit que ce qu'il avoit eu d'ennemis dans la vieille ligue , reparoissoient à cette occasion. Alexandre de la Rochefoucault , seigneur de Saint-Martin , des comtes de Randan , osa même entreprendre de réveiller cette affaire en faisant passer cette Marthe à Avignon , & de-là à Rome , où elle trouva encore plus de partisans. Malheureusement pour elle le cardinal d'Osat s'y trouva , qui s'employa si utilement dans cette affaire , qu'enfin Marthe & sa famille se vit abandonnée de tout le monde , & vint & mourut dans le mépris & la misère. Voyez aussi les autres historiens.

1599. & celle de surintendant des finances fut rétablie en ma faveur. Henri premier fit aneeller dans le jardin des

finances entre les mains d'un nommé
Sul; & feignant de prendre un ton
fort sérieux, il me fit promettre que je
lui dirois librement ce que je pensois
de cet homme, quand il me l'autoit
nommé. Le lui ayant promis, il reprit
aussi-tôt en souriant, & en me donnant
un petit coup sur la joue, que je devois
bien la connoître, puisque c'étoit moi-
même. Sa majesté me gratifia encore
de la charge de grand voyer, dont
elle m'envoya les provisions, avec cel-
les de surintendant des fortifications.
Et comme Sancy, livré à ses vertiges
(53) ordinaires, jugea à propos de se
retirer du conseil, & de se défaire de
sa charge d'intendant des bâtimens,
le roi la joignit encore aux autres
bienfaits dont il me combloit. Les
appointemens de la surintendance de-

(53) Joseph Scali d'un satirique, s'aper-
cevoit, aussi bien de son vertige, &c. Ce
que l'auteur, de M. Sancy, comme
de Sancy, comme

vinrent fixes, & furent de vingt mille livres. Ceux de grand voyer, & de voyer particulier de Paris étoient de dix mille livres.

1522.

Sa majesté fut si contente de cette fixation, qu'elle voulut aussi en mettre une aux gratifications qu'elle avoit intention de m'accorder, tant pour m'ôter l'envie, disoit elle, de prétendre à une gratification pour chaque service considérable que je lui rendrois, que pour s'épargner la peine de faire enregistrer chacun des présens qu'elle me faisoit, même les plus petits, sans quoi je ne voulois point les recevoir. Elle me déclara donc que toutes ces gratifications & présens seroient désormais confondus dans une gratification unique, fixe, & qui me seroit remise au commencement de chaque année en forme de lettres patentes vérifiées au parlement; & me demanda auparavant si j'étois content de la somme qui étoit de soixante mille livres, en ajoûtant que son intention étoit que j'achetasse de cet argent, des biens en fonds de terre, dont il me fût libre de disposer en faveur de ceux de mes enfans qui s'en rendroient les plus di-

1599. gnes, afin qu'ils demeuraissent tous de plus en plus attachés à moi. Il ne me resta qu'à rendre d'humbles actions de grâces à ce prince. Cependant cette fixation de gratification dont je parle ici, ne fut faite qu'en 1600, & ne commença à avoir lieu qu'en 1601.

Mademoiselle de Bourbon (54) mourut aussi, & M. d'Espillac (55), archevêque de Lyon, qu'on peut dire avoir tâté de toutes sortes de fortunes; enfin madame la connétable, & après elle madame de Beaufort. Ces deux dernières morts sur-tout firent un très grand bruit. Quelques circonstances semblables dans la fin de ces deux dames, & peu ordinaires, c'est à-dire, une maladie violente, & de nois ou quatre jours de durée seulement, des cheveux hérissés, des

(54) Fille de Henri II. grands services à prince de condé, & Henri IV. contre l'Éc. de sa 1re femme, prin- paigne, tom. 2. liv. 27. cesse de Nevers, mar- 108. où il fait l'éloge quise de l'Isle, &c. de ses vertus. M. De

(55) Pierre d'Es- Thoa 22. contraire, pillac. Il avoit été tout le d'Espierat, liv. grand Ligueur; ce- 90. comme un de pendant Mathieu af- rucux, Simon 1. 5. fure qu'il rendit de &c.

visages si beaux, devenus hideusement défigurés, & quelques autres symptômes, qu'en tout autre tems on auroit jugés naturels, ou seulement un effet de poison, firent répandre dans le monde que la mort de ces deux jeunes dames étoit, aussi bien que leur élévation, l'ouvrage du diable, qui étoit venu se payer lui-même des courtes délices qu'il leur avoit fait goûter. Et la chose passa pour certaine, non-seulement parmi le peuple sottement crédule, mais parmi les courtisans mêmes; tant la contagion qui portoit les esprits à la magie & aux sciences occultes, étoit forte en ce tems là; & aussi tant on portoit de haine & d'envie au rang qu'occupoient ces deux femmes.

Voici comme on rapporta celle de la connétable (56), & ce fut, dit-on, les dames même assemblées alors chez elle. Comme elle s'entretenoit gaïement avec elles dans son cabinet, une de ces femmes y entra avec un visage effrayé, & lui annonça qu'un quidam,

(56) Louise de Bu-	femme de Henri ,
dos, fille de Jacques	connétable de Mont-
de Budar, vicomte	morency.
de Portes, seconde	

~~1599.~~ 1599. qui se disoit gentilhomme, d'assez bonne mine, excepté qu'il étoit tout noir, & d'une taille gigantesque, venoit d'entrer dans son anti-chambre, & avoit demandé à lui parler pour des choses d'une si grande conséquence, qu'il ne pouvoit s'en cacher qu'à elle-même. A chacun des traits de ce courrier extraordinaire, que la dame se faisoit décrire avec soin, on la vit pâlir, & tomber dans un si grand serrement de cœur, qu'elle eut à peine la force de dire qu'on allât prier ce gentilhomme, de sa part, de remettre sa visite à un autre tems. A quoi il répondit, d'un ton à faire mourir la messagère de frayeur, que puisque la comtesse ne vouloit pas venir de bon gré, il alloit prendre la peine de l'aller chercher jusques dans son cabinet. Elle craignoit encore plus l'audience publique que la tête à tête. Elle se résolut à la fin à passer de l'autre côté; mais avec toutes les marques d'un véritable désespoir.

Le message affligeant étant achevé, elle revint trouver la compagne, fondant en larmes & demi morte. Elle n'eut que le tems de proférer quelques paroles, pour prendre congé de la

compagnie , & en particulier de trois de ces dames , qui étoient ses amies , & pour les assurer qu'elles ne la verroient plus. Dans le moment elle est saisie de douleurs aiguës , & elle meurt au bout de trois jours , faisant horreur à tous ceux qui la voyoient par l'effroyable changement de chaque trait de son visage. Voilà l'histoire : les gens sensés en croiront ce qu'il en faut croire.

1599.

Madame de Beaufort étoit la plus foible de toutes les personnes de son sexe sur ce qui regardoit l'astrologie. Elle ne se cachoit point pour consulter les devins. Elle en avoit une escorte qui ne la quittoit point. Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que quoique sans doute elle les payât bien , ils ne lui annonçoient jamais que des choses désagréables (57). L'un lui disoit qu'elle ne seroit mariée qu'une fois ; l'autre , qu'elle mourroit jeune ; celui ci , qu'elle se donnât de garde d'un enfant ; celui-là , qu'elle seroit trahie par un de ses amis : ce qui la jettoit dans une mélancolie dont elle ne sortoit presque

(57) Le foible de se décele en mille en-
M. de Sully pour droits de ses mémoi-
l'astrologie judiciaire res malgré lui.

1599. plus. Gracienne, l'une de ses femmes, m'a dit depuis, que l'impression de tout ce qu'elle entendoit dire, étoit si forte, qu'elle renvoyoit tout le monde, pour passer seule les nuits entières à s'affliger & à pleurer amèrement de toutes ces prédictions.

Comme elle étoit alors très avancée dans sa grossesse, bien des personnes n'iront pas chercher plus loin la cause du malheur qui fut joint à sa couche. Elle étoit même déjà véritablement malade & de corps & d'esprit, lorsque sur la fin du carême elle voulut être de la partie de Fontainebleau avec le roi. Elle n'y fut que peu de jours. Le roi, qui ne voulut pas qu'on lui reprochât d'avoir gardé cette femme près de lui pendant le tems de la pâque, la pria de lui laisser passer les fêtes à Fontainebleau, & de retourner les passer à Paris (53).

Madame de Beaufort reçut cet ordre les larmes aux yeux. Ce fut encore pis lorsqu'il fallut se séparer.

(53, Selon P. M.-) passer le contrat de mariage, tome 2, liv. 2, l'acquisition de Châmpagn. 316. Elle vint à Paris pour y faire

Henri de son côté, plus rempli que jamais de sa passion pour cette dame, dont il avoit déjà eu deux enfans mâles & une fille nommée Henriette, se faisoit une égale violence. Il la conduisit jusqu'à moitié chemin de Paris ; (59) ; & quoiqu'ils comptassent ne se séparer que pour peu de jours, ils en appréhendoient le moment, comme si ç'avoit dû être pour un très-long-tems. Ceux qui aiment à ajouter foi aux pressentimens, ne passeront pas légèrement sur tout ce détail. Les deux amans s'accablèrent de nouveau des plus tendres caresses ; & on a prétendu trouver dans toutes les paroles qu'ils se dirent en ce moment, des preuves de ce pressentiment d'une fatalité inévitable.

Madame de Beaufort parloit au roi comme si elle l'eût vu pour la dernière fois (60). Elle lui recommandoit ses trois enfans, sa maison de Monceaux & ses domestiques. Le roi

(59) Elle vint coucher la veille à Melun, d'où le roi la conduisit au bateau, dans lequel elle s'embarqua & vint descendre à l'arsenal.

(60) D'Aubigné parle de la même manière de cette séparation, *tom. 1. liv. 5. chap. 3.*

1599.

l'écoutoit , & au lieu de la rassurer, il s'attendrissoit lui-même. Ils prenoient congé l'un de l'autre ; mais un mouvement secret les faisoit aussitôt se rapprocher. Henri ne se seroit pas facilement attaché de ses bras , si le maréchal d'Ornano , Roquelaure & Frontenac ne fussent venus l'en tirer comme de force. Ils lui firent enfin reprendre le chemin de Fontainebleau ; & les dernières paroles qu'il dit furent pour recommander sa maîtresse à Lavatanne , avec ordre de ne la laisser manquer de rien , & de la remettre chez Zamet , choisi pour avoir soin de cette personne si chère.

J'étois à Paris lorsque la duchesse de Beaufort y arriva , & j'en devois partir avec mon épouse peu de jours après pour aller faire la cène à Rosny , où je menois le prince & la princesse d'Orange , à qui j'avois envie de faire voir les bâtimens que les nouvelles libéralités du roi me mettoient en état d'y faire élever. Je crus devoit prendre congé de cette dame. Elle avoit oublié tout ce qui s'étoit passé à Saint-Germain. Elle me fit l'accueil le plus cruel , & n'eût

s'expliquer clairement sur la complaisance pour ses desseins , à laquelle elle souhaitoit passionnément de pouvoir m'amener , elle se contentoit de chercher à me mettre dans ses intérêts , en mêlant avec cet air de politesse , dont elle ne gratifioit pas tout le monde , quelques mots à double entente , qui me faisoient envisager une fortune sans bornes , si je voulois bien me relâcher sur la sévérité des conseils que je donnois au roi à son sujet. Aussi peu touché des chimères dont cette femme se remplissoit , que de celles dont elle cherchoit à me remplir , je feignois de ne rien entendre d'un discours si intelligible , & je payois ses termes équivoques de protestations générales de respect , d'attachement & de dévouement , qui ne signifient que ce qu'on veut.

De retour chez moi , je songeai que mon épouse devoit s'acquitter du même devoir envers la duchesse. Elle n'en fut pas moins bien reçue. Madame de Beaufort la pria de l'aimer , & de vivre avec elle comme avec une amie , & entra dans des confidences qui auroient pu paroître le dernier

1522. trait de l'amitié la plus intime à ceux qui, comme madame de Rosny, ignoroient que la duchesse, qui au fond n'avoit que médiocrement d'esprit, n'étoit pas délicate sur le choix de ses confidens. Elle n'avoit point de plus grand plaisir que d'entretenir les premiers venus de ses projets & de ses espérances. Plus ceux à qui elle parloit étoient ses inférieurs, plus elle se trouvoit à son aise, parce qu'alors elle ne ménageoit plus ses termes, & se permettoit même souvent d'y faire entrer celui de reine.

Elle n'avoit pas plus de retenue sur ce qui lui étoit arrivé effectivement, que sur ce qu'elle comptoit qui lui arriveroit. Trop de naïveté à cet égard donna peut être lieu aux bruits qui se répandirent dans le monde sur l'irrégularité de quelques démarches de sa jeunesse. Je crois pourtant ces traits satyriques, un pur effet du déchaînement de ses ennemis, par le peu d'apparence qu'une femme ait pu porter l'imprudence & la distraction jusqu'à dire de sot le bien & le mal indifféremment. Et je ne me reprochai point d'avoir retenu six ans à la bataille de

femme de ses domestiques, nommée la Rouffe, & son mari qui, après la mort de cette dame, continuoient de déchirer sa mémoire avec la dernière indignité, parce que quand même tout ce qu'ils en disoient auroit été incontestable, les égards qu'on devoit à sa famille, & plus encore à l'attachement que le roi avoit témoigné pour elle & aux enfans qu'il en avoit eus, étoient seuls capables d'imposer silence à la médisance. 1599.

Madame de Rosny ne laissa pas d'être bien surprise de tout ce qu'elle entendoit dire à madame de Beaufort, & elle le fut encore davantage, lorsque faisant un assez mauvais assemblage de ces civilités qui se pratiquent entre égales, & de ces airs de reine, elle lui entendit dire qu'elle pouvoit venir à son lever & à son coucher toutes les fois qu'elle voudroit, & plusieurs autres choses semblables. Elle ne put s'empêcher d'en conclure, avec tout le monde, un changement prochain dans l'état de la duchesse, & revint au logis pleine de ces pensées, qu'elle me communiqua. J'avois étendu jusqu'à mon épouse

1599.

le secret que j'avois gardé sur tout ce qui s'étoit dit à ce sujet entre sa majesté & moi, aussi-bien que la scène de Saint-Genain. Je lui promis de lui apprendre l'état des choses, pourvu qu'elle ne dit rien à la princesse d'Orange de tous les discours de madame de Beaufort, & nous prîmes tous le chemin de Rosny.

Deux jours après, qui étoit le samedi de pâques, comme je m'acquittois de la parole que j'avois donnée à madame de Rosny, en lui apprenant le dessein de madame de Beaufort de se faire déclarer reine, tous les mouvemens que se donnoient pour cela ses parens & ses créatures, les combats que le roi avoit soufferts intérieurement, & la résolution qu'il sembloit enfin avoir prise de se vaincre lui-même, à quoi je joignois la réflexion des malheurs que la conduite contraire auroit attirés sur le royaume, j'entendis qu'on tiroit la sonnette de la première porte du château, au delà des fossés; & parce qu'aucun des domestiques ne répondit, le jour n'ayant point encore paru, on redoubla avec force, & une voix s'écria à plusieurs reprises : *De la part*

du roi. J'éveillai moi-même un laquais, & pendant qu'il alloit ouvrir, je me couvris d'une robe de chambre, & descendis en bas fort inquiet de ce qu'on me vouloit si matin.

Le courier me dit qu'il étoit venu toute la nuit me dire, de la part du roi, que je me rendisse à Fontainebleau à l'heure même. Il me parut avoir le visage si triste, que je crus que le roi étoit malade. » Non, me répondit-il ; » mais il est dans le dernier chagrin ; » madame la duchesse est morte ». Je me le fis répéter plusieurs fois ; tant la chose me paroissoit peu vraisemblable. Lorsque je n'en pus plus douter, je sentis mon esprit partagé entre l'affliction de l'état où cette mort réduisoit le roi, & la joie du bien qui en revenoit à toute la France. Ce dernier sentiment se rendit le plus fort, parce que je convins en moi-même que ce prince alloit acheter par une douleur passagère, l'exemption de mille déchiremens de cœur, plus cruels encore que ce qu'il souffroit actuellement. Je remontai dans la chambre de mon épouse, occupé de ces pensées. » Vous n'irez point, lui dis-je, au le-

1599. » vet ni au coucher de la duchesse :
 » elle est morte ». Je fis monter avec
 moi le courier, afin que pendant que
 je m'habillerois & qu'il déjeunerait,
 il nous instruisit des circonstances de
 ce grand événement, que je vis en-
 core mieux détaillées dans la lettre que
 La Varenne avoit écrite de Paris au roi,
 & que sa majesté m'avoit renvoyée par
 le courier, avec une seconde aussi de
 La Varenne, adressée à moi person-
 nellement.

(61) Zamet avoit reçu son hôtesse
 avec tout l'empressement d'un courti-
 san qui cherche à plaire, & il n'ou-
 blia rien de ce qu'il jugea capable de
 lui faire passer le temps agréablement.
 Le jeudi absolu, madame de Beau-
 fort, après son dîner, où elle avoit

(62) Sebastien Za- de le quartier de
 met, riche partisan se gret de dix-sept
 étoit Italien, origi- ces m'le écu
 naire de Lucques, Henri IV avoit ch
 mais il se fit natu ali- la maison pour sa
 ser en 1581 avec ses ses repas & les part
 deux frères, Horace de p'la fit Ce p'la
 & Jean-Annoie. Il l'aima : d'ailleurs,
 dit au noire qui gane qu'il eut plus
 faisoit le contrat de tant & co, etc.
 mariage de sa fille

mangé toutes viandes excellentes , & préparées à son goût , eut envie d'entendre les ténèbres en musique au petit Saint-Antoine. Elle y fut prise de quelques éblouissemens qui la firent revenir promptement chez Zamet. Elle n'y fut pas plutôt arrivée , que prenant l'air dans le jardin , elle fut attaquée d'une apoplexie qui pensa l'étouffer dans le moment. Elle revint un peu par les secours qu'on lui donna , & fortement frappée de l'idée qu'elle étoit empoisonnée (62) ; elle commanda qu'on la tirât de cette maison , & qu'on la transportât au cloître

(62) D'Aubigné le De-Thou , ni Bassom-
donne à entendre pierre , ni le Septénai-
lorsqu'il dit qu'après re , ni aucun historien,
s'être rafraîchie chez n'appuyent ce senti-
Zamet , en mangeant ment sur le poison.
d'un gros citron , ou Le-Grain attribue cet
selon d'autres , d'une effet au suc crud &
salade , » elle sentit froid du citron. Sauval
» aussi-tôt un tel feu dit avoir connu des
» au gosier , & des vicillards qui se sou-
» tranchées à l'esto- venoient d'avoir vu
» mac , si furieuses , la duchesse exposée
» que , &c » ce sont dans le cloître de
ses paroles. Mais ni Saint-Germain.

1599. de monter aussi-tôt à cheval, reçut la seconde à moitié chemin; & n'écoulant que sa passion, il vouloit, quelque chose qu'on pût lui dire, se donner la consolation de voir encore sa maîtresse, toute morte qu'il la croyoit être. (65). Les trois mêmes personnes qui l'avoient déjà reconduit la première fois à Fontainebleau, firent tant par leurs raisons & leurs

cette mort, M. De Thou, liv. 122. M. de Thou, ib. D. Aubigné, Le Grand, l. 7. Le Septenaire, ann. nouvelle du roi, & 1599. Mémoires de Bassompierre, &c. De Thou, Mathieu & Bassompierre mettent l'année à jour. (65) Selon Bassompierre, qui en parle en témoin oculaire. Henri ne crojoit point que sa maîtresse fut morte encore. Il dit que La-Valle étoit venu avec le maréchal d'Orléans, qui mourut avec lui, qu'il avoit vu la dame de La-Valle à Paris, qu'elle venoit

de mourir, ils monterent tous deux à cheval pour aller annoncer cette fatale nouvelle au roi, & lempêcher de venir à Bassompierre, &c. De Thou, Mathieu & Bassompierre mettent l'année à jour. (65) Selon Bassompierre, qui en parle en témoin oculaire. Henri ne crojoit point que sa maîtresse fut morte encore. Il dit que La-Valle étoit venu avec le maréchal d'Orléans, qui mourut avec lui, qu'il avoit vu la dame de La-Valle à Paris, qu'elle venoit

1599.

trait de la plus forte tendresse , & l'autre , par la voix de l'honneur & du devoir , il lui eût fallu prendre un parti sur une chaîne qu'il n'auroit pu rompre sans se déchirer le cœur , & conserver sans se couvrir d'opprobre. Le ciel venoit à son secours par un roup des plus sensibles à la vérité , mais qui pouvoit seul ouvrir les vœux au mariage d'où dépendoient le repos de la France , la joie de son peuple , le salut de l'Europe & le propre bonheur de sa majesté , à qui le bien de l'union légitime auroit toujours paru trop chèrement acheté par le délaissement d'une femme digne d'ailleurs de son attachement par mille bonnes qualités.

Je m'apperçus aisément que ce dernier motif , présenté d'une manière avantageuse pour sa maîtresse , en faisant impression sur le cœur de Henri , le soulageoit par le plaisir d'entendre justifier son choix. Ce prince m'avoua qu'il me savoit bon gré d'avoir mis son attachement pour madame de Beaufort , au nombre de ceux qui sont formés par une véritable sympathie , & non point fondés sur un par-

libertinage , & qu'il avoit craint que je ne cherchasse à le consoler qu'en le couvrant de confusion. Cette première conversation fut fort longue , & je ne me souviens pas de tout ce que je dis au roi. Tout ce que je sçais , c'est qu'après ce premier soulagement qu'on doit donner à la douleur , de l'arrêter sur elle-même , je me servis utilement de l'obligation où se trouve un prince & toute personne publique , de conserver dans la plus juste affliction la liberté d'esprit nécessaire pour vaquer aux affaires de l'état. Henri n'avoit ni le foible de s'affliger par opiniâtreté (66) , ni le défaut de se guérir par dureté ; il écoutoit encore plus sa raison que son cœur. Il parut déjà beaucoup moins triste à ceux qui le virent rentrer dans sa chambre ; & dans la suite , personne ne l'entretenant dans sa douleur , que ses occupations diminuoient chaque jour , il se trouva dans l'état où

(66) Henri IV fit porter le deuil à toute sa cour pour la mort de la duchesse de Beaufort. Il le porta lui-même en noir , les huit premiers jours , & ensuite en violet. *Mém. de Chiverny.*

doit être tout homme raisonnable qui
à eu de grands sujets de s'ailliger ;
c'est de n'en condamner ni n'en flatter
la cause, & de n'affecter, ni d'en rap-
peller ni d'en chasser le souvenir.

Le duc de Joyeuse occupa aussi le public. Après s'être fait capucin (67), de courufan & de guerrier, & enfuite

(67) Henri de Joyeuse , comte de Pouchage , frere puîné du duc de Joyeuse , né à Couras . Un jour qu'il passoit à Paris à quatre heures d'après-midi , près du couvent des capucins , après avoir passé la nuit en débauche , il vint à voir que les anges charrieroient leurs chars dans le couvent . Frappé de ce miracle , il se fit capucin sous le nom de Frere Ange . Depuis il quitta son froc , & porta les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur de La

de capucin être redevenu guerrier & courtilan des plus répandus dans le monde , il reprit du goût pour le froc , dont on prétend que le pape ne l'avoit dispensé , que pour autant de tems que durerait la guerre ; & cette fois il le garda jusqu'à la mort. Le mariage de sa fille (68) , unique héritière de la maison de Joyeuse , avec M. le duc de Montpensier , fut sa dernière action comme homme du monde. La marquise de Bellisle (69) , à son exemple , prit l'habit de Feuillantine.

1599.

(68) Henriette-Catherine de Joyeuse. Il ne vint de ce mariage qu'une fille ; ce qui éteignit la branche de Bourbon-Montpensier.

(69) Antoinette d'Orléans de Longueville , veuve de Charles de Gondy , marquis de Bellisle , fils aîné du maréchal de Retz. Mezeray nous apprend que la cause de sa retraite fut le

chagrin qu'elle eut de n'avoir pu venger la mort de son mari ; un soldat dont elle vouloit se servir pour cela ayant été pris & pendu , sans qu'elle pût obtenir sa grace du roi. Le marquis de Bellisle avoit été tué en 1596 au Mont-Saint-Michel par un gentilhomme Breton , nommé Kermartin, L'Etoile en parle comme d'une femme qui

faisoit l'admiration de l'exemple de dévotion
 toute la cour, par sa & de pénitence dans
 beauté & par son es- son couvent.
 prit, & qui fut un

1599.

Fin du dixième Livre.





MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE ONZIÈME.

LE tems fixé par le compromis fait entre les mains du pape, au sujet du marquisat de Saluces, s'étoit passé sans que sa sainteté eût rien décidé sur cette affaire, parce que le duc de Savoye qui sçavoit mieux que personne, que la décision ne pouvoit lui être favorable (1), s'étoit servi, pour éluder le jugement, de tous les manéges ordinaires à cette petite cour, qui fait sa politi-

1599.

(1) Ce marquisat sur lequel la maison étoit un fief mou- de Savoye n'avoit au-
vant du Dauphiné, cun droit.

1599. ~~que~~ que d'employer également pour la conservation, ou son agrandissement, la ruse, le manque de parole, les soumissions, & l'attachement au plus fort. La première idée qui vint au duc de Savoye, fut de révoquer un compromis qu'il n'avoit fait que pour gagner du tems, ou dans l'espérance que peut-être la France se brouilleroit avec le saint siège : mais comme ce procédé auroit eu quelque chose de trop affecté, il eut recours à un autre artifice pour engager le pape à s'en déporter volontairement. Il manda à son ambassadeur à Rome, qu'il avoit des avis certains de l'rance & d'Italie, que Clément VIII. s'étoit laissé gagner par le roi, sous la condition secrète que sa majesté très chrétienne s'obligeoit à céder ensuite au pape lui-même tous ses droits sur le marquisat de Saluces. L'ambassadeur trompé le premier par son maître, s'expliqua sur cette collation, de manière que la Suisse, qui n'avoit accepté l'arbitrage que pour le bien des deux parties, s'en démit aussitôt avec indignation.

Le duc de Savoye qui n'avoit point douté que le pape ne pût se

parti, faisoit cependant entendre au roi, qu'il se remettoit entièrement à sa discrétion, sans qu'il fût besoin, pour ce démêlé, d'aucuns arbitres étrangers. Il crut, en piquant ce prince d'honneur, en obtenir ce qui faisoit le sujet de la contestation, qu'il n'oublioit pas de lui faire représenter comme quelque chose de si mince valeur, qu'il ne méritoit pas seulement l'attention d'un aussi grand roi. C'est avec ces instructions qu'étoient venus à Paris les sieurs de Jacob de la Rochette, de Lullins, de Brétons & de Roncas, agens de monsieur le duc de Savoye.

Avec de pareilles vues, le ministre & le confident du prince est ordinairement celui qu'on commence à mettre dans ses intérêts; & pour dire la chose plus clairement, celui qu'on cherche à corrompre. On ne lui cache même presque pas qu'on vient à lui dans ce dessein, quoiqu'il ne paroisse pas fort honnête. On n'use pas non plus dans ses paroles, de la même circonspection qu'on apporte dans un congrès. Ces messieurs

Sij

me dirent donc que leur maître ne
 1599. prétendoit point tenir de sa majesté le
 marquisat de Saluces, autrement qu'à
 titre de grace & de pur don, & ils m'in-
 sinnoient en même-tems assez significat-
 tivement, que ce présent reviendroit
 aussi de M. le duc de Savoye à moi
 à proportion de l'importance de la
 chose & de la manière dont je m'em-
 ployerois à la faire réussir. Je ne veu-
 lus point comprendre le sens de ces
 dernieres paroles. Je conclus sèche-
 ment des premieres, en parlant aux
 quatre Agens, que comme on ne sau-
 roit gratifier quelqu'un que de ce qu'on
 possède, il falloit que M. le duc de
 Savoye commençât avant tout, à re-
 mettre à sa majesté le marquisat de
 Saluces, & qu'alors ce prince que je
 leur assurois n'avoit pas l'ame moins
 grande que son aïeule, en useroit roya-
 lement; sur quoi je les priai très-sé-
 rieusement de s'adresser directement
 au roi. Ils le firent, rebatus du ton
 dont je leur avois parlé. Henri en prit
 un extrêmement poli avec eux, mais
 si ferme à l'égard de tout ce qui pou-
 voit intéresser l'état, qu'ils jugerent

après plusieurs tentatives inutiles, qu'ils n'avanceroient rien par cette voye.

1599.

Ils voyoient toute la Francè , & la cour elle-même , pleine de mécontents & de féditiens : ils imaginèrent qu'en les poussant à quelque résolution violente , on pourroit donner à Henri assez d'occupation dans son propre royaume , pour lui faire perdre de vue toute affaire au-dehors. La présence du duc de Savoye leur parut nécessaire pour engager plus fortement ceux des seigneurs qui prêtoient l'oreille à leurs suggestions. Ils lui écrivirent que son intérêt demandoit qu'il fit un voyage à Paris. Ce dessein étoit parfaitement dans le caractère du duc (2) : il y consentit , & en fit demander la permission à sa majesté , qui l'auroit refusée si elle l'avoit pû honnêtement ; mais le duc de Savoye lui en ôtoit jusqu'au moindre prétexte , en protestant qu'il n'entreprendoit ce voyage , que pour

(2) On dit qu'il ne suis pas venu échappa à ce prince , en France pour rependant son séjour à cueillir , mais pour la cour de France , semer.
de dire un jour : je

1599.

venir lui-même traiter avec sa majesté, ou plutôt se soumettre à toutes ses volontés; ce qu'il accompagnoit de tant de plaintes contre l'Espagne, qu'il paroissoit être sur le point d'en venir à une rupture avec cette couronne, & mettre désormais tout son salut dans son union avec la France. Il venoit de refuser la proposition avantageuse que lui avoit faite le roi d'Espagne de lui envoyer son fils & sa fille aînée, pour les faire paroître à la cour de Madrid comme princes du sang royal d'Espagne.

Cette démarche du duc de Savoye acheva de déterminer le pape à ne plus se mêler de l'affaire de Saluces: mais rien ne fit perdre de vue au roi les deux choses qui lui avoient d'abord paru essentielles: l'une, de ne rien négliger de la satisfaction que lui devoit le duc de Savoye: l'autre, d'éclaircir ses démarches auprès des brouillons de la cour.

Le maréchal de Biron étoit toujours celui à qui il donnoit le premier rang parmi eux. Sa majesté fut que pendant le séjour qu'avoit fait ce ma-

réchal en Guyenne, il avoit sollicité la noblesse de cette province, de s'attacher à lui, & qu'il avoit même tenu à table avec toutes ces personnes, des discours d'un ennemi de l'autorité royale. Tout cela auroit pû n'être qu'un effet du faste & de l'orgueil de ce maréchal ; mais ce qui y donnoit le plus de poids, c'est qu'en même tems ses menées à la cour de Savoye, quoique conduites avec toute la précaution possible, vinrent aussi à la connoissance du roi : & le voyage que fit cette année sa majesté à Blois n'ent point en effet d'autre motif que de déconcerter les projets de Biron, & de contenir les peuples dans le devoir ; quoique ce prince ne le proposât en public que comme une partie de plaisir, pour jouir de la beauté de ce climat pendant l'été, & pour y manger, disoit il, d'excellens melons. Il lui étoit d'ailleurs indifférent, dans l'état où étoient les choses, de s'éloigner de Paris.

J'accompagnai sa majesté, dont le séjour à Blois n'a rien d'assez intéressant pour que je m'y arrête. Il se

1599. passa dans les soins que je viens de marquer, joints à celui de poursuivre cette dissolution tant souhaitée du mariage de ce prince avec Marguerite de Valois.

Tant que la duchesse de Beaufort avoit vécu, peu de personnes avoient songé à presser Henri de se démarier; soit de peur que ces instances ne tournassent à l'avantage de sa maîtresse, qui étoit universellement haïe, soit pour ne pas s'exposer à la colère de cette femme, toujours soit à craindre, quand même ses desseins auroient échoué: mais sitôt qu'on la vit morte, il se fit comme une conspiration du parlement, de tous les autres corps & du peuple à ce sujet. Le procureur général vint prier sa majesté de donner cette satisfaction à ses sujets. Le roi, quoique fort indéterminé sur le choix, promit pourtant de combler les vœux de ses peuples.

Je repris plus fortement mon commerce de lettres avec la reine Marguerite. Je ne m'étois point mis en peine de lever l'obstacle que cette princesse avoit apporté en dernier lieu, au sujet de madame de Beau-

fort , au consentement qu'on exigeoit d'elle ; parce que je le regardois comme une ressource à laquelle tout le monde seroit peut-être bien obligé d'avoir recours , ne fût-ce que pour lier les mains de la cour de Rome , si le roi se fût envain laissé gagner par sa maîtresse , & que d'ailleurs la complaisance que j'avois toujours trouvée dans Marguerite , me répondoit qu'elle n'en faisoit pas le prétexte d'un refus absolu. Je fus confirmé dans cette opinion par la réponse qu'elle fit d'Usson à la lettre que je venois de lui écrire , où je lui parlois du sacrifice qu'on attendoit d'elle , dans les termes les plus respectueux , mais pourtant très-clairs , comme il les faut dans de pareilles négociations. Pour marquer que de son côté elle comprenoit parfaitement de quoi il s'agissoit , elle s'expliquoit nettement sur le billet de séparation , & elle l'attachoit à des conditions si peu onéreuses , qu'il ne devoit plus après cela y avoir de difficulté. Convenir d'une pension honnête pour elle , & payer ses créanciers , c'est tout ce qu'elle demanda ; & elle donna , pour terminer de

1599.

1599.

sa part cette affaire avec le roi ou avec moi, un homme qui ne nous étoit pas suspect, quoiqu'il lui fût fort attaché : c'est ce même Langlois qui avoit si bien servi sa majesté dans la reddition de Paris, & qui en avoit reçu pour récompense une charge de maître des requêtes.

On eût trouvé difficilement un homme de plus d'esprit dans les affaires. Il vint apporter à sa majesté une réponse de (3) Marguerite : car le roi avoit cru qu'il devoit aussi lui écrire ; ce qu'il avoit fait avec bonté & politesse, mais beaucoup moins expressivement que moi. Avec la lettre, Langlois apporta l'état des demandes de la princesse, sur lesquelles on fut aussi tôt d'accord. Pour rendre la chose plus solide, Langlois se chargea, & vint en effet facilement à bout de la faire écrire de sa propre main au pape, dans des termes qui fissent comprendre à la sainteté, que non-seulement on ne lui faisoit à cet

(3) Lisez ces deux | rite à Henri, dans
Lettres de Henri IV. | le nouveau recueil
à Marguerite de Va- | des lettres de Henri
lois, & de Margue- | le Grand.

égard aucune violence, mais encore qu'elle avoit pour la consommation de cette affaire, le même empressement que toute la France. D'Ossat muni d'une pareille pièce, ne trouva pas de grands obstacles. Il fut secondé par Sillery, qui cherchoit à effacer la honte de sa première commission. Le saint pere n'apportoit plus à la grace qu'on lui demandoit, que des délais de formalité & de bienfaisance, sans écouter les insinuations des envieux : car cette espèce haïssable d'hommes se trouve, ou se mêle par-tout. Enfin il commit, pour mettre la dernière main à cette procédure, qui ne pouvoit être faite qu'en France, l'évêque de Modène son neveu & son nonce, avec deux adjoints de la nation, l'archevêque (4) d'Arles & le pere Ange à qui il avoit donné la pourpre, & que l'on appelloit

1599.

(4) Horace Del-Monte, archevêque d'Arles, François de Joyeuse, le second des fils de Guillaume. Ces trois commissaires s'assemblerent dans le palais de Henri de Gondy, évêque de

Paris; & après avoir mûrement examiné les raisons de part & d'autre, ils déclarerent le mariage nul, pour cause de parenté, de religion, d'affinité spirituelle, de violence, & de

1599. le cardinal de Joyeuse. Le biais qu'on crut devoir prendre, fut de déclarer les deux époux libres de tout engagement mutuel, pour cause de nullité dans leur mariage.

Pendant qu'on travailloit à expédier cette affaire, Henri de retour à Fontainebleau, & passant la plus grande partie de son tems dans les parues de plaisir & de table, entendit parler de Mademoiselle (5) d'Entragues ; &

défaut de consentement du côté de l'une des parties. Henri IV. & Marguerite de Valois étoient parens au troisième degré : la mere de Jeanne d'Albret, qui s'appelloit aussi Marguerite, étant sœur de François I. Voyez l'histoire & les pièces de ce divorce dans Matthieu, rom. 1. liv. 1. de Thou, liv. 113. de la chronologie septénnaire, année 1599.

(5) Catherine Henriette, fille de François de Balsac, seigneur d'Entragues, de Marcouffy & de Malesherbes, & de Marie Touchet, maîtresse de Charles IX. qu'il épousa en secondes nœces. Les écrits de ce tems-là nous la représentent comme moins belle, mais plus jeune que la belle Gabrielle ; gaye, ambitieuse, hardie, &c. Ce portrait qui se rapporte à ce que dit ici le duc de Sully, sera bien confirmé dans la suite de ces mémoires.

sur le portrait que lui en firent les Courtisans , empressés à flater son penchant pour le sexe , comme d'une fille aussi belle que vive & spirituelle , il eut envie de la voir , & en devint aussi tôt passionnément épris. Que ne pouvoit il prévoir tous les chagrins que cette nouvelle passion devoit lui causer dans la suite ! Mais la destinée de Henri étoit que le même foible qui devoit ternir sa gloire , empoisonneroit aussi sa vie.

La demoiselle n'étoit pas novice. Quoique sensible au plaisir de se voir l'objet des poursuites d'un grand roi , elle l'étoit encore davantage à l'ambition qui la flatoit , que dans la conjoncture présente , il ne lui étoit pas impossible de jouer si bien son personnage , qu'elle obligeât son amant à convertir ce titre en celui d'époux. Elle ne se pressa donc pas de satisfaire ses desirs. La fierté & la pudeur furent employées tour à tour , & ensuite l'intérêt. Elle ne demanda pas moins de cent mille écus pour prix de sa dernière complaisance. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle n'avoit fait qu'irriter la passion de Henri par un ob-

1599. ~~_____~~ itacle qui me parut à moi si capable de la refroidir, qu'il fallut que sa majesté usât de la dernière violence pour me tirer cette somme d'argent, elle ne désespéra plus de rien, & eut recours à d'autres finesses. Elle alléguâ la gêne où la tenoient ses (6) parens, & la crainte du ressentiment auquel ils se porteroient contr'elle après sa faute. Le prince satisfaisoit à tout cela de son mieux, mais jamais au gré de la demoiselle, qui lui déclara enfin, après avoir pris le moment favorable, qu'elle ne lui accorderoit jamais rien qu'il ne lui eût fait une promesse de sa main de l'épouser dans l'année. Ce n'étoit

(6) Cette crainte n'étoit pas si traitable, non plus que le comte d'Auvergne, ment sans fondement. Si nous en frère utérin de la croyons le maréchal de Bassompierre dans ses mémoires, la mère étoit à la vérité d'humeur fort com- cherent querelle au comte du Lude, dont Henri IV. se servoit en cette occasion, & plaisant ..

c'est ell

roi à

maison où elle de- d'aller la trouver, reuroit, mais le pere tom. 1.

point pour elle même, disoit-elle, en 1599.
 accompagnant cette étrange propo-
 sition de l'air de modeste qu'elle con-
 noissoit propre à enflammer le prince,
 qu'elle demandoit cette promesse. Une
 verbale lui eut suffi, ou plutôt elle
 n'en auroit point exigé du tout, per-
 suadée qu'elle n'étoit point d'une nais-
 sance à oser prétendre à cet honneur :
 mais elle avoit besoin de ce titre pour
 lui servir d'exuse de sa faiblesse au-
 près de ses parents. Comme elle vit que
 le roi balancoit encore, elle eut l'a-
 dresse de gâter qu'elle repartoit dans
 le fond cette promesse comme une
 chimère, sachant bien que sa majesté
 n'étoit pas comme le commun de ses
 sujets, en passe au Tribunal des effi-
 ciaux.

Voici survenant un grand exemple
 de la tyrannie de l'union. Il n'y avoit
 pas si longtemps, qu'il ne vût étre-
 ment qu'on étoit obligé à le trou-
 per. Je ne dis rien des raisons qu'il
 avoit de s'en défendre, mais le crime n'en
 étoit que plus odieux. Il n'y a plus que
 des intrigues d'état, dont son père, sa
 mère, son frère & elle-même avoient
 été convaincus, & qui avoient attiré à

1599. toute cette famille, un ordre de sortir de Paris, que je venois de leur faire signifier tout récemment de la part de sa majesté : malgré tout cela, ce prince foible consentit à la fin à la volonté de sa maîtresse, & lui en donna sa parole.

Un matin qu'il étoit prêt à partir pour aller chasser, il m'appella dans la galerie de Fontainebleau, & me mit aux mains ce honteux papier. C'est une justice que je suis d'autant plus obligé de rendre à Henri, qu'on voit que je ne cherche pas à pallier ses défauts, que dans les plus grands excès où sa passion le porta, il prit toujours sur lui d'en faire l'aveu, & de s'en consulter à ceux qu'il connoissoit les plus opposés à ses résolutions : ce qui est une marque de droiture & de grandeur d'ame qu'on trouve dans fort peu de Princes. Pendant que je faisois une lecture, dont chaque mot étoit pour moi un coup de poignard, Henri tantôt se détournoit pour cacher sa rougeur, tantôt cherchoit à gagner son confident, en s'accusant & en s'excusant tout à tour. Pour moi, je donnois toutes mes réflexions au fatal écrit. La clause d'épouser une maîtresse,

pourvu qu'elle eût dans l'année un enfant mâle, (car c'est en ces termes qu'elle étoit conçue) me paroïssoit, à la vérité, ridicule & visiblement nulle : mais rien ne me rassuroit sur la honte & le mépris qui alloit rejaillir sur le roi, d'une pièce qui ne pouvoit manquer tôt ou tard de faire un éclat terrible. J'en craignois encore les suites fâcheuses dans la conjoncture présente de la dissolution à laquelle on travailloit, & cette pensée me rendoit muet & immobile.

Henri qui vit que je lui rendois foiblement le papier, mais avec une agitation d'esprit, dont il s'aperçut aisément, me dit : „ Là ! là ! parlez „ librement, & ne faites point tant le „ discret. “ Je ne pus encore trouver si-tôt les paroles dont je devois me servir, & il n'est pas besoin que j'apporte ici des raisons de mon embarras : il n'est que trop facile à justifier auprès de ceux qui sçavent ce que c'est que d'être le confident des rois, dans des choses où il s'agit de combattre leur résolution, qui est toujours une volonté absolue & immuable,

~~1559.~~ 1559. Marie (7) de Médicis, fille du grand
duc de Florence Le roi nous laissa
faire, & nomma même, mais par pure
importunité, pour y travailler avec
celui que le grand duc devoit envoyer
à Paris, M. le connétable, le chancelier,
Villeroy & moi Nous ne fîmes
pas languir cette affaire, Joannini,
qui étoit l'homme du grand duc, ne
fut pas sitôt arrivé, qu'en moins de
rien les articles furent dressés & signés
de nous tous

Je fus chargé de les aller commu-
niquer au roi, qui ne s'attendoit pas à
une si prompte expedition. J'eus lors-
que j'eus répondu à la demande qu'il
me fit d'où je venois. « Nous venons,
» sire, de vous marier, » ce prince de-
meura un quart d'heure, comme s'il
eût été frappé de la foudre. ensuite il
se mit à parcourir sa chambre à grands

(7) Marie de Médicis, fille de François, grand duc de Toscane, & de l'archiduchesse Jeanne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand	ser bagues, joyaux, &c. La chronologie septennaire, an 1607 p 121. Malinva, tome 2 liv 2 p 336, &c. rapportent les n. p. ciation de d'Orsat & de Siercy pour ce cens mille écus, sans
--	---

pas ; en rongant ses ongles , se grat-
tant la tête , & livré à des réflexions
qui l'agitoient si violemment , qu'il
ne pût encore de long-tems me rien
dire. Je ne doutois point que tout ce
que je lui avois représenté , ne fît
alors son effet ; enfin revenant à lui-
même , comme un homme qui a pris
une dernière résolution : » Eh bien !
» dit il , en frappant de l'une de ses
» mains sur l'autre , eh bien ! depar-
» dieu ; soit ; il n'y a remède ; puis-
» que pour le bien de mon royaume ,
» vous dites qu'il faut que je me
» marie , il faut donc se marier. « Il
m'avoua que la crainte de ne pas
mieux rencontrer la seconde fois que
la première , étoit tout ce qui faisoit son
irrésolution. Etrange bifarrerie de l'es-
prit humain ! Un prince qui s'étoit tiré
avec succès & avec gloire de mille
cruelles dissensions que la guerre & la
politique lui avoient suscitées , tremble
à la seule idée de querelles & de noises
domestiques , & paroît plus troublé
que lorsque cette même année encore ,
sur l'avis d'un capucin (8) de Milan ,

1599.

(8) Il s'appelloit frere | l'en remercia lui-même.
Honorio. Henri IV. | me , & lui fit faire plu-

1599.

on avoit surpris au milieu de la cour un Italien qui étoit venu à Paris dans le dessein de poignarder ce prince. Le mariage conclu ne put s'exécuter que l'année suivante.

Les autres faits étrangers dont il me reste à faire la remarque pour celle-ci, sont : la guerre dans les Pays-Bas : elle y commença d'une manière assez vive, aussi-tôt que l'archiduc eut passé dans ses provinces. Sur les plaintes réitérées de l'Espagne, le roi fit défense à ses sujets d'y aller porter les armes au service des états, mais seulement pour la forme, parce que la politique de l'état ne voulant pas qu'on laissât opprimer les Flamands, non-seulement sa majesté ne punit point les contraventions à sa défense, mais encore elle favorisa sous main ces peuples. La guerre en Hongrie, sur laquelle je n'ai rien à dire, sinon que le duc de Mercœur demanda & obtint d'y aller servir dans les troupes de l'Empereur. La révolution arrivée en Suède, où le roi régnant, & élu roi

sieurs offres par son *Mathieu, tom. 2. liv.*
ambassadeur à Rome, *1. p. 301.*

de Pologne, (9) fut détrôné par ses sujets, qui mirent en sa place Charles son oncle, duc de Sudernie, & perdit toute espérance d'y rentrer, par la victoire que remporta sur lui son concurrent.

1599.

En voici d'autres qui me sont personnels. Lorsque j'étois à Blois, la princesse d'Epinoi (10) vint me demander mon assistance auprès du roi, contre les princes de Ligne, qui vouloient usurper son bien & celui de ses enfans. Ces enfans étoient au nombre de cinq, dont elle en amenoit quatre avec elle, trois garçons & l'aînée de ses filles; la cadette étoit élevée chez madame de Roubais, veuve du vicomte de Gand son oncle & le mien. Elle me dit, qu'étant le plus proche parent qu'eussent ces enfans en France, du

(9) Sigismond : ce de Robert de Melun, malheur lui arriva prince d'Epinoi, mort pour avoir voulu ré- en 1594. Les Princes tablir la religion Ca- de Ligne, dont il est tholique en Suède. parlé ici, sont l'ami- Voyez sur toutes ces ral, prince de Ligne, affaires étrangères, gouverneur d'Artois, de Thou, le Septé- & qui avoit épousé naire & autres histo- Marie de Melun, da- riens, année 1599. me de Roubais d'An-

(10) Hippolyte de toing, &c. & ses fre- Montmorency, veuve res,

599. ~~me~~ côté paternel, leur intelle me regardoit. Je m'en chargeai volontiers pour leur faire rendre justice. J'eus la satisfaction qu'au bout de six ou sept ans, pendant lesquels j'eus soin de ces enfans, comme des miens propres, je les remis dans la possession de tous leurs biens qui montoient à cent vingt mille livres de rente. J'aurai sujet dans la suite de marquer les obligations qu'ils ont eues à sa majesté.

Dans le même tems, les marchands de Tours vinrent me prier de leur aider à obtenir la permission d'établir des manufactures de toutes les étoffes d'or, d'argent & de soie, qui jusques-là ne s'étoient point encore fabriquées en France, avec une défense d'y en laisser à l'avenir entrer aucunes venant des pays étrangers. Ils m'assurèrent qu'ils avoient des fonds suffisans pour fournir tout ce qui en pouvoit être consommé dans le royaume. Je ne leur demandai, pour leur répondre, que le tems de m'assurer par moi-même si leur rapport étoit sincère; & m'étant convaincu du contraire, j'essayai de les détourner d'une entreprise dans laquelle

laquelle on n'échoue pas impunément. Je ne les persuadai pas. A mon refus ils s'adresserent directement à sa majesté, & je crus devōir garder le silence sur un établissement qui pouvoit en effet, étant bien conduit, être d'une grande utilité. Le roi vaincu par leur importunité, leur accorda tout ce qu'ils demandoient ; mais il s'étoit à peine passé six mois, que faute d'avoir bien pris leurs mesures, ils virent révoquer des permissions qui avoient fait murmurer tout le monde par l'incommodité & le surcroît de dépense que ce nouvel arrangement causoit aux acheteurs (11).

L'affaire du marquisat de Saluces ne

(11) Les cris des banquiers & douaniers, dont la nouvelle défense diminueoit considérablement les profits, contribuèrent aussi beaucoup à la faire révoquer. *Chronologie Septénaire*, pag. 94. année 1599. Il en est de ces étoffes comme de toutes les autres parties du commerce. La liberté du com-

merce, qui doit régner entre toutes les nations du monde, ne nous donnera à cet égard, aucun avantage sur nos voisins, qu'autant que nous trouverons le moyen de faire ces étoffes chez nous, ou plus belles, ou meilleures, ou à meilleur marché. Aujourd'hui une grande partie des étrangers viennent

1599.

1599. paroissant point au roi devoir finir
sans coup férir, la majesté songeoit
depuis quelque tems à commettre les
fonctions de grand maître d'artillerie
à un homme qui pût bien s'en acquit-
ter, & sur-tout les exercer par lui-
même; ce que ne pouvoit pas faire le
bon homme d'Estrées, qu'elle ne vou-
loit pourtant point en dépouiller, par
amitié pour ses enfans, dont M. d'Es-
trées étoit le grand-pere. L'expé-
dient que Henri imagina, fut que le
vieux de Born cherchant à se défaire
de la lieutenance générale d'artillerie,
je pouvois en traiter avec lui, & unir
à ses fonctions celle de la grande
maîtrise, quoique je ne fusse pas revê-
tu de celle ci. Il m'offrit même d'aug-
menter en ma faveur les prérogatives
de la première déjà fort considéra-
bles, en l'érigeant en office, en lui
donnant autorité sur tous les lieute-
nans généraux dans les provinces, en

les prendre chez nous, & la défense ne sub-
stantiellement la main, ou
& mieux qu'on pût en
France, qui
lieu de ces
commodes,
à souhaiter, ou bien & d'un u bon usen.
qu'on y tint plus exac-

rehaussant les gages ; enfin de m'en expédier les provisions *gratis* ; mais j'avoue qu'aucune de ces offres ne me tenta, & que je ne pus me résoudre à servir sous un autre, après avoir manqué la première place. Je ne m'excusai pourtant de déférer aux volontés du roi, que sur les affaires dont j'étois chargé, en quoi je n'imposai point à ce prince qui, après bien des prières dont je scus me défendre, me quitta en colere, en me disant qu'il ne m'en parleroit plus, mais que puisque je voulois ne suivre que mon caprice, il agiroit de son côté à sa volonté.

Sa bonté pour moi lui fit au moment même oublier cette menace. Il fit proposer à d'Estrées de se défaire de sa charge. Je n'en fus pas plutôt informé, que je fis offrir par monsieur & madame Dupêche, trois mille écus à madame de Néry qui gouvernoit ce vieillard, pour faire réussir la chose. Le grand-maître, pressé par cette femme, dit au roi, qu'il consentoit à prendre récompense de sa charge. Le roi me le redit incontinent, en ajoutant qu'il n'exigeoit de moi, pour l'avoir fâché, que de mettre dans peu

~~Tout~~ son artillerie en état de lui faire obtenir
 1599. le marquisat de Saluces qu'on lui con-
 firmoit chaque jour, qu'il ne se feroit
 céder que de force, c'est-à-dire, au
 moyen d'un grand nombre de sièges,
 tous assez difficiles, car c'est là la ma-
 nière ordinaire de faire la guerre en
 Savoye. Je remerciai sa majesté, & je
 convins avec d'Estrées, pour quatre-
 vingt mille écus. Tous les menus droits
 montant encore à une somme considé-
 rable, je fus obligé, en cette occasion,
 de prendre en rente cent mille écus,
 de Morand, Vienne & Villemontée,
 & trois jours après je fus pourvu so-
 lemnellement de la dignité de (12)

(12) Le roi la dé- » Arsentil, son esprit
 clara charge de la » & son industrie à
 couronne en faveur » l'avoit fait si bien
 de M. de Sully. Bran- » dresser, & fut tout
 tôme, dans l'endroit » sa valeur & son bon
 où il nous donne la » sens à le faire va-
 suite des grands mal » loir, témoin ce
 tres de l'artillerie, » qu'il fit dernière-
 en parle ainsi, » ment pour la guer-
 » depuis M. de Ros- » re de Savoye, où
 » ny la (la grande » en moins d'un rien
 » maîtrise), qui cer- » il montra tellement
 » tes honore si bien » sa promptitude &
 » cet état, qu'il en » diligence, qu'on le
 » fait beau voir son » vit plutôt en camp-

grand-maître d'artillerie, & j'en prêtai le serment. C'étoit la quatrième grande charge dont je me trouvois honoré. Son produit annuel étoit de vingt-quatre mille livres. Je crus que la reconnaissance qu'exigeoit de moi ce nouveau bienfait de sa majesté, consistoit à donner tous mes soins à l'artillerie. Je vins visiter l'Arsenal, où tout me parut être dans un état si déplorable, que je résolus d'y demeurer, pour pouvoir vaquer à son rétablissement, quoique ce château fût alors fort mal bâti, dénué de tout, & sans aucune commodité.

Les affaires de l'artillerie étoient encore pires. Je commençai par une réforme des officiers de ce corps, qui n'ayant pas la moindre teinture de leur métier; n'étoient proprement que les valets de messieurs de la justice & des finances. D'un seul coup j'en cassai environ cinq cens. Je m'abouchai ensuite avec les commissaires pour le salpêtre; & je fis avec eux des marchés pour une provision considérable

» gne, que de l'avoir | *ticle de M. Rosny*
 » pensé. « *Vie des* | *tom. 1, pag. 227*
Hommes Illust. es, ar- | *228.*

599. de poudres que je fis voir au roi. Je traitai de même avec les maîtres de grosses forges pour le fer propre aux affûts, bombes, &c ; avec les marchands étrangers pour le métal, avec les charrons & charpentiers, pour les ouvrages en bois nécessaires aux desseins que j'avois formés. Sa majesté vint visiter elle-même son Arsenal quinze jours après que je m'y fus établi, & elle en fit dans la suite un de ses plus grands amusemens. Elle prit beaucoup de plaisir à voir tous les préparatifs qui s'y faisoient, & l'extrême diligence avec laquelle je m'y appliquois.

On ne pouvoit y en apporter trop dans la conjoncture présente des affaires de Savoye, dont le détail & celui de la guerre où elles engagerent, va remplir entièrement ces mémoires pour toute l'année suivante, M. le duc de Savoye partit de ses états sur la fin de celle-ci pour venir en France, avec les intentions que j'ai déjà marquées, mais elles ne purent être assez secrètes, pour lui faire recueillir tout le fruit qu'il se promettoit de ses trompettes. L'examen de la conduite

passée de ce prince & de celle de ses
 agens, & la connoissance qu'on avoit 1599.
 de son caractère, ne lui étoient pas déjà
 trop favorables. On eut à son sujet
 quelque chose de plus positif encore.
 Lesdiguières manda à Sa Majesté, que
 le duc faisoit fortifier diligemment ses
 places, sur tout celles de Brèssè, &
 qu'il les remplissoit de munitions de
 guerre & de bouche. On sçut par le
 comte de Carces & le sieur du Passage,
 qu'il avoit fait de grandes instances à
 la cour de Madrid, & pressé le pape
 d'agréer un second compromis, en lui
 faisant entendre que toute l'Italie étoit
 intéressée à ne pas souffrir que sa ma-
 jesté très-chrétienne possédât rien par
 de-là les monts. Les résidens François
 à Florence mandoient que le duc
 ne parloit point dans d'autre inten-
 tion que de surprendre le roi, qui de
 son côté étoit persuadé que ce seroit
 le duc lui même qui pourroit bien être
 pris pour dupe, non-seulement avec
 lui, mais encore avec le roi d'Espagne
 & les autres princes d'Italie: car ceux-
 ci ne cachotent point leur aversion
 pour l'humeur inquiète & ambitieuse
 de M. de Savoye, & le roi d'Espagne

1599. n'avoit pas oublié qu'il s'étoit plaint hautement que pendant qu'on donnoit en dot à l'une des infantes, les Pays-Bas & la Franche Comté, qui valent mieux que les deux Castilles & le Portugal, celle qu'il avoit épousée, n'avoit eu qu'un crucifix & une image de la Vierge. Une infinité d'autres indiscrétions semblables, suivies de rapports & de plaintes réciproques, avoient ruiné absolument leur première intelligence.

La suite fit voir la justesse de ces observations que le roi me faisoit faire en me montrant la lettre de Lesdiguieres, mais il ne témoigna en public aucun ressentiment de ce qu'il apprenoit des procédés du duc de Savoie. Il m'ordonna même de ne rien oublier du côté des finances & de l'artillerie pour lui faire faire à Lyon la réception ordinaire des souverains étrangers. Je crois que ce prince n'eut aucun sujet de se plaindre de moi; mais qu'il n'en fut pas de même de MM. les comtes de Saint-Jean, (13) qui lui refuserent certains honneurs, que les

(13) Ce fut par ordre du roi, selon les états de P. Mathieu, 1072. Lyon refuserent 22

ducs de Savoye soutiennent qu'on leur doit rendre dans ce chapitre comme comte de Villars. La plus grande magnificence fut à Fontainebleau & à Paris, où de son côté le duc (14) se fit voir dans un état tout-à fait digne de son rang.

Trois jours après qu'il fut arrivé à Paris, le roi qui n'étoit pas fâché de lui faire voir le nouvel ordre observé à l'Arсенal, me manda qu'il viendrait y souper avec le duc & les principaux seigneurs & dames de sa cour. M. de Savoye s'y rendit de si bonne

1599.

duc de Savoye la place de chanoine d'honneur dans leur cathédrale, qu'ils avoient accordée au duc son pere; & cela par une raison très-naturelle, qui est que le comté de Villars étoit sorti de la maison de Savoye depuis ce tems-là. Cette cérémonie consistoit à présenter la chappe & l'aumusse au duc de Savoye, à l'entrée du cloître, à lui donner

rang dans l'église parmi les chanoines, &c.

(14) Malgré cette magnifique réception, le duc de Savoye sentit bien dès la première fois qu'il parut à Henri IV, qu'il n'obtiendrait point ce qu'il étoit venu demander. » J'ai fait » mon message, dit-il, » je m'en puis aller » quand je voudrai ». *Mathieu, sur le voyage de ce prince en France, tom. 2. liv. 2.*

1599. heure, que je ne pus prendre une si grande diligence pour un effet du hazard. Il me demanda à voir les magasins. Ce n'étoit pas de ce côté là que je voulois le faire tourner; la pauvreté des vieux magasins me faisoit honte à moi même. Sans lui répondre, je le menai dans les nouveaux ateliers. Vingt canons nouvellement fondus, autant qui étoient prêts à l'être, quarante affûts complets, & quantité d'autres ouvrages auxquels il vit qu'on travailloit avec ardeur, le jetterent dans un si grand étonnement, qu'il ne pût s'empêcher de me demander ce que je voulois faire de tout cet attirail. » Monsieur, » lui répondis-je en riant, c'est pour » prendre Montmélian. « Le duc, sans faire appercevoir que cette réponse l'avoit un peu déconcerté, me demanda d'un ton de plaisanterie & de familiarité, si j'y avois été, & comme je lui répondis que non, » vraiment, » je le vois bien, reprit il, car vous ne » diriez pas cela. Montmélian est im- » prenable. « Je répartis du même ton dont il me parloit, que je ne lui conseil- lois pas de forcer un jour le roi à tenter cette entreprise, parce que je

croyois être sûr de faire perdre à Montmélian ce titre d'imprenable.

1600.

Ces paroles rendent dans le moment même notre conversation très-sérieuse. M. de Savoye prenant de là occasion de parler du sujet qui l'amenoit en France, avoit déjà commencé à me faire sentir d'une manière polie, qu'il étoit instruit que je ne le favorisais pas auprès du roi, mais nous n'eûmes pas le tems d'en dire davantage. Sa majesté arriva, & on ne songea plus qu'à la joie & au plaisir, ce qui n'empêcha pourtant pas que dès le soir même on se nommât de part & d'autre des commissaires pour examiner ce qui faisoit le sujet de la contestation. M. le connétable, le chancelier, le maréchal de Biron, Meisse, Villeroi & moi, furent ceux du côté du roi; & de la part de M. de Savoye, Belly son chancelier, le marquis de Lullin, les sieurs de Jacob, le comte de Morette, le chevalier de Brétons & des Allymes.

Le duc de Savoye avoit déjà sçu mettre dans ses intérêts une partie de nos commissaires, il acheva de les gagner par les grandes libéralités qu'il

1600.

ploya aussi tôt toute son éloquence, se croyant au moment décisif, & commença, au défaut de raisons; à faire valloir la prétendue rupture de son maître avec l'Espagne. Il offrit de se joindre au roi pour lui faire faire la conquête de Naples, de Milan & de l'Empire même, rien ne lui coûtoit; & à l'entendre, on auroit cru qu'il pouvoit disposer de tous ces états, pour lesquels il ne doutoit point, ajouta-t-il, que le roi ne laissât volontiers au duc de Savoye un méchant marquisat composé de pièces rapportées.

Je ne pus m'en contenir plus longtemps, je répondis à des Allymes, que si le roi redemandoit le marquisat de Saluces; ce n'étoit point à cause de sa valeur, objet trop peu considérable, mais pour l'honneur de ne pas laisser démembrer un ancien-domaine de la couronne, & qui avoit été usurpé dans un tems où le duc de Savoye étoit comblé des libéralités d'Henri III. à son retour de Pologne, devoit encore s'en abstenir par reconnoissance. Je remerciai le député de tout ce qu'il avoit mis d'obligeant dans son discours pour moi, & pour payer ses

complimens par d'autres complimens ,
je l'assurai qu'après que M. de Savoye
auroit fait une restitution pure & simple de Saluces , je n'oublierois rien
pour porter sa majesté à lui faire avoir
à lui-même les riches royaumes dont il
avoit fait l'offre , & qui l'accommode-
roient encore mieux que le roi. J'ou-
vris la boîte à portrait en disant ces pa-
roles ; & après en avoir admiré l'ou-
vrage & la matiere , je dis à des Ally-
mes , que le grand prix étoit un motif
pour moi de ne pas l'accepter , mais
que s'il me permettoit d'en séparer la
boîte & les diamans , je garderois vo-
lontiers le portrait , pour me souvenir
d'un prince si obligeant. Je séparois en
effet l'un de l'autre lorsque des Ally-
mes me dit qu'il ne lui appartenoit pas
de rien changer aux gratifications de
son maître. Je le priai donc de rempor-
ter le tout , & il se retira sans aucune
espérance de m'attirer à lui , & à ce
qu'il me parut , peu content de ma ma-
niere d'agir.

Il ne restoit plus qu'à tâcher de
m'exclure des assemblées. Sur le refus
qu'en fit sa majesté , le duc de Savoye
imagina de lui demander que le pa-

1600. patriarche (17) de Constantinople assistât à ces assemblées au nom du pape; ce que le roi accorda, ne songeant point à la finesse cachée sous cette proposition. Le lendemain ce prince ayant envie de jouer à la paume à la sphère, nomma pour lieu de l'assemblée la maison du connétable, par la commodité qu'il trouva à faire sa partie au sortir de cet hôtel, après qu'il auroit vû entamer la conférence. Il sortit en effet après avoir exhorté tous les commissaires à n'avoir égard qu'à la justice. Il me dit en particulier & à l'oreille : » prenez bien garde à tout, & faites » ensorte qu'on ne me trompe pas ».

Le roi étant parti, je vis qu'au lieu de s'asseoir, tout le monde se partageoit deux à deux, trois à trois, & que le Nonce s'entretenoit tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, sans souffrir qu'on traitât rien en forme, & sur-tout qu'il évitoit soigneusement de m'adresser la parole. Bellièvre me dit enfin que le bonhomme de patriarche ne pouvoit vaincre le scrupule qu'il avoit de communiquer avec un Hu-

(17) Le pere Bonadeliens, le nonce de, venue de Calatragi- sa sainte-c. rone, général des cor-

guenot ; & qu'il me prioit , au nom de toute l'assemblée , de vouloir bien m'absenter , parce que rien ne se feroit sans cela. Je perçai en un instant la cause de tout ce manège , & faisant une profonde révérence , je me retirai , dans l'intention d'aller faire de ce pas mon rapport au roi. Je le rencontrai encore dans la galerie , où il s'étoit arrêté à parler à Bellengreville. Il me demanda avec quelque surprise , où j'allois , & si tout étoit déjà fini ; & lorsqu'il sçut ce qui s'étoit passé , il entra dans une grande colère , & m'ordonna de retourner dans l'assemblée , disant que s'il y avoit quelqu'un à qui ma présence déplût , c'étoit à lui à se retirer , & non pas à moi. Je troublai un peu la joie de l'assemblée , en y rapportant le nouvel ordre du roi. Le parti qu'on prit , fut de laisser le tems se passer à chercher des expédiens , & de remettre à l'après midi à entamer la question , lorsqu'on vit l'heure du dîner s'avancer , mais on eut beau faire auprès de S. M. je demeurai du nombre des commissaires , & il fallut que le nonce se défît de sa répugnance. Brétions & Roncas se tournerent sur tous les sens , pour n'être point obligés

1600. d'en venir à la restitution du marquisat. Ils offrirent d'en faire l'hommage-lige à S. M. & si cela ne suffisoit pas, de tenir la Bresse aux mêmes conditions. Je fis aisément tomber toutes ces propositions, & je réunis toutes les voix à donner au duc de Savoye l'option de rendre Saluces, ou de céder en sa place le pays de Bresse jusqu'à la rivière de Dain, le vicariat de Batcelonnette, le Val de Sture, celui de la Pérouse, & Pignerol. Dans ce second cas on auroit restitué toutes les autres places prises de part & d'autre (18).

Le duc de Savoye avoit attendu toute autre chose de MM. les commissaires, mais la vérité est, qu'ils n'osèrent combattre ouvertement un parti qu'ils voyoient être celui du roi.

(18) Il y eut une espèce d'accord conclu sur ce plan entre les commissaires, qu'on se donna bien que le duc de Savoye n'observeroit pas, par tous les délais qu'il demandoit. Sur quoi quelqu'un proposa à Henri IV. comme le rapporte le Grain, de faire arrêter le duc de Savoye, pour l'obliger à l'effectuer, mais le roi rejeta cette proposition. Voyez les particularités de la négociation & du séjour du duc de Savoye à Paris, dans M. de Thou & le Septénante, & née 1599. & 1600.

Toute leur ressource fut de se joindre en faveur de M. de Savoye, à tous les courtisans, qui ne cessoient de redire au roi, qu'il ne devoit point agir à la rigueur avec un prince dont l'alliance acquise par un bienfait peu considérable, pouvoit lui procurer mille fois davantage qu'un mauvais fief très difficile à conserver. L'option qu'on proposoit à M. de Savoye fut encore un prétexte de lui accorder six mois pour se déterminer ; il en vouloit dix-huit, & moi je soutenois que la chose n'avoit pas besoin de délai. J'allai faire part à S. M. de cette résolution qu'on avoit prise malgré moi, & je lui représentai l'inconvénient de donner au duc de Savoye un si long tems pour renouer ses intelligences & se préparer à la guerre, lorsqu'un instant devoit suffire à ce prince, qui d'ailleurs avoit déjà pris son parti. Henri prévenu par tous les discours des courtisans sur la nécessité d'accorder un délai à M. de Savoye, me demanda comment je prétendois faire autrement : „ faire re-
 „ conduire honorablement, lui dis-je,
 „ le duc de Savoye par quinze mille
 „ hommes d'infanterie & deux mille
 „ de cavalerie, & vingt canons, jus-

1600.

» ques dans Montmélian, ou telle au-
 » tre place qu'il choisira, & alors le faire
 » expliquer sur l'option ». Le roi ne goû-
 ta pas mon avis, il avoit déjà donné sa
 parole du contraire. J'en fus véritable-
 ment fâché, & j'ai toujours été persua-
 dé que sans cette complaisance S. M.
 auroit évité la guerre & reçu une en-
 tière satisfaction. Tout ce que je pus
 gagner, fut de faire ôter trois mois sur
 les six qui avoient été accordés.

Le duc de Savoye voyant que sa
 majesté, lassé de toutes ses sollicita-
 tions, ne lui donnoit plus à la fin d'autre
 réponse que ce peu de mots : *Je veux
 mon marquisat*, partit peu de tems
 après pour s'en retourner à Chambéry,
 attendre, en se préparant à la défense,
 l'expiration du terme qui tomboit au
 mois de Juin Il n'en auroit pas eu be-
 soin, si le dessein de la nommée Ni-
 cole Mignon avoit réussi. Elle avoit
 entrepris d'empoisonner le roi (19),
 elle eut pu en faire part à M. le
 comte de Soissons, qui faisoit en tou-

(19) En faisant en-| de M. le comte de
 trer chez le roi, son | Soissons, grand rai-
 mari qui étoit cusi- | tre de la maison de
 mer, par le moyen | S. M. Elle avoit été

tes occasions éclairer son mécontentement ; mais cette femme lui fit tant d'horreur , qu'il alla incontinent la dénoncer : elle avoua son crime , & fut brûlée vive.

1600.

Il ne se passa rien de remarquable pendant trois mois, que la dispute de MM. du Perron & du Plessis. Sur la fin de l'année dernière il parut un (20) livre de celui-ci sur l'eucharistie , -qui

connue des princes , & même de Henri IV. à Saint-Denis, où elle tenoit une des principales auberges pendant la guerre. M. le comte de Soissons , auquel elle dit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être le plus puissant prince du monde, se doutant que cette femme avoit de mauvais desseins , fit cacher dans un cabinet Loménie , qui entendit les moyens dont elle comptoit se servir. Elle fut accusée d'être sorcière , & n'avoit que beaucoup de méchanceté , & un peu de folie.

Chronologie septénaire , année 1600.

(20) Ce livre a pour titre : *Instruction de la sainte Eucharistie* , & il attaque la Messe , par le témoignage prétendu des saints peres. Sitôt qu'il parut , plusieurs docteurs catholiques se récrièrent sur la fausseté d'une infinité de citations qu'il renferme ; ce qui obligea du Plessis à proposer une espèce de défi , qu'on engagea l'évêque d'Evreux à accepter. Après plusieurs lettres & plusieurs démarches de part & d'autre , pour

1600. fut regardé par tout le parti comme un chef-d'œuvre, & que j'envoyai

convenir de la forme dont on devoit y procéder, & dans lesquelles il paroît que Duplessis se repentir plus d'une fois de s'être tant avancé, le roi décida pour une dispute publique entre les deux adversaires, dans laquelle on vérifieroit chaque jour cinquante de ces passages, jusqu'à ce qu'on eut examiné tous les cinquens que M. du Perron

heure après midi. De soixante-un passages que du Perron envoya à son adversaire, celui-ci ne s'étoit préparé que sur dix-neuf qu'il avoit choisis parmi tous les autres. » De ceux-là, dit-il au roi, je veux perdre l'honneur ou la vie, s'il s'en trouve un seul faux ». Cependant il fut convaincu de mauvaise foi sur tous ceux qu'on exa-

mina, & on ne put en que neuf-
premier qui
cot, & le se-

présence du roi & des commissaires nommés par lui, qui furent, du côté des Catholiques, le président de Thou, l'avocat Pi-

thou, & le sieur Mar-
cond de Darand, le chancelier prononça, de l'avis de tous les assistants, que Duplessis avoit pris l'objection pour la réponse. Sur le troisième & qua-

rième de Saint Chy-
vière
, qu'il
mora
lité-

aussi-tôt à M. d'Évreux qui étoit alors ^{à Paris} dans son diocèse. La différence de sa- ^{crés}

me, qu'il ne se trou-	vingt, se renver-
voit point du tout	ren perdroient après
dans S. Cyrille. Sur le	cette dispute. Il y
septième, tiré du co-	IV, y put lui même
de, qu'il étoit vérita-	quelques-fois la parole.
blement de Césaire,	Dupleffis prétendait
mais que Césaire	prover, par l'autorité
avoit falsifié le texte	tiré de saint Cyrille,
du code. Sur le huitième	que les chrétiens n'é-
me qui en renfermoit	toient point dans
deux de S. Bernard,	l'usage d'ordonner le
que Dupleffis avoit dû	croix, & cependant
les séparer, ou du	il alléguoit le reproche
moins mettre entre	que l'empereur fu-

1600.

ligion n'a jamais détruit les sentimens d'amitié & de reconnoissance que ce prélat a toujours eus pour moi, ni ceux d'estime, d'affection & de vénération, que j'ai toujours conservés pour son mérite, pour ses talens, & même pour la qualité qu'il portoit, de mon évêque : nos lettres réciproques étoient écrites sur ce ton. Je fus fort surpris de lire dans la réponse qu'il me fit au sujet du livre que je lui envoyois, que les erreurs & les faus-

ayant fait remarquer à un calviniste, que du Perron avoit déjà gagné plusieurs passages sur Duplessis. N'importe, répondit le Protestant, testans. M. de Thou, liv. 123. p. 843. Ecce écrivain étoit un des commissaires, Mithen, 1612. chronol. septénaire, p. 123. & suis, Suppl au Journ.

Ce fut qui est rapporté de la même manière dans plusieurs livres dogmatiques, est généralement attesté par tous nos bons historiens, & par ceux mêmes qui traitent le plus favorablement les Protestans. Le Grand & plusieurs autres, où l'on voit tout le détail de cette dispute. On ne doit donc ajouter aucune foi à la manière dont elle est rapportée dans la vie de du Perron, liv. 2. p. 269.

tés s'y suivoient de si près , qu'il auroit fallu le censurer d'un bout à l'autre. « Non que je veuille accuser M. » Du-Plessis de mauvaise foi , ajoutoit l'évêque d'Evreux , avec autant de » modération pour son adversaire , que » de politesse pour moi ; mais je plains » son malheur , de s'être fié aux rap- » sodies des compilateurs qui l'ont mal » servi ». Le reste de sa lettre ne contenoit que des complimens sur la charge de grand-maître dont je venois d'être pourvu , & des assurances de la joie qu'il ressentiroit , » s'il me voyoit , disoit-il , obéir aux canons de l'Eglise , » moi qui commandois aux canons de » la France ».

1600.

Je n'ai jamais eu de Du - Plessis toute la bonne opinion dont je voyois tous mes confreres prévenus ; & j'aurois été fort fâché de cautionner l'exactitude de ces gros volumes , qu'il faisoit suivre de si près ; car celui de l'Eucharistie avoit été précédé d'un autre traité sur l'Eglise Pour bien écrire , sur ces matieres sur-tout , il faut longtemps penser. C'est ce que je répondois à l'évêque d'Evreux ; mais je lui marquois en même-tems que je ne

En 1577.

1600, pouvois croire que le livre de Du-Plessis ne fût, comme il me le sou-
tenoit, qu'un tissu de fautes. J'avertis
Du-Perron, dès ce tems là, que ce
seroit entr'eux le sujet d'une grande
dispute; parce que Du Plessis ne lais-
seroit pas sa réponse & ses accusations
sans réplique. C'est aussi tout ce que
ma lettre renfermoit de sérieux : les
complimens, les louanges, & une in-
vitation de venir visiter mon domicile,
remplissoient le reste, & ne méritoient
pas d'être rapportés (21).

Ce que j'avois prévu arriva, excepté
que je ne m'étois attendu qu'à une
dispute par écrit, & non à une dis-
pute publique. Je voulus interposer
l'autorité du roi, pour empêcher les
deux champions d'en venir jusques là.
Du Plessis fut le plus opiniâtre (22),
& persista à mesurer ses armes avec
celles de M. Evêque d'Yvreux. La

(21) Voyez ces lettres dans les originaux, & dans les copies de nos manuscrits, tome 1. p. 111 & 112.

(22) Monsieur de Du-Plessis à M. de Sully, le 10. Mars 1600. & la réponse de M. de Sully à Monsieur de Du-Plessis, le 10. Mars 1600. P. Mathieu, tome 1. liv. 3. p. 112.

chose se passa , ainsi qu'un chacun ~~_____~~
 scait. Du-Plessis se défendit à faire pi- 1600.
 tié, & en sortit à sa honte. Le roi,
 qui avoit voulu honorer ce défi de sa
 présence, donna mille louanges à l'es-
 prit & à l'érudition de M. d'Evreux.
 » Que vous semble de votre pape » ?
 me dit Henri , pendant la dispute ;
 car Du Plessis étoit parmi les Protec-
 tans , ce qu'est le pape parmi les Ca-
 tholiques. » Il me semble , sire , lui
 » répondis-je, qu'il est plus pape que
 » vous ne pensez, puisque dans ce mo-
 » ment il donne le bonnet rouge à M.
 » d'Evreux. Si notre religion n'avoit
 » pas de meilleur fondement que ses
 » jambes & ses bras en croix, je la quit-
 » terois dans l'instant ».

C'est à cette occasion que sa ma-
 jesté écrivant au duc d'Epemon , lui
 manda que le diocèse d'Evreux avoit
 vaincu celui de Saumur ; que c'étoit
 un des plus grands coups pour l'E-
 glise de Dieu , qui se fût fait depuis
 long-tems ; qu'en procédant de cette
 manière , on rameneroit plus de Pro-
 testans à l'Eglise , qu'on ne feroit en
 cinquante ans par la violence. Cette
 lettre , dont le tour n'étoit pas moins

1600, pouvois croire que le livre de Du-Plessis ne fût, comme il me le sou-
 renoit, qu'un tissu de fautes. J'avertis
 Du-Perron, dès ce tems là, que ce
 seroit entr'eux le sujet d'une grande
 dispute; parce que Du Plessis ne lais-
 seroit pas sa réponse & ses accusations
 sans réplique. C'est aussi tout ce que
 ma lettre renfermoit de sérieux : les
 complimens, les louanges, & une in-
 vitation de venir visiter mon domicile,
 remplissoient le reste, & ne méritent
 pas d'être rapportés (21).

Ce que j'avois prévu arriva, excepté
 que je ne m'étois attendu qu'à une
 dispute par écrit, & non à une dis-
 pute publique. Je voulus interposer
 l'autorité du roi, pour empêcher les
 deux champions d'en venir jusques là.
 Du-Plessis fut le plus opiniâtre (22),
 & persista à mesurer ses atmes avec
 celles de M. l'évêque d'Evreux. La

(21) Voyez ces lettres. J'oserois bien dire que vous
 êtes dans l'orgueil, & que de me laisser
 rom. 2. part. 1. f. 12.

(22) Monsieur, dit-il, en riant, car
 Du-Messis à M. de Sully, & de ne vous
 Rulay: « mon livre est » rom. 2. f. 12.
 (rom. 2. f. 12.)

des courtifans, qui sembloient avoir tous vendu leur voix au dūc de Savoye, ce prince étoit alors retenu par un obstacle bien plus fort; c'est son attachement à sa nouvelle maîtresse, à laquelle il avoit fait prendre le titre de marquise de Verneuil. Il ne pouvoit plus songer à la quitter; & j'ai quelque confusion de dire qu'après que je l'eus enfin engagé, à force d'instances, à prendre la route de Lyon, il délibéra s'il ne la meneroit point avec lui : à quoi il fut encore poussé par les flatteurs de la cour (23). Elle étoit devenue grosse; & dans la conjoncture du billet qu'elle avoit entre ses mains, la chose devint doublement intéressante pour Henri. Le ciel vint encore à son secours. Le tonnerre entra dans la chambre de madame de Verneuil pendant un orage violent; & la frayeur

(23) Elle vint en effet s'étant raccommo-
dés, fet le trouver à Saint ce prince mena sa
André de La-Cosse. maîtresse à Greno-
Bassompierre, qui étoit ble, où il demeura
avec Henri IV, dit que avec elle sept ou huit
les deux amans se jours, & ensuite à
brouillerent au pre-Chambery. tom. i.
mier abord; mais que pag. 86. & suiv.

1600.

singulier, que le choix que Henri faisoit du duc d'Epemon pour la lui adresser, fit autant de bruit que la dispense même, lorsqu'elle eût été rendue publique; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, étant en de pareilles mains. Les uns disoient que ce prince ne l'avoit écrite que pour détruire plusieurs soupçons que la conversion n'empêchoit pas qu'on ne conçût tous les jours contre sa catholicité, & qui donnoient lieu aux Jésuites d'en parler avec avantageusement dans les lettres qu'ils écrivoient à Rome. Les autres s'imaginant que cette lettre avoit un sens plus caché que celui qu'elle paroissoit offrir d'abord, soutenoient que le roi n'avoit eu en vue que de persuader, soit l'Espagne, soit les Calvinistes, qu'on ne faisoit que d'inutiles efforts pour porter le conseil de France à agir contre eux par des voies violentes & sanguinaires.

Le mois de Juin vint sans que M. de Savoye se fût mis en peine de satisfaire à son engagement; & sa majesté commença à voir clairement qu'elle n'en obviendroit rien que par la force. Mais outre les persua-

des courtifans , qui sembloient avoir tous vendu leur voix au duc de Savoye , ce prince étoit alors retenu par un obstacle bien plus fort ; c'est son attachement à sa nouvelle maîtresse , à laquelle il avoit fait prendre le titre de marquise de Verneuil. Il ne pouvoit plus songer à la quitter ; & j'ai quelque confusion de dire qu'après que je l'eus enfin engagé , à force d'instances , à prendre la route de Lyon , il délibéra s'il ne la meneroit point avec lui : à quoi il fut encore poussé par les flatteurs de la cour (23). Elle étoit devenue grosse ; & dans la conjoncture du billet qu'elle avoit entre ses mains , la chose devint doublement intéressante pour Henri. Le ciel vint encore à son secours. Le tonnerre entra dans la chambre de madame de Verneuil pendant un orage violent ; & la frayeur

1600.

(23) Elle vint en effet s'étant raccommodés , fet le trouver à Saint ce prince mena sa André de La-Cosse. maîtresse à Greno-Bassompierre, qui étoit ble , où il demeura avec Henri IV, dit que avec elle sept ou huit les deux amans se jours , & ensuite à brouillèrent au pre-Chambery. tom. 1. mier abord ; mais que pag. 86. & suiv.

1600.

qu'elle eut de le voir passer par-dessous son lit, la fit accoucher d'un enfant mort. Le roi apprit cet accident à Moulins, où il s'étoit avancé, & d'où il jettoit tristement les yeux sur l'endroit où il laissoit sa maîtresse. Il fit quelques réflexions qui le rendirent à lui-même; & il continua sa route vers Lyon, où ses troupes avoient ordre de le joindre.

Je devois faire la même chose, aussi-tôt que j'aurois achevé de mettre ordre aux affaires du gouvernement, & assuré les fonds & les autres moyens de faire la guerre. Je n'avois pas attendu pour cela le moment de l'exécution. J'avois écrit à tous les receveurs généraux que sa majesté leur défendoit d'acquiescer d'autres assignations que celles qu'ils verroient expédiées pour les garnisons des frontières, & pour le payement des gens de guerre; parce que toutes les autres seroient payées directement au trésor.

Je défendis aux payeurs des rentes d'en acquiescer aucune, jusqu'à nouvel ordre; & cela, afin qu'ils n'en

payassent point , à leur ordinaire , qui avoient été amorties , ou créées sans argent. Je fis faire une levée de milice , que j'aimai mieux qu'on incorporât dans les anciens corps , que d'en composer de nouveaux régimens. J'apportai des soins encore plus particuliers pour l'artillerie. J'expédiai un ordre aux lieutenans d'artillerie du Lyonnais & du Dauphiné , & aux commissaires d'artillerie de la Bourgogne , de la Provence & du Languedoc , de rassembler toutes leurs meilleures pièces , de fabriquer un nombre d'affûts & de boulets proportionné , & de faire transporter le tout avec les poudres & autres provisions , à Lyon & à Grenoble. Je m'étois même transporté à Lyon , dans la crainte que mes ordres n'eussent pas été exécutés , & j'en revins en trois jours.

Je donnai les mêmes ordres dans les autres provinces. Je fis marché à Paris avec des voituriers , pour rendre à Lyon dans quinze jours trois millions trois cens milliers pefant , sans expliquer quelle espèce de marchandise ; & ils s'y obligèrent devant notaire. Ils furent bien surpris lors-

1600. qu'on leur délivra cette charge en vingt canons, six mille boulets, & autres ustensiles d'artillerie peu portatifs. Ils prétendirent que des pièces si lourdes ne pouvoient passer pour marchandise de transport; mais les ayant menacés de faire saisir leurs charrettes & leurs chevaux, & eux-mêmes ne voulant pas perdre les frais qu'ils avoient déjà faits, ils se déterminèrent à faire ce qu'on leur demandoit, & j'eus le plaisir de voir arriver tout cela à Lyon en seize jours; au lieu que par les voies ordinaires, il auroit fallu deux ou trois mois, & une dépense infinie pour faire ce transport.

On donna toujours que le roi se portât sérieusement à recommencer la guerre, jusqu'à ce qu'on vit sa majesté prendre elle-même la route du côté des morts. Le chancelier de Bellievre, qui l'en avoit toujours dissuadé fortement, voyant que mon avis l'emportoit, vint me trouver, pour me faire goûter, s'il étoit possible, les raisons qu'il avoit de ne pas l'approuver. Je ne le regardois point comme un de ceux avec lesquels il

étoit inutile d'entrer en explication ; sa sincérité se montra encore dans la manière dont il me parla , & par les réflexions dont son esprit me parut agité. L'état de la France , pour laquelle toute guerre , quelle qu'elle fût , ne pouvoit être que ruineuse ; l'honneur du roi , intéressé à maintenir un ouvrage aussi solide que la paix de Ver vins ; le reproche d'infraction , auquel il s'exposoit ; la crainte d'avoir sur les bras tous les alliés du duc de Savoye , contre lesquels on n'avoit à opposer qu'une armée assez bien pourvue d'artillerie à la vérité , mais de six ou sept mille hommes d'infanterie seulement , avec douze ou quinze cens hommes de cavalerie (ainsi le croyoit Bellievre) , & manquant outre cela de tous les vivres & provisions nécessaires : voilà à quoi se réduisirent les objections du chancelier.

Je crois qu'on n'a rien vu dans ces mémoires , non plus que dans toute la conduite de ma vie , sur tout depuis que j'ai été appelé au gouvernement des affaires publiques , qui me mette dans la nécessité de justifier un penchant trop marqué pour la guerre.

1600. S'il paroît à quelqu'un qu'en cette occasion j'ai agi contre mes maximes, c'est qu'en effet, il n'y a aucune maxime, quelque générale qu'elle soit, qui puisse répondre à tous les cas; & qu'en supposant, comme je le crois, que la guerre est toujours un mal, il est aussi vrai que souvent c'est un mal nécessaire, & même indispensable, lorsqu'on ne peut faire valoir que par elle des droits auxquels il y auroit de la lâcheté à renoncer; comme il est vrai encore que la générosité & la douceur, qui sont deux des principales qualités des souverains employées contre les règles de la prudence, ne doivent passer que pour manque de conduite, & pour une véritable foiblesse.

A cette réponse générale, je joignis, en parlant à M. de Bellièvre, les raisons particulières à la guerre présente. Je fis voir au chancelier qu'il s'allarmoit assez mal à-propos. Le roi d'Espagne étoit le seul allié redoutable qu'on auroit pu appréhender qu'il ne se joignît au duc de Savoie. Mais qu'on fasse attention que le roi d'Espagne regnant, n'étoit

qu'un jeune homme sans expérience , 1600.
 ni talens pour la guerre ; assez occu-
 pé à réduire ses propres sujets ; livré
 à un ministre , tout aussi éloigné de la
 guerre , & par son caractère , & par
 l'envie de s'approprier tout l'argent que
 la guerre auroit consommé ; enfin , aussi
 mécontent lui-même du duc de Sa-
 voye , que convaincu avec toute l'Eur-
 ope , que le roi redemandoit ici son
 propre bien. Je crois qu'alors l'idée
 qu'on aura de cette guerre , sera celle
 d'un pur différend entre le roi de
 France & le duc Savoye , ou plutôt
 d'un entêtement de celui-ci , fondé sur
 une mauvaise présomption & sur les
 brigues pratiquées en sa faveur dans le
 conseil de France. Cela supposé , le
 succès de cette guerre dépendoit de la
 promptitude avec laquelle on la pour-
 suivroit. Je soutins au chancelier
 qu'avec quatre mille hommes le roi
 avanceroit plus ses affaires cette an-
 née , qu'avec trente mille l'année sui-
 vante. Mais je ne laissai pas de lui faire
 toucher au doigt , que sa majesté n'é-
 toit pas aussi dépourvue qu'il se l'étoit
 imaginé ; & du moins qu'elle ne man-
 queroit d'aucune des deux choses qu'il

1600.

tomboit à ma charge de fournir l'argent & l'artillerie. Bellievre ne se rendit point; au contraire, il me parut se retirer avec chagrin. L'événement justifia de quel côté étoient les meilleures raisons.

Le duc de Savoie voyant, contre son attente, une armée françoise (24) prête à lui tomber sur les bras, eut recours à ses artifices ordinaires, pour laisser venir du moins l'hiver, avant qu'on eût commencé aucun acte d'hostilité. Il envoya députés sur députés vers sa majesté à Lyon. Tantôt il paroissoit vouloir exécuter sincèrement les conventions, tantôt il les éludoit par les raisons les plus spécieuses, & quelquefois il y substituoit de nouveaux projets d'un avantage visible pour sa majesté. Il trompa encore si bien ce prince, que Henri, croyant de bonne foi qu'il ne passeroit pas Lyon, s'y

(24) Il se raïtroit. *FRANÇOIS.* = Ce qui se dit-on, sur je ne sçai quelle affaire, que l'on dit Perlier, par le d'astologie, qui qu'on ce se n'a il avoient avare qu'il n'ont v. d'ont se n'a pas d'adit il n'y a n'a de la s'ce: f'ant de to: ca: = roye.

arrêta beaucoup plus long tems qu'il n'auroit dû. Tant que je fus dans cette ville auprès de Henri , je le prévins contre les ruses de M. de Savoye ; mais sitôt que j'en fus parti pour revenir à Paris , comme je l'ai dit , accélérer les préparatifs de la guerre , le duc de Savoye en imposa si bien à sa majesté par sa feinte sincérité , qu'elle m'écrivit de suspendre mon travail , parce que tout étoit accommodé.

1600.

En effet , le duc de Savoye avoit accordé tout ce qu'on lui demandoit ; mais de parole seulement , afin de gagner du tems : & il avoit proposé qu'on se donnât des ôtages , manége fort propre à reculer l'exécution d'une parole , par le tems qu'il faut à les nommer & à les envoyer. J'écrivis au roi tout ce que je pensois de ce prétendu accommodement ; & sans crainte de désobéir à ses ordres , je fis avancer mes munitions de guerre (25) , & je vins à

(25) P. Mathieu en différens endroits dans le détail qu'il de grandes louanges fait de cette expédi- au duc de Sully , & tion de Savoye, donne lui fait honneur en

~~Montargis~~ Montargis, d'où j'envoyois mes bagages par la Loire, comptant prendre moi même la poste. Je reçus en cet endroit une lettre du roi, qui ne contenoit que ces deux mots : " Vous » avez bien deviné ; M. de Sivoie » se moque de nous : venez en diligence, & n'oubliez rien de ce qui » est nécessaire pour lui faire sentir sa » perfidie ».

Une autre lettre que m'écrivoit Villeroy, m'instruisit plus particulièrement de tout ce qui s'étoit passé en dernier lieu. Le roi avoit fait venir Roucas, qui se tira si mal de l'explication que sa majesté eut avec lui, que ce prince ayant voulu qu'il se engageât de manière à ne plus laisser de subterfuge, le député savoyard se trahit enfin par ses equivoques, ce qui mit le roi dans une telle colere, que sans vouloir l'entendre davantage, il avoit pris sur le champ sa route vers Chambéry : c'est de cet endroit qu'étoit daté le billet que je venois de recevoir. Sa majesté s'imagina que cette ville se

rendroit à son approche , & ne lui ~~donneroit point la peine d'y mettre le~~ 1598.
siège , en quoi elle fut trompée.

Le roi employa ce tems à travailler à son mariage avec la princesse Marie de Médicis ; & cette négociation qui ne pouvoit que faire fort grand plaisir au pape , ne fut pas inutile à sa majesté pour empêcher le saint pere de s'intéresser pour le duc de Savoye. D'Alincourt , qui étoit celui que sa majesté avoit envoyé à Rome pour ce sujet , obtint tout ce qu'il demandoit. Le mariage fut arrêté , & il ne s'agit plus que d'envoyer à Florence une personne qui pût l'accomplir par procureur. Belle-Garde sollicita fort cet honneur ; mais il ne put obtenir que d'être porteur de la procuration , qui le déferoit au duc de Florence.

Pendant que cette cérémonie s'exécutoit à Florence (26) , Henri croyoit ne devoir paroître occupé que de ballets , de comédies & de fêtes ; mais il n'en faisoit pas moins soigneusement tout le plan de la campagne.

(26) Voyez - en le *nologie* sépténaire ,
détail dans la *chro-année* 1600.

1600. Il chargea Lesdiguières de recon-
noître exactement le château de Mont-
mélian ; & sur son rapport, qu'avec
vingt pièces de canon , & vingt
mille coups à tirer , on pouvoit en
venir à bout , il résolut de l'attaquer.
Il fit aussi reconnoître celui de Bourg-
en Bresse , par Vienne & Castenet ,
qui étoient à moi ; & leur rapport
ayant aussi été qu'on pouvoit s'en
emparer , il fut résolu qu'on cher-
cheroit à se rendre maître de ces deux
villes , par le moyen du pétard , &
dans une même nuit , en attendant
le tems propre à assiéger en forme les
deux citadelles. Le maréchal de Bi-
ron , que sa majesté en chargea , don-
na l'expédition de Montmélian à Cré-
qui , & réserva pour lui celle de
Bourg.

Le roi avoit choisi , sans le sçavoir ,
celui de tous ses officiers généraux , le
moins propre à faire réussir cette en-
treprise. Buon étoit des ce tems là ,
engagé soit avant avec M. de Sa-
roye ; on croit même que son marié
pouvoit bien être du parti ennemi. Il
fit avertir Bouvenot , gouverneur de
Bourg , de se tenir sur ses gardes , &

lui marqua la nuit & l'heure où l'on comptoit le surprendre. Tout ceci a été prouvé depuis ; mais ce qui est singulier , c'est que cette trahison n'empêcha pas la prise de Bourg , & dans la même nuit où elle avoit été résolue. 1600.

Bouvens communiqua à la garnison & aux habitans de Bourg , l'avis qu'il venoit de recevoir ; les exhorta à se bien défendre ; alluma de grands feux ; doubla , tripla même les corps de garde ; enfin , prit pour la nuit de l'attaque toutes les précautions possibles , jusqu'à faire lui-même sentinelle. Tout le monde attendoit avec une véritable impatience l'heure de minuit , qui étoit marquée dans le billet , & qui devoit être effectivement celle de l'attaque. Cependant il arriva que le maréchal de Biron , qui étoit lui-même à la tête de ses troupes , soit pour donner plus de tems au gouverneur , soit pour faire manquer l'entreprise , ou enfin par un pur hasard , prit un détour si long , qu'au lieu de minuit , il étoit le point du jour , lorsqu'il parut devant Bourg. Il voulut alors persuader aux officiers qu'ils devoient remettre la chose à une

les citadelles de Saint-Catherine, de Seissel, de Pierre-Châtel, de Cône, 1600. & les autres places de la Bresse, particulièrement le château de Bourg. Il me manda encore de faire provision de gabions de trois pieds de haut, & de neuf de large ; sur quoi je lui répondis que de pareils gabions n'étoient propres au plus qu'à faire un parquet pour des moutons achetés dans la Tarantaise. Il alla de son côté se saisir pendant ce tems-là de Conflans, Miolens, Montiers, Saint-Jacome, Saint-Jean de Morienne & Saint-Michel : aucune de ces places ne tint devant le canon. La prise de Miolens rendit la liberté à un homme, qui y étoit détenu dans les prisons depuis quinze ans. Feugeres me l'amena, à cause de la singularité d'une prédiction qui avoit été faite à cet homme, sur la durée de sa captivité & sur la main qui l'en délivreroit, laquelle se trouva exactement vérifiée.

Je partis de Lyon pour exécuter la commission que sa majesté m'avoit haute Br Dans donnée. Je vins dîner à Villars, & se. coucher à Bourg, où je fus bien reçu & bien traité par le maréchal de Bi-

1600. que j'allai trouver à Saint-Pierre d'Albigny, me dit qu'il craignoit de ne pas venir si aisément à bout de Charbonnières & du château de Montmelian; & il paroissoit faire difficulté d'en entreprendre le siège aux approches de l'hiver. J'assurai sa majesté, qu'au lieu de cinq mois qu'il jugeoit que pourroit durer le siège de Montmelian, il seroit fait en autant de semaines, pourvu que les travaux fussent toujours poussés pendant ce temps-là avec la même ardeur. Le roi n'ajouta aucune foi à mes paroles; il dit même à mon frère & à La Varenne, après que je me fus retiré, que mes envieux n'iroient avantage de la présomption qui paroissoit dans mes discours. J'étois pourtant certain de ne rien avancer légèrement, par l'attention que j'avois apportée à observer les endroits faibles de ce château, qui apparemment avoient échappé aux autres.

Le roi ayant laissé le lieutenant son armée à mon commandement, pour faire un tour à Grenoble, j'employai ce temps, non plus à observer Montmelian, sous le canon d'où nous enons, mais à faire le plan de

tous ses dehors, & de la disposition des
 des batteries avec lesquelles je comp- 1600.
 tois emporter ce fort. Ensuite je vins
 trouver le prince à Grenoble, où il
 étoit sans cesse à délibérer avec son
 conseil sur cette entreprise, qu'il m'a-
 voit formellement défendu de com-
 mencer en son absence. J'insistai de
 nouveau, & je trouvai toujours les
 mêmes oppositions. Je ne sçais si c'est
 par inimitié pour moi que le comte
 de Soissons, le duc d'Épernon, la
 Guiche & tant d'autres, se montroient
 si déraisonnables, ou bien si c'étoit
 par attachement à M. de Savoie. Il
 n'y eut de tout le conseil, que MM.
 de Lesdiguières & de Créqui qui fu-
 rent de mon opinion. Je jettai sur la
 table le plan que je venois de faire, &
 je sortis en disant, que pendant qu'on
 acheveroit de délibérer sur Montmé-
 lian, j'allois toujours tout disposer à
 le prendre, & cependant attaquer
 Charbonnières; que l'exemple de ce
 fort, pour lequel je ne demandois que
 huit jours, apprendroit peut-être ce
 qu'on pouvoit faire de Montméli-
 an.

Je vins en effet mettre le siège de-
 vant Charbonnières, où j'essuyai des

seulement me monter. Le roc sur lequel Charbonnières est situé, me parut comme inaccessible de tous côtés, & sans aucune prise pour le canon. J'en fus véritablement affligé ; cependant à force d'examiner, je eus remarquer un endroit où ce qui paroïssoit par dehors un roc naturel, pouvoit bien n'être qu'un remplage de terre recouvert de gazon. Je me létais la joie de cette découverte jusqu'à ce que la nuit m'eût donné les moyens de m'en assurer. J'approchai fort près du mur, à la faveur des ténébres ; & ce fut avec un véritable transport de joie, qu'en sondant le terrain avec ma pique, je trouvai qu'elle avançaît tout autant que je voulois, & que ce bastion étoit tel que je l'avois jugé. Je ne balançai plus par quel côté je serois battu le fort, & il ne fut plus besoin que de trouver dans la campagne un endroit propre à asseoir ces batteries : car tous les environs de Charbonnières sont à la vérité couverts de montagnes qui commandent la place, mais si escarpées, qu'un homme à pied a bien de la peine à y monter. Je me mis encore à ramper le long de ces mon-

ragues qui me parurent en effet horribles & inabordables au canon, excepté une seule, sur le penchant de laquelle je vis un chemin où il y avoit quelque apparence qu'à force de bras on pourroit guinder quelques pièces de canon. Le malheur est que ce chemin unique débouchoit dans un autre, qui passoit si près du fort, qu'on pouvoit y atteindre avec des pierres.

Ce fut un obstacle de plus, mais qui ne me refroidit pas. Je choisis deux cents François & autant de Suisses, à qui je promis chacun un écu, s'ils venoient à bout de monter par ce chemin six canons que je leur donnai, sur la hauteur que je leur montrois. Je choisis, pour cette manœuvre, une nuit fort noire. Je leur recommandai surtout de faire le moins de bruit qu'ils pourroient; & pour empêcher les assiégés d'y faire attention, je fis avancer, par des chemins opposés, des chevaux & des charretiers, dont les cris & le claquement des fouets attirerent tout le feu des ennemis de ce côté, sans aucun effet, parce que ces charretiers ne marchaient que bien couverts d'arbres, de gabions, & même

~~qui est nécessaire pour y faire des plates-formes.~~
1600. qui est nécessaire pour y faire des plates-formes.

Un dernier inconvénient, c'est que quand il fallut remplir les gabions, il ne se trouva point de terre à plus d'un demi quart de lieue; tout ce qu'on pouvoit tirer de ce terrain ingrat, n'étoit que du pierrage, dont on ne pouvoit pas même se servir pour former les embrasures & les plates-formes, sans risquer à faire estropier tout le monde. Les officiers qui, faute de ce secours si commun, se voyoient exposés à tout le feu de la place, vinrent m'apprendre leur situation avec beaucoup d'effroi. Je leur dis, sans faire semblant d'être ému, qu'ils convinssent toujours la palissade que j'avois ordonné qu'on fit le long du bord des rochers, en la faisant fort haute & fort épaisse, pour dérober du moins aux ennemis la vue du canon qu'ils auroient pu démonter; ce qui fut promptement exécuté, ces tronçonnés étant presque tous convertis de bois. Pour suppléer au reste, je fis abattre par les charpentiers & charpentiers de la place, deux cents gros bâtons qu'on coupa en billets, les uns ronds, pour servir

les gabions, les autres quarrés, pour former solidement le logement des six pièces de canon ; & afin de cacher encore davantage aux ennemis leur dernière position , à quoi contribuoit beaucoup la palissade avec toute sa ramée , j'avois fait percer sur les deux côtés quantité d'embrasures gabionnées , sur lesquelles les ennemis ne discontinuoient point de tirer ; & ils ignorerent l'endroit de la palissade où étoit l'artillerie , jusqu'au moment où tout se trouvant prêt de notre côté pour faire taire celle du fort , on devoit lever la palissade qui couvroit notre canon.

A deux heures après midi tout ce travail étoit parfait , & sa majesté vint le visiter environ une heure après. Elle me marqua, en m'embrassant , la satisfaction qu'elle en ressentoit. Elle ne voyoit aucune difficulté à faire commencer en ce moment à battre ; je lui fis comprendre qu'il étoit encore nécessaire d'en imposer aux assiégés, jusqu'à ce que la nuit fût venue. Ce prince se rendoit à mon avis ; mais le comte de Soissons , d'Epéron , la Guiche & Villeroi qui le suivoient , lui ayant fait observer que son canon n'avoit pour

1600.

objet qu'un roc vis-à-vis lequel il étoit inutile de perdre plus de tems, Henri se rapprocha, & me dit qu'il vouloit qu'on tirât à l'heure même quelques volées de canon sur le ravelin opposé. Je fis encore mes représentations, & peut-être avec un peu trop de chaleur. Il me faisoit beaucoup de voir un ouvrage qui m'avoit tant coûté, exposé à être détruit par trop de précipitation. Ma résistance mit en colère Henri, qui me commanda une seconde fois, & d'une manière très absolue, de faire tout ce qu'il demandoit, en ajoutant même que j'oubliois qu'il étoit le maître. « Out, sire, lui répondis je aussitôt, vous êtes le maître, & vous allez être obéi, quand je devrois tout gâter ». Je fis renverser la palissade, & donnai ordre qu'on tirât; mais je ne voulus pas en être le témoin : je me retirai fort chagrin.

Comme le canon n'étoit pas pointé, tout le monde s'en mêla, & l'artillerie où bon lui sembloit, sans que personne atteignit au véritable endroit. Après une certaine de coups perdus, le roi envoya la Gascelle me chercher, pour se plaindre à moi de ce que j'étois

de mes batteries. Je répondis à la Guesle, que je priois sa majesté de m'excuser; mais que le soleil étant prêt à se coucher, il n'étoit plus tems de rien entreprendre. Sa majesté fit cesser de tirer; & tout le monde s'étant retiré, je vins coucher au milieu de mes batteries, que je fis perfectionner tout le reste de la nuit, malgré la pluie, qui continuoit en abondance. Les assiégés travailloient aussi beaucoup de leur côté, & n'étoient pas sans appréhension qu'on ne trouvât enfin l'endroit foible vers lequel ils portoient leur principale attention. J'en jugeois ainsi par les feux & les chandelles que je voyois allumés dans le fort. Je me contentai d'interrompre leur sécurité par quelque coup de canon tiré de tems en tems.

A la pointe du jour il s'éleva un brouillard si épais, qu'à six heures on ne voyoit pas le fort. Ce contre-tems me fâchoit, parce que toutes mes batteries étoient prêtes, & que je m'étois vanté la veille que je prendrois Charbonnières dans la journée. Je m'imaginai que l'agitation de l'air causée par le canon, dissiperoit peut-être le:

1600.

brouillard. J'en fis tirer quelques volées à coup perdu. Soit hasard, ou effet naturel, ce que je n'avois proposé que par jeu, réussit au-delà de mon espérance. Tout le reste de l'artillerie n'eut pas plutôt répondu au canon de dessus la montagne, que le brouillard disparut. Ce qui avoit occupé les assiégés toute la nuit, étoit l'établissement d'une batterie de quatre pièces de canon, vis à vis les six miennes, que l'imprudence de la veille leur avoit découvertes, & qu'ils cherchoient à démonter en ce moment. Je compris qu'il ne leur en falloit pas laisser le tems. Je fis pointer une pièce, qui donnant droit dans leur embuscure, rendit inutiles deux de leurs quatre canons, tua un canonier, & en blessa deux autres, mais cela n'arriva qu'après que leur charge eut été de notre côté six canoniers & deux pionniers, blessé deux communiars d'artillerie, & douze autres personnes, & enfin renla inutiles deux de nos pièces, jusqu'à ce qu'on les eût éloignées de là.

Le roi se coucha au bruit de ces pertes, & fit apporter son dîner d'un

un endroit que j'avois fait préparer de façon qu'il pouvoit tout voir sans péril ; c'étoit un parc fait des plus gros arbres , couchés dans leur entier les uns sur les autres en forme de rempart. En montrant à sa majesté les corps de ceux qui venoient d'être tués , je lui fis sentir que c'étoit l'effet du mauvais conseil de la veille ; ce que je ne disois pas sans dessein , voyant que ces mêmes personnes ne cessoient point encore & de blâmer mon ouvrage , & de prévenir sa majesté contre moi. Je m'embarrassai peu de tous leurs discours , & je dis hautement que n'ayant point encore mangé , quoique j'eusse travaillé toute la nuit , je laissois la place libre à tous ceux qui voudroient faire le grand maître ; mais qu'à mon retour , si l'on ne me permettoit pas de disposer seul & à mon gré de mes batteries , j'abandonnerois tout. Ma table de grand-maître étoit de quarante couverts , & dressée sur une esplanade de demi-voûte taillée par la machine de la roe , & tapissée de bœuf. Le roi m'envoya un fort grand plat de viande qui lui étoit venu de la cave. Mais le dîner fut court. Je revins à encore

1600. supplier sa majesté qu'en me laissant
 faire seul les fonctions de ma charge ;
 & je lui renouvelai la promesse que
 la journée ne se passeroit point sans
 que je le rendisse maître de Chubon-
 nieres. Le roi répondit qu'il seroit con-
 tent s'il l'étoit seulement dans trois
 jours. La Guesle prit la parole, & dit
 que s'il étoit dans la place, il scauroit
 bien empêcher qu'elle ne fût prise d'un
 mois. » Allez-vous y en donc, leur
 » dis-je à tous, fatigué enfin de leurs
 » discours ; & si je ne vous fais pas
 » tous pendre aujourd'hui, je veux
 » passer pour un fat ».

Le roi se retira dans son enceinte,
 & me laissa délivré de l'importune
 présence des courtisans pendant trois
 heures qu'il passa à attendre son di-
 ner, à dîner, & à visiter le parc en-
 tier de l'artillerie. Au bout de ce tems-
 là je le vis revenir avec M. le comte
 de Soissons, à qui il disoit assez haut
 pour que je l'entendisse : « Cette place
 » ne sera pas prise aujourd'hui ». A
 quoi M. le comte répondit d'un ton
 de complaisant, que sa majesté qui
 avoit plus de connoissance de la place
 que personne, devoit bien en-

ployer son autorité pour me forcer à obéir, au lieu de se consumer à battre un roc que le canon ne pouvoit endommager. Je fus vengé dans le moment même. Le roi arrivoit justement dans le tems que les ennemis battoient la chamade, & que le lieutenant de la place en sortoit pour venir traiter avec moi. Je priai sa majesté de ne point entrer dans la capitulation ; & je dis au lieutenant qu'il pouvoit rentrer, parce que je voulois que la garnison se rendit à discrétion ; ce qu'il fit avec une feinte hardiesse, & en disant qu'ils étoient deux cens dans le fort qui scauroient bien le faire tenir encore huit jours. Henri se retira, & me laissa Lesdignieres & Villeroi, qui vouloient qu'on acceptât les conditions que propoisoient les assiégés. Lesdignieres me mena même vers le fort, pendant que le lieutenant y entroit, pour me faire comprendre que les ennemis n'étoient pas encore réduits à l'extrémité. Je l'arrêtai, lorsque nous n'étions plus qu'à deux ou trois cens pas de la courtine : je lui dis qu'il y avoit de la témérité à s'exposer à la bouche du canon de la place, & je par-

1600. le chemin d'un roc à cent pas de là, qui me mettoit à couvert, pendant que ces messieurs insultoient assez mal à propos à ma prudence. Ils changèrent bientôt de langage : une décharge terrible les obligea de me suivre.

Le lieutenant de la place revint une seconde fois, & ne changea presque rien à ses premières propositions. Je le renvoyai sans vouloir l'écouter ; ce que voyant Villeroi, il me dit que si la ville manquoit à être prise ce jour-là, il ne pourroit se dispenser d'en faire son rapport au roi, comme d'un coup marqué par ma faute. Je ne fis pas semblant de l'entendre. Je donnai aux assiégés ma dernière volonté par écrit, & je revins faire jouer les batteries. La seconde volée mit le feu aux poudres des assiégés, & leur en vint ou vingt-cinq hommes, & six ou sept femmes ; à la troisième, le petit rempart tomba tout entier, & ils ne purent plus porter de secours à la brèche, parce que le canon balayant un chemin bas qui y conduisoit, leur enleva à chaque coup les meilleurs soldats. Cela les fatiguoit

à battre une seconde fois la chamade. Je seignis de ne pas m'en appercevoir, quoique je visse leur tambour enlevé en l'air haut de deux toises, d'un coup de canon qui entra dans la terrasse sous ses pieds, sans lui faire pourtant aucun mal. Les assiégés élevaient un drapeau au bout d'une pique, en criant qu'ils se rendoient, & qu'ils prioient qu'on ne tirât plus. Je ne cessai point encore pour cela, jusqu'à ce que les ennemis ayant tendu la main de dessus la brèche à nos soldats, j'eus peur de tuer quelques François avec eux. Je montai à cheval, & entrai dans Charbonnières en courant. On pouvoit en user comme avec une ville emportée d'assaut; mais il auroit fallu avoir le cœur bien dur, pour ne pas se laisser déformer par un objet aussi digne de pitié que celui qu'elle me présente : c'étoient toutes les femmes, les blessés & les malades qu'ils envoyèrent se jeter à mes pieds. Je n'ai vu en aucun endroit la scène aussi belle qu'en ce lieu-ci, ni en peut-être une si nombreuse d'un bonnet noir à la mode, qu'une de celles qui vinrent me demander

1600. grace. Au lieu d'exécuter la menace que je leur avois faite de les faire tous pendre, je m'en tins aux conditions que je leur avois imposées d'abord; & je fis conduire la garnison au lieu de sûreté que j'avois marqué.

Le succès de Charbonnières n'empêcha pas que je ne trouvasse de grandes difficultés encore dans le conseil à faire agréer l'attaque du château de Montmélan. La contestation fut extrêmement vive. « Regardez-
 » bien à ce que vous faites, me dit
 » la majesté, entraînée par le grand
 » nombre; car si nous sommes con-
 » traints de lever le siège, tout le
 » monde criera après vous, & moi
 » peut être tout le premier ». On ne connoissoit point encore dans ce tems-là ce que peut pour un siège une artillerie forte & bien servie. Ce qui venoit de se passer devant Charbonnières, avoit si fort confirmé les idées que je m'étois formées à cet égard, que je ne fis point de difficulté de m'engager hautement à emporter Montmélan dans cinq semaines, comme je l'avoit déjà promis dans un premier conseil. Je n'y mis qu'une condition,

que sa majesté ne put me refuser, parce qu'elle l'accepta d'avance, sans la sçavoir; c'est qu'il ne se trouveroit point à ce siège. Je prévoyois qu'il seroit fort meunier. Je montrai le plan de la ville, & celui de l'attaque que j'avois tracé; & tout le monde étant convenu de me laisser faire, je vins mettre le siège devant le château de Montméliant.

Ce château est assis sur un roc presque aussi dur que celui de Charbonnières, si élevé, qu'il commande toute la campagne, escarpé en précipice, & inaccessible par tous les côtés, excepté celui de la ville, dont la pente est beaucoup moins roide; mais sur laquelle en récompense regne un fossé dans le roc même, large, profond, & d'un travail si pénible, qu'il n'a pu être exécuté qu'avec la peine du ciseau acéré, entre trois bastions qui ne peuvent être saisis, ni minés, leur fondement étant de roc vil, presque impénétrable, & de plus d'une toise & demie de profondeur. La campagne est fermée de quelques montagnes; mais les uns sont si éloignés, qu'ils ne pourroient être absolument

1600. ~~Les~~ bois de la portée du canon, & les plus proches sont d'un sommet si droit & si pointu, d'un roc si dur & si nud, que loin de pouvoir y élever & y servir le canon, on a de la peine à croire qu'un homme y puisse gravir. La place étoit alors pourvue de ren'e pièces de canon, de poudre à user au moins huit mille coups, avec une garnison proportionnée, & d'abondantes munitions.

La première reflexion qui me souvint contre des difficultés en apparence insurmontables, c'est que quelque ferme & continu que parût être le roc sur lequel, ou plutôt dans lequel étoient construits les bastions, il étoit impossible qu'il fût par tout d'une égale solidité, & pour peu qu'il eût un seul endroit foible, l'artillerie que j'avois m'y usuroit un passage. Pour m'en éclaircir, je commençai à faire ouvrir des tranchées vis à vis le bastion nommé Mauvoisin, parce que sans elles il eût été impossible de s'en approcher d'assez près pour discerner si toute cette masse n'étoit qu'un roc entier taillé avec la ciseau, mais le roc qu'on rencontra encore à l'extré-

terre, ne permit pas de pousser plus
avant les tranchées.

 1600.

J'eus recours à la ruse. Je fis construire dans une nuit fort obscure une cabane de clayes & de chaume fort près de ce bastion, & assez bas pour que le canon de la place ne pût y plonger. Elle fut criblée de coups de fusil, si-tôt que le jour l'eut découverte aux assiégés ; mais elle ne fut pas renversée, & il n'y avoit personne des nôtres. Je laissai les ennemis pendant quelques jours décharger leur colere sur cette cabane, jusqu'à ce que d'eux-mêmes ils cessassent de tirer dessus ; ce qu'ils firent enfin, croyant qu'elle n'avoit été mise là, que pour leur faire consumer inutilement leur poudre. Si-tôt que je me fus aperçu que les assiégés la négligeoient, je m'y rendis moi-même la nuit, ayant pour toutes armes une grande rondache, dont en cas de besoin, je pouvois couvrir tout mon corps contre les coups de feu. J'observai de-là avec le dernier soin tout ce bastion. J'y aperçus de la lumière dans le bas, d'où je conclus qu'il étoit creux, & par conséquent qu'il n'étoit pas de plein rec, qui n'eut

1600.

pu être percé en dedans à cette profondeur ; les assiégés y faisoient sans doute alors quelque réparation. Le jour étant venu à paroître, je vis encore que le flanc étoit sans épaule ; autre indice que ce n'étoit pas le toc pur qui formoit l'un & l'autre, & que ce flanc se présentoit nud & aisé à entamer avec le canon. C'en étoit assez, & je n'eus plus d'autre soin que de me tirer de là sain & sauf ; ce qui n'étoit pas sans difficulté en plein jour, n'étant qu'à cent pas du parapet qui étoit bordé de soldats, & en ayant deux cens à traverser avant que de me voir à couvert. Je pris le moment où les gardes se relevant, le soldat commence à se négliger, & laissant à ma rondache, je me mis à courir de toutes mes forces. Quatre sentinelles m'appergurent, crièrent & tirèrent en même-tems. Leur mousquade siffla à mes oreilles, & me couvrit de sable & de caillou, sans me blesser ; avant que les autres soldats fussent prêts, j'avois déjà gagné le plus prochain logement.

J'avois choisi d'abord pour placer une batterie de canon, une élévation

du côté de l'Isere, où des degrés taillés de main d'homme, pouvoient en rendre la montée plus facile; mais depuis en ayant reconnu de l'autre côté de l'eau une autre qui donnoit sur la citadelle, & dont l'avantage étoit que delà on voyoit le chemin qui conduit au puits du château, celui du magasin, l'entrée du donjon, & le poste des corps-de-garde, je préférâi celui-ci, & je songeai au moyen d'y faire arriver six pièces de canon. Cette éminence étoit coupée en précipice de tous côtés, hors un seul, par lequel aussi le chemin pour y monter, s'allongeoit d'une lieue; mais ce ne fut pas le plus grand inconvénient: lorsque les pièces de canon y eurent été portées, on ne put pas y trouver un terre-plein assez grand pour les y poser; & il fallut applanir des rochers si durs, que ce travail étoit regardé comme ridicule par la plupart des officiers.

Les ennemis n'en jugerent pas de même. Dès le moment qu'ils virent que nous entreprenions de nous loger sur ce pic, ils pointèrent aussi six pièces de canon, & y firent un feu conti-

~~1600.~~ nuël. La première volée, fut tirée un
 1600. jour que j'étois à y faire travailler,
 ayant à la main mon bâton de com-
 mandement, vêtu d'une mandille ver-
 te & passementée d'or, & portant sur
 ma tête un p-nache blanc & verd. Je
 remarquai que cette volée avoit passé
 beaucoup au dessus de ma tête, & que
 celle qui la suivit porta au contraire
 beaucoup plus bas. Voyant qu'on al-
 loit mettre le feu à une troisième, je dis
 à Lesine, à Maignan & à l'euzetes, que
 celle-ci pourroit bien donner au mi-
 lieu, & que sans doute les assiégés qui
 m'avoient apperçu, m'ajusteroient. Je
 me retirai de deux pas derrière un banc
 de rocher, d'où je tenois d'une main
 ma pique plantée à l'endroit où avoit
 été mon corps, un boulet rasa la pi-
 que, les autres allerent mer trois prou-
 niers & deux canoniers, & casser des
 flacons & des bouteilles qui avoient
 été apportées pour faire collation,
 & placées dans un trou du rocher.
 Cet accident fut rapporté à sa ma-
 jesté, comme une témérité de ma
 part; & ce prince m'écrivit aussitôt,
 que ma personne lui étant en-
 core plus nécessaire pour les affaires,

que pour la guerre, il vouloit que je me ménageasse autrement qu'un simple soldat, qui a sa fortune & sa réputation à faire, & qu'il me rappelleroit, si je n'obéissois à cet ordre.

Henri ne put résister à l'envie de voir l'ordonnance de ce siège, & il m'écrivit une seconde fois, pour me faire consentir à lui rendre la parole qu'il m'avoit donnée du contraire, s'obligeant de n'aller que dans les seuls endroits que je lui désignerois, & sans autre suite que MM. le comte de Soissons, d'Epemon, Bellegarde & moi. Je le priai du moins de cacher avec un mauvais manteau la douure de son habit, & d'éviter sur tout, aux dépens d'une demi-lieue de chemin de plus, de passer dans un certain champ couvert de cailloux, vis-à-vis lequel les assiégés tenoient continuellement en faction trente ou quarante soldats armés de mousquets, & dix ou douze pièces de canon pointées, parce qu'ils s'avoient que c'étoit par ce champ qu'on passoit à tout moment pour aller à la batterie nouvellement posée sur le rocher. Je crus qu'il étoit curieux de le voir, mais quand il fut sur

1600.

le lieu, il ne put se résoudre à user de cette précaution; & mes prières ayant encore été inutiles, nous marchâmes tous cinq à la file. Quelques mousquetares qu'on essuya d'abord, firent pâlir quelques-uns de la compagnie, ce fut bien autre chose en entrant dans le champ. Il se fit à la fois une décharge de grosse artillerie & de mousqueterie si terrible, qu'en un moment nous nous vîmes tous couverts de terre, & la peau essentée d'une grêle de ces petits cailloux. Henri fit le signe de la croix; "C'est à ce coup, lui dis-je, que je vous reconnois pour bon catholique. Allons, dit-il, il ne fait pas bon ici". Nous doublâmes le pas, en regardant comme un bonheur singulier, qu'aucun de nous n'y eût été tué, ou du moins blessé. On ne parla point au retour, de prendre la même route, on prit celle des montagnes, où je fis mener des chevaux pour la compagnie.

Le roi sentit quelque confusion d'avoir ainsi fait l'aventurier. Cela lui que quelques jours après, lui ayant mandé que toutes mes batteries étoient prêtes, & sa majesté qui étoit

alors de retour en la Tarantaife, ayant encore voulu les voir, elle m'ordonna de faire une trêve de quelques heures avec le gouverneur du château. La curiosité du roi étant satisfaite, il me prit envie de jouir du droit de grand-maître, lorsqu'il exerce sa charge en présence de sa majesté; mais comme cela ne pouvoit se faire sans une décharge d'artillerie, ce qui auroit été regardé comme une infraction à la trêve, qui n'étoit pas encore expirée, pour engager les assiégés à la rompre les premiers, je dis à quelques commissaires de faire porter à la batterie du rocher, certaines munitions dont on avoit besoin. Ceux du château, qui n'avoient encore rien perdu de leur fierté, & qui se repentent peut-être d'avoir accordé la trêve, s'écrierent qu'on la trahissoit, & qu'ils alloient tirer, & en effet ils tirèrent douze ou quinze coups de canon. J'avois donné ordre que si cela arrivoit, on se tint prêt pour leur répondre aussi-tôt par une décharge générale; c'étoit la première, & elle donna lieu à penser aux assiégés, lorsqu'ils virent chaque canon à la fois leur envoyer leur dénonciation de fau-

1600.

1600. les premiers à demander la continuation de la trêve, sur-tout lorsqu'une seconde décharge succéda rapidement à la première. Dès ce moment ils commencèrent à perdre l'idée que leur citadelle étoit imprenable, & cherchèrent secrètement les voyes de composer à l'amiable.

Ce furent deux femmes, qui furent chargées (30) par hasard de cet accommodement. Madame de Brandis, femme du gouverneur de Montmélián, & qui étoit avec lui dans le château, se plaisoit à faire de ses mains de petits ouvrages de compartiment & de verroterie. Elle envoya à mon épouse, qui étoit dans la ville, des boucles d'oreille, & deux chaînes de verre de sa façon, d'une grande délicatesse. Madame de Rosoy lui renvoya en échange, du vin & du gibier, & lui fit demander s'il n'y avoit point moyen qu'elles pussent se voir. Elles en obtinrent la permission, & passèrent trois après-dinées ensemble si familièrement, qu'elles en vin-

(30) L'honneur sera la tâche et
guerra a de cela de la religion d.
ne de des d'iper l'homme.

rent jusqu'à examiner ensemble comment on pourroit rendre honnêtement Montmélián. Elles en informèrent leurs maris, qui loin de s'y opposer, les autoriserent à continuer leurs entretiens, où elles se cachotent l'une & l'autre, qu'elles agissoient avec permission. Madame de Brandis eut une indisposition, qui lui fit avoir besoin de respirer l'air de la campagne. Son mari eut pouvoir me faire demander cette grâcc par le moyen de mon épouse, qui saisissant cette occasion, scut si bien représenter au comte de Brandis la nécessité à laquelle il alloit être réduit, sans pouvoir peut être obtenir après cela des conditions honorables, que ce gouverneur consentit à traiter avec moi, & m'envoya une députation à cet effet. J'en donnai avis au roi, qui proposa la chose dans son conseil. Il y fut résolu qu'on accorderoit un mois au gouverneur, après lequel, s'il n'étoit pas secouru, il remettroit sa place. J'étois sûr qu'elle n'auroit pas duré si long tems, c'étoit d'ailleurs compter sur la bonne foi, soit douteuse dans un ennemi. J'en dis mon sentiment; mais il ne me servit

1600.

~~de rien de combattre une résolution;~~
 1600. où l'envie n'avoit pas moins de part
 que la crainte.

Le roi ne commença à se repentir d'avoir mieux aimé déférer aux conseils du maréchal de Biron & du duc d'Epemon qu'aux miens, que lorsque le bruit se répandit peu de tems avant l'expiration du terme accordé aux assiégés, qu'il venoit à leur secours une armée de vingt-cinq mille hommes de de-là les monts. Ce prince me communiqua l'embarras où cette nouvelle le mettoit. Il étoit bien déterminé à aller au-devant des ennemis & à les combattre, mais il sentoit combien il y avoit de risque à laisser derrière soi une place comme Montmélian. Il me demanda si de façon ou d'autre il ne me restoit point quelque moyen de m'en mettre en possession avant ce tems-là. Toute difficile que la chose paroissoit, elle réussit pourtant, & voici comment.

Depuis la suspension d'armes, le comte de Brandis laissoit entrer dans son château tous les étrangers qui y apportotent les vivres & les autres secours, dont ses blessés & madame de



1600. lui répondis qu'il pouvoit sûte main-
 basse sur tous ces étrangers , que je
 supposois être de la campagne ; il re-
 pliqua qu'il l'auroit fait , sans le grand
 nombre de mes soldats qui se trou-
 voient mêlés avec eux ; que plutôt
 que de les maltraiter , même sans mau-
 vaise intention , il aimoit mieux me
 charger seul du soin d'arrêter le trou-
 ble & la confusion. Je pris ne me
 rendre à cette idée , qui est tout ce
 que je souhaitois le plus , que pour
 rétablir la tranquillité , & je dis à ce
 gouverneur , que j'en viendrois fa-
 cilement à bout , si j'avois en dedans
 de la porte un corps-de-garde de pa-
 reil nombre que celui du dehors. Il
 le trouva bon. J'y fis donc entrer cin-
 quante soldats ; mais ce ne fut pas
 les seuls , trente les avoient déjà pré-
 cédés , & un beaucoup plus grand
 nombre s'y glissa avec eux. J'y vins
 moi même avec toute ma suite ; dès-
 lors la partie se trouva si forte , que
 nous pouvions disposer du bas fort ,
 & en partie du donjon.

Brandis connut alors sa suite , mais
 ne pouvant la répéter , qu'en se mon-
 trant encore plus généreux , il vint

1600. du duc de Savoie, sauverent Mont-
mélian contre la bonne politique.

Les lettres en chiffres du maréchal de Biron, qu'on surprit deux ans après, éclaircissent le mystère de cette conduite, tant pour Montmélian, que pour tout le reste. Biron marquoit au duc de Savoie, à qui elles s'adressoient, qu'il avoit obtenu à la garnison de Montmélian un mois, afin qu'il eût le tems d'en faire lever le siège, qu'il n'avoit rien à attendre de ses amis, s'il ne faisoit pas un effort pour sauver cette place, assez forte pour tenir trois mois. Il l'assuroit de la peine qu'il sentiroit de sa reddition. Dans la lettre qu'il écrivit à ce prince après la prise du château, il lui déclare que sa négligence à le secourir, avoit réduit au silence les seigneurs François de son parti, qui se seroient déclarés contre le roi, si en s'avancant pour se joindre à eux, il leur avoit facilité les moyens de le faire avec quelque succès. Malgré l'affectation de ne pas mettre leurs noms sur le papier, ils y sont tous si bien désignés, qu'on les reconnoît sans peine. Le silence que j'observe sur ces noms,

1600. dix canons faite avec tout l'ordre possible , & encore multipliée par les échos que forment toutes ces gorges des montagnes , fit le plus bel effet du monde, mais non pas je crois dans l'esprit du légat, qui, plus effrayé que flatté d'un honneur rendu avec un appareil si terrible , croyoit que toutes ces montagnes alloient culbuter , & eut recours plusieurs fois au signe de la croix.

Je menai dîner ce cardinal à Notre Dame de Miens, & je le prévins sur deux choses touchant les affaires dont il me parloit; l'une, qu'il ne crût pas toutes les personnes qui vienroient se faire de suite auprès de lui de la part de sa majesté; l'autre, que si toutes ces personnes lui promettoient qu'on rendroit à M. de Savoie toutes les places prises sur lui, sans les raser, il les crût encore moins, parce qu'assurément cela n'arriveroit point. Après cet avertissement, je le renvoyai les mains de ceux qui étoient venus le chercher de la part de sa majesté, & je couronnai mes hospitalités par les attouques de la citadelle de Bourg, & du fort Sainte Catherine.

On se marchoit cette dernière avant

1600. » sonne là-dedans, ou bien ils der-
 » ment, ou ont peur de vous ». Le
 roi eut encore plus de peine à le croi-
 re, parce qu'y étant allé la veille avec
 six chevaux seulement, il se fit à son
 approche décharges sur décharges, &
 moi-même y étant retourné le lende-
 main à la pointe du jour, à pied, &
 n'ayant avec moi qu'Erard & Teuge-
 res, je fus reçu avec un si grand bruit
 d'artillerie, que le roi envoya Montes-
 pan, croyant que c'étoit une sortie.
 » A qui en veulent ces gens-là, me
 » dit Montespan, qui ne voyoit per-
 » sonne ? A moi, lui répondis-je,
 » mais j'ai vu ce que je voulois voir ». Je
 conjecturai à peu près d'où pouvoit
 venir ce respect, qu'on portoit par-
 tout au maréchal de Biron. Je vis
 que les flancs des bastions de Sainte-
 Catherine étoient si mauvais, qu'ils
 étoient en grande partie éboulés, &
 que le fossé n'étoit pas en meilleur état.
 J'assurai sa majesté que les tranchées
 n'auroient pas été plus tôt poussées, jus-
 ques sur le bord du fossé, que le place
 se rendroit, & en effet les 2^{es} & 3^{es}
 qui d'ailleurs manquoient de vivres, es-
 pèrent d'être emportés d'assaut, &

1600. toient passionnément. Bèze parla en homme d'esprit, & qui sçait louer délicatement. Il félicita les Protestans, du bonheur que le règne d'un si grand prince leur annonçoit. Henri remercia les députés & la ville, à qui il offrit de la gratifier de celle de ses conquêtes qui étoit le plus à sa bienveillance, & prévenant leur demande, il leur dit tout bas qu'ils auroient le plaisir d'être les maîtres du sort de la citadelle de Sainte Catherine, & qu'il leur donnoit sa parole en ma présence (il me tenoit alors par la main), qu'aucune sollicitation ne pourroit l'empêcher de la faire raser. Les députés se retirèrent pleins de joie.

Sur les instances du cardinal Aldobrandin, sa majesté avoit consenti qu'il se tint des conférences à Lyon au sujet de la paix, & avoit nommé pour traiter avec le légat, le cardinal Du-Perron, le connétable, le chancelier, Villerot & Jeannin, qui n'étoient encore convenus de rien, lorsque la future trêve (1) arriva en 1602

(11) Cette trêve fut conclue à Lyon, le 15 Mars de l'année 1602, par le Cardinal de Du-Perron, le Connétable, le Chancelier, Villerot, & Jeannin, qui n'étoient encore convenus de rien, lorsque la future trêve (1) arriva en 1602

ville. Le roi n'eut pas plutôt appris
cette arrivée, qu'il quitta ses quartiers 1600.

va à Toulon , d'où
elle vint à Lyon par
Marseille, Avignon ,
&c. Le roi y arriva
en poste le 9 Novem-
bre. Quand le roi
arriva (je prens ces
paroles dans les mé-
moires les plus fidé-
les de ce tems-là)
la reine étoit à son
souper, & la vou-
lant voir & confi-
dérer à table sans
être connu, il entra
jusques en la Salet-
te , qui étoit fort
pleine , mais il n'y
eut pas plutôt mis
le pied , qu'il fut
reconnu de ceux
qui étoient le plus
près de la porte. Ils
se fendirent pour
lui donner passage ,
ce qui fit que sa
majesté sortit à l'inf-
tant , sans entrer
plus avant. La reine
s'aperçut bien de
ce mouvement ,
dont toutefois elle
ne fit aucune dé-
monstration , que
de pousser les plats
en arriere, à mesu-
re qu'on la servoit,
& mangea si peu,
qu'elle s'assit plu-
tôt par contenance,
que pour souper.
Après que l'on l'eut
desservie, elle sortit
incontinent , & se
retira en sa cham-
bre. Le roi qui n'at-
tendoit autre cho-
se, arriva à la por-
te d'icelle, & fai-
soit marcher de-
vant lui M. le
Grand , qui frappa
si fort, que la reine
jugea que ce devoit
être le roi, & s'a-
vança au même inf-
tant que M. le
Grand entra suivi
de sa majesté, aux
pieds de laquelle
la reine se jeta. Le
roi l'embrassant, &
l'ayant relevée, ce
ne furent qu'hon-

1600.

de guerre & s'y achemina par un tems
extrêmement pluvieux, courant en
poste avec une grande partie des sei-
gneurs de sa cour. Il étoit onze heures
du soir, lorsque nous arrivâmes au
bout du pont de Lyon, & nous y at-
tendîmes une heure entière qu'on vint
nous ouvrir, pénétrés de froid & de

neurs, caresses &	monna pour ce
baisers, respects &	message à la reine,
devoirs mutuels	laquelle fit répon-
Après que les com-	se, qu'elle n'étoit
pliment furent pas-	venue que pour
sés, le roi la prit	complante & obéir
par la main, &	aux volontés de S.
l'approcha de la	M. comme sa res-
cherchée, où il	humble servante
parla à elle une	Cela lui étant rap-
bonne demi-heure,	porté, S. M. le
& ven alla de-là	fit dévotiller, &
souper, ce qu'il fit	entra en la chambre
assez légèrement	de la reine qui étoit
Cependant il lui	déjà à l'heure, &
avait madame de	Cévenne & Seneval.
Nous nous quelc	ra, avec le roi, et
dit à la reine qu'il	lui pour voir à la
étoit venant l'heure,	les principaux da-
vaient l'heure, qu'il	royaux de la reine,
lui seroit par de	de la cour & d'at-
son, qu'il lui de-	la ville de Lyon,
voit être comme	& M. l'Evêque, &
indulgent en tout	et M. l'Evêque, &
Madame de Be-	l'Evêque, &

pluie, parce que sa majesté, pour le plaisir de surprendre la reine, ne voulut point se nommer : ils ne s'étoient point encore vus l'un l'autre. Les cérémonies du mariage se firent sans pompe, nous vîmes souper le roi, qui nous envoya ensuite en faire autant, & se retira dans l'appartement de la reine.

1600.

L'arrivée de sa majesté ne fit qu'échauffer encore davantage la contestation au sujet des articles de la paix. Les plénipotentiaires étoient presque tous dans les intérêts du duc de Savoye, & bien aises de faire leur cour au légat. C'est ce qui fit qu'Henri jugea à propos de se faire rendre compte de leur négociation, & il blâma fort les commissaires d'avoir excédé leur pouvoir. Bellievre & Villeroi avoient promis au légat, qu'aucune des places prises ne seroit démolie, mais sur-tout Sainte-Catherine, sur laquelle le légat avoit fait des instances particulières, comme étant le meilleur & même le seul boulevard du duc de Savoye contre la république de Genève. Henri leur fit sentir qu'il soupçonnoit la précipitation avec laquelle ils avoient souscrit, sans l'avoir consulté, à un article de cette importance,

1600.

& ajouta qu'il leur déclareroit sa volonté fut ce point dans quelques jours. Il me fit appeler, & me dit qu'avant que le légat lui eût fait à cet égard les sollicitations auxquelles il s'attendoit, le plus court étoit de faire sauter les cinq bastions du fort, & d'avertir la bourgeoisie de Genève de venir achever la demolition. Jamais ordre n'a été si promptement ni mieux exécuté. Dans une nuit les Genevois mirent cette citadelle rès-pié-rès-terre, & emportèrent même tous les matériaux, de manière qu'on auroit en le lui montrant de la peine à croire qu'il y eût jamais eu un fort en cet endroit, & que la nouvelle en fut répandue d'abord comme d'un effet du feu du ciel. Lorsqu'on eut fait la venue, le légat en conçut un grand ressentiment, & ne laissa pas d'avouer dans son chagrin, qu'il étoit le seul qui ne l'avoit point prévu, & qu'il n'avoit pas fait assez d'attention à rien avoir de ce qui le sçachoit le plus, c'est que sur la foi des commissaires, il s'étoit avancé du contraire au pape. La négociation en fut entièrement rompue par deux mois ou quatre jours, & lorsqu'après ce temps-là on la reprit, ce fut avec les

d'aigreur de la part de cette éminence, qu'elle rejetta toutes les propositions qu'on lui fit. Ces propositions étoient, que le duc de Savoye céderoit au roi le cours de la rivière du Rhône & ses environs, jusqu'à des distances désignées; qu'il ne pourroit élever aucun fort à une lieue près, pour favoriser le passage des Espagnols; qu'il laisseroit à la république de Genève la jouissance de certains villages aussi spécifiés; que Béche-Dauphin seroit démoli, & Château Dauphin restitué; enfin, que le duc payeroit cent cinquante mille écus, pour les frais de la guerre.

1600.

Frontiere
du Dauphiné.

Le roi regardant cette affaire comme manquée, par l'entêtement du légat, se résolut à continuer la guerre encore plus vivement, & n'ayant fait appeller, il me communiqua son dessein, qui étoit d'aller chercher le duc de Savoye à la tête de toute son armée, pendant qu'avec l'artillerie je battois la citadelle de Bourg. Nous avions chacun des obstacles particuliers dans ce double projet, outre la disette d'argent qui nous étoit commune. Je trouvois l'entreprise de Bourg très difficile à exécuter, la saison étant aussi avan-

extraordinaires, soit ordinaires de la
 1600. maison du roi. Je fis dès le lendemain
 prendre les devans à mon épouse, &
 à mes équipages, & je leur dis d'atten-
 dre de mes nouvelles à Rouannes, où
 je comptois lorsque j'y serois arrivé,
 leur faire prendre la route jusqu'à Or-
 léans. Ils m'y attendirent trois ou qua-
 tre jours de plus, parce que mes mesu-
 res furent rompues, par le changement
 qui arriva dans l'affaire de la paix.

Etant allé prendre congé du roi,
 il approuva qu'avant de partir, je
 ville aussi le legat, qui avoit toujours
 marqué beaucoup d'estime pour moi.
 J'entrai chez lui tout honte, mes che-
 vaux de poiz m'attendoient de l'aut-
 re côté de la rivière, vis à-vis son
 logis. Il me demanda où j'allois en
 cet équipage, « en Italie, lui dis-
 » je, c'est à ce coup que j'irai en
 » bonne compagnie briser les pieds
 » du pape. Comment' en Italie, re-
 » put-il, fort étonné. Si' Monsieur,
 » il ne faut pas cela, s' vous prie, m-
 » dez-moi à renouer cette paix »
 Je parus ne pas refuser d'y travailler
 encore, mais par respect pour sa médi-
 ation, le roi ayant pris de voir

toute idée de paix. Je repris en deux mots tous les principaux articles déjà proposés, & je demandai ensuite au cardinal s'il vouloit ajouter foi à ce que j'allois lui dire. Comme il m'en assura, je lui dis qu'il pouvoit tenir en ce moment comme une chose très-certaine, que de ces articles sa majesté ne se relâcheroit jamais sur ceux qui concernoient la rive du Rhône, les villages dans le voisinage de Genève, Château-Dauphin & Beche-Dauphin, parce que je connoissois sur tous ces points l'intention de sa majesté, comme elle-même. Il m'en demanda les raisons, que je me dispensai de lui dire, à cause du peu de tems que j'avois pour cela. Après qu'il eut fait quelques tours de chambre, en faisant ses réflexions, il me demanda avec la même protestation de sincérité, si en m'accordant tous ces points, il ne seroit plus fait mention de tous les autres. Je lui répondis, que je croyois pouvoir le lui garantir. Sur quoi il me pria d'aller communiquer au roi ce qu'il venoit de me dire. Henri me vit revenir avec plaisir. Je retournai un moment après vers le légat, avec un

1600. plein pouvoir de sa majesté ; & dans l'instant nous conclûmes un (31) traité , qui languissoit depuis si long-tems.

En voici les conditions. Qu'en échange du marquisat de Saluces , auquel le roi de France renonçoit , le duc de Savoie céderoit à sa majesté les places de S-ntal , Mont & Roquespierre , la Bresse en entier , les bords & environs du Rhine , d'un & d'autre côté jusqu'à Lyon , excepté le pont de Grézin & quelques passages nécessaires à son altesse pour entrer en Franche - Comté , sans cependant qu'elle acquit par cette cession , le droit de tirer de ces endroits aucun tribut , d'y bâtir aucun fort , faire passer aucunes gens de guerre , que de la permission du roi , & à condition que pour ce droit de passage au pont de Grézin , le duc payeroit à la France cent mille écus ; qu'il remettroit encore à S. M. la citadelle de Bourg , le

(31) M. de Thou, *ann. 1601*. Voyez Mathieu & la Chronologie Septennaire et de Nover, *l. 1. p. 7*, parlent conformément à ce récit. *Ibid*

bailliage de Gex , Château - Dauphin & ses dépendances , avec tout ce qui peut être compris dans la province de Dauphiné deçà les monts ; qu'il renonceroit pareillement à la propriété d'Aus , Choufy , Vulley , Pont-d'Arley , Seissel , Chana & Pierre-Châtel , aux environs de Genève ; que les fortifications de Beche - Dauphin feroient rasées ; que le roi , en rendant de son côté tout ce qui n'est point spécifié ici de ses autres conquêtes , pourroit en retirer l'artillerie , & les munitions qui y étoient actuellement. Les autres articles regardent les criminels réfugiés & les prisonniers de guerre , les bénéfices ecclésiastiques , les échanges de terre entre particuliers , &c. Il y est articulé pour le duc de Nemours , qui a une partie de ses biens dans cette contrée , qu'il ne fera inquiété , ni pour ceux qui relevent du roi , ni pour ceux qui sont dépendans de S. A. Je ne dis rien des autres clauses communes à tous les traités.

Quoique ce traité fût signé de moi , au nom du roi , du légat , pour le pape , & des agens du duc de Savoye , celui-ci , poussé par le comte de Fuentes ,

1600.

en retarda si fort l'encre conelusion par ses plaintes & ses longueurs , que le roi crut ne devoir point encore de-
sister. Il fit un (33) voyage en poste à Paris , en attendant que le duc se fût determine. Si il etoit obligé de repasser en Savoie , il avoit des mesures à pren-
dre pour les affaires du dedans de son royaume , & sur tout de Paris , dans un reins ou tout etoit rempli de fa-
tigueux. Il laissa le connetable & l'esca-
guieres avec de bonnes troupes sur cette frontiere , en attendant son re-

[illegible]

tour, & à Lyon pour terminer les affaires de la paix, Villeroi & deux ou trois autres commissaires. 1600.

Mais S. M. ne se trouva point obligée de retourner en ces provinces. Le duc de Savoye, après bien des mutineries, revint à des réflexions plus sensées, & considérant tout ce que son opiniâtreté lui avoit déjà coûté, il se trouva fort heureux d'accepter le traité, dans la forme où il venoit d'être mis. On y joignit donc les dernières formalités, & la paix fut publiée à Paris & à Turin, avec les cérémonies accoutumées. L'exécution des articles ne se fit pourtant pas, sans que le duc de Savoye fît naître plusieurs autres difficultés, qui arrêterent Villeroi à Lyon une partie de l'année suivante. Ce ne fut qu'en ce tems-là qu'on fut parfaitement d'accord, & l'Espagne, qui s'étoit mêlée fort avant dans cette affaire, en donna elle-même le conseil au duc de Savoye. Henri marqua en toutes ces occasions beaucoup de déférence pour le pape; il accorda tous les délais que le duc de Savoye engageoit le légat à demander

par le comte Octavio Tassone. Ce n'étoit pas l'avis de Villeroy ; mais sa majesté croyoit qu'après avoir obtenu au fond tout ce qu'elle pouvoit demander , elle ne devoit pas marquer tant de rigueur sur la manière , ni s'exposer à voir peut-être la guerre se rallumer pour si peu de chose. Celle-ci fut aussi avantageuse au roi , que le peut jamais être une guerre achevée dans une seule campagne. Sa majesté déclara que la Bresse ne seroit point comprise dans la généralité de Lyon ; mais qu'elle seroit réunie à la Bourgogne , & ressortiroit à la cour des aides de Paris.

La reine ne put pas instantanément après , la suite de Paris. Elle ameneroit avec elle dom Joan , son oncle , l'héritier de la maison de Médicis ; Virgile Ursin , son cousin , qui ayant été nourri jeune avec elle , avoit conçu des espérances au-dessus de sa condition. Plusieurs autres Italiens & Espagnols étoient à sa suite , entre autres un jeune homme nommé Cerchini , & une fille nommée : Isorete Galiga , qui jouissoit , dans la suite , d'un grand

rôle. Je la précédai à Paris de huit ~~jours~~ 1600.
 jours , pour y faire ordonner la céré-
 monie de son entrée (34) , qui fut des
 plus magnifiques en toutes manieres.
 Le lendemain le roi l'amena dîner ,
 avec toute sa cour , chez moi à l'Ar-
 senal. Elle étoit suivie de toutes ses
 filles Italiennes , qui trouvant le vin
 d'Arbois fort de leur goût , en bu-
 rent un peu plus que de besoin. J'a-
 vois d'excellent vin blanc , & aussi

(34) Il ne paroît plus nécessaires. Et
 pas qu'on ait fait à quelques lignes après :
 cette princesse la cé- » arrivant à la fausse-
 rémonie d'une entrée » porte du fauxbourg
 solennelle dans Pa- » Saint Marcel, le sieur
 ris. » Les Parisiens , » marquis de Rosny
 » dit au contraire la » fit tirer par trois fois
 » Chronologie Sep- » tout le canon de
 » ténaire , vouloient » l'Arsenal. Elle passa
 » se préparer à lui fai- » dans la litiere , le
 » re une très-belle & » long des fossés de la
 » très-magnifique en- » ville, & pour ce jour,
 » trée , & en supplie- » alla loger au faux-
 » rent le roi ; mais sa » bourg S. Germain ,
 » majesté voulut que » à l'hôtel de Gondy,
 » les frais de cette » & le lendemain ,
 » entrée fussent em- » chez Zamet, & puis
 » ployés en des choses » au Louvre. *Ibid.*

1600.

clair qu'eau de roche, j'en fis remplir les aiguieres, & lorsqu'elles demandoient de l'eau, pour tremper le vin de Bourgogne, ce fut cette liqueur qu'on leur présenta. Le roi les voyant de si bonne hument, se donna que je leur avois joué par là. La conjoncture du mariage du roi fit qu'on ne parla pendant tout l'hiver, que de parties de plaisir.

La guerre parut fort animée cette année en Flandre. Le prince Maurice d'Orange gagna au mois de juin contre l'archiduc Albert, une bataille (35), où l'amirante de Castille,

(35) C'est la bataille de Nieuport, donnée le 10 de mai de l'année 1600. Les Espagnols d'un côté, & les Français de l'autre, se firent beaucoup de mal. Le prince Maurice fut blessé, & d'Orange n'en fut que plus vaillant. Le roi de France, qui étoit allé à la messe, vint à la bataille, & se fit remarquer par sa valeur. Il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre. Les Français furent vainqueurs, & le prince Maurice se retira avec ses troupes.

son bras droit, fut fait prisonnier. Il alla ensuite mettre le siège devant Nieuport ; mais il fut obligé de le lever. Je ne dirai rien de celle de l'Empereur & du Grand Seigneur en Hongrie, si non que le duc de Mercœur y fut fait lieutenant général de sa majesté impériale. Je supprime aussi les magnificences du Jubilé (36) séculaire à Rome, & je termine les mémoires de cette année par un fait qui fournit une réflexion bien sensée sur les duels. Bréauté (37) s'étant battu en

1600.

particulières sur les expéditions militaires entre l'armée de l'Empereur & celle du Grand Seigneur, dont il est parlé ici.

(36) On compte qu'il y eut trois cens mille François, tant hommes que femmes, qui allèrent à Rome gagner les indulgences du Jubilé. Voyez-en les cérémonies dans le Septenaire, année. 1600.

& autres mémoires de ce tems-là.

(37) Charles de Bréauté, Gentilhomme François, du pays de Caux, capitaine d'une compagnie de cavalerie au service des Etats ; son adversaire étoit un simple soldat Flamand, lieutenant d'une compagnie du gouverneur de Bolduc, contre lequel il se battit en combat singulier de

1600.

combat singulier, il tua son adversaire, & fut ensuite assassiné lui-même.

vingt François contre vingt Flamands. Après avoir eu l'avantage dans une première at- taque, où il tua son ennemi, il fut fait prisonnier dans une seconde, & tué par	ordre du gouverneur de Faldat. « Il eût « échoué les duels, & eût « l'auteur de la Chrono- « nologie Septennaire, « pour lesquels il s'e- « toit absenté de la « cour de France.
--	---

Fin du troisième Volume.

TABLE GÉNÉRALE

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce troisiéme Volumé.

A.

AGENS pris, 53. N. 17. Il est envoyé à Rome pour le mariage de Henri avec Marie de Médicis, 461.
ALBERT (maison d') Alliance entr'elle & la maison de Rohan, 51. N. 15.

ALBRET (Henri d'Albret) *Voy.* MIOSSENS. **ALEGRE** (Antéc d') *Voyez* FERVAQUES (comtesse de.)

ALDOBRANDIN (Cardinal) neveu & légat du Pape, vient traiter de la paix, 505. Conférences qu'il a à Lyon avec les commissaires nommés, 510. Il les rompt, 514. reprend le traité avec Sully & le conclut, 519. 520. N. 20. **ALLYMES** (René de Lucinge des) commissaire du duc de Savoye dans l'affaire de Saluces, 435. N. 16. cherche à corrompre Sully par des présents, 436. 437.

ALINCOURT (Monsieur d') *Voyez* HENRI IV. Somme d'argent qu'il reçoit par son traité, 293. **AMBASSADEURS** de la part d'Elisabeth & des Provinces-Unies à Henri IV; leurs offices, 197-199. leurs réponses, 201. ils s'en retournent, 202. **AMIENS** surprise.

126. 127. N. 3. P. éparciss
pour reprendre cette place,
126. 127. N. 1. et as-
siégée, 139-142. se rend,
162.

ANDRÉ (le cardinal),
342.

ANGE (père) l'oyet
JOREUX (Henric)

ANJOU (François de
Valois, duc d'Alençon,
puis duc), 141

ARSENAL de Paris, ré-
tabli, 427.

ARCHIDUC d'Autriche
(Albert, cardinal &c)
marque l'occasion de bat-
tre les Français devant
Amiens, 169-162 N. 19.
signe à l'arrêt du traité
de Vervins pour le roi
d'Espagne, 112 va cher-
cher l'archiduc. Le
Grand pour l'empereur
sepa avec le par Mar-
seille, 142 N. 18. Ilépo-
se l'infante Isabelle, &c
fait gouverneur des Pays
Bas, ou il va, 341 Il se bat
la bataille de N. euron,
316.

ARCHEVÊQUE (F. par
1127, 121

ARMÉE (comité d)
de l'empire, 121

ARMÉE (pour d) d-

ferdu, 117. N. 1.

ARMÉE, comité d
conseil des finances, 19

ARCHEVÊQUE (Charles, duc
d') pour servir pour
l'observation d'un
de par, 111. 112. N. 17.

ARTILLERIE, (522-12
maître de l'artillerie
à Sully, 416. d'artillerie
charge de la couronne,
416 N. 12.

AUSONNIE du clergé,
241-121.

AUSONNIE (F. par
pour l'assassinat d'un le
12 le de Henri V, 121

AUSONNIE (F. par
(Théodore & par d)
son dessein, par d)
sur la vie, 142 N. 19
maître, en par d)
Calvinisme, 142 N. 19.

AUSONNIE (F. par d)
F. par d)
maison par d)
théologie, 142 N. 19.

AUSONNIE (F. par d)
F. par d)
G. par d)
III, 119-142 N. 19.
F. par d)
14

ARVÉRON (F. par d)
135-411. N. 19.

B.

Calvinistes mal intentionnés, 148.

BELLEGARDE (M. de)

BALS & fêtes à Paris, 461.

BALAGNI (M.) valeur de son traité avec Henri IV, 293.

BALLINE prise sur la côte de Hollande, 322. N. 27.

BAR (Henri de Lorraine, duc de) Son mariage avec Madame, & opposition qu'y font le pape & le clergé, 343. 344. N. 40.

BARRE (madame de la) donne de méchans conseils à Madame contre Sully, 33. 34. pour lequel elle parle à Madame, 51.

BARREAUX (des) membre du nouveau conseil des finances, 71.

BASSIGNAC (M.) gentilhomme Calviniste, cabale, 148.

BAUCAIRE, voyez MARTIGUES.

BEAUFORT (madame de) Voyez ESTRÉES (Gabrielle d')

BEAUPRÉ (Saint Germain de) l'un des chefs

Honneur qu'il sollicite en vain, 461. Il se trouve au siège du château de Montmelian, 495.

BELLES-LETTRES, leur établissement, 238 N. 2.

BELLIEVRE (M. de) commis pour la garde de la Picardie, 176. 184. Traité qu'il signe, & à la publication duquel il assiste, 232. N. 48. Il conduit les affaires du dedans du royaume, 281. N. 14. Les sceaux lui sont donnés, & il est fait chancelier, 371. est un des commissaires pour l'affaire du mariage du roi, 418. & pour celle du marquisat de Saluces, 433.

BELLISLE (Charles de Gondy, Marquis de) 397. N. 69.

BELLISLE (Antoinette d'Orléans de Longueville, marquise de) se fait Feuillantine, 397. Cause de cette retraite, & son éloge, *ibid.* N. 69.

BELLY, chancelier de Savoye, commissaire dans l'affaire du marqui-

fat de Saluces, 433.

BERNIGHEN (Pierre de) Moyens qu'il propose pour prendre la Ferre, 2. N. 1. Il rend service à Sully au sujet de son entrée dans le conseil des finances, 61. est du conseil du roi, 63. 233.

BERNIER, conseiller au parlement de Rouen, 23.

BERTIER, agent du clergé, 119. N. 47. ce dont il est chargé de rapporter de la part du roi, 362.

BERTIER (le) cabale pour les Calvinistes,

415. Ses bragues parus protestant,

BERTIER (maison de) ses alliances avec la maison de Bourbon & de Luxembourg, 126. N. 25.

BERTIER (Jean de) son mariage, 126. N. 29.

BERTIER (Marguerite de) son mariage, 31. N. 11.

BERTIER (Jean de) son mariage de Sully,

conseiller de Mantes, la mort, 156. N. 14.

BIZON (Charles de) Gontart, maréchal de France, manque la prise d'Arras, 5. N. 1. Voyez HENRI IV. Il est fait duc & pair, traité à la ratification duquel il assiste, 252. Ses bragues en Gascogne, 416. Il est un des commissaires dans l'affaire du mariage fat de Saluces, 433. marche, mais élargi pour s'emparer de la ville de Bourg, 461. 464. Il consent qu'on arrête, 464. Il cherche à faire partir Sully dans des embuscades, 468, donne de mauvais conseils à Henri, 470. Instruit le duc de Savoie de tout ce qui se passe au conseil de l'armée, 474. Cherche à faire tuer Sully devant le fort Saint Calme, 507. 508.

BIZON, député par Henri IV dans les provinces, 11.

BIZON, son mariage du fort - Louis, 126. N. 25.

BIZON, 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

BLED. Défense de le transporter hors du royaume, 236. Réflexion sur cette partie de la politique, 237. N. 1.

BOESSE (Pierre Escoudaca ou Escoudaca de) officier de l'armée du roi. Sa fermeté fait prendre la ville de Bourg, 464.

BOESSE, maître d'hôtel de Madame, 41.

BOIS-DAUPHIN (M. de) Somme qu'il reçoit de Henri IV par son traité, 293.

BONGARS (Jacques) agent du roi en Allemagne, 324.

BORN, lieutenant général d'artillerie, 424.

BOTHEON (Guillaume de Gadagne, seigneur de) Paix à la ratification de laquelle il assiste, 232. N. 48.

BOUILLON (le duc de) Objet de ses brigues pendant le siège d'Amiens, 147. 148. N. 9. Il cherche à soulever les Protestans, 196. Voyez HENRI IV. Article captieux qu'il fait insérer dans l'édit de Nantes, pour quel

objet, 358. 359. N. 47. Il en veut à Sully d'avoir fait supprimer cet article, 366. Il cabale avec les seigneurs du royaume, 517.

BOULOGNE. Conférence en cette ville entre l'Espagne & l'Angleterre, sans fruit, 242. N. 5.

BOURBON (maison de) Biens portés en cette maison par celle de Béthune, 39. N. 13. Voy. ROHAN (maison de)

BOURBON (Alexandre de) second fils de Henri IV, est baptisé comme enfant de France, & nommé Monsieur, 246. 247. N. 8.

BOURBON (Henriette de) fille de Henri IV & de la duchesse de Beaufort, 379.

BOURBON (Charles de) fils naturel d'Antoine, roi de Navarre, archevêque de Rouen, refuse de marier madame Catherine, 350. 351. N. 44. Plaisante conversation entre lui & Roquelaure à ce sujet, 353-354.

noble, travaille avec fruit à la paix de Vervins, 177, 178. N. 22. Il ne peut faire ôter à Sully la commission dans l'affaire de Saluces, 439.

CALIGNON (N. de) 149. N. 9. employé à la composition de l'édit de Nantes, 204. N. 55. p. 362.

CAMBRA Y. Somme payée pour sa réduction, 293.

CARDINAUX. Promotion de cardinaux François, 243. N. 6.

CASAUBON. Pourquoi appelé & fixé à Paris, 239.

CASE (la) Calviniste, 148.

CASTENET. Sa fermeté fait prendre Bourg-en-Bresse, 464. 465.

CATHERINE de Médicis, reine de France, s'étoit opposée au mariage de Madame avec Henri III, 343. Ses prétendus droits sur le royaume de Portugal, 241. N. 3.

CAUMARTIN (Louis le Fevre, seigneur de) garde des sceaux, chargé de deux généralités, 70. N. 19. est nommé pour

assister à la conférence de Boulogne, 242.

CECILE (Robert) ambassadeur d'Elisabeth à Henri IV, 197. N. 34.

CECILE (Guillaume) secrétaire d'état d'Elisabeth, 197. N. 34.

CHAMBERT ou Chambaret (N. de) chef royaliste en Languedoc, 528. N. 16. contribue à la prise de Bourg, 464.

CHAMBERY, pris, 466.

CHAMBRE de Justice établie, 131.

CHAMBRE des Comptes manque de respect à Henri IV. 165.

CHAMPIGNY, commis au péage des rivières dans l'Orléanois & la Touaine, 321.

CHAPELLE-BIRON (N. de Charbonnière de la) officier de la Ligue, 52. 53. N. 16.

CHARBONNIÈRES, est assiégé, 471-486. se rend, 487. 488.

CHARLES-QUINT. Son ambition, ses projets, sa retraite, 326. N. 30. Il avoit ordonné la restitution de la Navarre à la maison d'Albrét,

330. N. 33.

CHATEAUNEUF (René de Sainte Marthe de) chef royaliste en Languedoc, 32. N. 16.

CHATEAU-NEUF L'AUXERINOISE (Charles de l'Anglois, marquis de) Voyez HENRI IV.

CHATEL (M. de la) Somme d'argent qu'il reçoit pour son traité, 193.

CHAUVETIN (Sébastien) conseiller au parlement, 176.

CHIVREY (Philippe Hurault de) chancelier, est pressé de travailler à la conciliation des articles de pacification avec les Protestans, 171-174. seconde la duchesse de Beaufort dans ses brigues pour devenir reine, 149-150. Somme d'argent qu'il reçoit pour son traité, 193. Sa mort, 171.

CLAN (Saint Germain de) ses merveilles pendant le siège d'Amiens, 148.

CLAUDE de France. Dongruon, 110. Il oppose au mariage de Madame avec le duc de Fars, 345. 350. à l'enregistrement de l'édit de Nantes,

& le fait révoquer, 357. 360. N. 47.

CLAUDE VIII. travaille à la paix générale, 176. 177. se montre favorable à la dissolution du mariage de Henri IV & de la reine Margot, 210. Il refuse la dispense pour le mariage de Madame avec le duc de Fars, 346-350 N. 41. se détermine de l'arbitrage sur le mariage de Valence, 402. Il accorde la dissolution du mariage de Henri IV, 461.

CLAUDE (N. de) est pour la réforme de l'édit de Nantes, 365.

COCHARD, comtesse, fait envoyer dans le fort, 111.

COCHARD, comtesse de Montfort, épouse de la Reine, N. 1.

COCHARD de Montfort, comtesse de Montfort, 111.

COCHARD de Montfort, comtesse de Montfort, 111. N. 1.

COCHARD de Montfort, comtesse de Montfort, 111.

de Médecis, 524.

CONDÉ (Henri II. de Bourbon, prince de) Henri IV fait valoir ses droits, 29.

CONFLANS, pris, 469.

CONSEIL d'Etat & des Finances. Abus & malversations qui s'y commettent, 55. 59. 60. Calomnies & artifices qu'on y emploie pour tromper Sully & le perdre, 70-90. Liste & ordre de différens conseils sous le regne de Henri IV, 277. 278.

CONSEIL de Raison, son établissement, 114. 116. aboli, 117.

CONSTANT, gentilhomme Calviniste, 148.

CORBINIERE (la) partisan, 10. 172.

COURS Souveraines s'opposent à l'enregistrement de l'édit de Nantes, 357. 358.

CRÉQUY (Charles de) est chargé de l'expédition de la ville de Montmélian, 462. soutient l'opinion de Sully dans le conseil, 471. est fait gouverneur dans Montmélian, 503.

GROCANS défaits en

Limosin, 53. N. 17.

CURÉE (Gilbert Filher de la) Ses belles actions devant Amiens, 160. N. 16.

D.

DANVILLE. Voyez MONTMORENCY, (Henri de)

DAUPHINÉ. Places cédées à Henri IV par le traité de Lyon, 521.

DEMEURAT, procureur du roi à Riom, 172.

DESCURES, partisan, 10.

DEUILLY (madame de) maîtresse de Fréne, 145.

DISSOLUTION du mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois; 406-409. N. 4.

DON GRATUIT demandé au clergé, 130.

DORIA (marquis de) favori de Philippe III. 338.

DOUARNENES. Les Espagnols en sont chassés, 184. 185. N. 28.

E.

EDIT de Nantes; voyez NANTES.

EDMONT. agent de

la reine d'Angleterre, 107.
 ELISABETH (duc d') son-
 me qu'il reçoit en faisant
 son traité, 141. Suit le
 roi à la campagne de Sa-
 voye, 179.

ELISABETH, reine
 d'Angleterre Ambassade
 qu'elle envoie au roi,
 181, 197.

ENHART (prince d')
 propose pour épouser Ma-
 dame, 144.

ERANON (Jean Louis
 de Nogaret de La Valère,
 duc d') se soumet au roi,
 54. Sonne qu'il en re-
 çoit pour son traité, 191.
 Ses violences en Proven-
 ce, 149. *VOYEZ* SULLY
 (Maurice de) *ERANON*
 duc de *ERANON* IV. Il
 s'oppose à tous les con-
 seils de Sully dans la cam-
 pagne de Savoye, 471
 479, 500.

ERANON (Hippolyte
 de Marboreuf, princi-
 cesse d') amène son es-
 sence à Paris, 411 N° 10.

ERANON. Les pays se
 tombent en France, 184
 181. Le conseil de Ma-
 dame lui envoie des ducs
 de Savoye, 411 41.

auquel il confie le lésé-
 cution des articles de la
 paix, 411.

ERANON (Pierre d')
 Archevêque de Lyon. Se
 rend, 174. N° 3.

ERANON (Angelo-
 me d') Altesse de Madrid
 son, 14.

ERANON (Guillaume d')
 fait donner à César de
 Vendôme son fils le com-
 mandement de la ville de
 Dange qu'elle avait été
 la sœur de Clément,
 17-18. Il le fait clér-
 giste de Sully dans le con-
 seil des finances, 17, 18.
 Obéit à la grande ma-
 se de l'armée pour sa
 part, 111, N° 11. Il a
 peur de l'argent à l'ho-
 m IV, 164. Il est de la
 place qu'elle devient
 duc de Montmorency, 182
 183. Il a peur de payer
 à son frère, 144. Il
 est fait l'empereur
 de l'empire de France,
 144, 145. Il
 est l'empereur de France
 (Altesse de) pour
 l'empereur de France,
 144, 145. Il est
 l'empereur de France,
 144, 145.

Sully présent, 254-258. Elle fait servir la maladie du roi à ses desseins, 261.

N. 10. Sa foiblesse pour l'astrologie & prédictions qui lui sont faites, 377.

Détail de ce qui se passa dans la séparation du roi

& d'elle à Fontainebleau, 378-380. Ses discours au

duc, 380. 381. & à la duchesse de Sully; impru-

dence avec laquelle elle parle d'elle-même, 381-

383. Elle se fait transporter chez madame de Sour-

dix, 387. 388. Circons-

tances de sa mort; opinions différentes à ce su-

jet, 385-389. N. 62. 64.

ESTRÉES (Jean-Antoine d') pere de la belle

Gabrielle, est fait grand maître de l'artillerie, 155.

N. 13. se démet de sa

charge, 426.

ETATS Généraux. Voy.

NOTABLES (Assemblée des) Maximes politiques

sur les Etats; 91. N. 1.

ETOFFES d'or & de soie. Cette manufacture

ne réussit point à Tournai, 422. 423. Réflexions sur

ce sujet, 423. N. 11.

ETRENNES données &

reçues à la cour de France par le duc de Savoie, 433. 434. N. 15. Voyez SAVOYE.

F,

FAYET, secrétaire du conseil des finances, 143. 144.¹

FEMMES combattent dans les armées de Henri IV, 161. N. 16.

FERE (la) Détails sur le siège mis devant cette place; grande chaussée construite; la place se rend, 4. N. 3.

FERMES (Grosses) ôtées aux étrangers & seigneurs François, 303. 304. Voyez SULLY (Maximilien de Béthune, duc de).

FERVAQUES (Andréo d'Alégre; comtesse de) propose de marier son fils à mademoiselle de Sully, 123-124. N. 1.¹

FESTES à Paris en 1597, 123. 125.

FEUGERES, attaché à Sully, 494.

FINANCES & FINANCIERS. Leur haine contre Sully; leurs malversations, 55. 59. 60. Leurs calomnies contre Sully,

70 40 Recherches analytiques sur le papier, 86 40 *Voyez Sully* (Maximilien de Béthune, duc de) Beau portrait de l'homme de finance 265-266 N 11. *Voyez* MINISTRE Finances de France excessivement obérées, 291. Recherches des malversations & changeurs qui sont faits dans les finances, 312. 313.

Fontainebleau. Plan-
tation nommée le grand
Venez de Fontainebleau.
111, N 26.

FOURMILLIER (A^{le} de) fig. 1 qui gagne contre Henri IV, pour le comte d'Armagnac, 171.

Forer (maître de la) tend s'écarter à son tour de Madame. 10

BOARD (There) by
Sutton (de)

Fortifications
(Surrender des) &
blessedness 451y.
311.

1011-1012-1013-
dc, 196, 197.

de la pellicule de la fin.

34 N 17 fut d'iplo 114
cul les pientes e videra-
voir: rdd. e. 172. N
19 10-101 114-140
Verbal de po: 707 q. d.
le don suivie, 101 101.

FRANÇOIS I. roi de
France luy quoy il pre-
sent la baillie de Paris.

FRANZ (Marie Fran-
çoise) Secrétaire de la
Chancellerie de la Cour
de la ville de Paris, 141.
Devant la Cour de
Paris, 147.

FONTINAC, O.
Calvinist. 113. 111
115.

Turner (com. r. d.)
reside la conda 27 de
12 d de Lyon, 311, 312

6.

GALILEI (Leonardo)
vieux en France 14
de l'ère 2, 3, 4

Cum gratia et honoris
magistri M^r Jo. de
Sura: In hoc tempore
fuit 9. mo. die m^c. 24.

CHURCH & STATE,
 & THE NEW YORK
 STATE BAR ASSOCIATION
 SURVEY, 1911

Henri IV lui permet de à Madame, 33. 34.
démolir le fort de Sainte Catherine, 514.

GILSORS. Bonté de GuICHÈGE (Philibert de la) grand maître de l'artillerie, 146. Ses mutineries, 471. 479. 509.

GOBELIN, garde du GUISE (Charles de Lorraine, duc de) chasse le trésor royal, 85. 172. le duc d'Epèrnon de la

GONDY (Pierre, cardinal de) évêque de Provence, 54. Somme Paris, est fait chef du son d'argent qu'il reçoit pour conseil de raison, 115. son traité, 292. Il suit Henri IV à la campagne de Savoye, 509.

GONDY, partisan, 62. GUISE (mademoiselle de, Marguerite de Lorraine) dessein de la marier au roi, 213. accusée de galanterie, 213. N. 38.

GONDY, fermier du duc de Florence, 307.

GRACIENNE, femme de chambre de la duchesse de Beaufort, 378.

GRAND (le) partisan, 121.

GRATAINS (madame de) de la maison de Madame, 34.

GREMOUVILLE, conseiller du parlement de Rouen, du parti du roi, 23.

GUESLE (la) l'un des courtisans opposés à Sully, 480, 484.

GUICHE (Diane d'Andoins, comtesse de) donne de mauvais conseils

HAMEAUX (des) conseiller au parlement de Rouen, dans le parti de Henri IV, 23.

HAULLE (la) membre du parlement de Rouen, du parti de Henri IV, 23.

HAVRE de Grace. Somme payée pour sa reddition, 292.

HENRI IV, met le siège devant la Fère, 1-4. N. 3. Il tombe

malade, 4. Il effraye inutilement de se rendre maître d'Arras, 5. 3. Autres entreprises qui réussissent mieux, 6. Sa colere contre son conseil, qui se fausse marquer des choses les plus nécessaires, 9-12. N. 10. Il s'oppose à Amiens; y donne audience aux députés de la Provence & du Languedoc, 23. 24. charge Sully de rompre le mariage de Madame avec le comte de Guifons, 24. N. 12. In, illice qu'il comence à entreprendre en l'égard de Sully, & qu'il répare, 42-44. Saide l'oeuvre de l'assesseur de son air et dans les d'effets de son air, 13. 14. N. 15. 16. Pour, il d'effets de son air, 15. 16. N. 17. 18. Il fait le conseil de Sully de le conseil, 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

contre Sully de le conseil, 74. 81. Son d'effets a la terrible des notables, 99. 101. N. 11. Malice avec laquelle il s'y conduit par le conseil de Sully, 101. 102. Il propose de faire le conseil d'Arras, 121. L'effort de plaisir qu'il reçoit de la surprise d'Arras, 122. N. 12. 3. Il assemble un conseil de notables sur ce sujet, 122. 123. Il fait Sully à la tête du conseil, & propose cette expédition, 124. Son malice à se faire valoir pour la même session qu'il prend de la personne de Sully, qu'il emploie à déconcerter les desseins de Sully, 124. 125. N. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

l'Archiduc, 159-161. N. 15. Bon mot de ce prince à cette occasion, 160. N. 16. Lettre de Henri IV. où il entre dans un détail prodigieux, 162. Entreprises exécutées & manquées 170. Il revient à Paris & se dispose à passer en Bretagne, 174. 175. Son bon mot sur les prétendus droits du duc de *Mercœur* sur la Bretagne, 175. N. 21. Belle parole de lui sur le maréchal de *Biron*. 174. N. 20. Il se prête aux négociations de la paix, 178. 179. se laisse fléchir en faveur du duc de *Mercœur*, 180. 181. N. 23. Il pacifie la Bretagne, & s'y fait obéir, 184. 185. 193. travaille à l'édit de Nantes, 193. Bon mot de lui sur Elisabeth, l'Archiduc & lui-même, 196. N. 33. Belle conversation de ce prince avec les *Ambassadeurs* Anglois & Hollandois sur la nécessité de la paix, 199-201. Il met la dernière main à l'édit de Nantes, 204. N. 35. Il parle & agit en maître avec *Bouillon* & les Protestans, 205. 207. N. 36. Bon mot de ce prince aux Protestans, 205. Son séjour à Rennes, 207. Conversation singulière qu'il a avec *Sully* 208-210. Extrême foiblesse de ce prince pour sa maîtresse, 221. 222. N. 40. Il passe par la Fleche, 227. Ses plaisantes réponses aux harangueurs, 228. N. 43. Il va visiter la Picardie; signe & jure la paix de Vervins à Paris. Louanges de ce prince & bon mot de lui sur ce traité: autres particularités sur la publication de la paix, 229-234. N. 44. 45. 48. 49. Il s'applique au gouvernement: réglemens & établissemens qu'il fait sur la milice, les fortifications, la police & les belles-lettres, 235-239. N. 1. Il s'intéresse dans la question du vrai ou faux D. Sébastien; 240-241, N. 3. fait tenir une conférence à Boulogne entre l'Espagne & l'Angleterre, & nommer des cardinaux François, 242. 243. N. 5. 6. Il soutient *Sully* contre Madame de

saïres , & évite les pièges du duc de Savoye dans l'affaire du marquisat de Saluces , 438-440. Il assiste à la dispute de l'évêque d'Evieux & de Mornay , 448. Lettre qu'il écrit à ce sujet au duc d'Epemon , 449.450. Son départ pour l'expédition de Savoye où il mène la marquise de Verneuil , 450-451. N. 23. Il est arrêté par les ruses du duc de Savoye 458. 459. prend Chambery , &c. 460-466. épouse par procureur la princesse de Toscane , 461. se démet sur Sully du détail de la guerre de Savoye , 470. vient au siège de Charbonnières , 479-486. au siège de Montmélian & s'y expose imprudemment , 495-496. Son accueil aux députés de Genève ; il arrive à Lyon ; cérémonies & particularités de son mariage avec Marie de Médicis , 510. N. 31. Ce qu'il dit aux commissaires pour la paix qui le servoient mal , 513. Embarras que lui causent

les intelligences des courtisans avec le duc de Savoye , 516. 517. Il conclut un traité avantageux & revient à Paris , où il amène la reine , 520. 522. N. 32. 33. Sa déférence pour le pape dans le traité de Savoye , 523.

HEUDICOURT, du conseil des finances , 71.

HONGRIE , voyez RO-DOLPHE.

HONORIO (frere) capucin , son avis à Henri IV. 419. N. 8.

J.

JACOB de la Rochette, J agent commissaire du duc de Savoye dans l'affaire de Saluces , 401. 433.

JEANNIN (René) président au parlement de Dijon est employé à la confection de l'édit de Nantes , 204. assiste à la conférence de Boulogne , 242. est commis avec Villeroi au département des affaires étrangères , 281. N. 14. souffre dans l'édit de Nantes un article ,

gion est obligé de ré-
former, 161. 162. est un
des commiffaires pour le
traicté de Lyon : il y fa-
vorife le duc de Savoye.
317.

Jesuites. Le confeil
rend un arrêt qui les dé-
boute de la demande
qu'ils faisoient de repaffer
en France, 242. Ils par-
lent fort peu avan- tageu-
ferment de la conversion
du roi dans leurs lettres
à Rome, 450.

JURACONTE, Château
emporé d'affaire, 5.

JORDA. Trefors im-
menfes qu'en tiroient les
rois d'Espagne, 319. N.
31. Voyez PHILIPPE II.

LEVINCEBIE Flor-de
Philippe II. autre nom-
bre, brique & d'acier,
323.

JOANNINI, Agent du
grand duc de Tofcane
pour le mariage de Ma-
rie de Médicis avec Hen-
ry IV. 418

JORDAN (Henr.)
comte de Portage, duc
de) comte & cardinal,
fut couronné avec Hen-
ry IV. N. 7. Somme d'ar-

gent qu'il reçut par ce
traicté, 293. Il maria fa
fille avec le duc de Mv-
perier, & renvoya che- l' a
espagnols 196-197. N.
67. 68. est comte par
le pape à la diftinction
du marquis de Her IV.
& de Marguerite de Na-
179 410

ISABELLE d'Aragon
Infante d'Espagne,
époufe l'arch. Jee Albert,
341. 342 N. 39
JURIS SÉCULARE 327.

N 36.
Je 1915 leur offre a
grand feigneur pour d
entre le Saint Sepulchre.
322-323.

L

LAURENT, Ter-
122.

LAURENT, Agent d
Monsieur pour la d
le 27 de Mars 161
423.

LAURENT, A la
vingt. Voyez de
Fermiers à Her IV.
31 34

LAURENT, com-
te de 27 p. l'année de 7

dans le parti de Henri IV. Pleffis.) premier écuyer de Henri IV. reçoit ce prince à Liancourt, & y sert mal Sully, 59.

23. LAVAL. (Gui comte de) On propose de le marier à mademoiselle de Sully, 124. N. 1.

LAVAL, voyez BOIS DAUPHIN.

LAURENS (André du) médecin de Henri IV. 473. N. 28.

LÉONORE Galigai, voyez CALIGAI.

LESDIGUIERES. 522. Ses exploits contre le duc de Savoye & d'Epernon ; 54. Sa fidélité avoit paru par l'avis qu'il avoit fait donner à Henri IV. Il est fait maréchal de France & gouverneur de Piémont, 516. 517.

LÉSINE attaché à Sully, 494.

LETTRES de Henri IV. Détail immense dans lequel il entroit, 162. 165.

LIANCOURT (madame de). Voyez ESTRÉES (Gabrielle d')

LIANCOURT. (Nicolas d'Amerval de) épouse la belle Gabrielle. Particularités sur ce mariage, 390. N. 65.

LIANCOURT (N. Du-

Pléffis.) premier écuyer de Henri IV. reçoit ce prince à Liancourt, & y sert mal Sully, 59.

LIGUE. Ses chefs se soumettent à Henri IV. Ses expéditions heureuses & malheureuses en différentes provinces, 52. 53. N. 16. Voyez HENRI IV. Ses partisans. font agir Marthe Brosnier, 369. N. 52.

LIMOSIN. Expéditions militaires en cette Province entre les deux partis, 52. N. 16. 17.

LOMÉNIE (Antoine de Brienne de) secrétaire d'état, 133. 280. N. 14.

LORRAINE (Charles II. duc de) son traité avec Henri IV. lors de l'extinction de la ligue, 291. Voyez MADAME.

LOSTANGE. (Louis-François de) chef royaliste en Limosin, 52. N. 16. Son conseil fait prendre la ville de Bourg, 464.

LUAT. (Ange Capel du) Livre composé par lui sur les finances, 317. N. 24.

LLIN. (J. marquis)

Agent & commissaire du
duc de Savoye dans l'af-
faire de Saluces, 401. 433.

Luxembourg. Alliance
de cette maison avec
la maison de Béhune,
126. N. 29.

Luxembourg. (Henri
de) duc de Piney ambas-
sadeur a Rome, 244.
N. 7.

Lyons. Ses chanoines
refusent au duc de Savoye
les droits de chanoine
d'honneur, 410. 431. N.
13.

M.

MADAME Catherine
de Bourbon dis-
ciple de St. Augustin
(Marguerite de)
Elle entreprend de peindre
Sully a Paris, 19-
41. Elle lui rend ses ser-
vices par sa piété, 11. Les ser-
vices qu'elle lui rend
en son royaume, 101. Elle refuse
d'épouser le vicaire d'Orléans,
archevêque de Sens, 141. 142. N. 4.
41. Son mariage avec
le duc de Savoie, 142. 143.
Ses services au duc de

Paris de Rome & du clou-
gè, 141-142. N. 41. 42.

Maisons d'union avec
Sully, 119.

Maurice (Philippe
de Longueval de) lieuten-
nant pour le duc de
Verdun, au gouverne-
ment de La Fère, 6. N. 4.

Maurice (Le comte
de) Lieutenant d'Arche-
vêque de Sens, 119. 120.

Maurice de Savoie d'Ar-
chevêque de Sens, 119. 120.
et 121. 122. 123. 124. 125. 126.
127. 128. 129. 130. 131. 132.
133. 134. 135. 136. 137. 138.
139. 140. 141. 142. 143. 144.
145. 146. 147. 148. 149. 150.
151. 152. 153. 154. 155. 156.
157. 158. 159. 160. 161. 162.
163. 164. 165. 166. 167. 168.
169. 170. 171. 172. 173. 174.
175. 176. 177. 178. 179. 180.
181. 182. 183. 184. 185. 186.
187. 188. 189. 190. 191. 192.
193. 194. 195. 196. 197. 198.
199. 200. 201. 202. 203. 204.
205. 206. 207. 208. 209. 210.
211. 212. 213. 214. 215. 216.
217. 218. 219. 220. 221. 222.
223. 224. 225. 226. 227. 228.
229. 230. 231. 232. 233. 234.
235. 236. 237. 238. 239. 240.
241. 242. 243. 244. 245. 246.
247. 248. 249. 250. 251. 252.
253. 254. 255. 256. 257. 258.
259. 260. 261. 262. 263. 264.
265. 266. 267. 268. 269. 270.
271. 272. 273. 274. 275. 276.
277. 278. 279. 280. 281. 282.
283. 284. 285. 286. 287. 288.
289. 290. 291. 292. 293. 294.
295. 296. 297. 298. 299. 300.
301. 302. 303. 304. 305. 306.
307. 308. 309. 310. 311. 312.
313. 314. 315. 316. 317. 318.
319. 320. 321. 322. 323. 324.
325. 326. 327. 328. 329. 330.
331. 332. 333. 334. 335. 336.
337. 338. 339. 340. 341. 342.
343. 344. 345. 346. 347. 348.
349. 350. 351. 352. 353. 354.
355. 356. 357. 358. 359. 360.
361. 362. 363. 364. 365. 366.
367. 368. 369. 370. 371. 372.
373. 374. 375. 376. 377. 378.
379. 380. 381. 382. 383. 384.
385. 386. 387. 388. 389. 390.
391. 392. 393. 394. 395. 396.
397. 398. 399. 400. 401. 402.
403. 404. 405. 406. 407. 408.
409. 410. 411. 412. 413. 414.
415. 416. 417. 418. 419. 420.
421. 422. 423. 424. 425. 426.
427. 428. 429. 430. 431. 432.
433. 434. 435. 436. 437. 438.
439. 440. 441. 442. 443. 444.
445. 446. 447. 448. 449. 450.
451. 452. 453. 454. 455. 456.
457. 458. 459. 460. 461. 462.
463. 464. 465. 466. 467. 468.
469. 470. 471. 472. 473. 474.
475. 476. 477. 478. 479. 480.
481. 482. 483. 484. 485. 486.
487. 488. 489. 490. 491. 492.
493. 494. 495. 496. 497. 498.
499. 500. 501. 502. 503. 504.
505. 506. 507. 508. 509. 510.
511. 512. 513. 514. 515. 516.
517. 518. 519. 520. 521. 522.
523. 524. 525. 526. 527. 528.
529. 530. 531. 532. 533. 534.
535. 536. 537. 538. 539. 540.
541. 542. 543. 544. 545. 546.
547. 548. 549. 550. 551. 552.
553. 554. 555. 556. 557. 558.
559. 560. 561. 562. 563. 564.
565. 566. 567. 568. 569. 570.
571. 572. 573. 574. 575. 576.
577. 578. 579. 580. 581. 582.
583. 584. 585. 586. 587. 588.
589. 590. 591. 592. 593. 594.
595. 596. 597. 598. 599. 600.
601. 602. 603. 604. 605. 606.
607. 608. 609. 610. 611. 612.
613. 614. 615. 616. 617. 618.
619. 620. 621. 622. 623. 624.
625. 626. 627. 628. 629. 630.
631. 632. 633. 634. 635. 636.
637. 638. 639. 640. 641. 642.
643. 644. 645. 646. 647. 648.
649. 650. 651. 652. 653. 654.
655. 656. 657. 658. 659. 660.
661. 662. 663. 664. 665. 666.
667. 668. 669. 670. 671. 672.
673. 674. 675. 676. 677. 678.
679. 680. 681. 682. 683. 684.
685. 686. 687. 688. 689. 690.
691. 692. 693. 694. 695. 696.
697. 698. 699. 700. 701. 702.
703. 704. 705. 706. 707. 708.
709. 710. 711. 712. 713. 714.
715. 716. 717. 718. 719. 720.
721. 722. 723. 724. 725. 726.
727. 728. 729. 730. 731. 732.
733. 734. 735. 736. 737. 738.
739. 740. 741. 742. 743. 744.
745. 746. 747. 748. 749. 750.
751. 752. 753. 754. 755. 756.
757. 758. 759. 760. 761. 762.
763. 764. 765. 766. 767. 768.
769. 770. 771. 772. 773. 774.
775. 776. 777. 778. 779. 780.
781. 782. 783. 784. 785. 786.
787. 788. 789. 790. 791. 792.
793. 794. 795. 796. 797. 798.
799. 800. 801. 802. 803. 804.
805. 806. 807. 808. 809. 810.
811. 812. 813. 814. 815. 816.
817. 818. 819. 820. 821. 822.
823. 824. 825. 826. 827. 828.
829. 830. 831. 832. 833. 834.
835. 836. 837. 838. 839. 840.
841. 842. 843. 844. 845. 846.
847. 848. 849. 850. 851. 852.
853. 854. 855. 856. 857. 858.
859. 860. 861. 862. 863. 864.
865. 866. 867. 868. 869. 870.
871. 872. 873. 874. 875. 876.
877. 878. 879. 880. 881. 882.
883. 884. 885. 886. 887. 888.
889. 890. 891. 892. 893. 894.
895. 896. 897. 898. 899. 900.
901. 902. 903. 904. 905. 906.
907. 908. 909. 910. 911. 912.
913. 914. 915. 916. 917. 918.
919. 920. 921. 922. 923. 924.
925. 926. 927. 928. 929. 930.
931. 932. 933. 934. 935. 936.
937. 938. 939. 940. 941. 942.
943. 944. 945. 946. 947. 948.
949. 950. 951. 952. 953. 954.
955. 956. 957. 958. 959. 960.
961. 962. 963. 964. 965. 966.
967. 968. 969. 970. 971. 972.
973. 974. 975. 976. 977. 978.
979. 980. 981. 982. 983. 984.
985. 986. 987. 988. 989. 990.
991. 992. 993. 994. 995. 996.
997. 998. 999. 1000.

dissolution de son mariage reprise & consommée; louange sur son procédé, &c. 408. 210. N. 1. 4.

MAXIM. Situation déplorable où elle se trouvoit à la paix de Vervins, 290-291. N. 16.

MARGUERITE. (Dennis de) archevêque de Lyon, travaille à la dissolution du mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, 210.

MARTELL. député à Henri IV. 24. Somme payée pour sa reddition, 292.

MARTIGUES (Sébastien de Luxembourg de) 180. N. 23.

MARTIGUES (Marie de Beaucourt de) Moyens qu'elle emploie auprès de Henri IV. pour le duc de Mercœur, 180. 181. N. 24. Sa réception à Sully, 186.

MATIGNON (Jacques de) maréchal de France, leve le siège de Blaye, 53. N. 17.

MAULEVILLE, Traictant, 122.

MAYENNE (Charles de Lorraine, duc de) fait

son traité avec Henri IV. enelles qu'il en reçoit à Montcaux, 60-69. N. 12. Somme d'argent qu'il reçoit pour son traité, 202.

MAYENNE. (M. de) Somme qu'il reçoit pour son traité, 293.

MEURIS (Alexandre de) cardinal de Florence travaille utilement à la paix de Vervins, 177.

MÉRICIS (François de) grand duc de Toscane, mariage de sa fille avec Henri IV. proposé & arrêté, 417. 418.

MÉRICIS (D. Jean; bâtard de) oncle de la reine, la suit à Paris, 524.

MÉRICIS (Marie de) on propose de la marier à Henri IV. 417-418. N. 7. Elle est épousée au nom du roi, 461. Elle arrive à Lyon où s'accomplit son mariage, 510. 511. N. 31. Elle va à Fontainebleau, ensuite à Paris. Italiens de sa suite, 524-525. N. 34. Elle va dîner à l'Arseual, 525.

MEISSE, l'un des commissaires dans l'affaire du marquisat de Sa-

lucres , 433.

MENDI pûic par Fos-
seuses, 196, 197.

MENDOZA & CARDONA (Don Francisco de) amiral d'Arragon, 231. N. 47. p. 232, Lieutenant général de l'archiduc, 342.

MININCOURT conseiller au parlement de Rouen du parti de Henri IV, 23.

Mixcœva (Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de) fait la guerre en Bretagne, 11, 109 et 110. Il est employé pour obtenir son pardon, 112. 113. N. 13, 14. Son parti s'étend, 115. 116.

7. Soit que qu'il recon
pour son état, etc. Il
va servir l'empereur en
Hongrie, etc. & y est
déjà Lieutenant gé-
néral 317.

Almanac (March 1944)
Luncheon; (March 1944)
Meyersdale; (March 1944)
Meyersdale; (March 1944)

savens de son mari, 180.
181.

MIRAIL (du) capitaine du vieux pelon de Rozen dans le parti du roi, 21.

Mme. de la Roche-Beaucourt confessa au parlement de Rouen dans le pain de loi, etc.

MINOR (Note)
cherche à composer
Henri IV. Sa grandeur.
441. 441. N. 10.

Musée. Truffes d'après
les guerres civiles fa-
voient séduire. 184.

Ministère d'Etat, l'ordonnance du paiement n° 174. Quel était le contingent appelé à être numéroté, section, redécouvert nom de premier milliard payé en 1896, 1897.

N° 14

462

Monument (Hed
d'Alber, Brond) as
N. 11

Monte Cassino de
Santeramo 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

Stouffer, J. (1971).
The Social Structure of the
(1971-1972)

MONCEAUX. Séjour de Bouillon, (duc de) Sa qu'y fait Henri IV. 59, réponse au député d'Hen- 61, 69, 171, 173, 259. ri IV, 22. Il épouse l'hé- ritiere de la maison de Joyeuse, 397, N. 68.

MONTESPAN suit Hen- ri IV. à la campagne de Savoye, 508.

MONGLAT (Louis de Harlay de) envoyé par Henri IV au devant de l'armée étrangere, 149, N. 9. Premier maître d'Hôtel du roi, 166.

MONTIERS, pris, 467.

MONTIGNY (François de la Grange, Seigneur de) la grande maîtrise de l'artillerie lui est refu- sée, 153, N. 11.

MONTMÉLIAN. Ville prise, 462, 465, 466.

MONTMORENCY (Henri de) maréchal & connétable de Montmo- rency, s'oppose à l'entrée de Sully dans le conseil des finances, 58. Bal qu'il donne à la cour, mort de sa seconde femme, 375, 376. Il est nommé com- missaire dans l'affaire de Saluces, 433, & pour la paix de Savoye. Il y sert mal le roi, 510-511, commande les troupes, 522, 523.

MONTPENSIER (Henri

MONPEZAT. (Henri Desprez de) envoyé par Mayenne en Espagne ; fait la ligue, 52-53, N. 16.

MORAND, traitant, 426.

MORETTE (le comte de) commissaire de Sa- voye dans l'affaire de Sa- luges, 433.

MORFONTAINE, gar- de du trésor royal, 85.

MORNAY (Philippe Du-Plessis) cabale dans le parti Calviniste pen- dant le siège d'Amiens, 147, 148, N. 9. fait in- sérer dans l'édit de Nan- tes un article qu'on est obligé de réformer, 366, 367. Livre qu'il publie ; récit de ce qui se passa dans sa dispute avec Du- Perron, occasionnée par ce livre, 443, N. 20. pag. 447, 449.

MORTEVILLE, président au parlement de Rouen dans le parti de Hen-

IV. 23.

Mour (Isaac Vautré
de) conseiller de réformer
l'édit de Nantes, 166.

N.

NAVRES (élu de)
 exorqué par les
 Calvinistes, 148, 149.
 N. 9. Teneur de cet édit
 & particularités sur cette
 affaire, 104, 105. N. 15.
 Opposition à son enre-
 gisrement Modification
 qu'on est obligé d'y ap-
 porter, 157-160. Mal-
 vaise foi de ceux qui y
 avoient travaillé, 160-
 166. N. 4^e. Arrêt qui y
 est inséré par surprise,
 152, 153. L'édit en en-
 registre, 167. N. 11.

Name: ...
 ...
 ...

Neumonía (H-1) de
Saturación de la sangre
4, 8 1

Neuromas (leider!)
Sensitivität gegen die
deformierten, etc.

Novi (Histoire de)
 1801-1810
 1811-1820

ministre de l'artillerie ;
415.

Nov 1794 (Lond. de
Goussier, de de G
nov. 7. L'annuaire
68. 1794. 1794.

NOTARIL (27.5.1972)
da) a l. 10.00. Mo. 10.
de cerca a/c. 10.00. 10.
ferre a/c. 10.00. 10.
28. N. 21.

Q.

Freezing
Co., 130, N. 4

On 17/1/1944, the
F. 100-11/12, 13, 14, 15
16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 84

On the 1st of June 1911
at the 1st of June 1911

1907年1月1日
 1908年1月1日

11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847

[illegible]

(1) 康乐市人民检察院 1999年 4月

(b) (5) DPP

2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841,

Y35. aide à défaire les troupes du duc de Savoye & de d'Epéron , 154. Services qu'il rend à Henri IV , 380.

OSERAI (l') Valet de chambre de Henri IV , 133.

OSORIO , officier Espagnol, défend La-Fère, 2.

OSSAT (Arnaud d') employé à la dissolution du mariage de Henri IV, & de Marguerite de Valois , 209, 210, & à obtenir la dispense du mariage qu'on l'accuse de traverser, 345, 346. Examen de sa conduite à cet égard , 345, N. 42. Service qu'il rend à Henri IV. à Rome dans l'affaire de Marthe Brossier, 371. Suite de la négociation pour la dissolution du mariage de ce prince , 409.

OTOPLOTE. Friponeries des financiers sous son nom, 11.

P.

PALATIN (électeur) les Fermes de France qu'il faisoit valoir , lui

sont retirées , 304, 305, N. 21.

PANGEAC (Madame de) donne de bons conseils à Madame , 34. fait renier Sully dans ses bonnes graces , 48.

PARLANT , traitant , 121.

PARIS. La tranquillité & les divertissemens y sont rétablis , 121. Sonme payée pour sa reddition , 292. Ses cours souveraines s'opposent à l'enregistrement de l'édit de Nantes , 357, 359, N. 47. Réception que cette ville fait à la reine, 525, N. 34.

PARLEMENT de Paris. Le parlement oblige à réformer l'édit de Nantes, & l'enregistre après bien des oppositions , 357, 367, N. 51.

PASSAGE (du) donne avis au roi des desseins du duc de Savoye , 429.

PIERE (du) traite avec d'Estrées de la grande maîtrise de l'artillerie , 425.

PENSIONS de l'état. La forme de leur paiement est changée , 303, 304.

PENRIZZET. Cette maison prétendoit des droits sur la Bretagne, 174, N. 21.

PÉRIS (Antonio) ministre de Philippe II. disgracié, 118, N. 16. Conseil de ce prince à Philippe III. à son sujet, 119. Maximes de gouvernement de ce ministre, 139, N. 16.

PIAXON (Jacques Davy cardinal du) travaille à la dissolution du mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, 109, 110. Sa dispute avec Du-Plessis-Moray : lettres réciproques de lui & de Sully, & autres particulières avec Sully, 441-442, N. 10. Il sert mal le roi à l'armée de Lyon, 110.

PIRRIER II roi d'Espagne. Raisons qui lui font se retirer à Archidiel et la paix avec la France, 127, 128. Il tombe malade & meurt, 111, N. 22. Son testament, 134-139, N. 10, 10. Il avoit voulu se faire d'Espagne pour se faire à Rome, 139, N. 10.

France 112. Il avoit dessein d'interdire à toute l'Europe le commerce des Indes, 114, 141. Ministres de gouvernement, & conseil qu'il donne à son fils, 113-114. Particularités sur la personne, son caractère & sa politique, 112, N. 11. Il ordonne d'examiner la question de l'occupation de la Navarre, 110, N. 11. Il avoit proposé d'épouser madame Catherine, 141.

PIRRIER III roi d'Espagne, disgracié l'année & donne sa place à Don, 113. Épouse l'archiduchesse d'Autriche, 109, N. 11.

PIRELLI (N. de) Comte d'Estrem qui lui est dévoué, 171.

PORTARRA. Son caractère pour la religion, 171.

PRINCEPES (Léon) viceroy de l'Espagne. Il est élu pape de la ligue en l'année 11, N. 10.

PRINCEPES. Son caractère pour la religion, 171.

PRINCEPES (Hernand Tello de)

surprend Amiens , y est tué. Paroles de lui sur les grands capitaines de son tems , 127 , N. 3.

PRET volontaire. Subside établi , 136 , 137.

PROTESTANS. Expéditions militaires entr'eux & le parti de la ligue dans les provinces , 52 , 53 , N. 16 , 17. Leurs mutineries & leurs projets pendant le siège d'Amiens : Assemblées qu'ils tiennent à ce sujet , 148 , 149 , N. 9. Reflexions sur l'édit de Nantes , 148 , N. 9. Désobéissance & brigue dans ce corps. 193 , N. 30. Avantage que les Calvinistes retirent de l'édit de Nantes , 204. Article de cet édit , dont ils souffrent la suppression , 366 , 367 , N. 51.

R.

RASTIGNAC (N. de) l'un des chefs de la ligue en Languedoc , 52 , N. 16.

RÉGIMENS , portant le nom des provinces établis par Sully , 132.

REGNAC (Pierre de) lieutenant du duc de Bouillon , ses brigues dans

le parti Huguenot pendant le siège d'Amiens , 148.

REVENUS royaux. Estimation qu'en fait l'assemblée des notables & partage entre l'état & le roi , 105 , 106 , N. 25.

RHÔNE. Les bords de cette rivière jusqu'à Lyon cédés au roi par le traité de Lyon , 520.

ROBIN de Tours , partisan , cherche à corrompre Sully & sa femme par piésens , 140 , 141.

ROCHE (le comte de la) prend Agen , 53 , N. 17.

ROCHEFOUCAUT (François de la) l'un des chefs royalistes en Limosin , 52 , N. 16. est tué au combat de Saint Yrier , 43 , N. 17.

ROCHETTE , Jacob de la) agent du duc de Savoye dans l'affaire de Saluces , 401.

ROHAN (maison de) alliance de cette maison , ses droits à la succession d'Albret , 51 , N. 15.

ROHAN (Henri II. duc de) épouse Marguerite de Béthune , 51 , N. 25.

ROHAN (Catherine

mariage avec Madame ,
24. Il découvre le dessein
de Nicole Mignon d'em-
poisonner le roi. 442, 443,
N. 19. s'oppose au senti-
ment de Sully sur la guer-
re de Savoye, 471, 479,
484, 485.

SORBONNE (la) s'op-
pose à l'enregistrement de
l'édit de Nantes , 357,
359, N. 47.

SOU pour livre. Impôt
établi dans l'assemblée
des notables , 107, 108.

SOURDIS (François
d'Escoubleau de) est fait
cardinal, 243, N. 6.

SOURDIS (Isabelle Ba-
bou de la Bourdaisiere ,
marquise de) maîtresse du
chancelier de Chiverny ,
144, 145, N. 6. fait don-
ner le chapeau de cardi-
nal à son fils , 243.

STRASBOURG privée de
faire valoir les fermes de
l'état , 304.

STUARD. (Aibelle, Ar-
belle ou Arabelle) propo-
sée pour la marier à Henri
IV, 211, N. 37.

SUISSES (les) sont li-
cenciés , 235. nos fermes
qu'ils faisoient valoir leur
sont ôtées , 304.

SULLY (Maximilien de
Béthune duc de) vient à
Paris pourvoir à la subsis-
tance des troupes pendant
le siège de La-Fère , 2. Il
combat l'opinion de cher-
cher à submerger cette
place , 3. Il va trouver le
roi à Amiens : Avanture
comique avec un Astro-
logue , 13-17. Il est dé-
puté à Rouen vers le duc
de Montpensier , 21. puis
vers Madame , 24. Ses
conversations avec cette
princesse , 26-41. Henri
IV. lui rend justice , 46.
Et il rentre aussi dans les
bonnes graces de Mada-
me , 48. Oppositions des
financiers & irrésolutions
du roi sur son entrée dans
le conseil des finances ,
55-59, 61. où il est enfin
reçu , 65. Il fait un voya-
ge dans les généralités :
objet & fruits de ce voya-
ge , 70. Calomnies contre
Sully qui oblige Henri
IV. à le rappeler , 71-
76. Caresses que lui fait ce
prince à son retour , 77-
79. Ses démêlés avec San-
cy , 80-82. Comment il
découvre les friponneries
du conseil des finances .

85-90 Réflexions de Sully
sur les états généraux du royaume,
91-98, N. 21. Autres
sur les impôts & le govt.
102, 103, N. 21. Sage
conseil qu'il donne au roi
dans l'assemblée des no-
tables, & ce qui en ré-
sulte, 108-111. Ses tra-
vaux dans les finances,
117, 118, N. 20. Hen-
ri-IV de la prise
d'Amiens, 126, 127, im-
prouve des moyens pour le
reprendre, 128, 132, qu'il
communiqua au roi, 133.
Il est élu président de
l'assemblée le chef du
conseil dont il se fa-
it, 138, 139, 140.
Il est élu président de
l'assemblée le 14, 141, 142,
ce qui est son conseil, 143.
Les deux ambassadeurs
dans cet état, 143, 144,
N. 2, 3. L'ambassadeur
de France à la Haye
pour le roi, de 1571-1572
donné à Henri IV, 154-
155. Il est élu, 156, 157,
le gouverneur de la ville
de Paris, 158. Pour le roi
Louis de Henri IV, à
Sully, 159-160, 161, 162,
ce qui est son conseil,
163. Pour le roi, 164, 165.

Liberté avec Henri IV
reprend le roi, 166, 167.
168, 169, pour le roi de
Meur, 171-172. Son
conseil avec ce prince,
173-174. Il se fait avec
avec la duchesse de
Bretagne, 174, 175. Son
conseil à Rennes pour le
roi, 176, 177. Il se fait
la Bretagne, 178, 179. Il
prend Henri IV, à la
Haye, 180. Ce conseil
est le conseil de la Haye
pour le roi, 181, 182, 183.
Il se fait à la Haye,
184, 185, 186, 187, 188,
189, 190, 191, 192, 193,
194, 195, 196, 197, 198,
199, 200, 201, 202, 203,
204, 205, 206, 207, 208,
209, 210, 211, 212, 213,
214, 215, 216, 217, 218,
219, 220, 221, 222, 223,
224, 225, 226, 227, 228,
229, 230, 231, 232, 233,
234, 235, 236, 237, 238,
239, 240, 241, 242, 243,
244, 245, 246, 247, 248,
249, 250, 251, 252, 253,
254, 255, 256, 257, 258,
259, 260, 261, 262, 263,
264, 265, 266, 267, 268,
269, 270, 271, 272, 273,
274, 275, 276, 277, 278,
279, 280, 281, 282, 283,
284, 285, 286, 287, 288,
289, 290, 291, 292, 293,
294, 295, 296, 297, 298,
299, 300, 301, 302, 303,
304, 305, 306, 307, 308,
309, 310, 311, 312, 313,
314, 315, 316, 317, 318,
319, 320, 321, 322, 323,
324, 325, 326, 327, 328,
329, 330, 331, 332, 333,
334, 335, 336, 337, 338,
339, 340, 341, 342, 343,
344, 345, 346, 347, 348,
349, 350, 351, 352, 353,
354, 355, 356, 357, 358,
359, 360, 361, 362, 363,
364, 365, 366, 367, 368,
369, 370, 371, 372, 373,
374, 375, 376, 377, 378,
379, 380, 381, 382, 383,
384, 385, 386, 387, 388,
389, 390, 391, 392, 393,
394, 395, 396, 397, 398,
399, 400, 401, 402, 403,
404, 405, 406, 407, 408,
409, 410, 411, 412, 413,
414, 415, 416, 417, 418,
419, 420, 421, 422, 423,
424, 425, 426, 427, 428,
429, 430, 431, 432, 433,
434, 435, 436, 437, 438,
439, 440, 441, 442, 443,
444, 445, 446, 447, 448,
449, 450, 451, 452, 453,
454, 455, 456, 457, 458,
459, 460, 461, 462, 463,
464, 465, 466, 467, 468,
469, 470, 471, 472, 473,
474, 475, 476, 477, 478,
479, 480, 481, 482, 483,
484, 485, 486, 487, 488,
489, 490, 491, 492, 493,
494, 495, 496, 497, 498,
499, 500, 501, 502, 503,
504, 505, 506, 507, 508,
509, 510, 511, 512, 513,
514, 515, 516, 517, 518,
519, 520, 521, 522, 523,
524, 525, 526, 527, 528,
529, 530, 531, 532, 533,
534, 535, 536, 537, 538,
539, 540, 541, 542, 543,
544, 545, 546, 547, 548,
549, 550, 551, 552, 553,
554, 555, 556, 557, 558,
559, 560, 561, 562, 563,
564, 565, 566, 567, 568,
569, 570, 571, 572, 573,
574, 575, 576, 577, 578,
579, 580, 581, 582, 583,
584, 585, 586, 587, 588,
589, 590, 591, 592, 593,
594, 595, 596, 597, 598,
599, 600, 601, 602, 603,
604, 605, 606, 607, 608,
609, 610, 611, 612, 613,
614, 615, 616, 617, 618,
619, 620, 621, 622, 623,
624, 625, 626, 627, 628,
629, 630, 631, 632, 633,
634, 635, 636, 637, 638,
639, 640, 641, 642, 643,
644, 645, 646, 647, 648,
649, 650, 651, 652, 653,
654, 655, 656, 657, 658,
659, 660, 661, 662, 663,
664, 665, 666, 667, 668,
669, 670, 671, 672, 673,
674, 675, 676, 677, 678,
679, 680, 681, 682, 683,
684, 685, 686, 687, 688,
689, 690, 691, 692, 693,
694, 695, 696, 697, 698,
699, 700, 701, 702, 703,
704, 705, 706, 707, 708,
709, 710, 711, 712, 713,
714, 715, 716, 717, 718,
719, 720, 721, 722, 723,
724, 725, 726, 727, 728,
729, 730, 731, 732, 733,
734, 735, 736, 737, 738,
739, 740, 741, 742, 743,
744, 745, 746, 747, 748,
749, 750, 751, 752, 753,
754, 755, 756, 757, 758,
759, 760, 761, 762, 763,
764, 765, 766, 767, 768,
769, 770, 771, 772, 773,
774, 775, 776, 777, 778,
779, 780, 781, 782, 783,
784, 785, 786, 787, 788,
789, 790, 791, 792, 793,
794, 795, 796, 797, 798,
799, 800, 801, 802, 803,
804, 805, 806, 807, 808,
809, 810, 811, 812, 813,
814, 815, 816, 817, 818,
819, 820, 821, 822, 823,
824, 825, 826, 827, 828,
829, 830, 831, 832, 833,
834, 835, 836, 837, 838,
839, 840, 841, 842, 843,
844, 845, 846, 847, 848,
849, 850, 851, 852, 853,
854, 855, 856, 857, 858,
859, 860, 861, 862, 863,
864, 865, 866, 867, 868,
869, 870, 871, 872, 873,
874, 875, 876, 877, 878,
879, 880, 881, 882, 883,
884, 885, 886, 887, 888,
889, 890, 891, 892, 893,
894, 895, 896, 897, 898,
899, 900, 901, 902, 903,
904, 905, 906, 907, 908,
909, 910, 911, 912, 913,
914, 915, 916, 917, 918,
919, 920, 921, 922, 923,
924, 925, 926, 927, 928,
929, 930, 931, 932, 933,
934, 935, 936, 937, 938,
939, 940, 941, 942, 943,
944, 945, 946, 947, 948,
949, 950, 951, 952, 953,
954, 955, 956, 957, 958,
959, 960, 961, 962, 963,
964, 965, 966, 967, 968,
969, 970, 971, 972, 973,
974, 975, 976, 977, 978,
979, 980, 981, 982, 983,
984, 985, 986, 987, 988,
989, 990, 991, 992, 993,
994, 995, 996, 997, 998,
999, 1000, 1001, 1002, 1003,
1004, 1005, 1006, 1007, 1008,
1009, 1010, 1011, 1012, 1013,
1014, 1015, 1016, 1017, 1018,
1019, 1020, 1021, 1022, 1023,
1024, 1025, 1026, 1027, 1028,
1029, 1030, 1031, 1032, 1033,
1034, 1035, 1036, 1037, 1038,
1039, 1040, 1041, 1042, 1043,
1044, 1045, 1046, 1047, 1048,
1049, 1050, 1051, 1052, 1053,
1054, 1055, 1056, 1057, 1058,
1059, 1060, 1061, 1062, 1063,
1064, 1065, 1066, 1067, 1068,
1069, 1070, 1071, 1072, 1073,
1074, 1075, 1076, 1077, 1078,
1079, 1080, 1081, 1082, 1083,
1084, 1085, 1086, 1087, 1088,
1089, 1090, 1091, 1092, 1093,
1094, 1095, 1096, 1097, 1098,
1099, 1100, 1101, 1102, 1103,
1104, 1105, 1106, 1107, 1108,
1109, 1110, 1111, 1112, 1113,
1114, 1115, 1116, 1117, 1118,
1119, 1120, 1121, 1122, 1123,
1124, 1125, 1126, 1127, 1128,
1129, 1130, 1131, 1132, 1133,
1134, 1135, 1136, 1137, 1138,
1139, 1140, 1141, 1142, 1143,
1144, 1145, 1146, 1147, 1148,
1149, 1150, 1151, 1152, 1153,
1154, 1155, 1156, 1157, 1158,
1159, 1160, 1161, 1162, 1163,
1164, 1165, 1166, 1167, 1168,
1169, 1170, 1171, 1172, 1173,
1174, 1175, 1176, 1177, 1178,
1179, 1180, 1181, 1182, 1183,
1184, 1185, 1186, 1187, 1188,
1189, 1190, 1191, 1192, 1193,
1194, 1195, 1196, 1197, 1198,
1199, 1200, 1201, 1202, 1203,
1204, 1205, 1206, 1207, 1208,
1209, 1210, 1211, 1212, 1213,
1214, 1215, 1216, 1217, 1218,
1219, 1220, 1221, 1222, 1223,
1224, 1225, 1226, 1227, 1228,
1229, 1230, 1231, 1232, 1233,
1234, 1235, 1236, 1237, 1238,
1239, 1240, 1241, 1242, 1243,
1244, 1245, 1246, 1247, 1248,
1249, 1250, 1251, 1252, 1253,
1254, 1255, 1256, 1257, 1258,
1259, 1260, 1261, 1262, 1263,
1264, 1265, 1266, 1267, 1268,
1269, 1270, 1271, 1272, 1273,
1274, 1275, 1276, 1277, 1278,
1279, 1280, 1281, 1282, 1283,
1284, 1285, 1286, 1287, 1288,
1289, 1290, 1291, 1292, 1293,
1294, 1295, 1296, 1297, 1298,
1299, 1300, 1301, 1302, 1303,
1304, 1305, 1306, 1307, 1308,
1309, 1310, 1311, 1312, 1313,
1314, 1315, 1316, 1317, 1318,
1319, 1320, 1321, 1322, 1323,
1324, 1325, 1326, 1327, 1328,
1329, 1330, 1331, 1332, 1333,
1334, 1335, 1336, 1337, 1338,
1339, 1340, 1341, 1342, 1343,
1344, 1345, 1346, 1347, 1348,
1349, 1350, 1351, 1352, 1353,
1354, 1355, 1356, 1357, 1358,
1359, 1360, 1361, 1362, 1363,
1364, 1365, 1366, 1367, 1368,
1369, 1370, 1371, 1372, 1373,
1374, 1375, 1376, 1377, 1378,
1379, 1380, 1381, 1382, 1383,
1384, 1385, 1386, 1387, 1388,
1389, 1390, 1391, 1392, 1393,
1394, 1395, 1396, 1397, 1398,
1399, 1400, 1401, 1402, 1403,
1404, 1405, 1406, 1407, 1408,
1409, 1410, 1411, 1412, 1413,
1414, 1415, 1416, 1417, 1418,
1419, 1420, 1421, 1422, 1423,
1424, 1425, 1426, 1427, 1428,
1429, 1430, 1431, 1432, 1433,
1434, 1435, 1436, 1437, 1438,
1439, 1440, 1441, 1442, 1443,
1444, 1445, 1446, 1447, 1448,
1449, 1450, 1451, 1452, 1453,
1454, 1455, 1456, 1457, 1458,
1459, 1460, 1461, 1462, 1463,
1464, 1465, 1466, 1467, 1468,
1469, 1470, 1471, 1472, 1473,
1474, 1475, 1476, 1477, 1478,
1479, 1480, 1481, 1482, 1483,
1484, 1485, 1486, 1487, 1488,
1489, 1490, 1491, 1492, 1493,
1494, 1495, 1496, 1497, 1498,
1499, 1500, 1501, 1502, 1503,
1504, 1505, 1506, 1507, 1508,
1509, 1510, 1511, 1512, 1513,
1514, 1515, 1516, 1517, 1518,
1519, 1520, 1521, 1522, 1523,
1524, 1525, 1526, 1527, 1528,
1529, 1530, 1531, 1532, 1533,
1534, 1535, 1536, 1537, 1538,
1539, 1540, 1541, 1542, 1543,
1544, 1545, 1546, 1547, 1548,
1549, 1550, 1551, 1552, 1553,
1554, 1555, 1556, 1557, 1558,
1559, 1560, 1561, 1562, 1563,
1564, 1565, 1566, 1567, 1568,
1569, 1570, 1571, 1572, 1573,
1574, 1575, 1576, 1577, 1578,
1579, 1580, 1581, 1582, 1583,
1584, 1585, 1586, 1587, 1588,
1589, 1590, 1591, 1592, 1593,
1594, 1595, 1596, 1597, 1598,
1599, 1600, 1601, 1602, 1603,
1604, 1605, 1606, 1607, 1608,
1609, 1610, 1611, 1612, 1613,
1614, 1615, 1616, 1617, 1618,
1619, 1620, 1621, 1622, 1623,
1624, 1625, 1626, 1627, 1628,
1629, 1630, 1631, 1632, 1633,
1634, 1635, 1636, 1637, 1638,
1639, 1640, 1641, 1642, 1643,
1644, 1645, 1646, 1647, 1648,
1649, 1650, 1651, 1652, 1653,
1654, 1655, 1656, 1657, 1658,
1659, 1660, 1661, 1662, 1663,
1664, 1665, 1666, 1667, 1668,
1669, 1670, 1671, 1672, 1673,
1674, 1675, 1676, 1677, 1678,
1679, 1680, 1681, 1682, 1683,
1684, 1685, 1686, 1687, 1688,
1689, 1690, 1691, 1692, 1693,
1694, 1695, 1696, 1697, 1698,
1699, 1700, 1701, 1702, 1703,
1704, 1705, 1706, 1707, 1708,
1709, 1710, 1711, 1712, 1713,
1714, 1715, 1716, 1717, 1718,
1719, 1720, 1721, 1722, 1723,
1724, 1725, 1726, 1727, 1728,
1729, 1730, 1731, 1732, 1733,
1734, 1735, 1736, 1737, 1738,
1739, 1740, 1741, 1742, 1743,
1744, 1745, 1746, 1747, 1748,
1749, 1750, 1751, 1752, 1753,
1754, 1755, 1756, 1757, 1758,
1759, 1760, 1761, 1762, 1763,
1764, 1765, 1766, 1767, 1768,
1769, 1770, 1771, 1772, 1773,
1774, 1775, 1776, 1777, 1778,
1779, 1780, 1781, 1782, 1783,
1784, 1785, 1786, 1787, 1788,
1789, 1790, 1791, 1792, 1793,
1794, 1795, 1796, 1797, 1798,
1799, 1800, 1801, 1802, 1803,
1804, 1805, 1806, 1807, 1808,
1809, 1810, 1811, 1812, 1813,
1814, 1815, 1816, 1817, 1818,
1819, 1820, 1821, 1822, 1823,
1824, 1825, 1826, 1827, 1828,
1829, 1830, 1831, 1832, 1833,
1834, 1835, 1836, 1837, 1838,
1839, 1840, 1841, 1842, 1843,
1844, 1845, 1846, 1847, 1848,
1849, 1850, 1851, 1852, 1853,
1854, 1855, 1856, 1857, 1858,
1859, 1860, 1861, 1862, 1863,
1864, 1865, 1866, 1867, 1868,
1869, 1870, 1871, 1872, 1873,
1874, 1875, 1876, 1877, 1878,
1879, 1880, 1881, 1882, 1883,
1884, 1885, 1886, 1887, 1888,
1889, 1890, 1891, 1892, 1893,
1894, 1895, 1896, 1897, 1898,
1899, 1900, 1901, 1902, 1903,
1904, 1905, 1906, 1907, 1908,
1909, 1910, 1911, 1912, 1913,
1914, 1915, 1916, 1917, 1918,
1919, 1920, 1921, 1922, 1923,
1924, 1925, 1926, 1927, 1928,
1929, 1930, 1931, 1932, 1933,
1934, 1935, 1936, 1937, 1938,
1939, 1940, 1941, 1942, 1943,
1944, 1945, 1946, 1947, 1948,
1949, 1950, 1951, 1952, 1953,
1954, 1955, 1956, 1957, 1958,
1959, 1960, 1961, 1962, 1963,
1964, 1965, 1966, 1967, 1968,
1969, 1970, 1971, 1972, 1973,
1974, 1975, 1976, 1977, 1978,
1979, 1980, 1981, 1982, 1983,
1984, 1985, 1986, 1987, 1988,
1989, 1990, 1991, 1992, 1993,
1994, 1995, 1996, 1997, 1998,
1999, 2000, 2001, 2002, 2003,
2004, 2005, 2006, 2007, 2008,
2009, 2010, 2011, 2012, 2013,
2014, 2015, 2016, 2017, 2018,
2019, 2020, 2021, 2022, 2023,
2024, 2025, 2026, 2027, 2028,
2029, 2030, 2031, 2032, 2033,
2034, 2035, 2036, 2037, 2038,
2039, 2040, 2041, 2042, 2043,
2044, 2045, 2046, 2047, 2048,
2049, 2050, 2051, 2052, 2053,
2054, 2055, 2056, 2057, 2058,
2059, 2060, 2061, 2062, 2063,
2064, 2065, 2066, 2067, 2068,
2069, 2070, 2071, 2072, 2073,
2074, 2075, 2076, 2077, 2078,
2079, 2080, 2081, 2082, 2083,
2084, 2085, 2086, 2087, 2088,
2089, 2090, 2091, 2092, 2093,
2094, 2095, 2096, 2097, 2098,
2099, 2100, 2101, 2102, 2103,
2104, 2105, 2106, 2107, 2108,
2109, 2110, 2111, 2112, 2113,
2114, 2115, 2116, 2117, 2118,
2119, 2120, 2121, 2122, 2123,
2124, 2125, 2126, 2127, 2128,
2129, 2130, 2131, 2132, 2133,
2134, 2135, 2136, 2137, 2138,
2139, 2140, 2141, 2142, 2143,
2144, 2145, 2146, 2147, 2148,
2149, 2150, 2151, 2152, 2153,
2154, 2155, 2156, 2157, 2158,
2159, 2160, 2161, 2162, 2163,
2164, 2165, 2166, 2167, 2168,
2169, 2170, 2171, 2172, 2173,
2174, 2175, 2176, 2177, 2178,
2179, 2180, 2181, 2182, 21

à Monceaux, 260. reçoit le cardinal de Florence à Paris & à Saint-Germain, 262, 263. entreprend la réformation des finances, 264-268. Son caractère, son tempérament, son éloquence, 265, 266, N. 11. Compte qu'il rend de son bien, de ses facultés, de ses charges, emplois, &c. 274-277. Il est établi principal ministre, 280. Usage qu'il faisoit de son temps, 280-285, N. 14. Il embrasse toutes les parties du gouvernement, 288-295. Il poursuit les concussionnaires & les malversateurs, 296-298, N. 19. Démêlé qu'il a. en plein conseil avec d'Epéron, 299-302, N. 20. Il ôte aux étrangers & aux Seigneurs le maniment des *fermes* de l'état; ordre qu'il y met, 304-305, & tient bon contre leurs plaintes, 305, N. 21. Sa conversation à ce sujet entre lui & le connétable, 307-309. Abus qu'il réforme dans la chambre des comptes, 315-316. Calomnies répandues contre lui, 317, 318. Il accuse d'Offat de s'opposer au mariage de Madame avec le duc de Bar, 345, 346. N. 42. assiste à la conférence pour convertir cette princesse, 348-349, N. 43. Il fait consentir les Calvinistes à réformer un article de l'édit de Nantes, 361, 362, N. 48. La surintendance des finances est rétablie en sa faveur, 372. Il est aussi fait surintendant des fortifications & bâtimens, & grand voyer avec une gratification considérable, 373. Comment il apprend la mort de madame de Beaufort, 385-386. Il va trouver le roi, 392, qu'il console, 393-395. résiste avec fermeté au duc de Savoye, qui cherche à le corrompre, 402. Il suit le roi à Blois: motifs de ce voyage, 406. Il fait consentir Henri IV. à se marier, & y travaille auprès de Marguerite de Valois, 406-408, N. 3. Hardiesse avec laquelle il déchire entre les mains de ce prince la promesse de mariage.

Somme d'argent qu'il reçut pour son traité, 292.

VILLEMONTÉE, partisan, prête de l'argent à Sully pour la grande maîtrise de l'artillerie, 426.

VILLEROI (Nicolas de Neufville de) ministre d'état s'oppose à l'entrée de Sully dans le conseil des finances, 58, 59. ne peut obtenir la grande maîtrise de l'artillerie, 153. travaille à un traité de pacification avec les Calvinistes, 174. veille à la sûreté de la Picardie, 176. conseille à Henri IV. de ne point se marier, 222, N. 40. Conduit les affaires étrangères, 280, N. 14. Somme qu'il reçut pour son traité, 293. L'un des Commissaires pour le mariage de Henri IV. avec Marie de Médicis, 418, & pour l'affaire de Saluces, 433. L'un des courtisans opposés à Sully pendant la campagne de Savoye, 479, 485. Commissaire pour le traité de Lyon, il y sert mal le roi, 510-513. & demeure à Lyon pour le faire exécuter, 523.

VILLES qui firent leur

traité avec Henri IV. Liste de ces villes & des sommes qu'elles reçurent, 292-293.

VITRÉ. Sully y passa en allant à Rennes, 187. Henri IV. prend sa route par cet endroit, 227.

VITRY (Louis de l'Hôpital de) Somme qu'il reçoit lors de son traité, 293.

VOYER (Grand) Henri IV. donne cette charge à Sully, 372.

URBIN (l'archevêque d') est commis à la dissolution du mariage de Henri IV. avec Marguerite de Valois, 209.

URSIN (Virgile) cousin de Marie de Médicis, vient avec elle en France, 524.

W.

WIRTEMBERG. (duc de) les fermes de l'état qu'il faisoit valoir lui sont ôtées, 304.

Z.

ZAMET (Sébastien) la duchesse de Beaufort lui est recommandée, 380. qui tombe malade chez lui & meurt, 386, 387. Particularités sur la fortune de Zamet & sur sa famille, 386, N. 61.